

LE LIVRE PAR JULES JANIN

Jules Janin



2/20/61



La Louis Jeanne Manning
1874







LE LIVRE

L'auteur et l'éditeur déclarent ne réserver les droits de traduction et de reproduction à l'étranger.

Cet ouvrage a été déposé au ministère de l'Enseignement (section de la librairie) en janvier 1919.

UNIVERSITY OF MICHIGAN LIBRARY
ANN ARBOR, MICHIGAN

LE LIVRE

PAR

JULES JANIN

On nous reproche qu'il n'est point
dans ce livre de théorie. On nous le
reproche, et l'on ne nous le reproche
pas, car nous ne sommes pas des
théoriciens, nous sommes des écrivains,
et nous ne sommes pas des écrivains.



PARIS

HENRI PLON, IMPRIMER-ÉDITEUR

15, RUE CASSENETTE, 15

—

UNIQUEMENT

AU JEUNE BIBLIOPHILE

PRÉSENTÉ COLLECTIVEMENT PAR LES SOCIÉTÉS AMÉRICAINES

M. JAMES DE ROTHSCHILD

ARRIVÉ À LA FIN DE SES JOURS

Je ne crois pas qu'il y ait au monde une passion plus digne d'intérêt que celle d'un malheureux écrivain, attentif à ses manuscrits et résolu d'écrire à son bel aise, qui, tout d'un coup, au bout de quatre ou cinq ans, se remettant à l'ouvrage, est arrêté par un remède ! Neheh ! en voilà assez ; vous avez dépassé le nombre de vos pages. Le livre est fini. Les poésies sont sans fin.

Or, voilà, mon jeune disciple en matière de bibliographie, l'accident qui m'arrive aujourd'hui même. A mon réveil, ce matin, je m'aperçois, en effet, que si je m'arrête à temps, mon œuvre est achevée. Hélas ! j'en ai encore tant de choses à dire ! Hélas ! voilà tout d'écritures supplémentaires dont je n'ai pas dû le supplier, et tout de nous malade, si je m'arrête à cette bonne finitude, avant que leur tour arrive d'apparaître un instant à la douce lumière...

Alors, quand je pensais vous faire un certain plaisir à vous dédier ce gros tome en l'honneur de notre innoceente passion, il advenait que c'est vous qui m'offriez l'occasion de dire aux premières pages les choses que j'avais destinées à faire dignement la votre entreprise que j'avais rêvée.

Alors, voyant ma tâche insurmontable, et ce pénible et charmant travail semblable à ces ruelles toutes neuves dont Virgile a parlé, j'ai pensé que peut-être, à la faveur d'un subterfuge, il me serait permis de revenir quelque peu sur mes pas, justement dans les premières pages, à l'endroit même où la dédicace apparaît, avec une un peu plus que complaisante, et digne espèce de celui qui la fait et de celui qui l'accepte. On ne saura jamais le titre et l'auteur d'un galant homme après d'un juste amour pour les livres qu'il a composés. Son premier soin est de chercher un digne aîné aux enfants de son génie. Il y avait en l'an de grâce 1572 un savant maître appelé le Père Nicolas, de l'ordre des Frères-Mineurs. Il avait écrit de très-beaux commentaires en marge de l'Odyssée et de l'Illade. Il avait expliqué Virgile et Lucrèce. On le surnommait en ragaillardant de se voir confier dans les dernières années de son école. Mais quoi ! c'était le plaisir du bon Père de copier ces beaux ouvrages de sa plus belle main et d'en faire hommage à ses disciples incrédules de cette Dédicace

paternelle. Ah! grande honte du Père Nicome! Qu'il n'a jamais vu son père!

En revanche, il y aurait de bien belles histoires à raconter au chapitre Bodéon. C'est de ces colporteurs de fustierie, Henri Dupuis, avait écrit une *Historia lactaria* au prince d'Orange... Il remplaça ensuite le nom du prince d'Orange par le nom de Philippe IV, roi d'Espagne. Évident, au point, ayant écrit son livre à la reine de Hongrie, il y eut dans sa lettre à la reine un mot mal imprimé, qui changea le langage en injure. Et prouve quelques maléfactions pour son excellent d'imprimeur! Plusieurs éditions du seizième siècle, manuscrites de légier à l'avantage des louanges rendus de leur propre main à leur adresse, Henri Baccarion et André Scholt, ne s'y prirent pas à deux fois, et se firent enchaîner par leurs propres livres dans une véritable apothéose. Ainsi fit, au rapport de Venise, le docteur Morin (un autre Morin fut brûlé vif avec son livre en 1633), qui, sous le nom de Laurent Panurge, porta jusqu'au ciel la science et la gloire du travailleur et très-vaillant docteur en médecine, et professeur royal en mathématiques, Jean-Baptiste Morin. Ce docteur en Sorbonne ayant écrit son livre au très-illustre, Maximilien suo, le cardinal évêque de Roan, quelques ajouts de sa main : Vire in scriptis perfectissimum... N'oublions pas le poète Mal-

harbe en ce concert de louanges personnelles... « Il s'est donné des éloges plus dignes d'un capitaine de théâtre que d'un humble homme », disait Defau. Les ecclésiastiques! En toutes choses, et même en dédicace, il est écrit : *Lequelcumque volueris glorificari!*

Faut-il venir dans mon livre, éternellement incomplet, le nom de certains auteurs, qui, fusts d'un Mécène à leur gré, offraient leurs modestes compositions : au Dieu tout-puissant, à la sainte Trinité, à l'Église notre mère, ou tout simplement à leur chère patrie? Apollon, les Grâces et les Muses étaient réservés pour les poètes et les dédicaces en latin.

Tout au rebours, plus d'un théologien, cherchant une nouvelle occasion de compléter les œuvres qu'il avait dites à ses contemporains, dédiquait à leur antiquité leur propre ouvrage, avec des violences dont ils espéraient un effet d'autant plus grand, qu'elles étaient inoffensives.

Faut-on se regret de perdre la jeunesse dédicée de la Géographie sacrée : à trois grands princes, seuls héritiers du ciel et de la terre, avait : Jean-Christ, Frédéric-Auguste, prince électoral de Saxe, et Maurice-Guillaume, prince héréditaire de Saxe-Weitz? Le dédicataire n'a pas manqué de donner à chacun de ses protecteurs tri-bas et le-haut les titres qui leur revenaient. Voici ceux de Notre-Seigneur : Général

connaissant des amours ecclésiastiques, roi de Hongrie, chef auguste et perpétuel de l'Église chrétienne, souverain pasteur et archevêque des lames, docteur de la vérité, archiduc de gloire, duc de vie, prince de paix, chevalier des portes de l'enfer, triomphateur de la mort, seigneur héréditaire des nations, seigneur de justice, conseiller du souverain conseil du Père éternel; sans compter trois grands etc., etc., etc. »

Un autre (ou allemand, c'est vrai) écrit avant de mourir ses ardeurs funèbres. Il ne mourut pas, et ce beau discours s'en fit en véritable fumée. Il n'est pas mort, cet ancien être couleur du temps, qui chantait et bien au nord de la colline à Paphos / Paphos est un grand duc! Nique, cou, Nique. Si la femme avait des penchans à donner, un poète servirait de belles leçons à la fin de la livre... On de crue-de a donné son titre à maître Guillaume le bourgeois. Et mille autres anecdotes oubliées dans nos chapitres des délices... et des chapeaux.

Tous les hommes sont ingénieurs s'ils qu'il s'agit de leur gloire. « Ils grimpent sur le haut des montagnes, ils se bâtissent des temples avec cette débauche : leur esprit sublimé! Nique, dans son Commentaire de la guerre et de la paix de Grèce, mangent d'arriver en marge une suite de petites notes acclamatoires. — Ma foi, disait Crocius, le commentateur ne serait pas fé-

elle si je lui exposais de la belle sorte, mais le bon sens ne veut point que je me commette avec une pareille espèce. — Dans la Pharsale, au moment où Lucain, malheureux et grand poète ravagé par Néron, prêche à ses frères une juste immortalité, il se place, à la façon d'Horace, au beau milieu des étoiles :

*Tout que ses amours ontournés dans le ciel,
Ses amours accablent et son nom et le mien ;
Et l'un ne verra point sous une loi fatale,
Ou périr les foyers, ou mourir la Pharsale*

A l'exemple de Scaliger, relevant comme il convenait la vanité du poète latin, le bon Ménage s'en fait, disait-il, s'avoue avec nous le M. Robbes dérivé au fronton de son livre : « L'astronomie doit son accroissement à Copernic, la physique à Galilée Galiléi, la métaphysique à Guillaume de Moëse, mais la connaissance de la politique n'est pas plus ancienne que mon livre ou ces »

Un autre orgueilleux (et celui-là n'a pas eu d'imitateurs, même parmi les rois, grands amateurs de cantaires) a déposé vingt mille écus, dont le revenu devoit servir à récompenser, tous les ans, une ode écrite à son honneur. Il s'appeloit Jeanne Roger, que je suis bon pour lui) Jean Waver, R. Just oralement pour qu'il soit si peu connu que ses pensions n'aient pas été constamment

pagées. Un autre, dans une épître dédicatoire à la reine Anne (la reine de l'Irlande qui étoit), « Finalement, dit-il, Madame, j'ose affirmer ici que le livre que je présente à Votre Majesté ne sera pas un des nombreux ornements de son alcôve : Un seroit nommé Jean Pontanus s'il n'en étoit pas la famille et lui-même à s'élever au rang d'un magnifique :

*Ici est Jean Pontus,
De sa gloire très-content ;
Tous les vœux ont été l'admirant,
Les gens de bien l'estimèrent,
Les plus grands rois l'honorèrent*

Balzac, le premier Balzac, racontoit fort gaiement qu'il avoit vu dans la bibliothèque de Photius les œuvres complètes d'un certain Grec, jaloux d'Éroclote, dont les neuf livres portoient chacun le nom d'une Muse. Ce pauvre homme avoit composé neuf épîtres, sous le patronage des filles de Minerve, et trois discours en l'honneur des trois Grâces. « Eh, disoit-il, quand tous les dieux auroient de papier, tous les arbres de la terre autant de plumes, et la mer entière de l'encre, tout cela ensemble ne suffiroit pas pour faire le dénombrement de mes œuvres et versos. »

Un certain Jacques Chénier alloit toujours dans la rue avec ses poches pleines de gâteaux et de chansons

Puis, à chaque enfant qu'il rencontrait : *Quand une chanson, tu aurais des gâteaux. Quoi d'étonnant? Nous aurons plus d'un grand compositeur de nos jours qui n'ont donné rien de l'argent pour que l'orgue de Barbarie ait eu le bon goût de chanter ses romances trop négligées.*

Plus tard, et célèbre à meilleur marché, le bon Colletot faisait à sa troisième et dernière épouse et servante le tour de publier au propre *Éloge*, écrit en si beaux vers que peu de gens soupçonneront qu'elle était de Colletot lui-même. Il se doutait, le pauvre hère, qu'il serait enterré par charité. Colletot raconte des bêtises rimées. L'abbé Corin inventeur de l'énigme. Ah! n. Malherbe l'avait vu!

Autre histoire de la vanité des savants, pour la consolation de ceux autres qui n'ont ni peu de chose! M.M. Gachetia, Saumaise et Manasse se rencontrent un jour à la Bibliothèque royale, le premier dit aux deux autres : « Je pense que nous pourrions bien tous trois tenir tête à tous les érudits de l'Europe. » À quoi M. de Saumaise répondit : « Joignez à tout ce qu'il y a de savants au monde et vous et M. de Manasse, je vous tiendrais tête à tout seul. »

À la louange de Cassiodore, un véritable du premier ordre :

O, disait-on, le grand sabbat!

— Et lui seul il en eut trois!

*Il lui, comme la devale, comme la marche
Tout à la fois.*

François de la Croix-du-Maine écrivait au roi Henri III, dont il était le bibliothécaire : « La bibliothèque se voit aujourd'hui à la tête de huit cents volumes que je me par cœur... » Huit cents volumes, de belle affaire ! à l'heure qu'il est on ne compte pas moins de vingt millions de volumes, l'armement et l'embaras de l'Europe moderne, à savoir six millions trente-trois volumes pour la France seulement ! *La Croix-du-Maine*, *Richard de Burg*, *Gabriel Naudé*, *Cornille Benghezi* l'auteur des *Incombula typographica*, *Maurice de la Bibliothèque Ambrosienne* et *M. Brunet lui-même*, avaient de bien petite accounte en comparaison de ces six millions trente-trois volumes qui peut-être ont doublé depuis dix ans.

C'est pourquoi nous ferons bien, les uns et les autres, de nous tenir aux vieux livres, vraies les vices Jacobi, à l'antique du Silex d'or : Sol aureus offert ! Les livres de Meibomius, les œuvres des Barbis et des Étienne, et même encore la librairie, si longtemps suspecte, du courageux Louis Savreux, l'héroïque éditeur de *Monsieur de Port-Royal*. Voilà des maîtres qui vous honorent et qui tiennent une si grande place dans ce célèbre hôtel de la rue Laffitte, plein de chefs-d'œuvre, que le baron James de Rothschild, votre

« Notre grand-père, avait élevé à la fortune, à l'honneur de sa nation.

Chapelain, dans sa dédicace au roi de la *Psicelle d'Helena*, s'attira cette réponse de Molière :

*Le roi, deux ans, la Psicelle attendue,
Mais si inutile épuie en cet empressement.*

On fit aussi, au même sujet, un bon parallèle entre Broussin et Chapelain.

Cette pauvre conjugaison de la célébrité inspirait à Gabriel Senequeux ce *sonnet* : *Avant* intrépidement le Caire grammatical, où il déchirait à belles dents les plus grands hommes de son siècle : Sculiger, Lipse, de Thon, Pomevin, Fouquet, Sévère, sans oublier Broussin, Virgile et Tit-Live. Il disait que Phidre le philosophe était un Thracien, et Chéiron un Vainqueur. Il est vrai que Pothier le grammairien appelait Nicias un coiffeur. Telles étaient les assemblées littéraires : collège, lou, l'été s'élevait, monstres, impies et calomnieuses. Ces choses-là se disaient tous les jours, sans oublier de plus grands injures : « Je m'assure que vous ne me reprocherez qu'un seul fait, puisque je vous envoie tant de coups de pied, tant de coups de bâton et même de coups de poignard. Que si accablés-vous à mon service, gouvernez l'abbé; vous auriez pu du moins, en qualité de frater, lever et élever les

pièces que j'ai reçues. » Ainsi les anglois et le belin étaient de la partie aussi bien que les docteurs (argumentum bockianum). Donc il ne faut pas trop se confier à Molière d'avoir mis sur un théâtre impéjable ces deux malheureux Triasois et l'adieu Cécile (Palmiras avait écrit comme Cécile que d'être universel pontife de Rome, écrivoit le cardinal de Rohan à Lucrèce Borgia, sa malheure) avait rencontré quelques-uns certains gladiateurs qui combattent les yeux bandés, et qui tenaient suberge de leurs sciences. Il s'en moque spirituellement avec son ami Trebatius. Ces espères d'antiques se disputaient pour avoir (c'est Balzac qui le dit) le pied droit pour se rendre en Italie, et combien Olympe avait de rancune? A quelle main Dionide avait donné la courageuse Finna? Ajoutez à toutes ces distinctions le manteau, la ceinture, la herbe et la crasse philosophiques, avec l'air extravagant de ces comédiens. Un de ceux-là (celui qui est à leur louange) ayant hérité d'un petit domaine, aussitôt il le changea par-devant notre maître un manuscrit de Tite-Live. Telle, au troisième siècle, la censure d'Auguste, pour un recueil d'honnêtes. «Fait deux cents herbes, trois muids de froment, de seigle et de millet, et deux cents peaux de mouton! Elle fut aussi con-

tente, ce jour-là, de son marche que vous-même en son commencement le jour où vous fut adjugé le Valsire d'Armand Berth. Que vous eussiez lors cependant des trois cents tomes reliés en maroquin vert par Kistler. Moment inconnu¹ dans lequel de Saint-Mande avait obtenu d'être nommé cinq cent seize illustrateurs.

Ces cinquante de leur renommée ont coupés et défilé à de grande pelées, voire à d'admirables prières, le Traité de la quatrième partie du siècle, l'Histoire de ce qui est au-dessous de rien, et l'Histoire de Saint-Clément. Les sages les comparaient à des puits,

Cesquels murels, si grande puits comme elles.

Parmi ces faiseurs de dedicaces, les uns donnaient le même discours à deux protesteurs différents, les autres, si leur livre avait trois tomes, à chaque tome ils choisissaient une dame. Il me semble que c'est vous qui possédez ces cinq tomes du théâtre de Hardy, auquel on ajoute ordinairement : les Amours de Theophraste et Charicles, qui forment un sixième volume. Cet ouvrage appartenait au marquis de Montfort de Montcourt, auquel le cinquième volume est dédié.

¹ Détachée d'après par M. Gustave Moreau.

Le tome quatrième est dédié à Monsieur le Prince, et le premier à madame de Montbazou.

Un devinisme inconnu aujourd'hui, le sieur de Ranpoux, publié en 1642 une série de lettres pamphléaires adressées aux princes et prélats de l'Église, et prit soin d'imprimer son livre sans en payer les frais. À chacun des illustres personnages dont il célébrait les louanges, Ranpoux envoya un exemplaire en tête duquel était placé l'éloge du donataire, de sorte que tous ceux qui reçurent le livre purent croire qu'il leur était dédié.

Le bon la Fontaine en ses doléances qui faisaient autant d'immortels de sa compagnie (on n'accusera pas celui-là d'être un flatteur ou un mercenaire) a dédié la première édition originale de ses Contes et Nouvelles à madame la duchesse de Beaufort. C'est dans ce livre introuvable que s'étaient glissés deux vers obscènes, qui forcèrent le libraire à brûler cette édition tout entière! Une autre édition de 1671, repurgée des deux vers, fut dédiée au duc de Guise dans une épître de dix pages. Le recueil de Fables diverses fut présenté au prince de Conti; l'édition originale des Fables appartenant de droit à M. le Dauphin, digne protecteur du glorieux poète, à qui Louis XIV n'a jamais pardonné sa fidélité au malheureux Fouquet.

Ce bon livre (il me semble que vous le possédez), à

son frontispice, représentait le Loup et l'Agneau, surmonté du portrait de la Fontaine : — « Monsieur, disait le Dauphin, vous avez bien le droit de mettre vos armes au-dessus de votre portrait. »

Écoutez l'épître; il avait le grand art du bien dire et de faire accepter toutes choses : « Monsieur-garde, disait-il à l'éditeur palatin, en lui dedicant son Histoire universelle, le style des dédicaces, les vertus du protecteur et le mauvais livre du protégé ont souvent ennuyé le public. On ne fera point de reproche aux Épîtres dédicatoires que M. d'Érindart a mises en tête de ses différents ouvrages. Plaisantes sans exaltation et graves sans orgueil, elles honorent également celui qui rend l'hommage et celui qui le reçoit. »

Écrivez-moi, mon cher confrère, toujours indulgent à ces amoureux de la gloire, pour peu qu'ils se soient montrés dignes du juste objet de leur ambition. « Ainsi j'en ai une lettre de Cléon à un historien, son oncle patelin, dont les bords se sont perdus, tout des années, je pense, à l'époque où nous vivons. Ne savez donc pas écrire et je vous prie et vous supplie instamment de penser même au-delà de l'improbable le bien que vous direz de moi. Oubliez en ma faveur les lois de l'histoire; accordez à notre amitié un peu plus que la vérité. » La lettre est charmante et tout à

fait digne du correspondant d'Athènes. Mais Cicéron a beau faire, heureusement pour lui, l'histoire a signalé toutes ses négligences, comme la critique a fait pour l'Épître d'Horace. Nous admirons aujourd'hui, d'autant mieux, sans répétition de prétendus bons mots, qualités, défauts, qui couvrent le fond de nos vanteresses et de nos fautes. Et lors que plus tardes j'aurois de bons mots n'eût rien trouvé de mieux que ces paroles de Cicéron : Verum veritatem scilicet.

*Il n'est pas facile d'être
Contre celui qui peut prouver.*

Saint-Augustin lui-même terminait en se jouant 'Non perit, sed periturus.

Voilà donc ce que j'aurais à dire à propos de cet art difficile : une dédicace honorable. A peine ai-je le temps d'indiquer ce que j'aurais j'aimais et je néglige l'œuvre, pour compléter ce travail insuffisant, sous les matériaux d'une histoire amoureuse de Théodore de Bèze, un enfant de la Bourgeoisie, un Bourgeoisade, et, ce qui est pire, un théologien du premier ordre. Avant d'être un des grands maîtres de la religion réformée, il avait été l'un des bienfaiteurs les plus opulents de la communauté romaine, et tout de suite il retombe à cette fortune, en l'honneur de la propre sœur de l'évêque de Gravelle. Amantier,

poète et bel esprit, qui de moine pour être appelé un profane, un impie, un débauché ! Il se vit même forcé de répondre à ses insinuations, et plus il répondait, plus le Père Mabilbourg redoublait d'insultes et appelait les nombreux élèves que le bon Théodore adressant, à vingt ans, à Candide sa maîtresse : « Adieu, Candide ! (Candulata). » On craignait entendre au coin de Tubelle. Eh bien, vous n'avez pas les amours de Théodore de Bèze, il est resté sur les hauteurs.

Faut-il résum, en l'honneur des gens de notre profession, les matricules pour une vie d'assaut le bibliothécaire et de Guillaume le bibliothécaire... En plus heureux l'œuvre, peut-être, un peu plus tard. Faut-il croire qu'une reine de Sicile, chassée de son Église, a perdu le titre de bibliothécaire et constitutionnel. La reine de Sicile attendra notre bon plaisir. Que de pertes irréparables ! quelle ruine ! Et songer que personne, pas même vous, mon jeune docteur, a qui je dois un pareil livre, ne dit : C'est dommage !

C'était au fils aussi de publier, en faveur des libraires dont les jeunes élèves réunissent les livres sans les payer, le texte exact de l'accommodement pour dessein aux imprimeurs de Paris. C'est, M. Ambroise Didot et notre ami Pons se seraient battus de la repre-

*dire. Nous avions fait aussi un travail qui nous sem-
blait d'une très-grande utilité, en ces temps ridenti-
es ou nous voyons les vieilles livres acheter, étira-
mon pourquoi faire? des livres splendides, sans les payer;
c'était le catalogue avant de la bibliothèque d'une
certaine Mécène, complaisante aux enfants sans sou-
ci, et finalement nous causions démentir que la biblio-
thèque de Mécène possédait deux ou trois millions tel
nombre que nous payeriez au poids de l'or !*

*Dans une boîte à part des livres romains
Étaient empilés l'un sur l'autre entassés :
L'histoire des rois de saint François de Paule
Et jusqu'à la fin des Rois de Rome,
On leur d'argent pour le sac et les sacs
Ils étaient plus que les autres,
Le livre du Diable et le livre d'histoire
Régimentaire entre eux deux la légende d'or.
Le livre d'argent, le livre d'or,
Un recueil de romans de Rome et de Rome,
Les livres d'argent et le livre d'or,
Le livre d'argent et le livre d'or,
L'argent, l'or, le livre d'argent,
Les livres de Rome, les livres d'argent,
Le livre d'argent, les livres d'argent,
Le livre d'argent, les livres d'argent,*

*La bonne histoire! Un jour que M. Decarpier de
Maurice, abbé de Saint-Etienne (il avait en latin
Petrus Aurelius), un autre du duc de Flandre,*

se faisait prendre la mesure d'un habit dont il avait grand besoin, il s'aperçut que ce misérable artisan avait dérangé ses bandes sacrilèges dans les œuvres de Saint-Augustin en grand papier, que le cardinal de Richelieu avait fait saisir dans la prison de son respectable auteur. On fit avec cela une page heureuse, on citait le louange de Sirey de Sirey, quand il lève avec tant d'ardeur ce Père de l'Église, de pieux et sages protestants. Aréthuse, lui-même, aurait pu se placer en cette Autière [de l'ère], et se venter sous le poignard ait ramolé tout les vils qui avaient payé ses rages.... Aréthuse est allé rejoindre au saint François Barou! C'était justice. Il y avait une ordonnance du roi Louis XIV dont voici les conclusions : « Défense de rien écrire sur la religion sans nous en venir. Car tel est notre bon plaisir ».

Nous avions aussi le titre d'un certain commentateur, Annius, très-ami de la duchesse de Valentinois, la malheureuse épouse de César Borgia, le meilleur ami de Marlborough. Ce fameux César, cousin de l'ogre du Petit-Poucet, espère il était chargé de trouver toujours ce commentateur Annius sur son passage, le fit tout bêtement espionner. Nous avions reconnu que ce pauvre Annius méritait mieux que cela... Autant en emporte le vent.

Un seul nom de cure de Louche, brisé est pour

quelques galanteries assez innocentes, rendait la pais d'état, et le moins curieux veut savoir qui donc a raison de la victime ou du bourreau? Cela dépend des juges, nous dira Gilles Ménage, qui ne nous semble pas un grand criminaliste : « Qu'on donne le choix des juges à un accusateur, il fera brüler par des juges moluistes tous les évêques jansénistes, et par des juges jansénistes tous les évêques moluistes. » — Quel beau temps pour pendre et rouer vijf quelques hérétiques en place de Grève ! s'écriait Laubardemont au premier rayon du soleil.

Gilles Ménage en parla bien à son aise, et nous préférons l'indiquaient de ce brave homme appelé M. Baple, un des pères de la liberté de penser : « Le card de Larcher, nous dit-il, est devenu un martyr, de même une victime. Il fut condamné et brûlé vijf par la disposition d'Intercet, d'Haras, de Celsus, d'Haras, de Celsus et d'Haras, et de plusieurs autres, c'est-à-dire sur la disposition des religieux qui se disaient persécutés par ces érudits. »

Nous possédons aussi, et nous voulons le mettre en œuvre (à quoi bon ?), le catalogue admirable des livres imprimés par Henri Estienne, avec un peu de bon-sens, un sage critique est sûr le plus utile avantage de cette histoire des auteurs grecs et latins, éclairée par la sage adoption d'un critique digne de

les comprendre et de les mettre au jour : Index littéraires qui en offrent quelques Heures Stephen Bachman posséderait S. I., attribuant Henrius Stephanus, 1530, in-8.

Dans les livres hébraïques nous avons oublié ce remarquable livre, intitulé *Cybalum mundi*, le quatrième livre de *Pantagruel*¹ et la Bible en anglais, par le roi sans titre simple qu'ils n'ont le papier en anglais tel qu'à Paris. Ce bel article doit signer Achille de Harlay, le beau frère de M. de Tiers. L'ouvrage sera dans son catalogue in-8 les trois Bibles de 1531, Paris, Lyon, Rouen. Je vous souhaite au moins celle de Paris.

En passant dans les églises françaises, nous aurons noté, pour en lire avec vous, la fameuse composition du chevalier de Merre avec Brunette, l'historien des femmes galantes, et nous en tirons cette conséquence que les ecclésiastiques d'autrefois n'étaient guère moins plaisants que ceux d'aujourd'hui. Certes, nous n'oublions pas oublié ce roi des beaux esprits, Balzac, qui tint le langage l'Europe attentive à ses machures. *Amour, l'Amour l'Amour et Balzac, la belle lettre!* « Ah! disait Balzac, si l'on savait quelle tâche : recueillir tout le monde et répondre à chacun, sans rien

¹ H. Charles Brunet.

perdre de sa réputation ! Il possédait, comme on voit, un petit lode — ah il n'entre du jour qu'autant qu'il en faut pour n'être pas nuit. — Il arrivait à un grand moment : « Monseigneur, les actions de votre vie sont telles, que nous avons peine à les croire après les avoir vues. » Adieu donc à Voltaire, à Balzac !... Pour ma part, j'admire ingénument la rareté et la belle dédicace de votre ami Pierre Bouchamps, offrant son livre à la ville de Mayence, au poëte, et la nôtre à nous tous, les fils reconnaissans de Gutenberg ».

A l'heure où nous sommes, comment ne pas parler du concile et des conciles ? C'est l'histoire universelle, et déjà le monde entier fait silence. Un avocat docteur appelle les conciles les latéranelles du Tréguier romain.... Il ne faudrait au moins attendre mieux rien que pour le concile de Trente, et je n'ai pas même à parler d'Albi et du Paraclet !

Dans l'exemplaire de l'histoire de ce concile imprimée à Lyon en 1574 il apparaît que le nombre des évêques italiens l'emportait sur tous les autres évêques de la chrétienté. Il y avait en effet cent quatre-vingt-sept prélats d'Italie, vingt-six français, deux allemands, vingt et un espagnols, trois portugais, six grecs, deux polonais, deux hongrois, un anglais.

¹ Supplément au Manuel du libraire et de l'amateur de livres
Vol. septième (Paris) chez les typographes brevetés de la ville.

trois irlandais, deux flamands, un de Grouse, un de Morand et trois d'Escaltonais.

Bonjour ! « J'aurais mieux aimé, disait Alexandre, être le Thersite d'Iliade que l'Achille de son voisin. » *Servait à Platon : « Jeune homme, il faut apprendre à lire dans Bouvier. On ne peut être savant sans le lire, et le lire sans l'aimer. C'est un acte de bon conseil, de raison, de prudence et de vertu. »*

« Quant à moi, disait le maréchal de Gramont, je m'en sers pour toute lecture aux tragédies de M. Corneille, et je voudrais les retracer sur la table de tous les rois. » *Calais à lui seul était toute une bibliothèque. Il vint au monde à Fontenay même au Louis XII, appelé le Père du peuple, fit autre une mannaie en France, qui est encore gardée dans les cabinets des curieux, sur laquelle sont ces mots : Pridam Babiloniam novam. Les faiseurs d'anagrammes ont trouvé dans le nom de Calais cette admirable définition : Calais : vain, au Vain.*

Un des professeurs de Valence, avec Ruple, Érasme, ami des rois, ennemi des moines, était exilé, en Angleterre, d'une très-haute censure. Elia-beth, par un tel signe de sa main, commanda que dans tous les temples il y eût un pupitre avec les Paraphrases d'Érasme, qu'on placeroit dans un lieu

commode, dont tout le monde pût s'approcher pour les lire en attendant le service public.

Par quel miracle furent retrouvés les ouvrages d'Aristote, au fond d'une cave, ou les restes, pour très-peu de chose, la bibliothèque Apolléon? Un autre ami des livres, qui s'inquiétait peu de les payer, Sphé, surnommé l'aveugle, parce qu'il égarait la ville d'Athènes, s'empara de la bibliothèque du bonhomme Apolléon, et la porta dans Rome en grand triomphe. — Aristote est mort avant cette prière à la livre : O cause des causes, upon pillé de moi! Un chrétien n'eût pas mieux dit. Que de disputes subites à propos d'Aristote! Quelle dispute entre ce charmant Abelard et saint Bernard le Terrible! « O persécuteur de la foi catholique, ennemi de la croix, ren-jet corbé dans la caverne! » On écarte en frémissant toutes ces violences prononcées par ces hommes angélicaux, une ardente pitié qui se servait également de l'ignare, de la foudre et des bâtons.

Mais surtout ce que je regrette, en ces angélices dont vous êtes le complément naturel, c'est le récit des injures et des cruautés subies il y a des siècles, supposées hier encore, par les vertueux de profession. C'était tout à fait dans le sujet de mon livre; et maintenant quand je me vois accablé à la porte des prisons, sur les confins du bûcher, il me semble que je commets

une infusion. On cherchera, mais en vain, dans ce martyrologe, ne disputerait-on la Bastille. On dira, ne dira-t-on, aura-t-on placé les tortures du petit Châtelet et du grand Châtelet? Pas plus tard qu'hier, l'un de nos meilleurs et plus terribles experts, M. Louis Éblé, soutenu par son digné ami Tancrède Richer, nous racontait le supplice ininterrompu d'un libaire étranger, M. Pein de Nuremberg.

C'est peut-être encore plus triste que l'histoire de Maria, dévoué par son propre fils, plus triste aussi que l'histoire du Tygre, une autre? On voulait enlever le Balais. Le satirique fut pendu. Le même jour, on pendit le libraire, on fouetta sa femme, on la marqua de deux fleurs de lys.... Deux jours après, le duc de Guise et son frère, un cardinal? furent assassinés par le roi! Deux jours après, mourait la reine mère, la veuve des Rois, dans la nuit même de son propre cousin, Lorrain, poignardé par son de Médicis. Ce Tygre est rare; M. Brunet possédait l'unique exemplaire échappé à la nuit des temps.

Requons-nous? Nos auteurs retrouveront peut-être, en cherchant quelque titre de rente égaré, ces notes recueillies avec plus de zèle que de jugement².

Rappe, dans ce moment rapide ou toutes les furies

² Mêmes collections citées sous autres noms.

de livre appartenant aux gens de l'écrure, d'autant plus cruelles qu'il n'est plus temps de les corriger, voilà le troisième et dernier point de ma réflexion, aussi triste que les deux premiers. De tous les livres difficiles à faire, il en est aucun qu'un livre de géographie est, plus que tous les autres, rempli de péchés de toutes sortes. Chaque partie du discours appartenant à quelque science que n'a jamais appris que cela, flâne peu, mais tient en conscience (malheur non malin); et bien qu'à chaque instant, à chaque page, à tout propos, vous rencontriez un roman nouveau, frais comme, qui vous démontre, instinctivement, qu'en même, à cette place, à tel nom propre, irréconciliablement, vous vous êtes trompé. Les plus grands esprits du monde ont rencontré ces charmes ingrats. Tacite et Quintilien se disputent encore aujourd'hui le fameux livre des causes de la corruption de l'éloquence romaine. On paraitrait bien même Fulgence Placide attribue à Tacite un traité des Causes plébeuses, et pût-on dire que ce plébeux traité fût de Tacite, d'abord parce que la chose est fort grande plaisir à M. Ménage et à M. Rigot son ami, et parce qu'enfin nous aurions la libre volonté en toutes sales d'un homme qui ne traitait guère, nous souvenant au besoin de cette parole de Montaigne : il n'y a pas de mots indécents.

Que d'erreurs ont été reléguées et signalées dans les traités d'Isaac Casaubon, de Richard Montaigne, de Melchior Goldast, de Baroucas et de tant d'autres! ... J'en ai vu beaucoup, je les ai oubliées. En vain on me demandait, pour le relief d'un bout à l'autre, le grand Boire de consultation, emprunté chez Antoine Fureur en 1484. Je garderais le Boire, et resterais inconsciable. Qui de, se maintient dans la peine est si grande œuvre, surtout qu'il faut renoncer à son entreprien. Après tout de siècles, les amants d'ont point perdus au bras long, dans un Vie de Polypolis, d'arrêter par un relèvement pour un pont.

Ce même tel que d'Époux, Janichin, un grand sous-préfet, ayant lu dans je ne sais quel livre une suite de saint Paul au grand prêtre de Jérusalem : « Ou donc avec-vous vu, monsieur, l'écran la vraie théologie, que les Juifs, depuis le retour de la captivité, aient eu des tabernacles dans leurs maisons? » C'était vrai, mais je ne crois guère que cette juste observation de Janichin plaise beaucoup à certains Israélites, grands amateurs de belles choses. Même, à ce propos, je puis vous raconter le dévouement d'une intelligente dame, élevée à bon droit de louanges et de respect. Elle avait l'honneur d'être aimée de notre adorable et sainte Reine, l'honneur des couronnes. Son digne mari, l'un des meilleurs et des plus habiles experts

de ce temps-ci (il est mort dans la maison des grandes fenêtres, son cercueil allant de pair avec ceux de Roumi et de Berquer), possédait, au plus bel endroit de sa maison... de son musée, un chef-d'œuvre de M. Ingres; le grand peintre avait reproduit sur cette toile admirable une superbe tête, au sourire charmeur. Plus d'une fois le maître était venu pour saisir le portrait et le modèle. Il y eut dans l'intervalles une révolution turbotaine, et la dame, avec sa rare bon sens qui ne l'a jamais quittée, renvoya son portrait chez le grand peintre. « Il sera mieux, disait-elle, dans votre atelier ouvert à tous les vents que dans notre chétive domestique. Il aurait déclaté chez nous, comme ont été déshabillés les tableaux de Vividly et de Suzanne. On le respectera chez M. Ingres, et vous nous le rendrez quand tout sera assés. »

Sur ce chapitre des erreurs, il faut bien que je me résigne, et c'est tant pis pour moi si, dans un moment d'impudence et d'enthousiasme, j'ai choisi un sujet impossible à mon esprit frivole et péroratoire. Ce livre est trop jeune, ou trop vieux de cet âge. Un jour d'été, Minna et l'abbé d'Indique (le feuilletoniste de ces temps révolus) se rencontrant au jardin du Luxembourg, la conversation tombe sur le théâtre des environs. « Quel malheur, disait Minna, que Ténace n'eût écrit avec si peu de respect pour les règles d'Ari-

soit un comédie de l'Élégie. — Qui dit, repart l'abbé d'Andigné, l'Élégie est justement la plus régulière et la plus élégante des compositions de Terence. » Et le voile qui couvre le dieu à Ménage. Au bout de huit jours, celui-ci s'étant mis à l'encre : « Ami, dit-il, perdrez-vous d'avoir mal parlé de l'Élégie. Je ne leis parler de l'Élégie. — Que dites-vous? répliqua d'Andigné, Mais l'Élégie est la plus parfaite des comédies de Terence. » Mais, les voiles qui se brisaient pour tout de bon : fortune, bracharia, préférer, injures, discours, papiers chez la comte de Jean Casanova en 1640. Ménage était sans pitié, d'Andigné sans merci, et voilà pendant six mois la cille éboulée entre deux comédies de Terence dont pas de gens parmi les plus habiles avaient le peine de prendre soin. C'était là le bon temps! Pour un rien, ces mêmes curieux qui ne s'étaient guère inquiétés du content de mariage entre le roi Louis XIV et cette adorable madame de Ménézius, se seraient mis en quête du pacte de mariage entre Jansen et Aquilon.

Ce qui me rassure un peu (troussé espère!), c'est l'indifférence de nos contemporains pour ces questions si longtemps brillantes, et dont chacun se moque aujourd'hui. Nous cherchons en vain, hormis les anciens, une consolation dans les philologues de l'école pré-

saute. Il leur a Michel, une de Montaigne. Le grand art de Montaigne est de consoler les faiseurs de livres désolés.

« Il faut trier, dit-il, de toute nos raisons, une douzaine d'hommes pour juger d'un arpent de terre : et le jugement de ses inclinations et de ses actions, la plus difficile maîtrise et la plus importante qui soit, nous le remettons à la voix de la commune et de la troupe, entre d'ignorance, d'ingratitude et d'inconstance !... Est-ce raison de faire dépendre la vie d'un caprice du jugement des fols ? Quelquefois une a beau plaisir, il n'a jamais fait : c'est une dette qui n'a ny forme ny prime. Quel art, quelle science d'apprendre à conduire son pas à la suite d'un guide si changeant et si desceillé : en cette confusion vaine de bruit, de rapports et opinions vulgaires qui nous poudrent, il ne se peut établir aucune route qui vaille... » Un autre et charmant consolateur, c'est l'histoire. Le maître naïf, le bonhomme nous berle au pied du grand orateur l'Honnête aux quarante ans : l'histoire ferait à son cas le marquis de Calville : « de me consoler en songeant que les Parisiens aiment les livres brûlés, et que l'odeur de roussi ne leur déplaît pas »

Et quoi d'autre nous servirait aux livres, s'ils ne servaient à nous consoler ? Laissons le enqûire à ses

Jeter, à un muséum, à ses épaves de chaque jour et versons solides à ces belles choses antiques. Nous les aimons pour leur antiquité même et pour la vanité classique qui les pare. Avec les amateurs de madrilles appellent la Peine, la Fleur de l'airain, et s'ils rencontrent un ignorant qui les vanille rejouir, ils s'en moquent, comme on se moquerait d'un apétre qui pour le connaître dépouillerait le chien de son écorce. Ils demeurent, haissons-les rire, nous avons de notre côté les esprits les plus rares et les plus charnents. Nous saluons leur nom, nous examinons leur histoire. On nous demanderait le droit des ascendans du fameux bibliophile Jolin, troisième duc de Roxburgh, nous avons les recherches parés les lettres de l'Écosse. Il ne s'est pas contenté de sa royale origine, il est devenu le héros des bibliophiles. Il avait le libraire Nicot pour son lieutenant général, et voici l'un de ses ordres du jour :

« Levons-nous demain de bonne heure : la messe de Noël finira à deux heures. J'ai vu les Shakspeare.

« Debout, Marshall !

« Et devant tout qui ouvre le premier :

« Arrête, c'est avant ! »

Le bretonnais malin, nouveau billet :

« J'ai doré un Shakspeare de plus que

Je n'ai décidé à vendre les deux éditions. Si je ne suis pas là, je vous adjure d'être extrêmement hardi. Si je suis présent, ayez bon courage jusqu'à ce que nous me voyez tourner le dos et quitter la salle. »

Et c'est ainsi que, comme on arrive à posséder, pour une somme assez ronde (14,500 francs), le Dictionnaire de 1472. Et cette rareté agée en arrive à cette vente de quarante-deux jours, qui fut couronnée à son droit la bataille de Rothburgh, et livrée sur le champ de bataille la somme énorme de 23,395 l. 10 s. 6 d.

*Sougez donc, mes chers confrères, et quel service a rendu ce singulier de Rothburgh ? et que de beaux livres et à succès de leur cause. O Gutenberg ! combien peu de mortels de leur passage ici-bas laisseront de plus utiles nouvelles ! Sa devise était celle-ci : *L'opéra vitam producit* ! J'y voudrais ajouter : et scribere, pour que la vie eût été complète, et que le regret fût moindre au malin jour de la mort.*

L. L.

PRÉFACE.

Il y eut un Labienus à Rome, personnage de grande valeur et autorité, et entre autres qualités, excellent en toute sorte de littérature : qui étoit, ce mey je, fils de ce grand Labienus, le premier des capitaines qui furent sous Cæsar en la guerre des Gaules, et qui depuis s'estant joind au party du grand Pompeius, s'y maintint si vaillamment jusqu'à ce que Cæsar le défit en Espagne. Ce Labienus de quoy je parle eut plusieurs sermens de sa vertu, et, comme il est très-estimable, les courtisans et favoris des empereurs de son temps pour cause de sa franchise et des hautes paternelles qu'il retenoit encore contre la tyrannie, desquelles il est croyable qu'il avoit tiré ses escriptes et ses livres. Ses adversaires le pourrissent de vant le magistrat de Rome, et obtinrent de faire condamner plusieurs de ses ouvrages qu'il avoit mis en lumière, à autre brulés. Ce fait par lay que commençons ce nouvel exemple de peine, qui depuis fust constant à Rome à plusieurs autres, de punir de mort les escriptes mesmes et les études. Il n'y avoit point alors de moyen en matière de

crusité, si nous n'y mettions des réserves que Nature a exemptés de tout sentiment et de toute souffrance, comme la réputation et les inventions de notre esprit : et si nous n'allions reconnaître les maux corporels aux disciplines et monuments des Muses. Or, Lélianus ne peut souffrir cette perte, ny de survivre à cette déesse et si chère gentillesse : il se fait poëtre et conforme tout vif dans le monument de ses ancêtres, là ou il pourroit tout d'un trait à se tuer et à s'enterrer expédiable. Il est mal aisé de montrer aucune autre plus vehémente affection paternelle que celle là. Caius Severus, homme très éloquent et son familiar, voyant brûler ses livres, étoit que par même sentence au le débail quant et quant condamner à être brûlé tout vif, car il portoit et conservoit en sa mémoire ce qu'ils contenoient.

Un pareil accident advenit à Geronimus Cordus, accusé d'avoir en ses livres écrit Brutus et Cassius. Ce accusé vilain, servile et corrompu, et digne d'un père maître que Tibère, condamnant ses escripts au feu : Il se content de faire compagnie à leur mort, et se tua par abstinence de manger. Le bon Lucanus étant jugé par ce esquis de Néron, sur les destins traicts de sa vie, comme la plupart du sang feut déjà escoulé par les veines des bras,

qu'il s'estoit fait tailler à son médecin pour mourir, et que la frénésie eut saisi les extrémités de ses membres et commençé à s'approcher des parties vitales, la dernière chose qu'il eut en sa mémoire, ce furent aucuns des vers de son livre de la Guerre de Pharsale, qu'il recitoit, et mourut ayant cette dernière voix en la bouche. Cela qu'estoit ce, qu'un tendre et paternel cœur qu'il portoit de ses enfans, représentant les adieux et les derniers embrassemens que nous donnons aux nostres en mourant, et un effet de cette naturelle inclination qui rappelle en nostre souvenance, en cette extrémité, les choses que nous avons en les plus chères perdus nostre vie.

« Perseus nous qu'Epicurus, qui en mourant tourmenté, comme il dit, des extrêmes douleurs de la colique, avoit toute sa consolation en la beauté de la doctrine qu'il laissoit au monde, eust eue autant de contentement d'un nombre d'enfans bien nés et élevés, s'il en eust eu, comme il faisoit de la production de ses riches escripts? et que s'il eust eue un choix de luy après luy un tel ou tel contrefait et mal né, ou un livre sot et inepte, il ne choisist plutôt, et non luy seulement, mais tout homme de pareille suffisance, d'encreire le premier malheur que l'autre? Ce seroit à l'aventure

impie! ou saint Augustin (pour exemple), si d'un costé on luy proposoit d'enterrer ses écrits, de quoy nostre religion receut un si grand fruit, ou d'enterrer ses enfans, ou cas qu'il en eust, s'il n'au- roit voulu enterrer ses enfans.

• Et je ne sçay si je n'aurois pas meslé beau- coup en avoir produit un parfaitement bien formé de l'accoustume des Masses, que de l'accoustume de ma femme. À centuy cy tel qu'il est, ce que je donne, je le donne purement et irrévocablement, comme on donne aux enfans corporels. Ce peu de bien que je luy ay bien, il n'est plus en ma disposition. Il peut avoir assez de choses que je ne sçay plus, et tout de moy ce que je n'ay point re- tenu, et qu'il faudroit que, tout moy qu'un extran- ger, j'empruntasse de luy, si besoin m'en venoit. Si je suis plus sage que luy, il est plus riche que moy. Il est peu d'hommes sçavoir à la guerre, qui ne se glorifient plus d'être pères de l'Alcide que du plus beau garçon de Rome, et qui ne souf- fraient plus également une perte que l'autre; car, selon Aristote, de tous hommes le poëte est souve- rainement le plus amoureux de son ouvrage.

• Il est mal aisé à croire qu'Epaminondas, qui se vantoit de laisser pour toute postérité des filles qui feroient un jour honneur à leur père (c'est-à-dire les

deux nobles victoires qu'il avoit gagnées au bras Lacédémonien¹, eussent volontiers consenti d'échanger celles-là aux plus parfaites de toute la Grèce, ou qu'Alexandre et Cassus ayent jamais souhaité d'être privés de la grandeur de leurs glorieux faits de guerre, pour la commodité d'avoir des enfants et beautés, quelque parfaits et accomplis qu'ils pussent être. Voilà je foy grand doute que Phidias ou autre excellent statuaire n'ayant mis la conservation et la durée de son ouvrage naturel, comme il feroit d'une image excellente, qu'avec long travail et étude il auroit parfaite selon l'art. Et quant à ces passions vifves et furieuses qui ont enflammé quelquefois les pères à l'amour de leurs filles, ou les mères sur leurs fils, encore s'en trouve il de pacifiques en cette autre sorte de parenté, témoin ce que l'on voit de Pygmalion, qu'ayant basty une statue de femme de beauté singulière, il devint si extraordinairement espris de l'amour forcé de ce sien ouvrage, qu'il fallut qu'en faveur de sa rage les dieux le lui vififiasent :

Tantôt un vifveant eut, tantôt une rigueur
 Substant déguizé.

¹ *Don de guerre Michel, organe de Montaigne, chronique de l'ordre du Roy, et peut-être même collation de ce chapitre, livre II, chap. xiv. A Bordeaux, 1545.*



Qu'il nous soit permis, avant d'entreprendre un si grand travail, de reproduire ici la poésie du célèbre imprimeur Charré, à la page 60 de son *Origine de l'imprimerie de Paris* :

« O dieux et déesses! quel de plus rare et de
- plus charmant que la contemplation d'un beau
- livre imprimé en bons caractères, gros et menues,
- avec une belle encre indestructible! Ici le rouge
- se mêle agréablement avec le noir, le gros, le
- gros du roi, est net et bien fermé, facile à lire,
- on voit du premier coup d'œil tout ce bel ensemble
- en cinq ou six colonnes d'impression : des lignes
- droites, pas de confusion, un grand ordre, une
- clarté souveraine. Il n'y a pas de tableaux du plus
- grand maître qui soit plus agréable aux yeux de
- l'honnête homme et du savant parfait. Honte et
- malheur à qui se lasse de regarder un pareil
- livre, imprimé sur velin ou sur grand papier! »

L'Ébéniste.

LE LIVRE.

PREMIÈRE JOURNÉE.

À l'exemple des poètes qui ont grand soin de mettre en tête de leur comédie ou de leur tragédie le nom, l'âge, et parfois l'habit, avec le prénom ou le surnom des divers personnages, nous ne voulons pas négliger de donner à nos lecteurs la liste innocente des bibliophiles qui tout à tout vont paraître et parler dans ce dialogue des poés et des misères de l'écrivain. C'est à peine si deux interlocuteurs se feront entendre dans ces conversations terre à terre, et voici le nom de nos amis, en attendant que nos lecteurs les reconnaissent à leurs discours. *Parle donc, n. de ceux qu'on te voit!* Anna disait un sage à un homme. Belle et bonne parole! il n'y a pas d'autre façon de se montrer tel que l'on est.

Ces bonnes gens ont passé pour la plupart la belle moitié de la vie. Ils ont cédé, sans reproche et sans peur, les dangers accoutumés; ils sont en-

mais dans le repos aussitôt que pour eux l'heure est venue de se reposer. Quelques-uns sont mariés, mais à de bonnes femmes, qui, de gaiter l'aise, ont fini par accepter la position de leurs maris. D'autres sont veufs, et de leur veuvage ils se sont vus pour dire à quelques-uns leurs héritiers qu'un bon livre est, après tout, la meilleure et la moins coûteuse des consolations. Le reste a décliné les honneurs du mariage et les bonheurs de la paternité. Ils ont exercé discrètement des professions libérales : celui-ci est un juge habile pour qui les lois n'ont pas de secret; celui-là, dans son étude, exerce le grand art des conciliations, non pas tant par amour pour ses semblables, mais pour se ménager de bonnes heures à la suite des ventes, le soir, et le matin à l'exposition particulière d'une heure à quatre heures, quand il est permis aux mains bien lavées de collationner ces beaux ouvrages. L'avocat de peu de clients, de beaucoup de lecteurs, le médecin très-occupé, le lieutenant général qui traduit *Morace* en vers français; le propriétaire de quelque château picard ou normand prévoyant les sombres heures de l'hiver, quand le foyer est plein de braise et le vin est plus plein de bise; le malheureux que sa femme a délaissé pour courir après le jeune *Monsieur de Couvres*, voire plus d'un prêtre,

ou jeune ou vieux, qui se plaît aux choses du temps passé, et se couche à demi de son évêque, pendant que de son côté l'évêque attend au passage certains exemplaires longtemps rêvés ! tous ces gens-là sont facilement vainus des livres. Nous avons même eu l'honneur de posséder une chaise de cette antique maison de Noailles qui depuis longtemps a donné l'exemple des respects mérités. Elle était un des membres les plus assidus de la Société des bibliophiles français, et M. Pichon, le président, en faisait le plus grand cas. Plus d'une fois, par la grâce et l'antiquité du bon ménage, avons-nous vu dans nos réunions, précédée et suivie d'une douce odeur de violette, madame Gabriel Delmas, les mains remplies des plus beaux petits tomes achetés la veille et dont elle venait nous faire part.

Telle était la réunion, et voici comment ils se nommaient entre eux :

M. le président de Vernueil, en l'appelait de son nom de guerre *Jacques*, parce qu'il possédait les *Nouvelles constitutions aux armes de J. A. de Thas et de Christian de Lamagnon*, marquis de Berville, autrefois le boutein du Langue-dac. Mais qu'il l'on ne pourrait pas, dans ce bel exemplaire en maroquin rouge, in-folio (1576), séparer Chre-

tion de Barthele de Jacques-Auguste de Tibaut.

Nous appelâmes notre vivant grand, sage et riche : *Abel Langelier*, du nom de l'éditeur de Michel de Montaigne (1588). Maître Abel Langelier avait été payé d'une belle plaidoirie avec ce bel exemplaire aux armes du comte d'Hoyau, au chiffre de Meubens le cadet, vaillant royaliste, et le plus célèbre manieur d'histres de son temps.

Notre gentilhomme femme s'appela : *De la Contrée*, du nom d'un très-bon livre dont il était le possesseur : *La Fémur vernacule*. (Bazin, 1778.)

Nous avions un architecte appelé : *Pétrus* (1511), aux armes du prince Eugène de Savoie. Il en parlait peut-être un peu souvent, mais il en parlait bien.

L'ancien professeur de rhétorique (il ne faudrait pas l'oublier, car il était simple et bon), nous l'appelâmes tout honnêtement *Quintilien*, d'un petit in-quarto en maroquin rouge imprimé par Alde, à Venise, en l'an de grâce 1514.

Un jeune homme, à peine majeur, M. George, dans tout l'éclat de la jeunesse et de l'intelligence, avait eu l'étrange ambition d'être un bibliophile avant Thiers, et avait nom : *Le Romanin de la Rose*, d'un exemplaire d'Armand Berzin, un bel

exemplaire gothique (1621) cédé par Bouchaget. Nous l'appelions aussi. *Le chapitre des dames*, et il ne s'en fâchait pas.

Bernart, l'auteur, petit homme à lunettes d'or, très-instruit, mais cachant sa science par respect pour la chambre de discipline, avait nom : *Les Louettes des présents*, ballade composée par noble homme Jean Meichaux, sans date, mais reléguée par Tranta-Bouchonet.

Nous Faldou (le livre venait de M. de Clanchamps, noble originaire) était l'un des membres modestement associés du Cercle.

Nos deux célibataires, maître Jacques et M. Denis, s'appelaient, le premier : *Servons d'un jaseur* qui empruntait un pont sur la futaie, et le second : *Servons joyeux pour servir la nouvelle morale*.

Les deux plus furieux amateurs s'appelaient Maître Albert Souge-Creux et le seigneur de Saint-Gobain.

La dame avait nom : *La Belle Cordière*, et un digne comme : *Les Marguerites de la Marguerite*.

Après le nouveau venu : le Carreau. Nous lui cherchions un nom, lorsqu'il s'avisa de nous dire, avec un gros soupir, qu'entre autres beaux livres qu'il avait possédés : le *Bersant* de 1602, et le *Séjour*

de mesure Honoré d'Urfé, il comptait au premier rang les *Oliviers potagers* de *Pierre de Corne*, *Dampierre*; alors, tout d'une voix (les dames étaient absentes), le Curieux s'est appelé *Pierre de Corne*.

Tels ont été les premiers fondateurs de cette aimable réunion, et voilà comment fut constituée, en un coin de Paris (le jardin fleurit tout l'été, le moussu est fiède en hiver), une institution qui fera peu de bruit sans doute (elle n'en veut pas faire), mais qui nous a tous charmés et qui nous rendra contents jusqu'aux derniers jours. L'Exposition universelle attirait de tous les coins de la terre une foule d'artistes. La vapeur et ses miracles envahissaient toutes les routes; on ne parlait dans l'Europe entière que de la fabrication de la bière et des petits pains viennois, on s'entassait devant les artisans qui soufflaient des perles ou des chapeaux de feutre. En vain les poètes, les romanciers, les historiens, vantaient prodigal les miracles, ils n'auraient pas tenu dix lecteurs de bonne volonté, pendant que le poète ne suffisait pas à satisfaire les amateurs d'emplois et de respect. L'art dramatique finit au bout de sa gloire et de ses peines; sur le théâtre on ne voyait plus que des filles mal faites et mal vêtues, les *Lorelei* et les *dan Jann* de la province entassaient ces infantes de leur

administration peu légitime. Pas un amour qui ne fût coté à l'avance.

Pas d'amour, protest plus de joie!

Il n'y avait dans les carrefours, aucune du lac, dans les voitures publiques, sur les bateaux à vapeur, que des sets et des coques de la pire espèce. Une seule de ces margots, un jour qu'elle était inoccupée, avait été saluer le prototype dans la forêt de Fontainebleau, son amie intime l'avait au pied d'un vieil arbre. Et ça l'apprendra, malheureuse, depuis! à négliger ses véritables intérêts. Un homme voulait pour vivre une épée nue, un autre voulait des confitures.

Donc, le tumulte était partout, partout les musiques et les tambours. Tous les bruits, civils ou militaires, battaient à qui faisait le plus de bruit, le chef d'orchestre et le tambour-major accomplissaient à tour de bras leur chef-d'œuvre au bruit des trompettes et des trombones.

Dans cet immense tabu-babu de la courtoisie la plus mince et des plus grands efforts de l'industrie humaine, et voyant qu'en dépit de toute prodence nous étions enclins par le vulgaire des cinq parties du monde : — Non certes, diables-mecs, nous ne rentrerons pas sans défense, et, puisqu'ils ont cublé

dans leur Champ de Mars notre chère et douce passion, puisqu'ils ont donné la médaille d'argent à un maître imprimeur entouré de chefs-d'œuvre, nous serons, nous aussi, notre Champ de Mars de deux cents mètres carrés; nous nous ferons à nous-mêmes une humble et chère exposition des plus belles choses, et ne pouvant pas nous mêler, Dieu soit loué! aux travaux de la tribune, aux éditoriaux du journal, à ce bruit de cymbale éternel, à ces maux tendons vers l'antidote et aux descriptions de tous ces passages couronnés, nous reviendrons, calmes et contents, à notre étude, à notre exposition de chaque jour. Nous retiendrons à leur place glorieuse ces maîtres critiques de la Renaissance: Ronsard et La Motte, Turgot et Budan.

Nous remettrons en lumière les dévotions antiques effacés par ceux d'aujourd'hui. Chacun de nous racontera les vieux poètes, les romans de la Table ronde et les Amadis. Nous invoquerons enfin l'ami des livres, tout rempli de la grande et sainte passion. Nous accablerez de notre amour cet étranger, Pierre Corne, qui vient de si loin, chez nous, pour chercher des curiosités, comme s'il y en avait encore. Hélas! Pierre Corne, que viens-tu faire en ces jours de mensonges, de vanerie, de violence et de folie? Crois-moi, va-t'en, re-

saute en sa cuisine (au bout de la Bayère), et ne s'arrête pas à notre interrogatoire. Et lui de nous répondre et de ne rien entendre. Il est un rêveur, il rêve.

— Ah! dit-il, que n'ai-je vécu en l'an de grâce 1758, pendant les cinquante-neuf vacations de la vente du fameux comte de Hoya, dont le nom sera célèbre éternellement! Je suis d'ici l'hôtel de Laquerelle dans la rue Saint-Thomas du Louvre, où cette illustre bibliothèque était exposée. Malheureux que je suis! pas un motre que moi n'ait possédé la collection du Dauphin, reliée en maroquin rouge par Heyet. J'aurais lutté de toutes mes forces pour obtenir un des livres que ce fameux amateur s'était procurés parmi les livres de Calvert, de Bakew et de Brochart. Que je serais donc riche aujourd'hui! ... Ce livre-là même, s'il est du livre, valait qu'aujourd'hui il soit mort.

Le bibliophile obéit uniquement à sa douce et chère passion, la bibliophilie : il voit en rêve l'*Enéide* en lettres majuscules, le *Tite-Live* de Spier sur velin, le *Vergile* et le *Marivaux* (1501), le *Beau* en grand papier, les rhétorique grecs, l'*Alphabète* de la première édition. C'est surtout le quinzième siècle qui l'attire au beau milieu du Paris de 1837. Un pareil homme est assez semblable à ce fils de

qui que voulait être romain : il s'en vint à lui un jeune homme qui lui offrit une bourse d'or de la part de son père en disant : « Mon père m'a chargé de donner cette bourse au premier lion que je rencontrerai. » Bien lion est celui qui peut être tel toute sa vie et qui se fait coméd pour six mois ! Un exemple achevé de bibliophilie est l'exemple de lord Spencer : il resta toute une année à Rome, il ne visita ni Saint-Pierre, ni le Colisée, ni le Vatican, il ne s'occupa que des bouquins, et quand il eut achevé le *Portrait de Sverghius* et *Panarota* de 1433, il s'en revint tout d'une traite. Son cabinet, par longueur de temps, est devenu le plus riche cabinet de Londres. Ne rien pau, c'est une belle folie; elle est respectable, elle est innocente, elle indique une âme honnête, un esprit content. Aimer les livres, c'est résister au jeu, à la boue chère, au luxe inutile, aux chevaux de course, aux tristes amours. Le bibliophile est à l'abri des tempêtes de la politique; ses livres lui sont un rempart contre les hantes des hanteurs d'antichambre; il est maître, il est roi, ne le troublez pas dans sa fure, et respectez sa joie intime.

Par quelle rencontre hospitalière nous avons été nous-mêmes pour avertir ce confident étranger qu'il fallait faire route ? Il n'y a rien de plus simple.

Notre innocente pénétra citant une franc-maçonnerie. A mille lieues de distance on sait le nom de celui-ci, de celui-là. Un flâne entre deux M. de Sacy — il le reconnaît à son esprit d'abord, bientôt à ses livres, et la connaissance est faite. Pierre Deschamps, traversant par hasard Saint-Pierrebourg, frappe à la porte du prince Galitzin¹ : « Requier, dit le prince, et soyez le bienvenu. Je vous présente mesdames mes livres. » A Florence, à Rome, à Turin, pour peu que vous possédiez quelque tome authentique — Ah! mon ami, vous ne verrez pas ce soir mon cardinal de Bernis, imprimé sur papier vélin d'Annonay; je l'ai prêté, dix-huit mois, je l'ai donné à la princesse Pallavicini. »

Voilà comment notre voyageur, qui croyait venir au Champ de Mars pour admirer les cases de Sévres ou les tapisseries des Gobelins, est entré chez un grand amateur dont le nom lui était connu pour l'avoir entendu retentir dans les vases colobens.

« Je viens à vous, lui dit-il, comme à l'espérance, au conseil. » Alors le voilà qui se met à raconter comment, après avoir accompli sa tâche ici-bas, il s'était retiré dans une cité arcaïque de

¹ On trouve des livres de la bibliothèque du prince Michel Galitzin (Moscou, 1863).

l'Allemagne, on il esploit vint et moult en pais avec les compagnons de ses derniers jours.

Un fils qu'il avoit, un mauvais garçement d'enfant, l'avoit forcé de se défaire, hélas! de sa bibliothèque entière. Il avoit tout vendu: les poètes, les historiens, les dramatiques, les moralistes, même les épistolaires, en dépit de cette belle parole de Paul Manuce à son ami Cudrus: « Qu'il est doux, disait-il, d'écrire à ceux savent, et de faire honnêtement, librement, son petit saluement! » *O quam dulcis est ad cunctos scribere qui non quærit nudum in serpe, et quod quousque satutiolum saluberrimum!* On a beau dire que les grandes douleurs sont muettes, et malheureux, dépouillé de son bien le plus cher, se remuait toujours à sa plainte, à sa peine: « Hélas! disait-il, quand on songe que je possédais les classiques de France, d'Angleterre, d'Écosse, d'Espagne et de Bretagne, par Jean Froissart, imprimés à Paris, chez Antoine Veuurd, en quatre tomes in-folio! Quand je revoy, les yeux fermés, dans mes rêves, ces exemplaires aux armes de Henri II, Henri III, Duc de Poitiers, du président de Thon, et des seigneurs de la maison de d'Uzé, et que maintenant me voilà réduit à chercher dans la poussière des quous, sous la filtration des avevents, mal vint

d'un pavillonnet gonflé par la pluie, au ras de lignes plus sensibles à des épingles qu'à des publications faites par des chrétiens, qui se couvraient pourtant dans l'art des filets, des roses, des coqs, des barbares, des d'antelles, des compartiments, des fermoirs ! »

Telle était sa plainte inquiet; il ne paraît pas se consoler d'être sans domicile. Et maintenant, poussé par sa mère et sous le vain prétexte de voir le Champ de Mars, il s'en allait retrouver les rivages de la Seine et ces quais superbes où tant de livres ont passé, ne laissant après eux que regrets et souvenirs. Tant pis pour qui se moque ! On ne saurait trop déplore la disparition presque complète de ces libraires à bon marché, vendeurs de science et d'expérience, mais des ruines, victimes des plus tristes débris, qui s'installent jadis, non pas sans orgueil, érudits et bouquinières. L'éboulage était le commencement du bouquinière : il faisait ses premières armes sur le terre-plein du pont Neuf, au pied de la statue de Henri le Grand, qui semblait soulever à ces feuilles volantes, au survol des pamphlets et des chansons d'autrefois. L'éboulage avait pu baigner au milieu de la rue, au ras des maisons de bois, contre les murailles sans fenêtres et mal hautes. Qui voulait peindre

de cette exposition primitive, se tenant courbé comme un liseur de palimpsestes, il avait de bons yeux, une patience infatigable, et plus d'une fois, pour se récompense, il venait à quelq'un de ses feuillets introuvables qui tenaient leur place dans notre histoire littéraire. Un étalagiste a vendu pour sa vie la première lettre d'André Ysopier à Laurent de Médicis, seule de la planche sur deux représentant, au sommet, des ouvrages ent, et tout au bas, l'entrée de la flotte en Amérique.

Certes, on composait d'autres armoires avec les castrés, les enchanter, les miracles anagogués par les bouquins, poqueurs légitimes des parapets de la Seine jusqu'au pont Royal, en passant par le pont Neuf et la Grève, on ces papiers imprimés se rappellent les poètes, les libraires et les frises, sans oublier les colporteurs perdus, couchés au brides vifs. Grâce aux chers bouquins (le mot est pris en bonne part), qui vont disparaissant chaque jour privés de leur gloire, le bibliophile s'est sûr de passer, pour peu que le ciel lui soit propice et le soleil bienveillant, une heureuse, une charmante journée. Il se lève de bonne heure, il prend à la hâte son pain et son bout de la marmite, et tout en bouquinant il déjeûne,

Peut-être de goût ou d'air, de plaisir ou d'air?

Dans ces huit kilomètres de vastes forêts ou de parcs, où se trouvaient tous les ouvrages de la terre et du ciel, le chercheur de trésors arrivait parfois aux plus merveilleuses découvertes. En vain la pluie et l'orage, et l'énorme elle-même, conspiraient parfois contre cette troisième folie, il restait calme à son poste, et rien ne l'en pouvait distraire. Ainsi se passait la journée, et lorsque enfin l'heure de la retraite avait sonné, quand le bouquiniste emportait son étalage et qu'absolument il fallait rentrer chez soi, le fauteur de bruits s'en revenait à pas comptés, mais triomphants, dans son domicile, et sa femme heureuse et ses enfants contents battaient des mains à le revoir. Son premier soin était de retirer précieusement de leur cachette, en secouant la poussière, les débris qu'il avait ramassés; puis il disait de peu, mais de bonne humeur, racontant à qui l'écoutait ses bienheureuses découvertes. Le repas achevé, il restait dans son salon, et là, seul avec sa lampe et sa passion, il calculait ses fautes marquées par son gilet. Il effaçait de son mieux les mauvais pla et les taches, il couvrait ce manuscrit plein de matière, il devenait pour lui le plus simple et le meilleur de tous les livres. — Reste ici, mon vieux poste; on va te placer sur un rayon, mon grand historien. Salut à toi, ma

caractère, à toi seul, vaudra de nos beaux jours? »

Sur les quais ont été rencontrés, sans marque et sans nom, la *Deuse aux exemples*, la *Chasse royale*, le *Discours merveilleux de la vie et des portemens de Catherine de Médicis* (1630). —

« Si tu me l'as demandé, disait la reine au pamphlétaire, je me serais montrée à la tête de tous mes crimes... » Pour dix sous qu'il restituait,

Charles Nodde achetait le *songe de Polyphide*, imprimé à Venise chez les Aldes, et le revendait cent sous. Les quais de Paris ont été longtemps le

théâtre échange de ces drames d'un intérêt incomparable. A chacune de ces découvertes, on se dit que la Seine elle-même accueillait cette

bonne fortune de son plus doux murmure. Mais aussi que de science à tout de tant de bonheur! Il fallait se reconnaître en toutes ses marques, parer

tous ses noms, sans toutes ses usages. De son côté, le marchand, averti par ses flûtes criantes,

avait grand soin de se bien défendre : il étudiait tout à la fois ses livres et ses acheteurs; il se tenait dans sa boutique abordable, au vent ouvert à

tous, cherchant une voie à travers ses murailles de choses brisées, cretées et relâchées. Toute sa maison en était pleine, et, ainsi que vous portiez la main sur quelque'un de ses échantillons qui for-

maient l'Onze ou le Peloton de ce capitaine, selon ce vieux marchand de vieilles choses, cet Ilarpague et ce Gobec, semblable au *fléménou* dans son costume : « Non, non, s'écriait-il de sa voix sèche, je ne veux pas vendre aujourd'hui ce manuscrit qui vous plaît si fort, j'en ai besoin pour mes propres études; reviens dans huit jours. » En même temps le voilà qui pleure et se lamente : on le vole, on le trompe, on le dépouille. Hier encore il a vendu pour rien les *Œuvres poétiques d'André Jangre*. Il a cédé pour un quart d'écu un volume dépareillé du *Cicéron de Héli*, un volume, entendez-vous? Mais il est sûr que le grecin qui lui achetait ce tome premier, possédait déjà tous les autres. « J'en meurtis, disait-il, j'en meurtis! »

Best, il faut qu'il ait bien ou qu'il ait grand-peur du propriétaire de sa maison pour céder le volume qui vous fut curie, soit que vous ayez mis la main sur quelques volumes de Théodore de Bèze ou de Calvin, ces grands latinistes, soit que vous ayez arraché du tas un tome d'argé de Jansénius Pour ce Mars Gallien, Richelieu fit mettre à la Bastille cet oncle de Philippe IV, et Richelieu, l'ennemi de l'Autriche, avait raison.

Hélas! le dernier bouquiniste a disparu de ce bas monde. Il mourut de chagrin et du regret

d'avoir vendu sa boutique en bloc à M. Bonard. M. Bonard mourut à son tour, après avoir rempli de bouquins son hôtel du quai Voltaire et ses deux maisons de la rue de Tournon.

Rappelons aussi que l'épicer de Paris fut longtemps l'unique héritier des grandes bibliothèques du moyen âge. À l'épicer revenaient de droit la théologie et l'histoire in-folio, chez l'épicer ont disparu, sans espoir de retour, les chapitres qui manquent au Titc-Live, au Tacite, au Cécéron, et toutes les tragédies d'Œvide, l'auteur des Tristes. L'épicer lisait ses corsets avec ses incunables, il emportait son poivre et sa cannelle de ses livres imprimés sur rouleaux devenus si rares. Les guerres de religion, les guerres civiles, et surtout l'ignorance, servirent de complais pour l'épicer. La Révolution française abandonna au Mortier d'air, à la Cloche d'argent, les précieuses collections parées des chiffres et des couronnes de la noblesse exilée et décapitée.

Hélas! ce fut seulement dans les années abominables de l'invasion étrangère, que ces livres, dans le format superbe de l'in-folio et de l'in-quarto : Mabillon, Montfaucon, Bezaud, Lobinon, Clément, de la Calmet, tout le travail des Bollandistes anciens et modernes, toute la congrégation de

Saint-Maur, attendant leur tour d'être mis en corsets, devenaient pour les Anglais et les Allemands, nos vainqueurs, l'objet de leur culte. Ils venaient chez ces tristes marchands, et, dédaigneux de leur marchandise, ils achetaient à tout prix leur dernière réserve. Nous fûrent envahis par nos ennemis tant d'autographes, de chartes, de parchemens précieux, tant de monuments de la science et du goût de nos anciens maîtres; tant de traités, de mémoires, de catalogues, de bibliographies. Chargés de nos dépouilles opimes, ces ennemis porteurs d'épée étaient les libérateurs dans leur patrie, et maintenant avec orgueil les grandes épées qu'ils venaient ramasser chez nous. Les savants anglais, écossais, irlandais, suédois, norvégiens, les Russes eux-mêmes, étaient tout charmés de ces merveilles que nous foulions à nos pieds, ils en tiraient cette conséquence, heureuse pour nous, les vaincus de Waterloo, que nous avions ramené le même jour à la victoire, à la poésie, à l'éloquence, à la jurisprudence, à la théologie, à la science, à la liberté. Quelle plus triste occasion funèbre, et quels gémissements parmi les dignes Parisiens qui, même au milieu de l'Empire et de ses troubles, étaient restés fidèles au culte légitime de l'étude, à la science, à la contemplation!

« Mais, Dieu soit loué ! il n'est pas chez nous de défaite éternelle. En toute occasion la France a repris sa revanche, elle est revenue bien vite l'amour des belles choses d'autrefois, et, grâce à ces amis de l'antiquité à qui rien ne coûte pour remettre en ordre et pour sauver ces témoignages sacrés du vieux esprit gaulois et de l'art français, elle a répondu, au peu s'en faut, toutes ses vaines. Voilà pourquoi si peu de découvertes restent à faire. »

« Ah, disons-nous au bibliophile dépouillé, trouvez-vous pour nous, si vous ne faites pas une seconde fortune, de ne pas refaire une bibliothèque. Et même aujourd'hui que les grands financiers s'en mêlent, vous trouverez trop de vaines. Faites mieux, consolez-vous ; vos livres vous auront servi à peu de chose s'ils ne vous aient pas empêché à vous passer de leur concours. Venez cependant parmi nous, la maison vous est ouverte, vous n'y trouverez pas les minces enfants chez M. Durtol, chez M. de Lagetrolles, chez M. de Lucuelle, dignes successeurs de M. de Gauguier, du duc de la Vallée ou du marquis de Courtenay ; mais vous y trouverez de beaux et bons livres, qui se laissent approcher volontiers, vous y trouverez surtout des gens qui les aiment et qui savent comme on en parle. Ainsi, débarré d'une recherche inutile,

vous reviendrez, non pas sans charme, à ces histoires que vous aimez. »

Notre homme étant admis par lui-même, chacun se fit un mérite, un devoir, un peu par gloire et beaucoup par plaisir, de montrer ce qu'il avait appris.

Entre nous des belles choses, partageant la même passion, la connaissance est bientôt faite. On se voit pour la première fois... il semble, en effet, qu'on ne se soit jamais quitté. Toute passion est exclusive et reconnaît difficilement la passion voisine, on se méprend volontiers de toutes les natures. L'amateur de chevaux, tout rempli de l'émulation des courses de la Marche et de Longchamps, se méprise agréablement des sirènes de son temps : beaux chiens qui ne chassent plus, papillons qui ne volent plus, création misérable et vouée à tous les séduits de la mort! Pendant que l'amoureux qui s'en va chez sa maîtresse, rêverie des plus beaux rêves, « Ah ! si dit-il, que ces gens là me fussent près ! » De tous ces passionnés, c'est l'amoureux qui a raison, il n'échangerait pas (il le sait bien) un anneau de rubis, une meche de cheveux blancs contre les vœux de celui-ci et les amours de celui-là, même une couronne, il n'en voudrait pas au prix d'une larme de Rosine ou de l'oury. C'est une

bonne folie que gamelle que votre roi, compare à son maître ! » écrivait Denis Diderot.

Toutefois, si nous voulons que l'on respecte nos passions, respectons les passions d'autrui. Si l'ivrogne, en sortant de son club (christs et perpetuo carous) tombe, il nous fait ramasser l'ivrogne, afin qu'il nous donne un coup de main quand nous reviendrons trop chargés de la veste. Il n'est pas facile de supporter en son logis les quatre tomes du *Reportorium bibliographicum*, et si par bonheur on rencontre, mieux qu'un ivrogne, un amateur de livres, qui consente à se charger pour votre compte d'une part de la *Bibliotheca humani*, vous ne vous croirez pas déshonoré de porter dans un petit pot son *Hellipticum giganteum* ou son *cône de Liban*. Le Montfaucon, avec le supplément, n'est pas d'un transport facile et nous expose à plus d'un sourire de l'amateur de tableaux. « Où veut-on loger tous ces gros tomes ? Quant à moi, j'ai toujours assez de place pour attacher sur ma muraille un Chardin, un Diaz flamboyant, un petit Robault, le valet de Meissonnier. » Plus d'une fois nous avons rencontré dans les bibliothèques, de malheureux bibliophiles accablés sous le poids de leurs livres. Virginius Rulius, homme considérable, voulant écrire une louange de Néron, prenant dans sa bibliothèque un

tres-jeun frère, Jérôme grandfrère; le frère échappé à sa main tremblante, et le malheureux Rufin est dévot. C'est bien fait : que cela vous apprenne, à Richard à ne pas faire l'éloge de Néron.

— Ce que vous dites là, monsieur Villon, repart PIERRE DE CORNO, me semble de toute justice. Ayons un peu de charité les uns pour les autres.

Il se fait entendre, et est la loi de nature :

et je pourrais vous raconter comment toute une famille d'honnêtes gens a vécu cinquante ans heureuse, libre et contente, au milieu d'une collection de poteries.

— Ah! Corne, s'écrie M. DUMY, vous le voyez, nous avons du temps devant nous et la brède est le comble. Dites-nous donc l'histoire de vos foresters. — Et PIERRE DE CORNO, sans se faire prier. — Vous le voulez?

Il y avait naguère sur la rive de Paris, quand Paris possédait sa banlieue, une humble maison, modeste au dehors, mais ces humbles murailles renfermaient un vrai manoir. En ce lieu solitaire et charmant s'étaient réfugiés depuis longues années deux beaux gens, le frère et la sœur, les derniers descendants d'une ancienne famille d'artisans, non

à l'ogive hospitalière de la manufacture de Vincennes, et par toutes sortes d'alliances, et de conventions amicales à ces nations mondes, tourtereaux, rospereux, peintres et chimistes, d'où venaient la fortune et la célébrité des anciennes fabriques de Vincennes, de Saint-Cloud, de Chantilly. Ces bonnes gens étaient connus des Auger, des la Salle et des Gravart. Leur père et leur grand-père avaient vécu avec les Clouet, les Charron, les Balidon, les Gilotin. Ils avaient acheté des esquiviers de Thierriot, de Caton, de mademoiselle Capelle et de mademoiselle Bully; ils avaient tous les noms des grands maîtres de la Saxe et de la Cluse, et dans les ruines, dans les débris des mauvais jours, ils avaient recueilli avec un soin pieux, surtout même à leur risque et perte, les précieux fragments de ces fragiles chefs-d'œuvre, ornements des maisons royales, aussi maltraités à cette heure suprême que des aristocrates et des princesses de la maison de Bourbon. Mais quoi! c'était la fête et l'orgueil de ces deux hommes-gens, le grand Capelle et la petite Capelle (on les appelait ainsi dans le voisinage), de mettre au bel ordre, à leur belle place, au soleil, ces beaux produits des grandes fabrications, qu'ils se reconnaissaient à leur marque et dont ils avaient toutes les provisions.

Ils n'étaient pas d'abord très-faciles, mais, sitôt que vous étiez devenu leur ami et qu'ils ne se méfiant plus ni de votre parole ni de votre adresse, ils vous ouvraient volontiers la porte des quatre ou cinq petites pièces où tout de belles choses étaient disposées. Alors ils vous montraient des porcelaines des fabriques de Saint-Cloud, de Yvernoy, qui devint plus tard la fabrique de Sevres, de Chavilly (protégée par le prince de Condé), de Paris et de Clignancourt.

Ils racontaient aussi les mystères de la porcelaine de Saxe et de la pâte tendre ; au besoin ils auraient écrit l'histoire ancienne de la porcelaine de Chine. Ils en avaient de tous les âges, de toutes les formes, et qui portaient toutes les images et tous les grands noms du Céleste Empire. Ils vous disaient comment les Chinois arrivaient à des couleurs inimitables : l'outremer, les blancs émaillés, les blancs creux de Chine et ce, les beaux émaillés, et toute le détail de cette poterie à l'infini qu'ils divisaient en porcelaine dure, en porcelaine tendre, et dont chaque morceau leur disait tout à leur la dynastie des Han, des Tang, des Song. Ils vous disaient aussi comment les Portugais introduisirent la porcelaine de la Chine en Europe, comment François de Médicis avait doté Florence d'une fabrication

chaises (ici la poterie des Persans, rapée à Rome par Louis Potelli), à Lille, une fabrique de poterie hollandaise, à Tournay, à Sedan, à Madrid, en Angleterre, à Londres, à Copenhague, autant de fabriques diverses. Ils avaient sur leurs étagères, appartenant d'un grain de poussière, des échantillons de Capo di Monte, de Chelsea, de Brunswick, de Hade et de Rastene, et de toutes les villes de la Saxe. En voici de Lunéville et de Rouen, de Roup-la-Berre et du Gros-Cailhou, de la Courville et de Clignancourt. Quelle fête à les voir! Qu'ils étaient heureux ces deux collectionneurs, au milieu de cette vaste famille, savoir : la famille archaïque, la famille chrysosthémo-potémienne, la famille verte et la famille rose. Elles suffisaient à leur ambition, à leur orgueil, à leur fièvre de chaque jour. Ils encombraient sur ces étagères divers les chiffres et les armoiries des plus grandes familles : duc de Montauverney, duchesse de Mérovin, comte de Châteaul, comte de Mado. Ils connaissaient toute la flore du Japon : le chrysanthème, la paulowne, l'orillet, le sakéudo et le ginséudo. Ils auraient dit sans peine l'emploi, les honneurs et presque les noms de tous les personnages, de pair ferme ou tendre. A des signes certains ils vous disaient : Voici l'impératrice et voici l'empereur. Dans la famille rose, ils sai-

vient toutes les nuances, du rose pâle au rouge d'or. Ils servent, naturellement, les moindres divisions de la famille verte et comment se fabriquent les peintures au relief : ornements, figures, fleurs, fonds portés, fonds pleins, les plantes aquatiques, les tiges, les coqs, les perdrix, les carpes ornées de rose, les monarques à l'encre de Chine : arabesques, arabesques de couleur, fonds vides, coquilles d'œufs, qu'il ne fallait pas confondre avec la coque d'œuf. Venaient ensuite les porcelaines à mandarine (du mot *mandarin*, commander) : mandarins filigranés, mandarins rouges, ou les, mandarins aléprisés, voire des mandarins à la chair de poule, et cette espèce de mandarins qui se retrouve en si grande quantité dans toute l'Europe civilisée, le mandarin sur fond alépriné. Tout un côté du petit salon appartenait aux porcelaines à Bords-de l'Inde : bandes roses, fonds camaïeu, fonds pleins, damas, à relief appliqué, à feuilles vernissées, empruntées au châtignier, au platane, à toutes les plantes de l'Orient.

Sur les grands vases, sur les plats de vaste dimension, les scènes diverses de la vie humaine : la naissance, le mariage et les funérailles, tout un cours d'histoire. Après le rose arrivait le bleu : le bleu turquoise, le bleu céleste, le bleu du ciel après la pluie,

aussi rare, aussi douce que le violet ambré ou la peau d'aubergine, chère à la dynastie des Song.

Une couleur à part était réservée aux céladons. Honoré d'Urfé, dans *l'Astrée*, avait mis à la mode le nom du bonzer Céladon, et ces belles porcelaines d'un vert tendre, aux tons clairs nuances de lilas, furent baptisées par l'auteur même de *l'Astrée*. Il y avait des céladons grisâtres, surtout des céladons craquelés, très-estimés des Orientaux, très-recherchés des étrangers d'Asie... et des petites maîtresses de Paris. Parlez-vous du craquelé ventre de biche, et du craquelé rouge, et du craquelé noir, et du craquelé rempli de noir et de rouge, autant de céladons qui avaient leurs grandes entrées à Marly, à Châilly-le-Roi, au petit Trianon, au Temple, chez le prince de Conti, au Palais-Royal, chez monseigneur le duc d'Orléans! Retenez votre souffle et regardez : Voici le bleu violet, plus tendre encore que le violet d'aubergine, admiré aussi les lilas feuillés d'émail transparent. — « Tu me feras, disait l'empereur Ché-tsang à un grand artiste son sujet, le bleu de ciel qui passe à travers le rouge », et la douce couleur fut réservée à tout jamais à l'usage du palais impérial. Richissime! En effet, aussitôt que le maître avait porté à sa levre la porcelaine fragile, elle était brisée comme une

coquille d'œuf. Telles étaient les belles histoires du grand Capelle et de la petite Capelle. Ils connaissaient toutes les marques de toutes les dynasties, ils lisaient toutes les lettres sur toutes les porcelaines; ils avaient reconstruit, par une suite de tasses grandes et petites, tout le cycle chinois. Ils se seraient retrouvés, rien qu'au toucher, à toutes les phases de la Chine et du Japon... et pour eux la Perse était sans mystère. Ah! les beaux vases, les jattes à décors persans, les berrilloux à rinceaux délicats, les jardinières de la famille verte et les miroirs de la famille rose! Ici le printemps, plus loin l'automne, reconnaissable à ses fruits.

Notes bien, comme ils étaient leurs propres serveurs, que dans les grands jours ils servaient les fruits de leur jardin dans ces compotiers arabis de bœuf et de fleurs, ils portaient leurs tasses à thé sur ces plateaux ovales à bord deux fois godronné; ils buvaient leur lait tiède à ce bel émail, couleur de saumon, décoré de dragons; dans ces lagènes blanches, à têtes d'éléphant, ils versaient leur vin de Tokai. Quand le sucre était si cher, au temps des guerres continentales, ils prenaient leur café sans sucre, mais ils le servaient dans une cafetière berrille d'or, ils le buvaient dans une soucoupe d'écaille jaune jonquille et dans une tasse-gobelet à

branches pendantes de caryophyllées. On les croyait pauvres, ils étaient plus riches que des rois. Ils pouvaient manger dans des assiettes porcelaines, et contempler, avant d'aller de leur poulet rôti, le dragon bleu. Quelle fête en même temps de lire tant de jolies chansons autour de ces bûches en craquelé jaune, à tremper l'œil! Tous les poètes de l'Orient inscrivaient leur vers éternels sur ces parois célestes. À la poésie on ajoutait la musique, et parfois même une image. Ainsi l'on voyait sur un grand carnet la poétique légende : « les trois sœurs, voulant montrer le soleil du doigt, attendent que le rouge se dissipe. » En pendant, vous reliez le *Memorial des rites* : Chansons, mystères, sérénades, fleurs qui s'ouvrent sous une nouvelle rosée, enchantements de toute espèce.

Ils se faisaient l'un à l'autre ces belles choses avec autant de joie et de bonheur que nous faisons une ballade, un sonnet de nos poètes favoris.

Et puis, que de souvenirs entre ces deux amies. Franches et délicieuses! Celui-ci rappelle à celle-ci le jour où ils avaient découvert la saucoupe à bordure grecque, ou s'élevait le bambou et le pêcheur à fleurs, emblème de longévité. Celle-là célébrait l'heure où elle rencontrait au bas du pont-Nord, au milieu d'un tas de vaisselle brisée, leur théâtre à

quatre médaillons, où l'on voit les dats de l'année, et ce goblet à pans, en porcelaine d'aspect tendre, ou bien cette petite japonaise à double paroi, dont le couvercle représente le chapeau de Pa, et le dessous inférieur, le kiri, l'arbre impérial du Japon.

— Et te souviens-tu, ma chère sœur, de la tasse à fond rose, à musique, et de la tasse en fleur de salambo pour laquelle j'ai donné triomphalement tes bracelets d'or et ton collier de perles? Ah! la belle affaire! — Et toi, mon frère, as-tu donc oublié la tasse où l'un voit la maistrance en voyage avec la soucoupe baroque en bleu pale ornée?... Et le palmette à pointe de diamants, et le pot à crème où figure le poisson akame? C'étaient là leurs belles heures. Ils se rappelaient les coups, les flacons, même les bibelots, ces deux célébrations, autant de grands devoirs ou d'aimables causeries qui leur avaient fait oublier à tout jamais l'Opéra, l'Opéra-Comique et le Théâtre-Français.

Ils allaient aussi de la Chine en Saxe, et de puis-sédaient de la Saxe les plus beaux groupes modelés par Kändler : les Cinq Sens, le Mariage à la mode, la Lettre d'amour, l'Enfant et le Chien, et surtout le Tailleur du comte de Brühl, le Fumeur et le Mars, celle-ci assise sur une chaise, et celui-là à cheval sur un banc. Quittés de la Saxe, amenez de Vre-

saillies, galanteries de Watteau, le *Fayoupi* d'Hydres, images de Gréuze, et tant de fleurs, de reliefs, de pots pourris, en guirlande, en baroque, et des naïvetés, et des passions du comique, et la montre, et la rosette, et le pendentif d'oreille, et le groupe des Quatre Saisons, et cette image oubliée sur la cheminée de la reine Marie-Antoinette, un certain *Amor qui disait : Ça va est! en un mot*, toutes les recherches de l'art de terre -, un mot de Bernard Palissy. Ils veulent tout cela, nos deux armées, tout le déshabillé galant : bergères, haubertins, bergers, petits montans, les belles-danses des petits appartements, les prêtresses, les virtuoses, les grotesques ; les belles peintures d'Asie, le Guzy, Delacroix, Tallandier, Baudouin et madame Baudouin, la digne fille de Boucher.

N'oublions pas les beaux vases de 1740 à 1780, le *Falkenau*, la fontaine Dubarry, le vase à chaises, à console, et les *Clodion*. On dirait que Bonaparte lui-même a donné le sujet de ces merveilleux : *Bonaparte à la bataille*, le *Larcin de la Basse*, le *Balgayon* et le *Beauvillier* ; c'est vraiment la fin d'un siècle. Ici la toilette de Vénus, plus loin son triomphe ; et la *Psyché* que j'oublie, et *Vari-Vari*, et toutes les danses de ces merveilleux Sevres, un rose, une poire, une grise, une fleur.

Chaque matin, à leur réveil, le grand Capelle disait à sa sœur : — J'ai rêvé que nous perditions notre tout en porcelaine tendre, à fond bleu de roi, peinte par Vernet. — Et moi, je rêvais de notre coupe en porcelaine dure, avec garlandes, arabesques d'or et rinceaux d'après Lantieri, disait la sœur. Puis ils se remettant de leur frayeur en contemplant ce fond bleu turquois, ce bandeau blanc à plusieurs salubrités, cette algèbre en forme de casque. — Ah! disaient-ils, Dieu merci! c'est qu'on rêve! Ainsi, l'un et l'autre, ils se chantaient de leur chert passée, ils s'envoyaient de leurs chefs-d'œuvre; ils sont morts à la même heure et le même jour. Ce fut le suprême effort de leur union fraternelle, de se donner l'un à l'autre, avec leur dernier soupir, leur dernier regard.

Et de même que rien ne manque à leur gloire, rien n'a manqué à leur filiation.

— Une seule chose, reprit VITRUVI, l'architecte : un tombeau digne d'eux. Sur la fin du siècle dernier, un certain antiquaire, M. le comte de Caplan, avait ramené de Pompei un épitaphe où il voulait être enseveli sans qu'un effaçât une seule des lauzes gardées sur cette pierre enfouie depuis tantôt mille années. Sa famille obéit à son dernier ordre,

et l'un de ses mains levées sur le quadruple du cinquiuple.

Ci gît un antiquaire sorcier et bricoleur.

Ab! qu'il est laid dans cette cruche d'usage!

— Certes, s'écria maître Alaric Scott-Catrin, absurde comme tous les faustiques, vous racontez si bien, mon confrère, cette histoire de poterie et de potier, que si vous n'êtes encore des herbes, je ne suis pas étourdi de vouloir vous échanger, comme autrefois le bonhomme Indien dont parle Horace, contre des *coquilles d'Aleis*. — O misère! qu'un fan cherche un sage, ne rencontre qu'un héros! — Cependant, tout dépendit que vous êtes, prenez garde à l'inconstance. Nous étions connus deux ou trois victimes de ces changements, vœux de la folie; ils en sont morts. De bonna foi, peut-on comparer le bibliophile à l'amateur de porcelaines, et le comte d'Hoyen, ou tout simplement le bon Noddy, à cet abominable Verre, le Casimir!

— Vous saluez, mon cher confrère, un très-gros livre, depuis M. DE LA COURTE, et nous remerciez, s'il vous plaît, cette intéressante conversation à dimanche prochain.

DEUXIÈME JOURNÉE.

Le dimanche suivant, chacun dîna à son poste, et plus les étrangers se rasient aux curiosités du Champ de Mars, plus nos amateurs de livres s'empresaient à la cuisine habituelle. Ils arrivaient deux par deux, l'un après l'autre, et sans trop se hâter. On eût dit, à les voir, ces anciens du temps de Louis XIV, qui s'étaient donné rendez-vous dans le palais de Saint-Cloud, tout au bout de la grande allée : le servent Pasquier et ses deux fils, Nicolas Pasquier, maître des requêtes, Gey Pasquier, auditeur à la chambre des comptes, Balzac, Sarrasin, Toisant et son neveu M. de Pouchesse. Et si vous voulez savoir ce qu'ils venaient faire en ce beau lieu, M. de Pouchesse va vous le dire :

— Après avoir visité les appartements et considéré à notre aise ce qu'ils enfermaient de rare, nous descendîmes dans le jardin, où à peine étions-nous fait quelques tours d'allée, que nous gagnâmes le fond d'un bois, où nous prîmes le repos qu'un gazon agréable nous présentait. En nous saluant de ce bel endroit : C'est ici, dit Clémence, que Sar-

rien a fait l'ode à Calliope sur la bataille de Lépante. Et certainement, pourrions-nous, je ne pense pas qu'on puisse trouver de lieu plus commode pour s'entretenir avec les Muses.

Voilà ce qui s'appelle être en belle compagnie, avec de bonnes gens. Vous de si bon pour admirer la place où *Sarrasin* avait composé l'ode à Calliope!

— Ils n'avaient rien de mieux à faire, et nous n'en faisons pas d'autre, repit *Alexandre Serres-Caux*, mais puisque nous voilà, nous aussi, à peu près tous réunis à la même place, ayons la bonté d'écouter ma plainte à propos de ces passions étranges que vous avez proclamées l'autre jour. Comment donc aurons-nous, nous poètes, contents qu'un méchant vase, une bouteille, ou plat chargé de grenouilles et de crapauds, soient jamais préférables aux poètes, aux historiens, aux artistes, aux philosophes de tous les temps? Quelle fureur ou quelle pitié, quand nous entendons des gens sages préférer *Bernard Palissy* au divin *Homère*, et le *Pensée* de *Bonaventura Cellini* aux *Histoires* d'*Hérodote*! C'est être insensé de détourner ces enfants de la Muse abondante en foin, en plaisir, en coquet, en science, en vertu. Même les anciens artistes, *Zéuxis* et *Phidias*, celébris avec ses oiseaux qui venaient becqueter ses seins, échoué avec ses rideaux que l'on vou-

droit au cachet, se pourraient-ils composer un instant avec le plus simple orateur, Pindus, Aspasie, ou ces deux porte-bonheur, Cicéron et Démosthènes?

Où trouveriez-vous, parmi ces ouvriers ciseliers, la majesté d'Eschyle, la pitié d'Euripide et la terreur de Sophocle?... Il appartient à peu d'hommes de posséder dans un coin de leur maison ces bronzes et ces marbres, armoies à la flamme, au pillage, à la ruine, à toutes les horreurs. Au contraire, le livre appartient à tout le monde. Il va de main en main, sans cesse et sans fin, purifié, enrichi, intelligent, plein de clémence. Il faut peu de place, et chacun le peut emporter dans sa tête et dans son cœur. Je donnerais pour ma part le temple de Delphes, et le temple de Jérusalem par-dessus le marché, pour un discours non pas de Démosthènes, mais d'Eschine ou d'Isophrade, ses disciples. Que valent-elles comparer dans les productions du génie humain à la fécondité de Platon, à la douceur d'Isocrate, à la sagesse des stoïciens, à tout le Lynde, à tout le Pariaque? En vérité, quand nous parlons nous, préférant la matière à la pensée et le statuaire à l'orateur, un livre depuis le fûteur d'ornements, nous ne parlons pas comme des cages. S'il en est ainsi, séparons-nous; quittons le temple d'Apollon pour le temple de la Chloeronte,

et de philosophes que nous étions, ne soyons plus déformés que de simples curieux. »

Ainsi parlait ALBERT SANGH-CAPYS. Il visait à l'éloquence; il ne disait rien simplement. Il avait bien mérité le surnom que lui avait donné l'auteur du *COMTESSA*. On l'écoutait cependant, par ce qu'il faisait bonne guerre et qu'il était de bonne foi.

— Mais cher Cléon, repit M. LUCYRIS, vous oubliez trop que la culture vous est défendue et que nous devons respecter les passions du vain. J'ai commencé, moi qui vous parle, avant de cultiver la vraie et gaie science et de posséder un bel exemplaire du *Temple de Gaule*, par entendre dans mes lois toutes sortes de passivités et de délits. Je n'étais pas un bébaphile, à peine un curieux. Il m'a fallu dix ans pour me convaincre que la curiosité était une manie, et que le bon sens était de votre côté. Cela seulement (nous revenons malgré vous à Verre) déguiserait de la curiosité proprement dite : c'est que parmi ces curieux célèbres, fléchies aux villes, à la chauxière, au château, se rencontrent les plus abominables coquins dont l'histoire se souvienne encore aujourd'hui, même après le pillage et la dévastation du Céleste Empire et du Palais d'Été. Qui de nous n'a pas lu, étant jeune, une des frénésies indignes, ces

terribles *Verres* par lesquelles Clodius a commencé à se manifester le meilleur disciple et le plus éloquent du grand Démosthène? Rappelez-vous surtout cet admirable discours. Des *ostres*, et vous aurez bien vite compris l'habileté de ce charmeur, quand il veut persuader à ce peuple jaloux que lui, Clodius, il est beaucoup mieux Athénien qu'on ne le pense :

— Être Athénien, dit-il, c'est être un cosmopolite en toutes sortes de petites merveilles admirables, indignes d'un grand peuple fait pour la guerre et pour commander aux nations. Nécessairement, l'Athénien est un curieux. — *Verres* est un curieux, se penchant à notre arcade un peu de curiosité dont il dépouille impudemment les villes et les temples. Non, je ne suis pas un curieux comme *Verres*, je suis un voyageur. — Il aborde en même temps les petites questions de ce grand procès, auquel les collectionneurs de Rome (et déjà ils étaient nombreux) prêtèrent une oreille attentive. Bientôt le voilà, lui qui avait si bien toutes ces choses, lui qui, la veille de sa mort, quand déjà l'esclave de Clodius le cherchait pour lui trancher la tête et pour rapporter cette tête élaquée dans le giron d'une femme inqualifiée, avait acheté une robe de marbre d'*Homère* et une statue de bronze

de la Victoire, qu'à se met à louer les grands artistes de la Grèce : — Verres a dérobé, dit-il, un Cupidon de marbre, ouvrage excellent de Praxitèle. En effet, Naucrat, ne vous étonnez pas que j'aie appris jusqu'au nom des artistes dont Verres était le plus jaloux. En peignant ce Cupidon, il avait un Hercule, et cet Hercule était d'un certain sculpteur... le nom m'échappe. Ah! maintenant je le retrouve : il s'appelait Myron. Myron, c'est bien cela. Quant aux deux chœphores, dignes de figurer dans la procession du grand pape Eusébe, elles étaient... Citoyens, dites-moi ce nom-là : Puis, supposant qu'une voix a prononcé le nom de l'artiste : — « Qui, vous avez raison, ces belles Athéniennes couronnant de leurs bras charmants les corbeilles pleines d'offrandes, elles étaient de Polyclète. »

Ah! qu'il doit donc aimable et agréable dans sa folie ignorante, et comme un étranger s'y serait laissé prendre! Enfin que cette ruse est une ressource heureuse, et comme Athènes édiée et belle en cette apparente vénération de l'orateur romain!... Ce Polyclète, né par Corinthe, était un demi-frère pour ce grand homme. Plus « cité de Polyclète un jeune athlète de beauté portant une épée, et les proportions du corps humain étaient si heureusement conformées dans ce bel ouvrage,

qu'il servait de modèle aux plus habiles. Grecs et Romains avaient surnommé l'athlète de Polyclète le *réglé*, et ce nom seul est suffi à forger l'admiration de Cléon.

— Vous voyez bien à ces signes, répliqua SAINT-GERMAIN, que la curiosité n'est pas inutile, et que nous devons mériter le curieux comme un des nôtres. S'il faut sauver de l'oubli des hommes et des injures du temps, implacables ennemis, le génie et l'homme des anciens âges, s'il faut rendre aux siècles égarés la grâce et l'assoulement qui leur reviennent : la couronne des rois, les armes du capitaine, les joyaux des dames, voir les outils du peuple intelligent, laborieux, du quatorzième au seizième siècle, outils légers tenus d'une main forte et légère, il n'est rien qui vaille au curieux véritable, à sa passion, j'ai presque dit à sa justice. Il y mettra volontiers, avec tout son être, une part de sa vie et de sa fortune. Autant vaudrait servir de l'histoire, il va, chemin faisant, recueillir les moindres débris, respectueux même pour les poussières, interrogeant la ruine et tirant de la plus simple médaille un événement ignoré, parfois même un grand homme inconnu. Pourvu à ce degré suprême, la curiosité devient sans conteste une science utile et charmante.

Elle a ses jours de triomphe, elle a ses conquêtes, ses déceptions, ses héros et ses martyrs. Tout lui courient, tout l'aimait, et l'écritte, et la charme. Il n'est pas de débris, si futile en apparence, dont elle ne tire un enseignement.

Elle a déjà fait son profit de tout de mutilations : le bois et le marbre, avec le bronze, et l'ivoire, et la terre cuite. Une médaille, une obole, un denier, un layon, un pat fêle, les osseles, les émaux, le brochet de l'enfant, le tombeau du vauillard, le calice et le bâton de l'évêque, une bagne, un diacre, une cruche, un chifre, une chaire, une armoire, un alou, et void le crocoiz plein de robe, étalant, dérivant, annonçant à quel siècle, à quel homme appartenant aux temps jadis ces fragments, ces mutilations. Or plus il étudie, et plus l'objet de sa curiosité va grandissant aux yeux et toujours dans l'estime et le respect des amis modernes de l'art païen et de l'art chrétien. Voilà comment le dragon de la collection Soltykoff s'est vendu naguère dix mille livres.

Moquez-ous, faites votre capot fort tout à votre aise, et tout le premier vous serez près à l'enchâssement des plus débonites merveilles des artistes et des grands seigneurs d'autrefois : riches ébauches, images, cristaux, le carter et le planch broué ou

chefs-d'œuvre, livres italiens, français et français, mosaïque à l'indien, stuc, paysages, carnations, coiffes, miniatures, robes, armoires, balais et bas-reliefs.

Vous vous enivrez de ces puissants royaux qui nous viennent des siècles de quatorze siècles : Clovis, Dagobert, Charlemagne, Louis XII, François I^{er}, Henri II, la maison de Valois, la maison de Bourbon, ce sont tous qui commencent à l'hôtel de Clugy sous l'empereur Julien, qui s'arrête au Versailles de Louis XIV. C'est le maître et le bonheur du maître. Il reconnaît, à des indices certains, toutes les époques. Il vous dit, sans emphase et non pas sans respect : Voici les Meurs de Diane de Poitiers, le gobelet de Henri II, l'échiquier de saint Louis, le lit de François I^{er}, l'éperon de Henri IV, l'éventail de la belle Gabrielle, les souliers du cardinal de Richelieu. Il se reconnaît, et vous conduit d'un pas léger dans les diverses galeries où sont placées en bel ordre les reliques authentiques du passé : les miroirs, les quenouilles, les fuseaux, les médailles, les armoires, les ceintures, les bracelets, les couronnes de pierreries : voilà pour les dames ; non loin, les armures, casques, heaumes, masques, boucliers, dagues, carreaux, épées, miroirs, salades, fanchards, pertuisanes, lances,

arcbaisiens, gantois, goncilliers, tout l'attirail du capitaine et du chevalier.

Au bourgeois, il emprunte tout le luxe intime de sa maison : crânes, buffets, vases d'or et d'argent, coupes, lances, frisons, les dentelles sortant de la main des fées, le linge ourlé par la main des Gélovi, la quenouille et le fuseau, le rouet et le bûcher. Surtout au véritable joia et au fêta se manifestent dans les trois siècles de notre histoire, le gothique flamboyant et cette ère enchanter au renouveau de l'art antique, le seizième siècle français. Tout se rencontre en ces vieux ligna poétiques : le roman, le châtea, le palais, l'église et le couvent, battus par toutes les tempêtes religieuses et civiles. Qui donc s'en souviendrait aujourd'hui, sans le zèle et le soin de l'antiquaire? Oubliés, culiers, écus, tabernacles, retables, solais et solais du paradis d'ici-bas, tant de groupes, de groupes, de guirlandes, tout l'art officiel fleur ou flamboyant, enroulé, flamboyant, coiffes, crois pastorales, yeux Dei... que disons-nous? la croix de l'évêque et le bâton du chaire, avec la collection des chapes, chandelles, étoles, trépanes, peintures grecques à l'antiquité! O merveilles oubliées aux pieds des Barbares, chah-d'œuvre insultés par le soldat sans pitié!

Deux miracles! Nous ne rendons jamais assez de grâces aux hautes et basses qui les ont recueillis, aux seigneurs qui les ont mis en ordre, aux grandes nations, aux grands princes qui leur ont donné une place d'honneur dans leurs musées, aux artistes maîtres qui les ont copiés, et surtout aux historiens qui les ont racontés, non moins qu'aux dessinateurs et aux graveurs qui les reproduisent d'une main si fidèle. Grâce à tant de passions variées, ont été sauvées à tout jamais ces reliques inestimables du passé, et déjà les artistes reconnaissants vous disent les noms bonheurs de Jules II, de Léon X, de Laurent le Magnifique et de Charles-Quint, le nom de Rubens et le nom de Rembrandt, deux collectionneurs vous révèlent, celui du comte d'Armand, de Charles I^{er}, de Maxima, du Pape de la Chaise, de M. le duc de Richelieu, de l'abbé de Beaulieu, du métropolitain de Schynsley, digne fils du grand Colbert, et les noms plus humbles, mais non moins utiles, des Mariette, Lebeuf, Lefèvre de Joly, Baudouin de Buisson, Julien, Hallé, le comte de Vézins, aux la Rochefoucauld, au duc de Pompadour et M. Grouet.

De nos jours, la liste des amateurs ne serait pas moins nombreuse. On y mettrait M. de Talleyrand, Robert Peel, Grégoire Périer, M. Debruge, le rus

Guillaume II des Pays-Bas, M. de Pourtales et M. Tiers. Avant ceux-là, M. du Sommerard, le créateur du musée de Clugy, et, le premier de tous, l'humble, aimable et dévoué Sureau, mort en plein Louvre, au milieu d'une exquisite collection qu'il avait faite avec tant de goût, de science et de zèle, et si peu, si peu d'argent!

Et de même que nous traites les bibliophiles, nous traitons le plus léger fragment, époque, complément, sauvent toutes choses, l'antiquaire étudie en leur moindre détail tous les métiers et tous les arts - l'art de tous les métiers, à savoir les plus belles armures, qui employaient l'art du forgeron, du couteleur, du faucheur, du decout, du peintre et du graveur. armures de Paris et de Bourges, de Toulouse et de Poitiers. Là se rencontrent, représentés par leurs chefs-d'œuvre, les charpentiers de la grande cogne et les charpentiers de la petite cogne, les premiers jetaient les ponts sur la Seine et les forêts au sommet des cathédrales, les seconds fabriquèrent les boiseries, les lances à dardier, et ces chaînes si légères que les brodeurs et les brodeuses du quatorzième siècle recouvraient des plus belles tapisseries, malagies de fils d'or, d'argent et de perles. Le chaudière était dans son genre un artiste, et de sa main libé-

sale il prodiguait dans les grandes crois des chasubles, les épis, les foulards, les fruits d'or. C'est lui qui subrept de ses mains diligentes, le parure des chapelles et des chaires à prêcher.

Un homme important dans ces collections du moyen âge, c'est le finier de Lubetz. Avec quel art il ajustait et clouait les planches du plus vieux coiffe, les couvrait de cuir au dehors, de toile en dedans! Soeur de ses mains, le coffre était peint, dard, chargé d'inscriptions et d'armoiries, et servait de siège même chez le roi de France. Le chapitre de l'évêché est à l'essai. L'essai ajoute au prix de l'or et de l'argent, par l'essai seulement, notre orfèvrerie est la première du monde. On s'enchaîne encore aujourd'hui devant les érudits de Limoges et de Montpellier. L'orfèvrerie ancienne est une de nos gloires, que les artistes modernes ont difficilement approchées. Dans l'inventaire des joyaux du roi Charles V, nous trouvons : vingt couronnes d'or, un fronton de la reine Jeanne de Bourbon, une coiffe garnie de perles, quatre boutons chacun de six grosses perles, un saphir au milieu, deux très-grands fleurons d'argent représentant les seuf press, deux chandeliers d'or, coupes, pots, plates, sigillans et gobelets de cristal.

Sur un de ces gobekts à coupe de jupon on litait
Devant venir, piquant esprit, d'est-à-dire :

Ornement de la case, gage pour le poison

L'orfèvrerie était partout en ces temps barbares : orfèvrerie de la table, des livres, des habits, perles, diamants, pierres, sculptures, émaux, grammaires, peignes d'ivoire et d'or, peignes de corne et de bois, qui souvent ne valaient guère mieux. On a fait, et tous les jours encore on fait des livres entiers à raconter la poterie de terre, d'étain, de cuivre et de fer. Les reliures, autant de féminités de merveilleux. Les reliers ne leur cèdent guère : caparaçons, grandes boucles brodées, bouffes de soie et d'or. La serrure est une œuvre à part, et souvent elle est splendide. Tapisseries à haute lisse, à basse lisse. Armoires-voies devant les fenêtres de talle-beaux : *à nous aujourd'hui, à nous demain*. Rien n'était plus riche à voir que ces pierres précieuses, incrustées d'émail, bordées de marbre, où rien ne manque, hormis le nom du maître. Verriers, vitriers, grands faiseurs d'œuvres éphémères, c'est en faisant ces folles et délicates ouvrages que commencent toutes les révolutions.

Ne vous étonnez pas que si peu aient vu, exposé à tant d'ennuis. L'or brille au front des rois, l'ar-

gest pare les bœufs des riches, le cuivre est chargé d'ornemens; la peinture est appelée à toutes ses épreuves depuis que le roi Charles VIII a ramené tant de bons peintres du fond de l'Italie. On la revêt surtout, la peinture, en ces grands livres nouvellement imprimés, chargés d'ornemens presque autant que les anciens manuscrits. Il en venait de toutes les parties de l'Europe et surtout de la Flandre, et dans les villes de la Flandre il en venait surtout de la ville de Bruges. Ces beaux villages sont véritablement le rendez-vous des miracles, au milieu des arabesques et des entassements, sous le regard charmé de l'antiquaire et du curieux, se promènent, en galant apparat, de belles personnes bien vêtues, les cigales chantent, l'abeille errante est au labour; le papillon se pose sur les fleurs. Ce ne sont que franges de satin, dentelles d'argent, rubans et volans des plus belles couleurs.

Enhardi par le peintre, arrive à son tour le sculpteur : et pensez donc au tombeau de Philippe le Hardi, à Dijon; au tombeau de François II, duc de Bretagne, à Nantes; à l'Agneau Sacré de l'église de Loches; aux bas-reliefs d'Amboise, au travail de Jehan Just et de Gentil. En ce temps-là, on disait très-bien : « Si les grands vivaient pour la peinture, ils mourraient pour la sculpture. »

Certes, vous voilà bien liés des *Mœurs* propres de Pierre Ginguère, exemplaires du prince d'Orange. Mais votre front se perdent dans les cieux (je vous ennuie!) et vous possédiez le *Vierge et l'Enfant*, de M. Debruge, la *Folie fille d'Angoulême*, de M. Sarraguet, l'*Épée de Châpêtre*, ou, tout simplement parmi vos livres, l'*Évangélisme* de la cathédrale de Meaux ou de l'abbaye de Saint-Etienne. Encore une fois, honorons de toutes nos forces les maîtres chercheurs qui ressaientent dans les ruines, dans les débris, sous les autres couvercles, dans les autres recouvrements, ces glorieux vestiges du passé. C'est une injure que de les méconnaître, rajouter que de les accuser.

— Tout beau, tout beau, mon cher commandant! s'écrie notre ami JACQUES, il ne faut pas que Gênes vous saute à la tête, et ne nous juchera pas pour ses antiquités dont le secret s'échappe à personne. Quant à moi, je reviens à mon due. Après Verreaux, savez-vous un plus terrible antiquaire, un curieux plus fouette que le cardinal de Manning? Je puis vous montrer, je ne dis pas vous prêter, un très-beau tome in-quarto de quatre cents pages, dédié par leur illustre président à MM. les membres de la Société Philobiblica. Vous savez le nom royal de ce grand amateur et collectionneur des

plus beaux livres, vous savez qu'il est habile, également, à tenir la plume, à porter l'épée. Il réunit dans sa personne tous les caractères du grand capitaine et du habile écrivain. Sa parole est un ordre. Il parle, il fait qu'on le croie, et, blâmer ou louer, il n'y a pas à revenir sur ses écrits. C'est à lui que nous devons cet incroyable inventaire de la fortune mobilière du cardinal Mazarin, destiné à jeter un grand jour sur les dilapidations, les vols, les incalculables méfaits auxquels pouvait s'abandonner impunément un premier ministre en plein exercice de la royauté absolue.

Il n'y a rien de plus superbe que le présent catalogue, commencé le 12 septembre de l'an de grâce 1623, à l'heure où l'étoile déclinant de Louis XIV reparaissait de mille feux. Jamais événement plus considérable des plus belles choses n'avait égalé le goût et la dépense d'un simple meuble. Séjan lui-même avait moins pressuré son peuple, et le carintusien Fouquet, qui ne savait pas jusqu'où il pouvait monter, n'était pas été un pareil garde-meuble. On rencontre à chaque pas de ces caisses des Mille et une Nuits, des œuvres impossibles et des merveilles infinies : ornements de vermeil durs, jaspé vert d'Orient, jaspé d'agate et lapis oriental.

Où ne devait pas : le chapeffe, au diant ; le globe de M. le Cardinal ; Christ d'or, reliquaire de cristal de Venise, vases d'agate, chandeliers d'argent de Paris, soleils de cristal de roche, miroirs chargés de fleurs, coffrets, porcelaines, nubes jaunes, bédouins, bouteilles ornées d'arabesques de corail, coquilles au dedant de tortues ou l'on voit Tancrède et Clorinde, Arnaut et Renaud, cases d'ebene, tasses d'argent, écriitoires de la Chine ! Il possédait l'orloge en diamants de la Reine mère, il conservait dans un calice une armée de la Reine mère, une vassette d'argent ornée de dauphins et d'aigles ; un grand vase de vermeil dacté, enclé, sur lequel était représenté le roi Louis XIII entrant dans la Rochelle ; une grande boîte de vermeil, pesant cent trente quatre livres d'argent.

Il possédait cinquante vases d'argent chelés, que dis-je ! il en avait deux cents, les uns enrichis de médailles d'or, les autres ornés de coquilles. Vingt coupes, vingt dragées, vingt cassolettes. Des salières sur des pieds de harpie, sur un dragon, ou portées par des grenouilles d'or ! Il avait quatorze candelabres d'argent, quatre douzaines d'assiettes d'argent, douze chandeliers, douze flambeaux, six fontaines d'argent, toute fixée sur une table carrée d'argent blanc.

Ses chaises, d'argent; ses coussins, d'argent; verrous d'argent, torchères d'argent. Son luth était enfermé dans une boîte d'argent, richement faite à poudre, boutons, plats grands et moyens, soucoupes, gobelets, tasses, etc., etc., d'argent. Ah! que d'argent! Notez bien que ni ses diamants, ni ses perles, pas plus que ses terres, châteaux, domaines, abbayes, évêchés, palais, maisons, ne sont énumérés dans le présent catalogue! Il ne contient que le mobilier de M. le Cardinal.

Ses tapisseries valaient le double de tout cet argent; on en ferait tout un musée, et la description de ces riches tentures ne contiendrait pas moins de cinquante pages. Les tapisseries qui venaient du maréchal d'Autriche (surnommé et dénommé), étaient prises à cent mille livres. La tapisserie intitulée *Fabrice*, douze mille livres; le *Paris*, vingt mille livres, les *Actes du opéra*, qui avaient appartenu au juif Lopez, quarante mille livres; les *Cinq Sens*, huit mille livres. Les tapisseries des Flandres et de Bruxelles ne manquent pas à cette riche collection, non plus que le velours de Milan. Je note, en passant, une tapisserie de Bruxelles sur les desseins d'Albert Durer; une tapisserie d'Angleterre, d'après le Titien. On avait le verget à la voir, chamarrées sur les coutures, de passements d'or

de Milan, avec les armes de Son Excellence.

On ne sait pas le nombre des parâtres, des bardes, des traversins de taffetas blanc. Notes que dans la guerre civile et durant le court exil du Minaret, quantité de belles tapisseries, appartenant au Minaret, avaient été vendues à l'encan. Il en avait rachetées après la paix des Pyrénées, son chef-d'œuvre, il en avait vendies au roi d'Espagne. Autant de tapisseries, autant de tapis : tapis de Perse à fond bleu, à fond rouge, à fond rose ou violet, à fond d'or et d'argent, tapis de Chine en velours cramoisi, bardés de fleurs, tapis de Turquie et tapis de Bruxelles et de la Suisse romande. Étoffes de tout genre : en brocart de Florence, en velours de Gènes ou de Milan, en damas de Lorraine, en gaze de la Chine. Tout cela par deux cents et trois cents aunes, s'il vous plaît.

La description d'un seul des lits de Son Excellence est toute une affaire, et M. de Balzac lui-même y perdait son latin : le lit, les pentes, les rideaux, les bonnes gilets, les souhalements, le fond du lit, la courte-pointe, le bois de lit couvert de lames d'argent, le dais de velours en broderies, et ses quatre cordons, ses trois rideaux. Il n'a pas moins d'une douzaine de ces lits si complets, si précieux, avec leurs chaises, leurs fauteuils, leurs cou-

vertueux d'Angleterre, leurs prie-Dieu, leurs oratoires de velours : lits en luthier au printemps, en gaze de la Chine pour l'été! Et les lits de repos, les chaises à dossier! On verra dans ce recueil les ornemens comment était meublée la chambre de Son Éminence au Louvre, et sa garde-robe et son antichambre.

Un gros cabinet suffisoit à peine à contenir le détail du linge de monsigneurs : robes, chasubles d'un double taffetas, étoles, corporaux, paremens d'autel, missels, missels, missels, missels, missels de satin et de velours, manteaux, genouillères, robes de chambre, boudoirs, justaucorps, oreillers de soie, cordons d'or et de soie, fourrures en martre albine, en loutre de Terre-Neuve, dentelles, et, tout de suite après, les miroirs : miroirs de Venise, cabinets d'ébène, tables d'albâtre, lapis, jaspé, onyx, hématite, calcédoine, marbres de Gènes, pierres de paragon. Le grand, le grand et l'autre-est, la cuisine et le garde-manger avaient leurs magnificences. Les chambres des gentilshommes et officiers sont peu garnies, il est vrai, car ces grands seigneurs étoient rodes au pauvre monde, à commencer par Louis XIV.

Le Roi eut le seul qui fût bien logé dans son palais de Versailles, où il tenoit la partition d'habiter toute sa famille et toute sa cour.

Vous ne trouverez pas la bibliothèque en tout ce catalogue; elle existe, elle s'appelle aujourd'hui la Bibliothèque Mazarine; elle est administrée, à la façon des anciens maîtres, par le plus modeste et le plus dévoué des bibliophiles, M. de Sacy, un admirable docteur.

Voilà, en revanche, l'inventaire des tableaux du cardinal de Mazarin; c'est tout un Louvre. En sa qualité d'Italien, il aimait les tableaux et s'y consacrait, en sa qualité de ministre onusipotent, il en aimait que ne lui coûtassent guère. Les plus grands noms de la peinture ancienne et moderne côtoient dans cette galerie. On y voit le Guide à côté du Dominiquin; l'Albane à côté de Broughel de Velours; le Bassan, Lucas de Leyde, Paul Veronese et Poussin, Léonard de Vinci, Van Dyck, Parmesan, Pierre de Cortone, le Brusciano, Daniel de Volterra, Tintoret, les trois Caravage, Baboua, André del Sarto, Raphaël et Péruçin son maître, le Guerchin, et, pour tout dire en un mot, tout ce qu'il y a de plus rare et de plus exquis dans ces toiles immortelles, dont une seule est souvent la place et la fortune d'une grande cité. Tel était ce musée intime, dont les fragments parent notre Louvre, et dont le reste a couru tous les hasards des révolutions et des caprices d'usurpateurs.

Une de ces merveilles appartenant aux Barberini, Mazarin, qui la vendait, la fit demander par la reine Anne d'Autriche au cardinal Antonio. Rome, en ce temps-là déjà, se courbait sous la main de la France, elle n'osa pas refuser le *Spesochino* à la Reine, et Mazarin s'en empara le même jour. Ces Épousailles de sainte Catherine, du Carême, ont passé leur internatèle en plein Louvre, heureusement.

Mazarin possédait aussi le *Ficus du Titus*, sur une peau de tigre, et peu s'en fallut que l'indigne lauréat du cardinal, ce misérable duc de Mazarin, le plus ridicule hâtier de la fortune et du hasard, ne mit en pièces la Vénus! Les plus belles toiles du cabinet de Charles I^{er} appartenaient au cardinal; le *Saint Michel*, de Raphaël, était à lui. Ses marchands volaient ses tableaux; les dieux anciens, les héros d'autrefois : *Mercure et Cérès*, *Orphée*, *Apollon*, *Mercure*, *Atalanta*! Une image adorable de *Psyche* au sortir du bain, sous un liage noué, qui laisse entrevoir ce que la dame ne songe pas à cacher, l'*Atalanta*, le *Ficus*, et le *Marc*, et la *Grèce*, accompagnaient dignement ces belles peintures.

Mazarin était ce qui s'appelle un *caricaturiste*, l'introduction ajoutée à son inventaire, écrite avec un goût parfait par S. A. R. le duc d'Anjou, est remplie des plus fins détails.

A vingt ans, le Marquis était déjà un brocanteur, et composait petit à petit son petit musée. Il avait fait, avant d'être un puissant cardinal, plus d'une trouvaille heureuse; dans ses fréquents voyages, ce grand politique aimait surtout de visiter les meilleurs peintres, d'interroger les plus habiles architectes. Il avait toute confiance (il n'en était pas prodigue) dans l'habileté de M. Jacob, le plus habile connaisseur de son temps. Lorsqu'en mars de décembre 1661 la tête du cardinal fut mise à prix, il ne s'en inquiéta guère, il ne s'inquiétant que de ses livres et de ses tableaux qu'on allait vendre, et qu'il avait confiés à un jeune commis, nommé Jean-Baptiste Colbert. Et quand il fut redevenu le maître, il employa les cinq ou six ans qui lui restaient à enrichir sa collection. Il achetait un peu, il demandait beaucoup. L'approche même de la mort ne pouvait apaiser cette insatiable ardeur pour la possession des belles choses. Un jour, peu de temps avant l'heure suprême (le 7 mars 1661), il se promenait dans sa galerie à grand'peine, et s'arrêtant devant chaque tableau, parmi les meilleurs, il disait avec un gros soupir : « Il faut quitter tout cela, tout cela! Adieu mes chers tableaux que j'ai tant aimés et qui m'ont coûté si cher! »

En même temps il regardait son Titien, son Corrège, et cet incomparable *Deluge* d'Antonio Caracci; il leur disait adieu d'un regard plein de larmes.

Justice du ciel! void du moins un brigand qui est entre dans le purgatoire avant d'entrer dans le taudouin ! *La peine du péripatétisme la plus grande est l'incertitude du jugement.* (Pascal.)

Chose étrange! il regrettait beaucoup plus ses tableaux que ses livres. Les tableaux se sont dissipés dans les Musées, mais, Dieu soit loué! les livres, aimés avec tant de peine et de dépense, ont été préservés de la dispersion. La Bibliothèque Mazarine¹ attende encore aujourd'hui le zèle et le bon sens, l'ardeur studieuse et le bon goût de son fondateur.

¹ *Bibliothèque à l'ancienne Mazarine.*

TROISIÈME JOURNÉE.

M. DE LA COURT. — Nous avons mal parlé de Maxime, dimanche dernier. Ça m'est resté sur le cœur toute la semaine, et je dois vous dire, en commençant, qu'au moins fallait-il rendre à l'écclésiastique cette justice, qu'il avait laissé lire et chanter le même peuple et les mêmes chanteurs. *Ils chantaient, ils chantaient... ils payaient!* disait-il. Il possédait le recueil complet des *Motivations*, et dans ses jours de fâcheuse humeur, il s'en faisait chanter quelques-unes par la belle Hortense Mancini, qui était comme une folle. Il se plaignait surtout aux chanteurs les plus naïfs, dont les fibres ne peuvent guère s'élever tout au long : *le Testament apophorélogique... la Bouteille cassée... la Lettre de la signora Fontakina... l'Impression contre l'orgueil...* et, qui le croirait? *la Custode de la Royne*.

Un chansonnier n'aurait pas eu si bon parti du cardinal de Richelieu. Maxime, pourvu que tout au moins il ne lui en restât rien, trouvait toujours un prétexte à pas-dansez : un seigneur se justifiait par

de bonnes raisons d'une entreprise que le cardinal lui imposait faite sur un personnel, il lui dit :

« Voyez-vous, monsieur, il n'y a point de si mauvaise cause pour la défense de laquelle on ne puisse trouver une couleur. Je me souviens d'avoir eu un prédicateur qui faisait l'apologie de Judas, en représentant qu'il était intendant des finances et maître d'hôtel de Jésus-Christ, de sorte que, voyant qu'il manquait de fonds pour faire subsister la compagnie des Apôtres, il pensa que les Juifs souffraient avec passion de perdre son Maître, et que s'il le leur livrait et le trahissait, et avait un bon parti pour avoir de l'argent, d'autant plus qu'il croyait que son Maître aurait le pouvoir de se faire de leurs malins, puisqu'il s'était déjà des de plus méchants pas que celui-là, et que cependant il ferait subsister la compagnie... »

Il finit souvent ce conte-là pour consoler les traitres et les faux amis. C'est pourquoi nous devons enjamber le cardinal de Mazarin.

— Dieu ait son âme ! reprit Saint-Germain ; quant à nous, nous avons des livres, et parmi ces livres on pourrait faire un choix bien rare. *Laissez dire !* est une devise heureuse. Il n'y a rien de plus beau et de plus cherissant que la parole. Elle est semblable à ce nouveau-né dont parlait le plus cherant

défenseur de la liberté de la presse, l'illustre et trop oublié Chateaubriand. J'ai vu par cette histoire de naïveté, mais voilà que je l'oublie, et s'il plaisait à la Marguerite des Marguerites, se présenter, de la récitier de sa douce voix, nous en serions tout fiers et tout charmés. Alors dans l'immense silence cette page expose à la louange des poètes et des dévotions :

« Voilà, disait-elle, un merveilleux qu'une merveille poète dans ses bras. Qu'est-ce dit qui donne tant de joie à ce vénérable vieillard, à cet homme fait, à cette jeune épouse ? Dois-je en trois syllabes à demi fermées, que pas un n'a comprises, et voilà des circonspectes transports d'allégresse, depuis l'aïeul, qui sait toutes les choses de la vie, jusqu'à la mère qui les ignore encore Qui donc a mis cette puissance dans le verbe de l'homme ? Pourquoi le son d'une voix humaine vous rend-il impérieusement ? Ce qui vous subjuge est un mystère qui tient à des causes plus relevées qu'à l'intellect qu'on peut pousser à l'âge de cet enfant, quelque chose vous dit que ces paroles inarticulées sont les légèretés d'une pensée immortelle. »

AMANT. — Hélas ! plus on s'aggrave de la monde intelligent sont entourés de joie et de pitié, plus nous nous rappelons de quelle laine impla-

exile en tous les temps fut entouré ce merveilleux produit du génie et de la volonté des hommes qu'on appelle : un livre. Il n'y a pas de serpent, de bête féroce ou de monstre odieux qui ait été traqué, persécuté, maltraité autant que la plus simple et la plus innocente des bœufures. Condamnation, abolition, expurgation ! les puissances d'ici-bas n'ont que ces mots à la bouche. Outre les prisons, allumez les bûchers, ou fuz le fuz ! ou fuz l'auteur ! Ils ont brûlé les *Lettres d'Alfons et d'Alfonsa* ! Jeanne Jacques Rousseau les a recomposées. Ils ont brûlé, par arrêt du parlement de Paris, l'*Effrénie amoureuse d'Agrippa d'Anguè*, l'*aveu* de madame de Manteson : « Nous en sommes venus des yeux aux fagots, des arguments aux amusements », disait d'Anguè en tête de son livre réédité : les *Muses*. Ils ont brûlé, c'était justice, le *Dictionnaire historique et critique* de Pierre Bayle, et le des cendres trodus encore, le doute est sorti sous le nom de Voltaire. Ils ont brûlé vingt fois la même Bible à la main du bourgeois, Ils ont décliné des belles signatures des plus grands poètes de Rome. Ils ont détruit des textes approuvés de la Sorbonne. Ils ont anéanti le *Cité du Soleil*, écrite par Campanella. Campanella, vingt-sept ans de prison et sept fois la torture !

Cherchez partout, dans les meilleures maisons, des plus grands citoyens, vous ne trouvez que des livres brûlés : le *Sageur*, de Charon, le *Cymbalou* nommé de Bonaventure Desperriers. On donc allez-vous, oracles, contiez-vous ce fléau? — Nous allons, répondent-ils, porter au pail de l'encaire de justice toute l'*Encyclopédie*, avec les planches de trente-trois volumes. Nous y porterons demain l'*Esprit des lois* et le *Télémaque* de Fénelon. Haine impie, impievable! ils n'ont pas refusé d'apargé les livres les plus innocents!

Ils ont condamné ce pauvre Helvétius, tout autant que ce triste lairon d'Hellbach. Ils ont brûlé les patins livres du Père Joseph Jorveney? Certes, il fallait avoir du bon à perdre. Ils ont supprimé l'*Éloge* de Fénelon, par M. de la Harpe. Ils ont logé Lenglet Dufrenoy à la Bastille! Un homme avait fait une collection des livres brûlés... ils ont brûlé l'homme et son livre. Or ne pensez pas, mes amis, que la mode en soit nouvelle; au contraire, elle est de toute antiquité. C'est en plaine que les paillards d'ici-bas ne demandent déjà six cents ans avant Jésus-Christ, comme on peut le voir au premier chapitre du premier livre des *Machabées* : « Ils ont déchiré le livre de la loi,

et ils en ont jeté les feuillets dans les flammes. »
Et l'obscur legs combaissant son, accidentel aux.

Dans les premiers temps de Rome, la sibylle offrit aux Romains six tomes mystérieux qui renfermaient toute leur histoire à venir, mais ces tomes laissèrent brûler les quatre premières tomes, et n'achetèrent que les derniers. Et quand chaque année, au 12 septembre, le grand prêtre assemblait dans la muraille du temple un clou qui leur servait à conserver la mémoire des époques funestes (parque claustrale), chaque fois que le grand prêtre se frappait les mains de son marteau, il regrettait amèrement les prophéties de la sibylle.

De quelle main étaient posées les incantations de la bibliothèque d'Alexandrie? Elle était la merveille du monde, elle avait été fondée par un roi grand ami des belles-lettres, un roi d'Égypte. En ce rendez-vous de tous les livres connus, arrivaient de toutes parts les savants, les philosophes, les docteurs, tout d'abord du descendant l'Asie de Socrate, la Phéas d'Épicure, et le Proust de l'Épique. Et lorsque enfin Alexandre était pris par le plus fameux des brigands qui avait épouvé le monde, Omar, Omar commanda de brûler tout ce qui n'était pas le Coran. Pendant six mois les bûches d'Alexandrie furent

chauffés au feu des quatre cent mille volumes épargnés par Cléopâtre.

Saint-Germain. — C'est pourquoi moi, qui suis assez indifférent en matière de religion, j'ai pris en grande haine Omar et Mahomet son maître; leur fameux Coran n'est guère qu'une réunion de toutes sortes de plagats. J'ai connu des gens qui s'occupaient de ces livres orientaux; ces gens-là n'ont pas de mémoire, ils ont oublié tous les détails brûlés et déchirés par ces barbares. On rencontre en ce Coran les miracles les plus beaux — comment la lune s'étant approchée de Mahomet, il la foudroya deux fois; comment un pigeon vint du ciel lui parler sans cesse à l'oreille. Et pendant qu'ils traitaient de mal les auteurs, les historiens, ils s'agenouillaient devant quelques qu'ils appelaient le *fiore* par excellence. Non, non, je ne dis pas comme Sadiqer dans son épître à Constantin: *Tout de littérature arabe est contenu dans le Coran*. S'il en est ainsi, tant pis pour la littérature arabe. Au demeurant, non, cher Saint-Germain, que d'incendies vous eussiez dans votre martyrologe! Il y avait, au milieu du treizième siècle, un certain docteur de Sarboise appelé Guillaume de Saint-Amour. Il a fait plus de cent volumes, et tous ces volumes ont été brûlés, condamnés.

Il est l'auteur du traité des mercuriales qui se peut
lire bien : *De rebus mercatoriis*. Et vous ne
voyez pas le bon motif de brûler un pareil livre?...
Il a fait pousser des cris de pain à tous les moines
de l'Europe. — Saint-Jacques, d'ailleurs, leur
coupait l'herbe sous le pied lorsqu'il enseignait
qu'un homme en bonne santé n'a pas le droit de
tendre une main fainéante aux pauvres; et voilà
pourquoi ce fameux traité fut brûlé à Rome, à Paris,
comme hérétique et scélérate : *impium impium*,
schismaticum et execrabilem. Il n'a d'ailleurs rien moins
pour apaiser la sédition des moines, que l'antiste
du roi Louis XI. Saint-Augustin lui-même, il n'a
pas manqué de débaucher. Il avait, disent les uns,
beaucoup moins d'érudition que de bel esprit; il ne
savait pas les anciens, il ne parlait le grec. Il avait,
disent les autres, beaucoup plus de sublimité que
de solidité. C'est seulement lorsqu'on arrive à
son fameux livre de *la Cité de Dieu* que vous n'en-
tendez plus que des louanges; c'est alors seule-
ment que l'on reconnaît l'admirable rhétoricien.
Jamais un, plus que lui, n'a défendu la religion chré-
tienne contre les blasphèmes des païens l'assaut
de recouvrement de la ville de Rome ou l'un de grâce
410. Telle était l'opinion de Charlemagne; il avait
par cœur le livre de *la Cité de Dieu*.

N'oublions pas que la *Cité de Dieu* fut le premier livre sorti de la main des premières imprimeuses. Certes, votre liste est longue, mais la mienne l'est beaucoup plus. Que vous ait dit qu'Érasme était un suspect? que sa traduction du *Nouveau Testament*, imprimée dans Anvers avec la permission des supérieurs, fut à la fois autorisée et défendue, et qu'on l'appelle encore aujourd'hui la *Version permise d'un auteur condamné*? Le ruse d'Érasme a bien beaucoup plus de mal, disait un grand docteur, à la cour de Rome, que toutes les fureurs de Luther. Que disiez-vous? ils ont brûlé Soronardo. Aristote! à ce nom seul surgissent les difficultés les plus grandes. Au temps de Pompee, Aristote avait disparu. Ses livres furent plus tard retrouvés dans un caveau, à demi dévorés par la vermine, et l'heureux Sylla, victorieux d'Athènes, fit transporter dans Rome les débris d'Aristote. À dater de cette heure, il eut de vrais disciples; il devint presque une croyance, et chaque de ses paroles trouva dévotionnellement commentateur. Comme il ont traité Laërte et son maître Épicure! Ils appelaient le poète de la Nature un jeu d'enfant. Enfin, chacun les croyant à bout de condamnation, ils condamnaient en bloc tous les livres dont la condamnation d'état perdait.

Ils ont traité comme un livre de théologie la mauvaise ode, la honte et l'orgueil de Paon!

ALBERT SPOON-CAVRE. — C'est une bonne histoire. Un jour que Boyer, le Théâlin, représentait à Louis XV que l'on ne pouvait pas ouvrir l'Académie à Piron, le roi, qui était parfon : — Monsieur l'abbé, lui dit-il, j'ai beaucoup entendu parler de cette ode, mais je ne l'ai pas lue, voyez donc la bonté de me la réciter. Et le futur évêque de Meaux la recita mot à mot : académiquement, disait Piron.

BUSARD (LAPETITE DES PAGES). — Mes amis, prenons garde de ne pas ressembler à madame Ducler, lorsqu'un beau jour elle se mit à pleurer Pandore. Hélas! Pandore est mort, mais elle en sanglotait; si bien que sa servante, à son tour, pleurait Pandore. En second lieu, ne soyons pas injustes, si le livre a vraiment des défauts sérieux, convenons aussi qu'il a beaucoup d'admirables défauts. Senèque a très-bien dit : « Ne nous inquiétons pas du nombre des livres, inquiétons-nous de leurs enseignements. » Pour lire et beaucoup apprendre, le changement de livre n'est qu'un plaisir. L'empereur Alexandre Sévère composait ainsi sa bibliothèque : Horace et Virgile, Platon et Cicéron. Le doux Mélanélaon se contentait des traités

d'Arreste, de Plac l'Auton, de Polissée et de
Platirque

*Tu n'es leucocap, c'est leucap,
En coudre peu, c'est coudre*

La profession d'écrivain, c'est Dieu lui-même
qui l'a faite, lorsqu'il donna les deux commande-
ments aux Israélites de la loi. Les Juifs dans leur
Temple consacraient uniquement les livres de
Moïse, des rois et des prophètes. La Bible est tout
au monde, et vraiment ce serait trop de livres à
separer s'il nous fallait pleurer sur les œuvres
d'Orphée ou de Linus, son fils !

*Au revoir c'est bon qu'une page,
Qui reste en air sur l'édifice des temps.*

Certes, nous ne serions pas fâchés de retrouver
dans l'île de Guade, ou Venut étonnée adrie, une
cave de deux poèmes sur des autels de marbre
et d'or, et pourtant j'aurais grand'peur que la trop
grande quantité d'objets noussement fait à la lan-
gue par nous confusion. Dans la fameuse biblio-
thèque du Vatican, mieux encore dans la Biblio-
thèque royale à Paris, on nous demandait deux
cents volumes à choisir, nous serions plus que con-
tents — Déjà du temps de Martial se rencontraient

ces infatigables collectionneurs, qui faisaient toujours par donquer leurs livres :

*Il s'est Treglon qui les posséda,
C'est malin Antiphon qui les lit.*

Qu si vous aimez mieux cette autre épigramme
d'Annoné à son voisin Philomus :

*Les livres, chèrement payés, les Philomus,
Ne devaient pas de les le livres des livres.*

Vernier. — Quant à moi, je ne regrette pas tant les livres du temple de Guido que le temple même, et j'ai vainement cherché la bibliothèque de Charlemagne au beau milieu de l'île Barbe, à Lyon. L'île est située à deux lieues de la ville où tant de rieurs s'automaient l'honneur de la langue lettrée. Le flot doux et chaste de la Saône mène à la lecture ainsi qu'au repos, mais la bibliothèque a disparu peu de temps après Louis le Débonnaire. Alors la guerre contre les livres recommença de plus belle. Tacet c'est le comestible de Bourbon, un traitre, qui passa sur le corps du chevalier Bayard pour aller brûler Rome et la bibliothèque Vaticane, que Baucien comparait au filet qui prend indifféremment les bons poissons, les mauvais et les péchés.

Tantôt les calvinistes et les luthériens qui les dévalaient les livres des monastères; tantôt les catholiques qui brûlaient la Bible et les catéchismes de Calvin. Padoue a perdu ses livres, Ferrare a perdu les siens. Charles-Quint a volé les manuscrits du duc de Mantoue. On voit les débris des Pères de l'Oratoire, des Augustins, des Jésuites, de la rose de Saada et du cardinal Alfieri? Les Espagnols ont pillé la bibliothèque de Candace, honneur de Maures. Tant de bibliothèques dans la ville d'Amsterdam, dans la ville d'Anvers, à Bruxelles, à Gand, tant de manuscrits grecs, hébraïques, chaldéens... ombre et fumée!

À Stockholm appartenait l'original du Coran, que nous manûisions tant à Fleury. Je crois bien que, de toutes les collections du monde arabe, les bibliothèques de France ont été les plus malheureuses. Il y en avait une à l'archevêché de Rouen toute resplendissante des merveilles du seizième siècle : elle a disparu dans les guerres de religion. Il y en avait une à Caen chez les Cordeliers, une autre au monastère de Saint-François-le-Basmeille. Ah, Tournon, Toulouse, autant de grandes collections disparues. Qu'a-t-on fait des livres du grand Condé, de ses manuscrits grecs et latins, rassemblés par son père? Qu'a-t-on fait de la collection du cardinal de Bouillon? On a vendu aux enchères les

livres de M. de Colbert, les livres du président de Lamoignon, de MM. de Thou, les manèges de ce fameux Jacques-Auguste de Thou, qui s'appelaient Verus. Ils avaient aussi des merveilles, ces grands magistrats : M. le procureur général de Harlay, M. l'avocat général Talon, M. de Cambout de Coëlin, évêque d'Orléans. De nos jours, le dernier des Coëlin s'est ruiné glorieusement à acheter des merveilles incalculables. Au temps de Louis XIV, on célébrait déjà la bibliothèque de M. Huot, aîné d'Amoy, procureur de Monseigneur le Dauphin.

M. Huot était une bibliothèque vivante : c'est le cas d'Ésope en parlant de son son Pamphile. Nous n'en faisons pas si nous voulons tout dire. Il y avait aussi, parmi les grands bibliophiles, M. Jussef, M. Dupuis, M. Formey, chanoine d'Orléans, M. Girard de Lyon, M. Charpentier, M. d'Hérouval, M. de Goussier, avocat au parlement, M. Malchance, conseiller au parlement et le digne frère de l'illustre auteur de la Recherche de la vérité M. de Villevin, grand collectionneur d'estampes; M. de Salo, grand chercheur de pamphlets. M. de Bouchet et M. de Camartin, conseillers d'État, M. de Launoy excellait à trouver les livres fugitifs... à peine imprimés, le vent les

emporta : à la Sorbonne appartenaient les livres du cardinal de Richelieu ; à Saint-Germaine la superbe collection du terrible chancelier Séguier. Il en reste encore, en dépit des voleurs. Mais les livres du collège de Navarre et les livres de Saint-Victor, une fondation de François I^{er}, et les livres du collège de Clermont... disparus ! Qu'est devenu, on l'ignore, la Bible dont se servaient le cardinal de Lorraine et Théodore de Bèze au colloque de Poissy ? la Bible de la reine Blanche, mère de saint Louis ? l'abbaye de Saint-Denis a perdu à la fin les habitants de sa bibliothèque et les livres de ses tombereaux.

C'est ainsi que la ville de Paris avait accueilli ce grand fléau : on l'appelait l'Athènes moderne et le véritable effroy des Muses... Rappelons-nous, mes amis (c'était hier), ce jour faneux, un mardi gras, on les dignes héritiers de ces Athéniens prirent par les fenêtres de l'archevêché la dernière collection sacrée qui eût été sauvée par miracle des fureurs sanglantes de 1792 ! Et n'oubliez pas que dix-huit ans après cette indigne profanation, le peuple éclairé de Paris s'en alla à un château de Neuilly, dans la maison d'un roi, direz-vous, d'un père de famille, pour s'occuper du vin de ses caves, et pour couvrir des plus indignes profana-

deux les plus magnifiques exemplaires de Voltaire et de Diderot.

— Ici, JUSTIN-LE-M. VERMOREL, débarrassant son visage sévère et tout couvert de honte — Il n'y a rien de plus juste, en effet, était-il, que de s'indigner de ces profanations, pourvu qu'elles nous soient un bon motif de redoubler de reconnaissance et de respect pour les instituteurs du genre humain. Ici, vain la flamme et le feu, l'eau, l'oubli, le ver qui ronge, et les hommes qui déclarent, s'acharnent à ces merveilles de l'esprit, les heurtois et les menaces ne nous ont rien en définitive.

A tout reprendre tout honneur. Commençons par nous incliner devant le véritable inventeur de l'imprimerie, Hans ou Jean Gutenberg, né à Mayence en 1400, mort à Mayence en 1468. Il était de noble famille, vous diront ses enthousiastes, et nous dirons, nous, qu'il était de race divine. Autant de villes se sont disputé l'honneur de lui avoir donné le jour, que s'il avait été l'auteur de l'*Iliade* et de l'*Odyssee*. Il est pour son associé Jean Faust, capitaliste ingénu, qui, pour son argent, a partagé l'honneur de la découverte. Un de ses ouvriers s'appelait Pierre Schœffer, citoyen de Mayence. La reconnaissance des peuples lui a donné sa part dans l'exercice d'un art qui a rendu

réflectera tous les honnêtes gens déçus de toucher aux chaînes de l'imprimerie. Enfin, plus d'un philosophe a lu de Gutenberg un faiseur de miracles, un docteur Faust, un sorcier pour tout dire, quand il était tout simplement un enchanteur. Il est vrai que l'imprimerie était devenue un art indispensable. On la pensait dans le monde intelligent, comme on a pensé plus tard l'électricité et la vapeur. Le roi qui régnait alors sur la France en mal d'enfant, s'appelait le roi Louis XI, il était mort sur le trône le 22 juillet 1461, et son premier soin fut d'encourager les trois premiers typographes français : Ulric Gering, Martin Crantz et Michael Friburger. Ainsi, trois imprimeurs à Mayence et trois imprimeurs à Paris, triplant le grand livre, et remplaçant à tout jamais la xylographie, c'est-à-dire les livres gravés sur bois, en attendant l'invention des caractères mobiles. De ces livres xylographiques il ne faut pas trop médire, ils ont été les premiers enseignants de Gutenberg. Ils ont répandu dans le peuple, ignorant de toute chose, un certain goût de curiosité et de lecture. Ils ont été pour nous dire le bureau de l'imprimerie, et quand nous vous parlons dans notre argot des livres incanables, ils, voyez, ne comprennent pas, vous faites semblant de nous comprendre.

Au *manuscript*, c'est-à-dire, au bonnet, au commencement de l'imprimerie. — Encore aujourd'hui, certains bibliophiles ne se croient pas en grand compte s'ils ne possèdent en xylographie un exemplaire de *L'été marionni*, ou tout au moins quelques-uns des feuillets de ce livre introuvable, avec l'image du démon *Tentatio dyaboli*. . . . Quant à moi, il me suffit d'avoir feuilleté *L'été marionni* ou le *Speculum d'homme salvé*, de M. Yvanova. Je ne tiens guère à posséder ces images infernales, ces causeries jointes ensemble comme s'ils étaient écrits à la main par un copiste intelligent, ces grandes lettres mal ornées, ces pages d'inégale grandeur, imprimées séparément, et qu'il est impossible de plier avec quelque élégance. Ces premiers essais n'intéressent guère, tantôt que le chef-d'œuvre a vu le jour. La curiosité toute seule ne dure pas. Voilà comment la veille encore deux manuscrits s'occupaient à mettre au jour le *Pater noster* et le *De profundis*. On nous en donnait un *deliaffilié*, nous le gardions volontiers, mais l'acheter au poids de l'or, nous aimons trop les vrais exemplaires sortis des belles presses de l'imprimerie à ses beaux jours.

QUINTANA. — Je vous arrête à ces mots : les beaux jours de l'imprimerie ! Elle n'a jamais eu de

beaux jours. Cens-à étaient dans le vrai qu'ils traitaient d'irrévérence diabolique, et même qu'elle fut née, à l'instant même un arsenal de tous ses obstacles aux progrès, à la fortune, à la liberté du livre. Il fut traité comme un ennemi par les théologiens, par les officiers, par les rois, par les républiques, par tous les cardinaux, par tous les familiers, par tous les persécuteurs.

Ils avaient, dans ce temps-là, une expression terrible. Jamais qu'on leur proclamait quelque hérésie, on le dénonçait *de royaume des archangeurs* : « Je t'interdis l'eau et le feu », disait la loi romaine. Au contraire, l'eau et le feu menaçaient le livre suspect. Ce supplice s'adressait à l'époque indiquée par vous-même, vers la fin de l'an de grâce 1473. Même, qui le voulait? la Bible merveilleuse de Hans Gutenberg et de Jean Faust, qui devait rencontrer autant d'acheteurs que d'acheminés, et qui se payerait aujourd'hui au poids de l'or, fut, commercialement parlant, une tout-à-fait mauvaise affaire. En vain c'était un chef-d'œuvre, imprimé par d'excellents ouvriers, sur un papier à tête de taureau, commandé par Jean Faust...

*Tou qu'on suppose, moi, ne suis pas tout laid,
Prends garde au taureau, prends garde à sa tête!*

Les acheteurs manquaient à ces merveilles! Les

un piquetier d'acier d qu'ils sollicitent un manuscrit au prix de soixante sous, les autres, après reconnu que le travail de la main étant abattu, eussent eu à la sorcellerie, quand ils auraient dû être au miracle—ils soupçonnent que le diable avait inventé ce nouveau moyen de faiblir les saintes Écritures, et dénoncent Gutenberg et Jean Faust à l'indignation des magistrats. Sur quoi les deux associés, ruinés de corps et de biens, périssent la fille. Ils savent que plus l'association est absurde, et moins il faut l'entendre. Ils partaient deux ruines et deshonoris, condamnés, pour la plus glorieuse invention qui ait jamais honoré et glorifié le genre humain!

Triste préage! Malheureux imprimeurs! Le temps arrive où vous serez traités comme autant de bêtes fauves. L'entends grincer les instruments de torture; je vois s'allumer la flamme des bûchers! Vos femmes et vos enfants mêmes partageront l'impitoyable persécution. Point de relâche et point de pitié! En présence de tant de misères, je ne comprends pas que nous ne soyons pas effrayés, les uns et les autres, de tous les supplices qu'un seul de nos rayons peut causer.

En ce moment, M. LE PALISSIER DE VERMOREL reprit la parole. On l'écoutait volontiers, parce qu'il parlait souvent, et puis parce qu'il avait con-

jours à dire une chose nouvelle. — Il n'y a rien de plus vrai, dit-il, que votre histoire de mensures, d'empoisonnements et de supplices. Je puis vous en donner moi-même un témoignage irréfutable.

Je possède, ornement de ma bibliothèque, au milieu des plus charmants livres qui soient au monde, un livre abominable, affreux. Rien qu'à le toucher, la main tremble; à l'ouvrir, on a le vertige, et, si vous le regardez longtemps, le sang afflue au cerveau, le cœur s'arrête, et tout frémit au dedans de vous-même. Par quel malheur, par quel accident ou quelle aventure un pareil assemblage de mensures, de violences, de douleurs de toutes sortes, est-il venu se loger chez moi, sous mon toit modeste, au milieu des poètes qui chantaient, des artistes qui peignaient, des historiens qui enseignent, des moralistes qui consolent, et de ces beaux romans, la légende et l'enchantement de la vie humaine? Il faut qu'un traître ait apporté pendant la nuit, sur mes tablettes adorées, parmi les chefs-d'œuvre des du Scüll, des Dactone, des Baanassat et des Paackloup, ces pages pleines de sang, de malheurs, de lamentations. Le livre est le commencement, le milieu et la fin de ce livre épouvantable. Il est pourtant de noble origine. Il fut composé par un bourgeois de Rome, sous le

pontifical de Sixte-Quint, grand ami, comme on voit, de la ruelle et de la hache. Les images en furent dessinées sur l'échafaud par Jean Guerra le Mantouan, compatriote de Virgile, né à Mantoue (même lieu que Cremona), lesquelles images furent gravées sur des tables de fer par Antoine Tempesta le Florentin, compatriote de Boccace.¹ En trois cent trente-deux tableaux, pas un de moins, ces deux artistes, dignes d'habiter les académies, les grèves et les charniers, ont représenté la plupart des supplices usités chez les Grecs, chez les Romains, chez nous, dans le monde entier.

Heureusement (voilà un adjectif inutile), ces artistes de Sixte-Quint ont oublié, dans leur nouveauté abominable, le peuple le plus ingénieux dans l'art de tourmenter ses propres misérables, les habitants du Céleste Empire, s'il faut les appeler par leur nom : des experts qui font durer huit jours une agonie. On ditait que sans cesse et sans fin ils entendaient retentir à leur oreille implacable la parole de ce digne empereur à l'exécuteur de ses hautes tentatives : *Frappe-le de fer ou qu'il se sente mourir.*

À peine avez-vous fermé ce livre flétri, qu'il revient dans votre cerveau comme un mauvais songe. Ah ! l'affreux spectacle ! Au milieu d'une

grave murmur, figure et tout des échelles, des roues, des poteaux, des chaînes, des carcans, des claudicants. A chaque bout de corde un homme; à chaque roue un homme, des hommes au sommet des bûchers; dans les chaudières, on jette des infants. On coupe la main à celui-ci; à cet autre, on tranche les quatre membres; des chevaux sauvages courent au galop à travers la foule effrayée.

Après la potence arrivent les bûchers, les flammes, les tustres, les constels, les empales! Les uns sont précipités du haut des tours sur des pointes aiguës; les autres culbrent dans les fourneaux. Prenez garde à ces misérables, ils sont constelés, les quatre membres attachés à des arbres qui soudain se relèvent, emportant ces malheureux aux vanteurs. Parmi les supplices, l'un joue un grand rôle. Du haut de la terrible agle, on jette au requin sa proie; au fond des puits, voilà des malheureux qui blasphèment. Entendez vous cependant rugir les tigres et les lion de l'asphaltite? Ils s'élancent, ils mordent, ils dévorent. Chaque pôle a son tourment à part : le cheval, l'estension, toutes les questions, toutes les tortures. Les expéditions infamantes, les piloris, le furet, la marque et le boulet... baguettes. Du haut des rochers, des hommes sont précipités dans des rivières de fer.

Dans les fauces du canon de Phalaris, entredescendez-vous bougliez ces conspirateurs? Descendez au fond des abîmes, voyez ces condamnés au travail nocturne! Le vainqueur tendra à son char le vaincu dans la poussière. A la queue d'un cheval sauvage est attachée une femme innocente. Frappez, frappez! brisez le manche des halberdes sur la plante des pieds, sur le dos des martyrs; versez du plomb fondu dans les veines ouvertes. Ou bien, si le victime est gonflé de plaisir, fendez aux pieds en halles qui vit encore. Attachez au canon ces soldats pris dans la bataille, incendiez la ville entière; arrangez-vous de façon que rien n'en reste, et.... malheur aux vaincus! c'est le cas de notre aïeul Bernas qui recueillit de siècle en siècle. Et malheur au pauvre, au faible, à l'élite, au courageux qui crache sa langue au visage du tyran! Remarque cependant, parmi ces instruments de supplice, entre deux portants, ce cotillon qui tombe! Ah! j'en suis bien fielle, dans cette garnure d'Antoine Toupette le Florentin devant ses plus intimes que les Français n'ont pas eu l'honneur d'irriter la guillotine. En revanche, ils ont trouvé la manière de s'en servir. Elle est usée à force d'usage, et cette usurpation a fini par compter parmi les inventions françaises, avec la garantie du gouvernement.

Même on raconte que le roi Louis XVI avait ajouté au plagiat du bon docteur Gualloin un certain perfectionnement qui rendait le coup plus rapide et plus sûr.

Mais rassurez-vous, mes frères, si nous n'avons pas inventé le guillotine, nous avons ajouté quelques choses à l'estrapade et perfectionné le châtiment. Un croqueteur romain eut la gloire et le bonheur d'inventer, entre deux vins, le supplice qui consiste à vous étouffer sous les parfums et sous les fleurs. Un prince anglais demanda qu'on le noyât dans un tonneau de Mahoeux. Le pape des Borgia fut longtemps une exhibée de la Basse posthume, et le bûcher de Savonarole une des gloires de l'histoire, mais bien que le chevalier sur lequel fut attaché Mazarinoli Venise ait restée fameuse par ses places, son canal, ses courtoises, le pont des Soupirs et son canal Orfèvre. — Un grand soir fit un jour évanouir deux jeunes pages de quinze à seize ans pour cinq ou six lignes que l'un de ces enfants avait dévotés — sur la page que voici, nous pourrions exhiber deux espèces de décollation, dans ce sachet sont enfermés, parottés, exhibés, torturés de la façon la plus ingénieuse, une douzaine de paquets herbes, et par une de ces tortures qui ressemble à l'estra-

Il est même oublié le collier d'or qui se trouve encore dans la tour de Londres et qui pèse au moins cent livres. On le fixait par un cadenas au cou du prisonnier; étendu sur la terre nue, il appelait la mort, qui souvent se faisait attendre. Hâtons-nous : voici, là-bas, des gens que l'on mène à coups de marteau; d'autres à qui l'on coupe le nez, les mamelles, les oreilles, en attendant le coup de hache. Sur l'échafaud dressé dans la cour de White Hall, au-dessus de l'appartement royal, le roi Charles I^{er} tend la tête à ce bourreau masqué, une des doigtines de l'histoire d'Angleterre. Au château de Fotheringay, dont à peine on retrouverait la trace, sous ces voûtes sombres, une reine en grand habit fait sa petite demeure, et déjà le bourreau s'apprête à trancher ce cou charmant. Dans un manoir de six pieds de haut on pile un homme, comme on pilerait une chapel, secouant ses os. — Inventeur d'ex-cages de fer, ô roi Louis XII! que vous seriez humilié de ces quatre ou cinq douzaines de cages plus terribles celles-ci que celles-là! Garde à vous, infortunés! voici les obélisques, le tigre, le lion et les chiens, toutes les bêtes dévorantes. — Aux pieds d'un squelette à l'arbre attaché, s'ouvre une fosse pleine de serpents, et dans cette fosse au principe un

malheureux esclaves. En ces heures affreuses le cri se mêle au silence, et la prière à la malédiction. Celui-ci attend en vain le ciel inexorable, et celui-là voue aux furies les juges qui l'ont condamné. Il y avait un code pénal de Charles-Quint qui s'appelait *Nuevo-Código*, il frappait les crimes de sorcellerie et de fausse monnaie...

Arrêtons-nous; la force nous manque. On ne voit que la faim, le désespoir, les geôliers hant les sentences. La nécessité plane au-dessus de tous ces maux. — Cet homme attaché sur son banc de douleur, les officiers lui viennent frotter la plante des pieds; cet autre est courché tout vif, et celui qui le dépoille de un peu d'argent frémisse entre ses dents le contenu de l'échecrement. Le boucher n'a pas d'autre œuvre. Hélas! mes lèues, ces piliers, ces toits, ces fontaines, ces canaux, ces chars lancés à toute vapeur, autant de supplices, sans compter les choses inexplicables. On sole un homme entre deux planches, un autre est mis à la broche et tourné à la façon d'une viandaile. Ici je cherche en vain les deux filles de Séjan, deux enfants victimes par le bonheur avant d'être étouffées, la loi romaine défendant le supplice d'une vierge...

Une de ces images, terrible entre toutes, est

roulé en blanc. On dirait d'un prix de respect proposé aux bourgeois de l'avenir.

Notes cependant que notre exemplaire appartenait à l'un de ces misérables petits tyrans de l'Italie, et la dédicace, *Muse en carie*, appelle ce prince clément (*clementissimus*), né pour le bonheur et le bonheur de son peuple. Je donnerais beaucoup pour savoir si cet aimable prince a tiré quelque profit de ce rare et charmant présent.

Une fois dans le secret, il est difficile d'en sortir. En trente-deux ans d'un règne affreux, pour imposer sa fille à l'Angleterre, Henri VIII a fait mourir soixante et dix mille de ses sujets sur l'échafaud. Les Anglais doivent avoir quelques-uns de ces livres consacrés à ces affreux spectacles. Et qu'on vienne nous dire, après cela, avec le philosophe Aristotele : les princes jaloux et les rois amoureux sont ordinairement humains, doux, charitables, indulgents pour leurs peuples; ils pardonnent plus facilement que les autres mortels, surtout lorsqu'ils sont heureux dans leurs amours, et favorisés des dames qu'ils honorent de leurs faveurs.

C'est à remarquer : cet effroyable embaumement de supplices appartenait au tant aux philosophes qui dérangent l'équilibre des nations, aux ecclésiastiques qui

servaient l'autel des furs durs, aux poétiques dont les projets ont fait pâir les tyrans, aux antiques loyaux et justes ennemis de la femme impudique. Les Juifs et les protestants ont cruellement servi à l'expédience de ces bourreaux, les livres et les imprimeurs n'ont pas pu lasser les flagellateurs, les incendiaires, les questionnaires. D'autres ont été mis à mort pour sottillages. Quelques malheureux, pour avoir voulu et débité des libelles difformitaires (12 juin 1647), ont été pendus et étranglés à une potence aride. La mère assistait loquacement au supplice, et quand elle avait entendu le dernier râle de sa fille, elle était flagellée par la main du bourreau. Voilà ce qu'il en coûtait pour tacher à la chose imprimée. On pendait même le relieur, soumis deux fois à la question. Avec l'argent de ces supplices, on eût soulagé tant de misérables ! Et quand tout était payé, le bourreau réclamait vingt-deux sous pour ses gages. Le supplice de Jean Châtel a duré de onze heures du matin à sept heures du soir; il a coûté trois mille livres. Son père et sa mère, bâillonnés et attachés sous l'échafaud, recevaient le sang du misérable. Vingt-deux citoyens forts étaient remplis des vicieuses de l'imprimerie. A la Bastille, on enfermait tous les livres suspects.

Hélas! que de chaînes, de fers, de fers, de chaînes!

— Monsieur le président, reprit M. de Beaumont, on pourrait, avec votre permission, vous montrer des images aussi tristes que les vôtres : les *Misères de la guerre*, par Callot, un de ces livres qui ne devraient pas quitter la table de travail des princes mais de la justice. On pourrait vous montrer le terrible et funeste recueil de deux cent vingt-cinq planches gravées à l'eau-forte, représentant les sièges, batailles, massacres, etc., des guerres civiles de France et des Pays-Bas à la fin du seizième siècle. Je feuilletterais même une récente et sanglante, aux armes de Jacques-Antoine de Thou, de vingt-cinq planches représentant les guerres, massacres et troubles advenus en France pendant les guerres de religion, gravées par Perriard et Tortard... *Le bon-aïeul*.

Savez-vous ce que représentent ces tristes images : *la Mort de Henri II, l'Échec-prise d'Amboise découverte, l'Échec-prise d'Amboise, le Massacre fait à Cahors, le Massacre de Vassy, la Prise de Valence en Dauphiné, le Massacre fait à Tours, la Prise de Montbrison, le Défilé de Saint-Gilles, en Languedoc, la Bataille de Breu, dans tous ces détails, Orléans assiégé, le Duc de*

*Gaue Hous, a mort, le Pair folle en l'Escoyve
Bouff, pris Orléans, l'Ediction de Poliroit, le
Mauvais fait a Nîmes, la Rencontre des deux ar-
mées à Cognac, la Ville de Chartres assiégée,
l'Ordonnance des deux armées entre Cognac et
Châteaufort, la Rencontre des deux armées à la
Roche, en Limousin, l'Ordonnance des deux ar-
mées, puis de Montcontour.*

Où devait que nos artistes les plus habiles se complaisent à ces manœuvres, à ces batailles. L'ancienne France en avait fait : des marches galantes et des lois sèches. Le grand royaume commençait par un procès plein de honte pour le jeune roi. Il avait accepté dans la maison de Fouquet une fête où Molière et la Fontaine avaient leur rôle. À peine arrivé sous le toit du surintendant, il voyait le frère à son capitaine des gardes, et si le malheureux eût été condamné à mort, le jeune roi le aurait vu mourir. A la même heure, une assemblée de la place Royale était cependant comme empoisonnée et ses vœux jetés au vent, toutes les dames de la cour assistant à cette petite fête, un seul homme ayant peur de la malheureuse. Il traça son portrait dans cette robe couleur de soleil, faite pour être livrée. Et tant ces livrés de poison remplissaient la ville et la cour, qu'il fallait

étalée la chambre ardente dans les mêmes salons de l'Assemblée, de nos jours, le bon Nodier cachait ses livres. Les plus grands noms furent compris dans ces recherches de la chambre des poisons. Le comte de Clermont, la duchesse de Noillon, la duchesse de Polignac et M. le maréchal de Lixembourg furent enfermés à la Bastille. On prononçait tout bas les noms de madame de Vienne et de madame de Montespan. Qui le croirait ! l'auteur d'*Andromaque* et de *Bérénice* fut suspecte. La Voisin, qui le dénonçait, le voulait étaler au-devant d'elle, mais, paré de sa terrible ardeur, la pauvre Locuste :

Elle a fait expier un malheur à ses jours !

Peu de temps après expirait dans des tortures sans nom mademoiselle de Fontanges, fiem d'un jour. Ouvrez les annales de ce siècle ou tout élante et est à la surface, ou les plus grands poètes méfient leurs vers charmants à l'illustre écho de la chaire chrétienne, où Bossuet n'est pas loin de Corneille, où Bourdaloue et Molière sont les compagnons de Racine, et vous trouverez, sous la trace accablante, sa même le soupçon du poison : *Madame se meurt ! Madame est morte !*

Versailles murmurait : « Le poison ! » en désignant l'empoisonneur. Voilà de quoi troubler bien des prospérités.

Une autre question pleine de tristesse et de malheurs irréparables, ce fut la question des protestants, la destruction des livres protestants et la révocation de l'édit de Nantes, une suite implacable de la Saint-Barthélemy. Cette révocation fut arrêtée à dater du jour où le jeune roi put contempler, dans l'histoire de son aïeul Henri IV le huguenot, par quelle suite infinie de résistances, de guerres civiles, de carnages, de renversements incroyables s'était avancée, en France, cette révolution amène de l'Évangile et de la gloire, qui nous était venue du fond de l'Allemagne avec son cortège obligé de révoltes, de menaces, d'insoumissions et de représailles. Si les crimes de la Saint-Barthélemy pesaient d'une façon épouvantable sur l'honneur du trône de France, il fallait certainement, pour un roi absolu, faire entrer en ligne de compte le cri de république¹ prononcé tout haut par les huguenots armés, le poignard de Jacques Clément et le poignard de Bressillon.

Contempler les malheurs de cette nation occupée pendant un siècle à s'égorger de ses propres mains pour des questions religieuses, pendant que l'es-

peut français, impatient d'arriver à l'éloquence, à la poésie, aux chefs-d'œuvre, l'archaïque construction des grands aïeules, s'arrête en son premier essor pour peser une part sans gloire dans ces laïnes, dans ces ténébreux. Sengen aussi à cet accident si nouveau dans le royaume, un peuple catholique envahi soudain par des doctrines venues de l'autre côté du Rhin, se tordent comme l'avalanche du haut des montagnes de l'Helvétie. A chaque instant, à toutes les extrémités de la France, des assemblées étranges et sans nom jusqu'à ce jour : synodes, consistaires, prêches, conférences, catéchismes, disciples de Zwingli, enfants de Mélanchthon.

Quand les armes sont au repos, on bruit à ne pas s'entendre; quand les torches s'éteignent, un incendie à tout brûler. Dans ces luttes de la parole écrite ou déclamée, c'est à qui est plus loin dans la violence : Agrippa d'Aubigné et le président de Thou, Roussin et Théodore de Bèze, Jean de la Place aussi bien qu'Arnould de Montbrun, les professeurs de Genève et les ministres de France, Mélanchthon et Guillaume du Bellay, le duc de la Noüe et Daniel Chenuier, les synodes de Gap, de Castres, de Saint-Maixent, et les maîtres du colloque de Poissy, Charenton, l'Université, les princes chrétiens et les landgraves, les confédérés

de Constantinople et la diète de Worms; l'entrepris d'Andorre, le ministère de Vasey et les lattes théologiques en Provence, à Lyon, en Dauphiné, partout. Ajoutez les petits états provinciaux et les états généraux d'Orléans, la république hollandaise et le royaume d'Angleterre, l'électeur de Saxe et l'Empereur.

Les rois, pasteurs de serpens, peignent la plume et repaissent aux maîtres d'école; les familles sont déchirées comme les royaumes, la Gaule et l'Italie envahies par des catholiques venus des Pays-Bas ou de Strasbourg. Bientôt les femmes, les princesses, les reines, et à leur tour les évêques, avec fureur en révoltes, mêlent aux théologues sévères les contes profanes, les comédies galantes et les chansons, les dames jettent au milieu de ces disputes leurs intrigues d'amour et leurs directails, les théologiens leurs syllogismes et leurs litanies. Hors des villes soulevées, les hommes des campagnes se révoltent contre leurs seigneurs, le chanoine incendie le château, le temple renverse l'église, l'église renverse le temple à son tour. Entendez-vous ces cent mille voix qui s'élèvent impétueuses et sans frein, pendant la messe une comédie, le pargatoire au trafic, l'hostie au mercen de pain, l'adoration une révolte, le Pape un Auto-



clais, les cardinaux et les évêques autant de prêtres de Basil, les religieux autant de saintes-religieuses sorties du sein de l'abîme? Or toutes ces choses se donnaient au peuple, non plus dans la langue savante, universelle des esprits éclairés, mais en langue vulgaire et constante, dans l'argot qui se parle aux villes populeuses, dans le patois rustique.

A ces derniers mots nous vîmes entrer, gai, content, content, le QUATRIÈME DES DAMES. — Je viens trop tard?... — Tu viens juste à temps, petit malheureux, répondit le président, qui l'admonestait, pour nous réciter les vers de Voltaire à la louange de Gutenberg.... Et le jeune homme aux pieds légers récita ses vers charmants :

De l'argente rayon les couleurs courues
Se plaignent quelquefois de l'incertaine suite
Que broie en métal un alphabet mobile,
L'arrange à son gré la pierre et son scapulaire
Etait ce que notre esprit peut transmettre au papier,
« Cet art, dit-il, seya, » brocha les feuilles,
Il a trop raffiné les garçons et les filles —
De le voir, mais aussi quelle honte d'en tel pas faire!
Tout peuple, excepté Rome, a vu ses handlets,
Avant qu'un Allemand eût fait l'imprimerie,
Sans qu'il changeât souvent l'habitat des peuples.

QUATRIÈME JOURNÉE.

Ici, nous posons le grand débat qui revient tous-jours : de l'amé du livre ou de celui qui s'en inquiète assez peu, quel est le sage? A quoi bon, disent les sages, entasser chez soi tant de livres inutilés? Le roi Louis XI, qui les aimait et les redoutait fort, se moquait de ces ignorants qui n'avaient jamais assez d'histoires, de poèmes et de théologes, comparant les fanatiques du livre à ces malheureux boues... » Chacun voit leur boue, ils sont seuls à ne pas s'en apercevoir! » Sénèque, un grand ami des livres, n'a pas mélangé le maître qui en fait une parure : *Adornat ad hyemem* ! Apollon appelait ces curieux qui portent la main à toute chose : *curiosus*. Cicéron disait en les montrant du doigt : *Atque non fibrosus*. Bien aîné cependant s'il en était sûr ! Il supportait impatiemment les rivaux qui lui faisaient concurrence et l'empêchaient sur lui à force d'argent. Voltaire a très-bien dit dans son *Triomphe du Goli* :

L'homme curieux et lâche
De vous murmure verbeux,
Et la main inutile et rare
D'écarter qu'on n'a point les

Laissons-les se mesquer de la douce musique; ils n'en auront pas l'écoumure, et nous nous maintiendrons dans nos respects légitimes. Qu'on lire comme a défini le bonheur de la vie humaine : une bibliothèque au milieu d'un jardin. Si l'homme rare bibliothécaire habite, quel il devrait !

Encore une fois, l'honnête Blotter n'a pas d'attardelles. Il se mesque agréablement de tant d'argent dépensé pour l'unique plaisir d'en a un peu meilleur à la fin de ses jours. Comme il ritait de cet Anglais qui possédait trois cent soixante-cinq exemplaires d'Horace, et qui passait en changer chaque jour ? Bien, mesdames ! ce même Anglais fit imprimer son Horace sur de grands lés en satin, et il voulait être entouré dans ce beau linon.

Notre science, grande ou petite, est une science. Elle remonte à Polystrate de Samos, l'honneur a l'homme ; même je suis persuadé que le bonheur qui lui manquait, c'était l'exemplaire d'Homère qu'Alexandre le Grand tenait enfermé dans la cassette de Darius.

Qui voudrait avoir une idée approchant de la perfection d'un honnête homme en ferait un bibliothécaire; un Julius Hyginus, conservateur de la Palatine; un Guillaume Budé, bibliothécaire de

¹ *Essays, del philos.*, lib. IX, cap. 5.

François I^{er}. Comme il allait voir le roi, son maître, à Madrid, et lui porter les consolations lites pour les grandes âmes, il visita la bibliothèque de Charles-Quint, et trouvant que le bibliothécaire était le plus ignorant de tous les hommes : « Sire, dit-il, vous pouvez lui confier le trésor de Votre Majesté, ce n'en est-il pas touché guère plus à votre argent qu'il n'a touché à vos terres. » François I^{er}, qui ne s'est pas volentiers en ce temps-là, s'enquit fort du bon nest de Guillaume Budé.

Dans tous les temps, le livre est un objet de vénération et de respect. Les Egyptiens appelaient leur bibliothèque le *trésor des secrets de l'univers*. Un des grands présents que fit Antiochus à Cléopâtre, et ce qui fit reconnaître à César que Marc-Antoine était invincible, ce fut un présent de deux cent mille volumes, parmi lesquels on remarquait, écrites de leurs propres mains, les tragédies de Sophocle et d'Eschyle, et le fameux catique d'Eschyle appelé *Prométhée*. Chez nous, Dieu nous le tait? le livre a consacré des adorateurs. Charles le Sage a donné l'exemple de ses minces successeurs. Les grandes abbayes de la règle de Saint-Benoît, Clugny et Clugny, ont entretenues le feu sacré. Avant Charles V, saint Louis, Philippe le Bel et ses trois fils avaient enfermé dans le tour du

L'œuvre une quantité suffisante de manuscrits. Louis XI et Charles VIII, et les deux princes de la maison d'Orléans, Charles et Jean, comte d'Angoulême, son frère, prisonniers des Anglais pendant vingt-cinq ans, rapportèrent de leur exil cet amour des livres qui avait été toute leur consolation. Ce fut toujours un grand honneur parmi les lettrés de tenir de près ou de loin à la Bibliothèque royale. On a vu M. de Colbert lui-même, se glorifier d'appartenir aux *Libres du Roi*. Certes, nous ne sommes pas de grands admirateurs d'Auguste, empereur ; Octave, à nos yeux, est resté sous Auguste, mais nous devons reconnaître qu'il a fondé au mont Palatin, voisine du temple d'Apollon, une bibliothèque publique, agrandie par ce Trajan conseillé par Plinius le Jeune. Ainsi naquit, pour l'usage du monde, la bibliothèque du Vatican.

Qui parle ainsi ? le sage AMB. LAMBERT. Mais quand l'enseignement de nos Rois-Gourans prendra la parole ! — Honteux, dit-il, aux inventeurs de l'imprimerie, et plaçons-les au rang des dieux. Vous parlez de mines ? Est-il des hommes plus à plaindre que ces premiers inventeurs ? Gutenberg est ruiné par son premier livre ; Jean Faust, son compagne, est obligé de s'enfuir bien de sa maison

dérivée par les lazzaroni. Henri Estienne, ce grand homme, entouré de ses enfants ronds par lui, celui-ci en prison, celui-là fugitif, meurt à l'hôpital, après avoir accompli des chefs-d'œuvre. Braves gens! Ils avaient eu, dans le savoir, le courage des héros. Ils se disaient que l'imprimerie était reine, et qu'ils étaient ses ministres légitimes. Ils vivaient, tout remplis d'une admiration féconde, à la connaissance des lettres, et concevant, enseveli sous une ombre odieuse, ces historiens, ces poètes, ces Pères de l'Église, et toute la Bible, et le Nouveau Testament, ils s'élevaient dans leur enthousiasme et leur naïveté : — Gloire au livre éternel! il est la lumière du cœur, le miroir de l'esprit, le maître des vertus, la sauvegarde de la pudeur, le compagnon du chemin de la vie. Il est l'ôte assis de la maison, le guerrier du malade, un vergier plein de fruits, une penne abondante en mille fleurs, une grâce, un savoir, un conseil. Il nous apprend à bien user de la bonne fortune, il est une force, il est un rempart. ... *Secunda modestior, opus aduget, jactantem propulset.* — Certe-ment aussi dit cela tout aussi bien, mais aux premiers imprimeurs tentant à le dire à leur façon. La réimpression inattendue, isolée, de ces morts illustres : Homère, Hésiode, Alcée, Anacréon, Pindare et

Callimache, Isocrate et Démétrius, Hérode et Thucydide, et bientôt Hippocrate et Cécile, tels étaient les héros de leurs contes. Après les Grecs, ils s'inclinaient devant les Romains : Ennius, Plaute, Terence, et Lucrèce, et Virgile, Horace et Juvénal, Titë-Live et Tacite, un vengeur. Telle fut la première tâche de ces grands imprimeurs. Ils tenaient la double langue, ils expliquaient dans leurs notes la double antiquité. Espérez que rien n'échoue, sçavez que rien n'arrete, ils allaient de mystère en mystère et de chef-d'œuvre en chef-d'œuvre, insatiables. Ils remontaient aussi loin que le déluge : De scriptis et bibliothecis antediluvianis.

Leur rêve était de retrouver les ouvrages perdus de Solisme, de Polybe, de Tacite et de Titë-Live. Quel dieu, disaient-ils, nous rendra les chefs-d'œuvre oubliés d'Aristophane et de Ménandre? Un seul de leurs ouvrages produisait plus en un seul jour qu'un scribe n'ait pu faire en toute l'année.

Imprimant elle dit, quanton son cordier vint.

Aussi bien, il n'est pas un bibliophile à peu près digne de ce nom qui ne les recommande à leur marque : *L'Abel* est le signe de Langens. — *L'Araban*, de Pacard. — *L'Aigle*, des Beller,

de Blaise, de Belle, Tharot, Yelquin. — *L'Amiral*, de Guillaume Julien. — *L'Ancre*, de Christophe Ruppelange. — *L'Ancre extirpée et incarnée d'un dauphin, des Manes, et de Pierre Aubert*. — *L'Ange gardien*, de Roussin. — *L'Arbre mort*, de Rulier. — *L'Arbre, d'Opere*, de Brylanger, de Louis Leroy, de Chouet, de Pernot. — *L'Armoire*, de Rigault. — *Le Baillie et les quatre éléments*, de Bagry. — *Le Bicheur ou le jardinier*, de Males. — *Le Bénéficiaire*, de Premier. — *Le Berger*, de Beau et de Colonneau. — *Le Bonnet fat*, des Bellances. — *Le Cadavre*, des Wrodel. — *Le Cavalier*, de Pierre Chevalier. — *Le Cordon au ciel*, de Drouart. — *Le Chêne vert*, de Nicolas Chevrons. — *Le Chêne mort*, de Jean Gyronique. — *Les Capotes*, de Bivelle et de Grunsiay. — *Le Citadelle*, de Monnia. — *Le Saint-Claude, d'Ambrin*, de Laporte. — *Le Coq*, de Gallus. — *Le Crat*, de Hure. — *Les deux Colombes*, de Jacques Quocinel. — *Le Campes*, de Platin, des Muret, de Belier, d'Adrien Perrin, de Souhana. — *Le Carlin*, de Georges Ralsh. — *Le Concombre de fleurons*, de Beauchet, de Jacques Grapin. — *Le Cygne*, de Blanchet. — *L'Éclaircie et le mortier*, de Hervé Petri. — *Le Fleur de lys*, de Carbon et d'Ammon. — *Le Griffon, des Gryphes, ou d'Acrobie*

Elévat. — *Le Joueur*, de Jean Jansson. — *Le Lys blanc*, de Gilles Beys. — *Le Moineau assis*, de David Daumen. — *L'Olivier*, des Estuons. — *Le Pot assés*, de Gouffroy Tery. — *Le Rose deux un cerise*, de Gilles Carroton.

Bein qu'avec les marques charmantes des éditions elzeviriennes on ferait un chapitre intéressant. Voici les *Sept flèches*, de Louis Elzevier : *Concordia res parva crevit*. — *L'Onne n'appartient au cap de rigue*, d'Isaac Elzevier. *Nous volons*. — *Le Minerve et l'olivier*, de Daniel : *Né entre oliv.* Viennent ensuite les fleurs orn., les culs-de-lampe, et la *Sérène*, et la *Méfuse*, et la *Ménuse*, les fleurs en losanges et les palmiers courbés. C'est notre plaisir, c'est notre honneur. Nous nous enivrons de la même odeur de nos trotes charmants. Et des gros livres? Nous ne voulons plus que du petit format qui marche avec nous. *In angulo, in archetulo*. Voilà la devise heureuse : un petit livre, un petit coin.

Edual ne vous étanche point s'ils sont bons de prix ou miracles de l'imprimerie. Avant d'arriver jusqu'à nous, ils ont remué tant de papiers, ils ont rencontré tant d'obstacles : les maisons malades, les cabinets situés au rez-de-chaussée, un lieu trop froid, un lieu trop chaud, et la pluie, et l'inondée, et l'innerte rougeur de livres : teigne, anthrax,

vaillants. Un seul de ces devants a percé, en droite ligne, vingt-sept volumes in-folio, et ne s'est arrêté qu'à la dernière page. Il faut aussi endouter la poussière, les rats, les puanteurs, les enfants, les petits chats, les grosses mains sautoyantes : les sales curieux d'*Herzogsmas*, disait Horace.

Enfin, nous avons, concurremment des livres et des lecteurs, les imbecilles et les brigands qui se tiennent autour des trônes, en chantant la chanson :

Reprenez les lazzarés,
Et relâchez le frein...

Cependant, inclinons-nous avec reconnaissance et respect devant les bonsheurs gens qui nous ont sauvés la passion du livre. Ils s'appelaient des noms les plus glorieux et les plus honnêtes de notre histoire : d'Agassiz, Bachelet, duc d'Aumont, duc de Belle-Ile, abbé Barthélemy, Bonnet, l'abbé de Bourbon, duc de Chaulieu, Courtenoux, Debeauvais, cardinal Dubois, maréchal d'Estrees, Fagan, Denis Gayon, seigneur de Sardière (collection du château d'Anet), Falconnet, Girardot, de Prifred, baron d'Halbach, comte d'Hoyen, Lemaignan de Malscherten, Louage, Léonard, Mariette, Minabeau, Ponchartraine, de Port-de-Tede, Randon de Bonnet, duc de Saint-Aignan, comte

de Toulouse, les quatre Turcot, le duc de la Vallière (un catalogue en deux volumes).

— N'oublions pas, mon ami, reprit le bon Jacques, c'est souvent leur seule récompense, ces auteurs plus nouveaux et déjà valables; ceux qui ont remplacé les Saint-Cyrans, les Filles du Calvaire, et les Larcher. N'oublions pas nos de maîtres: Olivier, Ternau de Camprois, Morel-Vandé, Châteaugiron, Barthe, Marie-Joseph de Glérol, d'Orches, Bostrian, de Courtois, de Poirécourt, de Bare, Labodoyere, prince d'Esling, le baron Damer, Bonard, Bruguères-Gladstone, Jérôme Begon, M. Besson, MM. Audinet, de Crozet, de la Roche-Aymon, Aimé Martin, Victor de Saint-Mauris, le marquis du Roure, Armand Berth, respectable à jamais; Leroux de Lancy, Renaud, Girard, M. Parisien. *Il a tout fait pour les autres, et rien pour lui-même*, disait de M. Parisien le célèbre auteur M. Cousin, qui faisait ses livres précieux à la Sorbonne; madame la duchesse de Montebello, Boissacade, de Monnerget, Gougnot, ses livres achetés en bloc par Mgr le duc d'Angoulême, un vrai roi; Léopold Double, antiquaire incomparable et bibliophile impitoyable, Viollet le Duc, bibliophile Jacob, tressaillant et laborieux; Claret de Fleurieu, Latroux.

Enfin, pour terminer dignement cette notice à la louange de la supercille, de la peste et du petit-venin, du crêpe pour crid et du petit-moulin, ajoutant ces grands noms, les plus célèbres et les plus constants parmi les bibliophiles modernes : M. Coste, Delisle, Leber, Vienneu, et leur maître à tous par l'action, par la parole et la science, Ambroise Firmin Didot. C'est pour eux surtout que travaillaient ces faiseurs de manuscrits : les Abbe, l'abbé, Gyphe, Rouille, Estienne, Vascouan, Turache, Dolet, Planchin.

Messieurs, repêchez le CHASSEUR DES MANUSCRIPTS, pour bien finir, vous raconter une amusante histoire.

Un savant du quinzième siècle ayant à parler de la nascente imprimerie, en fit une espèce d'anthropologie au bord du Rhin allemand. Il nous représente une bête immonde et mal expliquée : elle se nourrit d'une pâte abominable, composée librement de toutes les charpentes, de tous les vieux linges vus dans tous les hôpitaux et couronnés sur toutes les places. Aussitôt que cette pâte est présentée au moustre, d'avisé, et, quand il a soif, on lui fait boire un grand verre d'un liquide expensif composé de noix de galle et de finette. Ainsi repus, le requin digère une suite incroyable

de paradoxes, de ramagees, d'infamies, de bou-
graphies. Sa gorge est collante et ne s'ouvre
pas comme celle des autres animaux légers : vous
le voyez régulièrement avancer et retirer sa mi-
choire inférieure garnie au plutôt parée de toute
sorte de dents de métal ; ça grince et ça mord. Cet
animal est insatiable, il parle à plaisir toutes les
langues, la langue des morts et celle des vivants ;
il est tour à tour bouffon, sérieux, triste, impudent,
parfois sublime. Enfant des bords du Liban, il s'est
faufilé dans le Tibre et sur les bords de la Tamise,
insultant de ses produits les coqs de la Seine. On
l'a vu dans les flots du Tage duré, et maintenant
on le voit partout ; chacun tremble à son aspect :

*Ille, rous, roué, roué, roué plus métable
Que tous les métables que ses poires métable*

Ainsi parlait ce diclionnaire dont le nom se re-
trouvait peut-être au milieu de cette immense
chose métable : « De la vie et des destinées de
Julien César Varini, mort, lui aussi, sur l'échafaud. »
— « Et que Dieu vous préserve, ajoutait le diction-
naireur, de ces curiosités pleines d'ombre et de ces
nouveauetés disparues ! Prenez garde à l'abîme...
et prenez garde au bâcher ! »

CINQUIÈME JOURNÉE.

— Messieurs et mes amis (c'est le savant Tyrrhus qui parle ainsi), peut-être avez-vous que je suis né à Bourges il y aura bientôt cinquante ans, et que de très-bonne heure j'ai regardé Gouffroy Tory (du Berry) comme un des plus habiles artistes français. Encreux, graveur, dessinateur, peintre, il excellait dans tous les arts. Il avait étudié, de bonne heure, en Italie, à la suite de Charles VIII, de Louis XII, vices de la Renaissance, il avait saisi l'art antique à l'aurore de la Renaissance, et l'art gothique à son apogée. En 1518, il avait été républicain à l'antique du *Pont cassé*, et tout de suite il réforma les caractères gothiques par le caractère romain. Il a gravé les beaux emblèmes de Simon de Colines et de Robert Estienne. On lui doit ces premières estampes, ces premières gravures sur bois, ces lettres capitales qu'il tachait d'accommoder aux chefs-d'œuvre romains : lettres romaines, hébraïques, grecques, latines, cadelles, de forme, bastards, tournoies, perliennes, arabesques, apéritives, turques, tartariennes, chab-

daïques, gallez, autrement dites impériales et bullaïques, phantastiques, stépaques, et volatiles. En faisant fin à son total œuvre, Tory offre au lecteur, avec toutes les maquettes diverses sortes de lettres, des lettres qui sont fleuries, c'est-à-dire environnées de fleurs et feuilles végétales, pour en avoir à faire lettres d'or ou de couleur en beaux livres tant écrits à la main que faits en impression. Autant d'attention de maître Geoffroy Tary. A ce compte, il fut bien vite adopté par la reine Marguerite, qui lui confia ses plus beaux livres, contents de ses poésies ornées par ce grand artiste. Il a laissé, entre autres chefs-d'œuvre, le *Triomphe d'Apollon et des Muses*, qu'il fut placé au premier rang des belles choses que les plus grands seigneurs exhibaient à la gloire de leur maison. Il y avait dans la bibliothèque du prince de Ligne un de ces livres si-doux, si purs et si parfaits, qu'avant de mourir il avait écrit au folio verso ces vers qui méritent d'être conservés :

La comtesse Tullien d'Hochstein et Colanbourg
 Tout ce chef-d'œuvre m'a vu sous son labeur
 En pur, et chose rare, sous de Fontenbourg,
 Quant à ces livres, est ce livre en partage.

Le fils de Loheng, Mère, l'écrit.

De qu'ens quatre versos apres le possédence,
Dont me mect en un quest qu'ilz ont lempence
Les livres en ma honneur leur parti ont delivrance.

Oy, maintenant pardonne et remuande a mon filz
De le garder esquisse, comme une autre ben-digne,
Et qu'ilz mes amours ont lequers de plus en filz,
En livres ont en chef de ses autres de legon.

Livre, premier au Livre, 1616.

— C'est-à-dire que l'eau vous en vient à la bouche et la démanigence à la main droite, s'écria QUERRIEN. Certes, je crois être un bonnet homme, eh bien, si par malheur je possédais l'anneau qui rend invisible (ô dieux et déesses! éloignez de moi ce talisman!), il me semble que je commencerais par porter une main compable sur le *Livre du Conseil de Constantin*, par Gutenberg (1462), le *Katholicon* (1464), le *Miruel de Basilienne* (1510), la belle édition des *Offices de Grégoire* de 1465. Enfin, puisque vous parlez de livres à images, l'*Art marieadi par figures Evangelisatorum*, sans oublier le *Mythre de la Passion*, imprimé à Paris en l'an de grâce 1520. Voilà d'irrésistibles tentations.

— Oui, mon compère, repart M. DE VARENN, mais ce sont des tentations auxquelles il ne faudrait pas succomber. Les historiens sont pleins de ces

misères. Nous avons vu de nos jours un instant incomparable, à l'heure où les passions s'accroissent, après avoir bien combattu, succomber enfin, comme vous dites, sous la tentation, et la police correctionnelle. — Il n'y a rien de plus affreux. Un pape même, un pape! il est vrai qu'il n'était encore que cardinal, a volé des livres chez M. Monage, et Monage (pardonnez-moi ce jeu de mots) ne l'a pas menagé. Nous nous rappelons tous les desiderata récents de la bibliothèque Sainte-Genève, et comment un simple vicar de province lisant un catalogue digne d'un roi. — Autrefois, on ne disait pas : un volume de livres, on disait : un chapitre de livres. Mon frère aîné me racontait que dans sa jeunesse il avait beaucoup connu un grand libraire de Paris, dont le premier geste, aussitôt qu'un livre était à sa portée, était de le mettre en sa poche. La chose était connue, et, s'il s'agissait d'une vente aux enchères, le commissaire-prieur amenait le tome ignot, puis, frappant de son maître d'écolier, il disait : Adieu à Monsieur un tel.

De son côté le marchand, qui savait la manie et le besoin de ce bon vieillard, lui envoyait le lendemain la note et le prix de son livre. Il payait même sur l'ongle, sans marchandage. Ou bien s'il s'agi-

sait d'une vente publique, et que notre homme, arbrant la veille de la vente, emportât deux ou trois beaux volumes, ou l'arrestant à la porte de l'hôtel des ventes, et très-poliment on lui demandait si par hasard il n'emportait pas le *Virgile* de l'édition Aldine, ou l'*Barre* Elzevier? Lui alors en se tînant

« Ma foi! dit-il, vous avez raison, je vous le destina! » Et très-gentiment il rendait son livre à qui de droit, afin d'acheter le lendemain.

C'était une fête de le voir agir, nul ne s'en fâchait, et cela valait mieux cent fois que les assignations et les dénonciations, qui attristent trop souvent ce charmant petit bonheur de tout d'honnêtes gens qui n'en ont pas d'autre.

Quand il fut devenu très-riche, ce bon et bonhomme se retira dans sa bibliothèque, dont il fit ses bonheurs à quiconque le venait visiter, mais pas sans surveiller de ses deux petits yeux gris le visiteur quel qu'il fût, tant il craignait, à son tour, de rencontrer un enthousiaste un peu trop vil de ses éditions classiques, de ses gothiques français, de ses romans de chevalerie ou de ses *Mystères*, et surtout de ses précieux manuscrits, dignes de la bibliothèque de Saint-Marc de Venise ou de la bibliothèque de Ravenna. Impotent, pûl en deux, il vous servait par à peu tout le long de ses rayons l'heu-

garnis; plus il vous honorait comme bibliophile, et plus il se méfiait de vos poisons.

Il n'y a pas longtemps qu'un beau vilain de Paris et valant une Bible polyglotte, lut arriva un gentilhomme anglais, nommé sir Edouard Fitz-Gerald. Il n'avait pas cinquante ans, il avait toutes les apparences d'un gentilhomme; mais les bouquinistes qui se méfiaient de cet homme, et pour cause, l'avaient appelé *l'Anglais*, tout simplement. Il avait déjà volé beaucoup de livres sans qu'on le prit sur le fait, lorsqu'enfin cette Bible le dévora, et il lui fallut comparaître à la même chambre de la police correctionnelle, présidée par un bibliophile appelé M. Leguizoles. Alors voilà sir Fitz-Gerald qui plaide sa cause en personne; il appartient à une famille illustre, il a des parents parmi les pairs d'Angleterre, il en a dans la chambre des communes, il est allé aux meilleures familles de l'Irlande et de l'Ecosse, et que diable? il est le neveu du premier ministre! Il était naguère secrétaire d'ambassade, lorsqu'il se mit à voler des livres chez ses meilleurs amis, chez ses plus proches parents. Il avait été invité à passer la saison dans un des plus beaux châteaux du Northumberland, on lui faisait de prévenances et d'amitiés, lorsqu'il fut surpris, par sa propre femme, à dérober les livres

de cette hospitalière maison. En vain il prie et supplie, elle le dédaigne et le fait mettre à la porte. Il part, il arrive à Paris, repentant mais non pas corrigé, voilà comment, de chute en chute, il fut conduisant chez nous, à la requeste des libraires, à deux ans de prison. Evidemment, ce M. Fitz-Gerald était un homme invincible. Il n'est pas devenu une bourse pleine d'or, il s'adjugeait bel et bien un livre d'un petit bon.

Mais de tous les voleurs de livres, le plus convaincu et le plus malheureux est un certain frère des Vincente, du couvent de Poblet dans la province d'Aragon. Ce des Vincente, après que la révolution espagnole eut dépouillé son couvent de tous ses livres, qu'il vint s'établir à Barcelone, sous les piliers de *los Escuelas*, où sont établis les bibliothécaires, scribes et boucanniers de la ville. Il occupait une boutique obscure et profonde, et dans ce cachotier il entassait des merveilles que l'on ne voyait plus, mais où qu'il s'en était occupé. Du reste, il vivait seul, triste et devot par ce besoin d'acquiescer à tout prix les belles choses qui se vendaient parfois au plus effiant et dernier enchérisseur. Un soir que l'on mettait en vente la première édition du livre célèbre intitulé *Confessionen per los gloriados reis de Arago als angli-*

code del regne de València, un librero, appelé Augustin Patrot, possédait jusqu'à cinq cent cinquante-sept livres catalanes (1,334 li. 44 c.) ce précieux objet contre don Vincente, qui ne pouvait en offrir que quatre mille cinq cent cinquante-cinq réaux (1120 fr.), car c'était tout l'argent qu'il eût dans sa maison. L'assistance, qui n'était pas don Vincente, battit des mains à la victoire de son rival Patrot, et don Vincente se retira furieux, sans vouloir recevoir les vœux de consolation, qui lui revenaient comme à l'instant-dernier échoué. A tous jours de là, par une nuit sombre, les habitants de Barcelone étaient réveillés à la clameur des hommes : Au feu ! au feu ! C'était la boutique à Patrot qui brûlait. Quand le feu fut éteint, on trouva le librero étendu dans sa couche, une pipe à la main, une soucoupe d'argent sur sa table, et chacun dit : « Patrot n'aura rien le feu en faisant ! »

Quelques jours plus tard, de nouveau en soirée, la police surmonta, tantôt dans la rue et tantôt dans un faubourg, quelquefois dans la rivière, plusieurs hommes jeunes ou vieux, inoffensifs, et connus seulement par leur amour pour l'étude : un jeune curé ; un étudiant allemand, un poète espagnol. Une main invisible les avait frappés d'un coup de stylet sans toucher à leur honneur, à leur montre, à leurs bourses.

Les assassins n'étaient donc pas des voleurs. — Les magistrats allaient toujours, la ville entière s'accusait que l'inquisition était revenue et que ses mandats étaient commandés par un tribunal secret. — Sur quoi le corregidor ordonne une perquisition dans la ville. Alors les facteurs de la police arrivent chez don Vincente, ou d'abord ils ne trouvent rien qui put donner la moindre apparence aux soupçons. Déjà l'alcade se retirait, lorsqu'un des facteurs fit tomber, d'une planche attachée au-dessus de la porte, le fameux livre adjugé au libraire Augustin Paton. Aussitôt vint le corregidor qui s'inquiète et qui demande à don Vincente comment il se trouve en possession de ce livre unique, dérobé par les flammes il y a six années? La question était formidable, et don Vincente y répondit d'une voix assurée. Il exigea d'abord qu'on lui prouvât que sa collection avait disparu, et que sa bibliothèque avait entièrement été déposée au dépôt public de Barcelone, où elle conservait le nom de don Vincente, et così lui étant prouvé factuellement, il entra dans la voie des aveux. Il avait eu deux assistants qui avaient voulu absolument lui voler des livres qu'il voulait reprendre à tout prix.

« Oui, distait-il ayant fait le signe de la croix, j'en ai la vérité, je l'ai prouvée, si je suis un méchant,

c'est au moins dans une bonne intention. Je voulais enrichir la science et conserver des mémoires qu'elle n'eurent pu remplir. Si j'ai mal agi, qu'on fasse de moi tout ce qu'on voudra ; mais qu'on ne divise pas mes livres. Il n'est pas juste de punir le fait pour les fautes de l'usage que le porte.

« Ce fut bien comme mon gré que je consentis à vendre le premier livre précieux à un curé, le honneur m'y contraignant ; cependant saint Jean, le glorieux patron des écrivains, ne fut témoin que je fis de mon mieux pour dégotter le bon pain de cette acquisition ; je lui dis que l'exemplaire était mal conservé. Je lui fis observer qu'il y avait une page refaite à la main, il ne fit nul compte de mes observations, il me paya le prix demandé et s'en fut. Il s'est peut-être emporté mon volume, que je me sentis sans d'un insupportable désir de le revoir. L'acheteur avait suivi la Calle mayor ; je courus après lui, et le rejoignis près des Ateneas.

« Tenant, lui dis-je, voilà votre argent, rendez-moi mon livre. » Il ne voulut pas.

« Nous étions arrivés dans un endroit désert. Je voyais bien qu'il n'y avait pas moyen de lui faire entendre raison. Je le frappai d'un coup de couteau. Il tomba, rendant le sang par la bouche.

« Alors je lui donnai l'absolution in extremis, et

d'un second coup je l'achevai. J'ai rapporté mon livre, le voilà. C'est un livre rare : *Figulus monachorum secundum charum verbum Magnanum*, in-quarto gothique, caractères rouges et noirs, sans chiffres, mais avec retables.

— LA VÉNÉRABLE (l'écrit le gouverneur). Mais ce n'est pas l'unique fois que vous ayez tué les personnes qui vous avaient acheté des livres?

— VÉNÉRABLE. Oh! certainement non. Vous voyez que ma bibliothèque est nombreuse et bien choisie; et, comme on dit, *non te puto Zosara ea un ora* (on n'a pas gagné Zosara en une heure).

— D. Expliquez comment vous avez assassiné vos autres victimes.

— R. Par la sainte Vierge et par les saintes femmes, rien n'était plus simple que le moyen que j'employais. Quand je voyais un acquéreur assez entêté pour m'acheter un livre, j'avisais soon, avant de le lui remettre, d'en détacher quelques pages, que je conservais soigneusement. On ne tardait pas à venir se plaindre de cette lacune, on me rapportait mon exemplaire. Je commençais par le perdre, comme je voulais l'examiner; puis, quand j'étais en possession, il m'était bien facile d'attacher l'acquéreur dans une pièce écartée, ou sans doute l'instantané du bon larron ne m'a pas manqué;

mon bras n'a jamais failli. Enfin, quand arrivait la nuit, je portais ma pendule, saisissant mes caprices, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre.

— D. Ainsi votre cœur ne se révoltait pas à l'idée d'égarer une créature faite à l'image de Dieu?

— R. Les hommes sont mortels. Mais les bons livres, il faut les conserver. Aussi bien je me suis toujours efforcée de replacer à leur rang les pages que j'avais détachées.

— D. Vous consacriez ces moments uniquement pour des livres?

— R. Des livres! des livres! mais que voulez-vous? *Et la gloire de Dieu.* C'est la gloire de Dieu.

— D. Vous êtes aussi l'auteur de la mort d'Augustin Paturot?

— R. Cela est vrai; je ne pouvais pas laisser entre ses mains un objet aussi précieux que l'unique exemplaire de l'édition de Lambert Pékart. Je suis entré par le corridor qui est au-dessus de la porte de la boutique. Je l'ai surpris dans son premier sommeil, je lui ai passé au cou une corde et je l'ai serrée à l'aide d'un gilet; ensuite j'ai pris le tome qu'il se voyait dispersé. Quand il a été mort, j'ai enfilé la corde et j'ai mis le feu à son lit.

— D. Mais puisque vous avez pour les livres une

de grande réputation, comment donc avec-vous pouvez répondre à l'accusation de l'assassin le moyen d'un livre ?

« R. D'abord il n'avait rien de bien bien. J'avais coté tout ce qu'il avait de précieux !

« R. Avec-vous bien l'argent de Paris ?

« R. Moi, prendre de l'argent ! Est-ce que je suis un voleur ? »

Après ces vœux, le tibia du fiscal était facile, et il requit que don Vincent fut condamné à la peine de mort.

Un avocat présenta la défense de l'accusé. Il soutint que jamais un accusé ne devait être condamné sur ses simples déclarations, et qu'enfin il ne restait pas de preuve dans la cause, les livres trouvés chez Vincent provenant peut-être d'une autre source que celle qu'on leur attribuait.

Le fiscal fit observer qu'en ne connaissant qu'un seul exemplaire du livre imprimé par Lambert Peltart en 1482. Mais l'avocat démontra, en représentant le catalogue de je ne sais quel libraire de Paris, qu'il y avait en France un autre exemplaire de cet ouvrage. Il en tira logiquement la conclusion que s'il en existait un second, il avait pu s'en trouver un troisième.

« Cette défense eut peu de succès, et les aléas

condamneront don Vincente à la peine du garrot. Pendant la plaidoirie de son avocat, Vincente, qui avait jusqu-là gardé un calme imperturbable, se mit à pleurer. Alors l'alcade lui adressa la parole :

« Kafia, Vincente, vous commencerez donc à comprendre toute l'étendue de votre faute ? »

« VINCENTE. Ah ! seigneur alcade, mon erreur était grossière... »

« L'ALCADE. Il vous est encore possible d'implorer la clémence de notre auguste régente. »

« VINCENTE. Ah ! si vous sachiez comme je suis malheureux ! »

« L'ALCADE. Si la justice humaine doit être inflexible, il est une autre justice dont la clémence est impuissable, et le repentir est toujours nécessaire. »

« VINCENTE. Ah ! seigneur alcade, mon repentir n'est pas unique ! »

Ceci est emprunté mot pour mot à la *Gazette des tribunaux*, qui fit sténographier le procès de don Vincente à la cour de Barcelone. Il y a de cela plus de vingt ans. Dieu sait ce qui s'est passé chez nous depuis vingt ans. Eh bien, il n'y a pas d'année où le souvenir de ce bibliomane acharné ne nous revienne en mémoire. Il nous semble, en ce moment, que nous voyons ce vieillard attaché à son livre, à

la larme d'Harpagon lui même, quand il a ventrissé sa cassette, il pleure, il se recrie, il se lamenta, il a des paroles sublimes, celle-ci par exemple : « *Le livre est la gloire de Dieu !* » Et quand enfin le bonheur l'attache au poceau de la guêrotte, il s'inquiète encore de ses livres beaucoup plus que de son bien. Ah ! l'homme étrange ! ah ! la cruelle et terrible passion ! Qu'elle est digne de pitié, peut être même de pitié ! Mais, dites-vous, ces dix hommes immortels ?... Eh oui ! ces dix hommes, de nous guérir, nous le malheureux amateur de Bible, l'infortuné docteur lachet, ce vieux chrétien, ce vieux savant, ce vieux Saxon, pour un exemplaire de la *Biblia* ! qu'il vous ait rends tôt ou tard, à en-voir le condamner à la prison, à la haine publique, au déshonneur éternel ! Le traiterez-vous comme s'il eût volé de l'argent, dans quelque trame infâme, avec des filous subalternes, pour acheter des rapiers aux marquises de marais lins ?

Libérée de gens et de rage
 Plus : Fils de sa chair,
 Tu n'as pas de devoirs,
 Et ta indignation me agreste.

« Pleurant de joie, le vieux dit : Fils de mon âme, ta douleur n'est la douleur (devenir), et ta indignation me charme ! »

Ici il y eut un froil dans le dialogue. On eût dit que ces honnêtes gens descendirent dans leur propre conscience, et pâlisserent en voyant le péché de leur parole.

— Mais bah! s'écria Valon (*Pillon et prêcheur*, ça rimaît autrefois), il n'est pas encore bien démontré, malgré le mauvais sort de ce bon Vincent, qu'un voleur de livres soit un voleur tout comme un autre. Il a quelque chose en sa main, qui lui vaut une certaine indulgence. Prendre un livre est un moins grand péché que de dire du mal de son prochain, disait Jean Cruest, natif d'Audilly en Bassigny, à trois heures de Langres. C'était un grand aristotélicien, et, ce qui est pire, un grand emprunteur à ne jamais rendre. André Tinquon, natif de Fontenay-le-Comte en Poitou, avait dérobé aux religieux de Préfontaine les *Épîtres de Cicéron*, publiées pour la première fois par Pierre Victor, et comme on le menaçait de le faire pendre : — Oh! bien, dit-il, j'avais le bon de Cicéron; et puis, mon frère, on ne fait pas pendre un brave homme qui a fait un douze ans douze enfants et douze tonnes de foin.

Que de livres volés avaient la bibliothèque de Sureau, de Montreuil, de Chapelain, de Ménage, de Malaga et Chausser, Saumaise et Pinchonne,

de Colletier, de Pelletier ! On diable voulez-vous qu'ils prennent de l'argent pour acheter des livres ? Voulez-vous que je vous raconte, à ce sujet, une agréable aventure ? Milord Galloway, marquis de Ravigny, avait recueilli dans sa maison le célèbre Saurin, dont il avait fait une façon d'aumônier. Saurin, ardent et jeune, avait emprunté à son protecteur un très-bel exemplaire de la Bible qui porte à juste titre le nom d'*Ariar Montmorency*, on l'appelle aussi la Bible d'*Aucous* ou de *Planton*, qui l'a imprimée. Or l'exemplaire était superbe, et fermé par des serrures de pierres fines.

— Prends garde à ma Bible, disait lord Galloway. — Monseigneur, je vous la rapporte... après avoir converti une Esther de dix-huit ans. Huit jours après le marquis de Ravigny, qui avait la goutte, redemande à Saurin si la conversion d'Esther est achevée. — Oui, monseigneur, mais la belle a pris les serrures pour s'en faire des serruches-courtes !...

Parmi les valeurs de livres, mais celui-là sans doute était un voleur innocent, nous comptons Diderot lui-même. On a retrouvé dans ses papiers, récemment découverts, la note que voici :

«... Comment je connus le petit Chose³ ah ! vraiment, je n'en sais rien. Un soir que je revenais en mon logis, rêvant « je ne sais quoi, le petit Chose se

mit à me suivre avec une admiration très-grande, mais, surtout par vanité, mais aussi par bienveillance, je fis connaissance avec lui, et je le quittai en lui disant : Au revoir. Quatre ou cinq jours après je le rencontrai, et voyant que j'étais un peu fatigué (c'est un tour que me fait souvent ce maudit asthme), il m'offrit son bras et me ramena à mon troisième étage. Une autre fois, ma femme étant de bonne humeur, j'amenai le petit Chose à dîner. Il fut gai et de bon sens; puis, comme il jouait de la basse de viole, et même assez bien, ma fille à son tour l'adapta pour l'accompagner, lorsqu'elle jouait au clavier.

— Ainsi le voilà de la famille, et sans que j'eusse besoin de les lui dire, il devint les petits chagrins, les peines secrètes qui nous agitent sans cesse et sans fin, nous entre les fineturs de livres. Bref, je me fis bien vite au petit Chose, et l'ayant toujours sous la main, je le consultais à tout propos. Qui le croirait? il avait réponse à toutes les questions, et mieux encore, on me voyait patnager dans cette mer éternelle qu'on appelle l'*Encyclopédie*, il me tendit souvent la perche. Un jour il me dit : — Pourquoi donc avez-vous négligé de parler de Jean Corbin, l'auteur de l'*Étrange chrétien*? C'était un sociète de bonne race, et les lecteurs

de Pologne et d'Allemagne n'ont pas été contents de votre ouïe. Le soir même, il m'apparut dans un bel insoloïe l'Écriture chrétienne. Un autre jour, étant venu à parler de la Préface de d'Alambert : — M. d'Alambert, a-t-il dit le petit Chose, a fait une belle préface, mais n'avez-vous donc jamais lu la préface du président de Thou en tête de son Histoire, la préface de Casaubon, éditeur de Polybe, et surtout la préface de Calvin à son Justification chrétienne ? Or voilà des œuvres parfaites. Ce Calvin était un dandy de votre espèce, il avait seulement plus que vous l'esprit agréable et subtil. La belle reine de Navarre ne pouvait pas se passer de son Calvin. Il était jeune alors, ce grand caenné des hérétiques ; plus tard, il devenait sévère. . . . Et le lendemain il m'apparut le livre de Calvin, aux armes du cardinal de Tournon. C'est par le petit Chose aussi que je suis devenu propriétaire de la *Bibliothèque de Phodius*, qui était un grand schismatique en même temps que grand savant, excellent géomètre, bon poète, orateur véhément, capitaine des gardes de l'impératrice Irène, ambassadeur en Perse et secrétaire d'Etat. — Calébi, saluez que vous, me disait le petit Chose, ait achevé l'*Encyclopédie*, ayant touché aux affaires humaines, dont vous ne savez pas le premier mot.

« Une autre fois qu'il m'évita suit à l'imprimerie, où je me débattaïs comme un bœuf double contre mon imprimeur, qui, disait-il, ne voulait pas aller à la Bastille pour des sottises tels que nous étions. — Ne valait-il pas de beaux athées! s'exclama le petit Cloze. A peine s'ils ont entendu parler de Napoléon Lucilio Varini, professeur d'athéisme aux écoles de Toulouse. On s'est par le bretteur vif en l'an de grâce 1819, et comme, avant de l'encenser, on le voulait persuader qu'il eût à demander pardon au roi, à la justice, à Dieu lui-même, il répondit que les opinions religieuses n'avaient rien à faire avec la majesté royale, qu'il ne croyait pas en Dieu, et qu'il envoyait la justice à tous les diables. C'était un homme. Il se perdit par l'aveur de la femme d'un sénateur, et pour avoir mené de front sa doctrine et sa passion. La dame, qui d'abord le trouvait à son goût, s'apporta de ses blasphèmes et le donna au parlement de Toulouse. Alors, monsieur Diderot, laissez-vous bien de ne pas trop prêcher qu'on vous verra chez mademoiselle Voland.

« Il avait déjà tous mes secrets, que je ne savais même pas son vrai nom. Du reste, on eût dit qu'il connaissait tous les secrets de ce bas monde. Avec quelle admiration il parlait de Grégoire, l'éloquent et l'hyppocrite Grégoire, dont le Pape eût fait un

saint, si l'on n'eût pas découvert que sa pitié était un leurre et son livre un mensonge. Ah! l'habile homme, éblouissant, insipide, et cachant si profondément sa doctrine, qu'il fallut vaigi aux meilleurs théologiens de Padoue et de Ferrare pour comprendre enfin que dans ce fameux *Traité de l'âme* était caché un péripatétisme incorrigible. Il alla voir le Tasse, et le consolait dans sa prison. C'est une bonne action qui lui sera comptée. Il ne mourut pas sur le bûcher, il mourut de la peste. On l'enferma dans un tombeau sur lequel était écrit : *C'est ici mon repos* ; ici tout est fini. On ne s'aperçut que plus tard que c'était l'épître d'un athée. Et le lendemain de cette dissertation qu'on avoit loupée, j'étois vain pour enlever ma plume ! *Alte tota jacet Diogenes.*

« Je ne saurois raconter tous les services que me rendit le petit Chose, et tous les livres qu'il ajoutoit chaque jour à ma bibliothèque. A ma dernière fête il m'a donné, dans une reliure de La Guesne, les *Contes d'Eutrapel*, gentilhomme breton (Rennes, 1565), suivis des *Entremetiers* de ce même Eutrapel, un bon disciple de Rabelais. Ajoutez qu'il étoit plein de bonnes histoires ; celles-ci par exemple : Un bonhomme de conseiller disoit à Marignan de la cour : « Marignan, j'aime à abuser volontiers l'auteur de ce livre, qui m'a paru

sans danger tant il est enivré par lui, mais puisque le bon sens n'a rien à faire, il vaut mieux que notre homme soit pendu.

« C'est un petit Glane que je dois ce beau rayon et resplendissant des Chénopées de la Table ronde, le Bonheur de la Rose, le Précoforest, l'Amour de Gaudy et le Chevalier du Soleil.

« Il avait beaucoup de ressemblance avec ce brave Aristotele, c'est-à-dire un homme habile à faire ce qui est louable, et le panegyriste de tous les gens de mérite. Enfin que vous dirai-je? Il était consulté même pour tous mes petits livres, et il se facha tout rouge à la lecture des *Soyez indifférents* : — Monsieur, me disait-il, vous n'avez pas le droit de vous jouer ainsi des bonnes mœurs. De plus habiles que vous ont été déshonorés pour ces *joies* de mauvais goût. Et je restais six semaines sans le revoir. S'il n'eût pas mes petits livres, il n'eût guère mes pardons : — Au moins, disait-il, s'ils étaient agréables! Et comme exemple excellent d'un paradoxe bien fait, il voulait me démontrer que Pythagore de l'île de Samos était un curue déchaussé. — Oui, disait-il, un curue. Il vivait chastement avec ses disciples, il parlait par énigmes et métaphores, il avait l'air d'un d'obéissance, il allait pieds nus, il vivait de peu.

On trouve son nom dans un livre antérieur : *Des splendeurs du Carnaval*.

« Cependant j'avais bien pu m'inspéquer de sa magnificence. Evidemment, il était pauvre et veuf de hère, il était aveugle de lui-même et que dis-je ! Henri IV : Ça n'est tout est gris en dehors, barbe grise, jaquette grise, cheveux gris, mais tout le reste est d'or — Je veux servir enfin, dis-je au petit Chose, en vous allant, d'où vous venez, qui vous êtes, ou vous avez pris encore en route, pour mon article *Superstition*, ces livres de si belle apparence au dehors : *La douce école et la saine fronde des seigneurs du Haut*, *Le petit pistolet de poche qui tire contre les hérétiques*, *Le fusil de la platitude avec l'allumette de l'amour de Dieu* ? D'en veut enfin est la-quarto qui porte le nom de M. Arnould. *Specimens morales chrétiennes et diaboliques* ? A chacun de ses présents j'entrevois un mystère, une suite de dangers, une complexité qui pouvait me déshonorer.

« Cependant le petit Chose restait calme, il avait mis à sa colonne, il cherchait à le comprendre : — Oh là là, dis-je enfin, quelle mouche vous pique, et qu'avez-vous fait de votre philosophie ? En tout cas, quoi de plus simple ? Ignorant comme vous l'étes, plein de hâte et toujours en retard, j'ai

pensé que moi seul je pourrais vous venir en aide, et j'ai pris ces livres pour vous les apporter. — Comment? que dis-tu, malheureux? Tu as pris tous ces livres? Dis-moi même, ta les as volés pour me les apporter? — Volés, serait le mot, mon cher Diderot, si je les avais pris pour mon propre compte, ou si du moins ils étaient utiles à leur propriétaire. Mais voici tantôt quatre années que le propriétaire n'en est entré dans sa bibliothèque, et certainement j'espérais que tant de science inutile profiterait mieux vos mains. Quoi de plus juste et de plus sensé?

« Son sang-froid me déconcertait. Je n'aurais pu lui imaginer tant d'honnête perversité. Cet homme ingrat, qui n'avait pas même un manteau pour se couvrir, avait dérobé une valeur de cinq cents louis, à la seule intention de me fournir les matériaux que je n'avais pas. J'étais furieux... et touché jusqu'au fond de l'âme. — Ah! malheureux... Mais, hé, voyons, mon cher ami, tâchons de nous reconnaître et de sortir de ce mauvais pas! Je suis à grosses gouttes, j'avais la fièvre... et certains martyrs parlent de la sérénité des tourmens!

« Quand je fus un peu remis : — Vous avez fait, dis-je au petit Chose, une action bien coupable. Allons tout de suite à la réparation. Vous reporterez demain, où vous les avez pris, ces livres-ci,

puis les autres. Il faut qu'en six semaines tout soit rendu à sa place, à ce prix seulement je pourrai vous pardonner. — Monsieur Diderot, reprit le petit Chose, à cette heure et que vous demandez est impossible. Ces livres appartenaient à l'abbé de Gatenot, chanoine de Notre-Dame de Paris. J'étais son secrétaire et son lecteur, il est mort d'apoplexie, la bibliothèque est sous scellé.... — Tu t'en d'ici, misérable! Et du même pas je fus consulter le bon sens de d'Alembert. — Vous avez raison, me dit-il, de vous inquiéter. Cet abbé Gatenot était un ardent théologien, mais grand franc-tireur, et qui plus d'une fois a donné l'*Encyclopédie* et ses démons. Cependant je vais m'informer, et je vous dirai demain le résultat de mes informations. Le lendemain ce fut d'Alembert qui me révéla.... Tu dis! me dit-il, monsieur l'honneur à la conscience, vous vous rassurez facilement.... Vous faites bien. Je connais l'histoire du chanoine. Allez-y. Soyez éloquent, faites-vous pardonner.... »

Ici s'arrêtait la note de Diderot. Quelle était la dame, et comment il se fit pardonner? On n'en sait rien; mais son pardon fut si complet, qu'il garda les livres du petit Chose, et qu'il fit du petit Chose son bibliothécaire jusqu'à l'heure où la grande Catherine acheta les livres de Denis Diderot, moyennant

tant trois cents roubles de rente viagère, et lui fit payer quarante ans d'avance sur sa pension.

L'ACROÛTE. — Aux bibliophiles présents et à venir, salut! Que ces terribles histoires, mes frères, vous soient une leçon, d'abord d'acheter vos livres, et surtout de les bien garder. Je voudrais citer fidèlement la préface du *Paradis perdu* du bon Scarron : « Qui s'en moquera, me fera dépit; qui en rira, me fera honneur, qui l'approuvera, me fera grâce; qui l'achètera, me fera plaisir; qui empêchera qu'on ne l'achète, me fera tort; qui pensera en soi-même, sans le dire à personne, que je suis un mauvais poète, me fera justice; qui dira mieux, fera une chose facile; qui vaudra ce livre pour beau, en fera une injuste; enfin qui songe à ses affaires, sans se mêler des miennes, fait son devoir. »

Mais la citation manqua son effet. On vit alors Pierre de Corne qui pâlissait et rougissait. Il voulait parler, il n'avait guère. — Je pourrais bien vous dire une histoire, mais elle est un peu vive, et ces dames se fâcheraient. Les dames ayant indiqué d'un signe de tête qu'elles ne se fâcheraient pas, Pierre de Corne reprit en ces termes : « Il y avait naturellement sous le ministère de M. de Chabrol un péti-

nier nommé Gaspard Lengollet, homme de bonne

humour, sans dans tout le quartier, et même de l'hôtel du ministre. Il importunait de très-jolies chamois, dont plusieurs se sont recourues dans le recueil de Manropas. Il possédait de surcroît une très-belle femme, et la dame avait attiré les regards de M. le maître d'hôtel, qui s'appelait Langollet. Et tant et tant madame Langollet regarda M. Langollet, qu'il finit par obtenir un rendez-vous pour le soir de tel jour futur. Cependant la dame hésitait encore, et M. Langollet : — Rassurez-vous, lui dit-il, ma toute belle, ce n'est pas pour rien dans la bouche du duc de Choiseul. Puis, sans dire son secret, il s'éloigna. Bientôt dans l'hôtel, son premier soin fut de prier M. le comte de lui donner une lettre de cachet au nom du duc Langollet, « chausseur très-digne », qui vient encore d'écrire une chanson contre madame de Pompadour. « S'il est vrai que les petits présents entretiennent l'amitié, il n'y avait pas en ce temps-là de plus petit présent qu'une lettre du petit cachet du roi. Donc, la lettre fut faite et confiée aux soins d'un valet, mais bonnette homme, appelé M. Tapin.

L'heure du rendez-vous étant venue, arriva le monsieur chez la dame; ils eurent de bon cœur d'une si bonne force, et déjà ils se mettaient à

table en buvant du meilleur, lorsqu'on frappa : *Au nom du Roi !* La porte s'ouvrit, et M. Tapin, la main sur l'épaule du maître d'hôtel : *Au nom du Roi je vous arrête !* Alors le monsieur de courut et de répondre à l'officier : — Monsieur certainement se trompe ; il vient ici pour chercher le pâtissier Langelet, mais je suis le maître d'hôtel Langelet. — Langelet, Langelet, reprit M. Tapin, nous connaissons toutes ces subtilités. Mais vous convenez, n'est-ce pas, que je viens prendre un pâtissier pour le conduire à la Bastille ? — Oui, monsieur l'officier, reprit la dame en baissant les yeux. — Eh bien, madame, qui donc est le pâtissier ? C'est celui qui couche avec la pâtissière. Allez, monsieur Langelet ou Langelet, suivez-moi.

Le lendemain, M. Tapin racontait cette aventure au ministre. Celui-ci devait vingt mille écus à son maître d'hôtel ; il fut très-content de le mettre à l'ambre, ou il l'oublia quatre ou cinq ans. *

Les convives hésitèrent un instant pour avoir s'ils applaudiraient au récit de Pierre de Cerny ; mais les dames ayant daigné sourire, et la glace étant brisée, chacun se trouva consolé. Tant l'espèce humaine est variable ! une histoire la fait pleurer, un bon mot la met en joie.

Les dames étant sorties les premières : — Saven-

vous, demanda maître Socrus-Camus, qui donc a comparé la bibliothèque au temple de Jupiter, où tous les dieux s'étaient donné rendez-vous? — Je n'en sais rien, répondit Quirinus. D'ailleurs, la comparaison ne veut pas qu'on en recherche l'auteur. Mais je vous dirai volontiers comment se complète définitivement cette collection de tous les dieux de l'univers. Un jour le grand prêtre étant à colliger tous les habitants de son temple, il entendit à la porte un bruit insaisi. Il ouvre, et soudain le dieu Pot se glisse dans le Panthéon. Désormais, pas un dieu n'y veut plus entrer.

Nous placerons ici, ne sachant plus à quelle journée il appartient, ce joli récit de VILLEN : — Certes, messieurs, une histoire heureuse et tant soit peu ne sera pas mal venue après vos récits de sue et de corde. Écoutez la même. Il n'y a pas longtemps que je lus dans la *Bibliothèque curieuse*, publiée en Hanovre aux frais de Guillaume Schmid, une histoire qui se rattache à la description de la ville de Rome par Bartholomé Marliani.

Bartholomé était un jeune homme, d'une insatiable avidité de tout voir. Il avait vu et désiré les principaux monuments de Rome, sans obtenir la permission de visiter la vigne et les jardins du cardinal Barberini, lorsqu'un jour il se faufila dans

une société d'Anglais à qui leur ambassadeur avait obtenu du prince une carte d'entrée. Voilà Martin bien content. Il n'avait jamais rêvé, dans un si petit espace, une si grande variété de chefs-d'œuvre : obélisques, colonnes, statues, autels antiques, tombeaux, bustes, fragments, débris, toute chose en bel ordre. À peine si quelques-uns des Anglais jetaient un coup d'œil distrait sur ces miracles. Ils pouvaient rester quatre heures en ce beau lieu, au bout d'une heure, ils pressaient craint de cet illustre musée, et Bartholomé était un disciple. Comme il passait devant un massif de vieux arbres, il se cacha dans cette ombre épaisse, et bientôt après, voyant les portes se reformer : Bon, se dit-il, j'en ai pour jusqu'à demain ! Alors le voilà qui de suite en toute hâte : ornements, décors, desquisses, inscriptions, tout ce qui se présente à sa vue. À peine le jour achevé, la lune, écartant les nuages, fit resplendir ce beau lieu de lumières et d'ombre, et l'habile dessinateur eut tout le loisir nécessaire à reproduire l'ensemble, après avoir copié les détails. Il fit, cette nuit-là, une belle œuvre, et Dieu sait s'il se félicitait de cette aimable solitude, au bruit des eaux jaillissantes, au frais parfum de toutes les fleurs d'Italie !

Enfin il s'endormit, quand parut le jour. Mais à

peut il est devenu une heure ou deux, il fut réveillé par un bruit confus, un murmure de voix et des refrains de chansons. Il pensa d'abord qu'il était le jouet d'un songe, et c'est à peine s'il avait ouvert les yeux. Le palais était en fête, et les habitants réveillés par ces musiques insaisissables descendaient du palais dans le jardin par un vaste parterre de marbre. O vision ! Bartholomée assistait au petit lever de monseigneur le cardinal. Il marchait entouré des plus belles femmes, dans tout l'appareil matériel de leur aimante beauté¹. C'était comme un Décembre joyeux vêtu de flammes de toutes couleurs qui laissaient quet elles un bruit d'armes.

Le cardinal tenait à la main un gros bouquet de fleurs que mademoiselle Fausque avait fleuché avec elle pour Sa Seigneurie. Un page turbané faisait scintiller sur les cordes d'or, à touches d'ivoire, une exquisite chanochette, et tout ce beau monde allait, prenant l'air du matin, et dans toutes les nouvelles de la nuit passée. Certes, monseigneur se croyait bien seul avec ses dames favorites, qui portaient les plus beaux noms de Rome, et pas une qui ne se crût seigneurant à l'abri des échardes. Les

¹ *Autrefois on distinguait quelques musiciens, choisis par leurs maîtres, et quelques autres les autres les autres.*

violettes roses s'élevaient d'algues. Les gais des voiliers hâtaient des rames sèches. La table du déjeuner se dressait par enchantement sur les bords du lac, entourée d'écuyers, le cygne accourait dans l'eau profonde, et inclinant sa tête. Au sud il levait brillamment les vases d'or et d'argent sculptés par les petits-fils de Collin, le linge était couvert de fleurs brodées par la main des fées, le vin d'or pétillait dans le cristal; des écorces légères posaient sur leurs têtes sérieuses les plus beaux fruits de la terre, ou la pêche et le raisin mûrissaient leurs couleurs parfumées. Enchantement!

Or, jadis de l'épousante et de la colère de ce prince de l'Eglise, au milieu de ces honnêtes, de ces merveilleux, quand il découvrit l'humble artiste, qui déjà regardait la reine, comme il avait copié tout le reste! Les princes de l'Eglise ne voulaient pas qu'on les dérange, et celui-là, le propre arveu du Pape, était facile à lever. Le malheureux! distrait, il courra dans les échets du château Saint-Angé. En ce moment l'artiste, à genoux, faisait de la Paupérite une image si ressemblante, avec tant de bonne grâce d'elléit au cardinal, que celui-ci : — Hévié-toi, dit-il, mange et bois avec nous; tu t'y chapperas, libras, par une porte dérobée. Et si jamais tu racontes la vision

de ce motif..... — Je dirai, monseigneur, repôt l'artiste, que j'ai fait un beau riva!

Il n'en dit pas davantage, et poursuivait avec plus d'ardeur que jamais la publication de ses *Antiquités romaines*. Le livre achevé, il y représentait sur le frontispice un génie sous lequel se cache un serpent. S. E. le cardinal Barberini en accepta la dédicace et la paya en médailles d'or.

— Vous auriez bien fait, repôt SAINT-GERAIN, qui était un rustre et pédant, puisque vous citez les *Contes de Boccace*, de donner son vrai titre au livre : *Décameron* (*Deca sapia*), les dix jours, les dix nouvelles; il n'y en a pas davantage, et les autres sont ajoutées. Le *Boccace de Florence* (1535, in-quarto) représente un beau livre, ingénieux, charmant. On pourrait aussi posséder la belle petite édition ornée du privilège de Henri II, roi de France, et grand ami de ces galanteries. Cette édition est dédiée, à bon droit : « A très-haute et très-illustre princesse Marguerite de France, sœur unique du Roy, royne de Navarre, duchesse d'Alençon... »

Elle valait bien mademoiselle Fauspinoie, et chantait de plus belles chansons dans ses beaux jours.

SIXIÈME JOURNÉE.

M. BERNARD. — Je voudrais, puisque'il fut le plus beau temps du monde, que nous fussions un peu moins tristes. On ne peut pas toujours s'apitoyer sur la misère des écoliers et des artistes. Le petit drama enchante qui se passe au milieu des jardins Barberies nous a fait plaisir à tous, justement parce que tout est beau qui finit bien. Ces histoires d'autrefois, je les aime aussi... les histoires d'aujourd'hui me conviennent davantage. Nous avons, nous aussi, nos héros, mais, Dieu soit loué! nos martyrs sont moins nombreux. On ne les a jamais, que je sache, un martyr de M. Foullet de Courbes! Il a été cependant vole bien souvent. Comme il trébuchait, pau bonheur, un beau matin, son adorable *le Fantôme*, il trouva qu'il lui manquait ses belles images, signées d'un nom populaire et charmant. Jugez de sa surprise! Il interroge en vain ses souvenirs... Le voilà donc tout chagrin, menant une vie austère, et tête à murir. Au bout de six mois de ces tortures, il apprend que les dessins qu'il pleurait sont officieusement encadrés, et

descendit la chambre de son voleur. Quelle nuit il a passée ! que de projets dans sa tête indignée ! Il se leva de très-bonne heure, et à peine qu'il eut ouvert la porte de son detestable, il entra. Il trouva un homme endormi, du conseil de l'innocence. Il vit ses dents encadrées, et, sans mot dire, il les décrocha et puis s'en va, trop heureux que le portier n'ait pas crié : Au voleur !

— Votre histoire, reprit Auguste Saint-Claire, m'a rappelé ces deux ou trois lignes des tablettes d'un bonhomme qui écrivait volontiers une annuée ses aventures de chaque jour :

« Le 18^e décembre 1672 les voleurs et larcous ont osé de nuit à ma maison et ont dérobé environ cent pavs (pavés) de fromage et plus, et aussi bien deux douzaines de fort beaux livres avecq de belles liçoires et bon nombre de belles images; ils ont croché la serrure de toutes cles, et les voisins réveillés par ce bruit inaccoutumé les ont entendus porter depuis 12 heures jusqu'à 2 heures du matin et ont crié au larcin, enfin par nous pavez. Que Dieu nous garde de plus grand perdre. Ainsi va-t-il. Amen. »

Il regrettait un peu plus ses fromages que ses livres. C'était un assez bon ménager que madame la duchesse de Berry. Nous parlons d'hier. Ma-

dans tout mis en gage, pour trop-peu d'argent, chez le Lombard, des livres remplis de belles histoires avec de belles images : les *Heures de Henri II et de Catherine de Médicis*, — Les *exercises de piété d'Anne d'Autriche*, — un petit volume en maroquin enrichi d'or émaillé, peintures de Jean Clouet. A l'heure où le Mont de piété réclamait son argent, Madame envoya ses livres aux commissaires-priseurs de Paris ! Le livre d'Heures du roi Henri II s'est vendu cinquante mille francs, au milieu de l'émotion universelle. Il s'y trouva une craque qui n'a pas servi tant de fois. On ne le met pas en gage, et quand il est en gage, on le prête à tout prix.

Les livres qui accompagnaient celui-là étaient tous de grande valeur. Le *Livre de Chère de Gueslin Plébur*, payé cinq mille francs par M. de Quinquannas, — *L'Abbe Charlier*, — *la Vie et la Passion de Notre-Seigneur*, — les *Heures latines*,

adjugés à M. Capé, le grand artiste reboute. De beaux prix! de belles œuvres! Les princes, quels qu'ils soient, sont faits pour les acheter, mais pas pour les vendre.

— Je me rappelle aussi, répète M. Gruze, un grand ami de M. Peillet de Couches, cet autographe de saint Paul en post-scriptum : *Je vous salue, etc.*, de son propre sein, moi, *Paul*. C'est le mot arroy dans toutes nos lettres d'écrire à lui.

— Contraint, jeune homme, repète M. de la Courbe, on dit que ce précieux cabinet vous est offert paternellement. Donnons quelques-unes de ses plus grandes raretés.

Gruze. — Choisir dans ces rituels serait difficile : autographes de l'Égypte, autographes chinois, japonais, arabes. Tous savent, monneur, mieux que moi, que les artistes du Céleste Empire commencent les colonnes par le haut et les dirigent de droite à gauche; les Japonais en sens inverse, en commençant aussi par le haut; les Arabes, de bas en haut. L'écriture persépolitaine est tracée de gauche à droite. Au commencement les Grecs écrivaient, comme le font aujourd'hui les Arabes et les Turcs, de droite à gauche. Ils pratiquèrent ensuite, par une sorte de transition, une disposition paternelle des caractères,

consistant à faire sillonner et serpegner les lignes en zigzag sans s'interrompre, et l'on finissait par le côté opposé à celui par lequel on avait commencé. Cette écriture s'appelait *doustrophédon*, de deux mots qui signifient : comme tournent les bœufs. On abandonna ce genre d'écriture dix ans ou cinquante cinquante ans avant notre ère, pour écrire horizontalement de gauche à droite, ainsi qu'on le fait aujourd'hui chez tous les Occidentaux.

De ces *Égyptiens*, le temps n'a pas respecté une seule lettre d'amour. En revanche, l'Égypte nous a transmis bien des lettres fanchées, celle-ci entre autres, déposée au musée égyptien du Louvre :

« Semprounthes à Panouclon, mon frère, salut.
 « Je t'ai envoyé le corps de Sengou, ma sœur,
 « emballé, avec une étiquette au cou, par Tha-
 « lis, fils d'Hérou, dans un bateau qui lui appar-
 « tient. Le port est payé en entier. Il y a le signe
 « des élanques : c'est une momie que le *hadjé* t'ap-
 « porte. Son nom est écrit sur son ventre. Je souhaite,
 « mon frère, que tout vous aille bien. L'an III,
 « le II de thoth. »

Si j'avais le choix dans les autographes de l'anti-
 quité, la Grèce aurait mes préférences. Elle était
 féconde en beaux esprits, en belles personnes,
 la grâce et l'ornement de la cité de Minerve,

venant qu'on fincure et en liasses d'autographes.

Ah! les douces passions, le loisir, les esclaves chargés de tous les emplois de la vie domestique, et tant de fêtes, d'élégances, de coquetterie, de folles amours, voilà bien des motifs à s'occuper, au jour le jour, ces petits billets que chacun garde. Au temps de Périclès seulement, comptez donc que de belles liasses : Aspasia et Sapho, Myrtilis et Corinna, Rhodope et Phryné, sans oublier la reine des élégances, Lamé! Les amateurs devraient beaucoup pour posséder dans leur collection quelques lignes de ces mains charmantes. Le temps a dévoré ces deux maîtresses de l'antiquité athénienne. Il n'a guère plus respecté l'écriture des Romains, maîtres du monde. Hélas! de tant de lettres écrites par Ciceron, qu'une trouverait un vestige? Et pourtant, il était entouré d'esclaves lettrés, il avait pour son fournisseur Titus Pomponius Atticus, son ami, qui vendait bel et bien, à tant venant, des livres et des gladiateurs.

M. Feuilleton de Carthes a beaucoup parlé de ces lettres de Ciceron, et en passant veut la peine qu'on le rappelle :

« À Dieu ne plaise, dit-il, que je veuille faire le savant : rien ne me conviendrait moins. Mais je ne saurais m'abstenir, pour mon sujet même, d'in-

sister sur cette correspondance de Cæcilius, on l'on-
 mit en pleines archives historiques : révélation ab-
 solument et simplement du plus éloquent des Romains.
 Maître de la gloire des lettres, il n'était pas
 homme à préférer la gloire du bien dire à l'honneur
 du bien faire. Comme Socrate et Démosthène, il
 mourut par amour pour les lois de son pays. Esprit
 universel et fécond, même dans la familiarité de
 ses lettres, il parle de philosophie avec la même
 liberté que sous les ombrages de Tusculum, près
 de la statue de Platon. Sa correspondance est elle
 le parfum littéraire de l'Asie et son œuvre,
 avec l'austérité de Platon, les intérêts, les luttes,
 les gloires, les périls de cette terrible époque toute
 retentissante des noms de Marius et de Sylla. C'était
 l'honneur ou Pompée reculant les bornes de l'empire;
 ou Verrès et Cælius tombèrent sous l'éloquence;
 ou Caton se donna la mort, ou les tribuns abdi-
 quèrent entre les mains du grand César; ou César,
 s'égarant du message de l'égalité sociale, con-
 fusant la liberté, où le lâche Octave devint le dieu
 Auguste. »

Cependant les auteurs possédaient leurs caractères
 d'autographes : le même Atrius, la femme de
 Xerxès, cataloguait un recueil d'autographes. Ap-
 plications de Téou, péripatéticiens plus bibliophile que

philosophe, un dier de Strabon, homme riche qui vivait au commencement du premier siècle avant notre ère, se glorifiait des manuscrits d'Aristote et de Théophraste, par lui achetés des héritiers d'un certain Nolos, qui les avait longtemps laissés pourrir dans une cave, à Scepis en Troade.

Dans sa lettre à Maecr., sur la manière de travailler de Plin le Jeune, Plin le Jeune raconte que son oncle avait pu vendre quatre cent mille sesterces (84,000 fr. de notre monnaie), à Lucius Laetinius, ses nombreux registres autographes, composés de morceaux choisis. Ils n'étaient pas alors aussi nombreux qu'ils le furent à sa mort.

Parmi les anciens, curieux de lettres autographes et de manuscrits, n'omettons pas le fameux asclépiète Laetinius d'Antioche. Il vient d'apprendre qu'on se dispose à vendre dans Athènes une *Iliade* et une *Odyssée* d'une « prodigieuse antiquité ». Vite il presse un ami pour qu'il les lui achète. L'acquisition faite, il envoie en remerciement une belle *Iliade*, moins vieille il est vrai, mais très-correcte. Il apprend ensuite qu'on a mis en vente un exemplaire de l'*Odyssée* qui semble contemporain d'*Homère*, il en commande l'achat à son ami Philothéus. Mais un jour il s'oublie et le poète, on ne le lui rend pas : il faut voir comme cet asclépiète curieux

se fiche. Quelles navrantes douleurs! quelles plumes éloquentes!

En fait d'autographes, messieurs, rendons toute justice aux Chinois. Du plus lettré au moins lettré, de tout le respect absolu du papier écrit, du papier imprimé. Pour ces vieux peuples lettrés, l'écriture et l'impression sont d'inspiration divine, — il ne se sertent que de papier blanc pour les objets de leur commerce. Au contraire ici, chez nous, qu'une feuille soit chargée de caractères, elle devient un objet de soufflers, elle sert aux plus vils usages, et voici trente-cinq millions d'hommes qui n'ont pour emploi que de salir ou déchirer la feuille imprimée. Haine à l'écriture! haine à l'impression! Nous les changeons de milliers de toutes couleurs, de maculations de toute espèce. En Chine, au contraire, un feuillet imprimé d'une noble tenture est un présent inappréciable, un mot de la main impériale est une gloire. Après avoir signé leur traité de commerce avec notre ambassadeur, M. de Lagrenée, les négociateurs chinois offrirent aux secrétaires de l'ambassade une pièce de vers, et, de leur côté, pour ne pas être en reste avec tant de courtoisie, messieurs les quasi-poètes de notre ambassade composèrent pour messieurs les Chinois un distique qui n'a pas dû laisser au Céleste Em-

par une grande idée de notre talent poétique. Ils ne sont cependant pas trop mauvais, ces vers français... pour des vers d'ambassadeur :

So voyons pas engra, chet lian, malgre l'esper,
 De moy chousant dous nations
 Des libertes, des sentes, du avoer, de la gent,
 Des grins et des peusses.

Puis gallement fait voler engra l'esperance,
 Vos dourours cote, brillante, adente;
 Et moi, vous avez fait mon chage, je pense,
 Quand vous m'avez levent Chamon.

— D'où il suit, messieurs, reprit Querruets, que la passion du collectionneur est de toutes les passions la plus rare et la plus chèrement payée. Celui-ci, en traversant tous les jours la place Vendôme pour se rendre au ministère de la justice ou il est employé, ramasse une collection de plus de cent espèces de monnaies, de médailles, fleurettes et petites herbes qui viraient sur les murs ou poussaient entre les pavés; et quelle fête il se faisait d'en publier le catalogue sous ce titre, qui aurait semblé un peu singulier en botanique : *Flore de la place Vendôme*. Celui-là remplit son vaste hôtel d'une collection d'œufs de tous les oiseaux du monde connu. Cet autre rassemble les diadèmes et les profanes, et l'un

comprendra qu'il a bien de la honte; son voisin, plus humble encore, se contente de collectionner des prospectus. Tel s'occupe à réunir des timbres-poste, et tel autre des feuillets de papier timbré : compléments, cartes de visite, menus de dîners, billets de mariage et billets d'enterrement, autant de collections diverses. Je connais une collection d'affiches de 1838 seulement. Il y a la dedans des noms d'hommes devenus tout-puissants. Oh! que ces grands hommes seraient étonnés d'examiner si l'on réunissait leurs affiches!

Parlons aussi (pour mémoire) des collections de pamphlets politiques et autres collections de même nature. Les collections de notes de factures et de cartes de marchands, de billets et affiches de fêtes publiques, de théâtre, de concert et de bal, ne sont pas rares. Une série d'affiches du théâtre de Bruxelles, rassemblée depuis 1814 par M. Martin Roijns, a été vendue aux enchères en 1836. Henry Boer, l'un de l'illustre maître Meyndoor, avait accumulé des affiches de spectacle et de concert de Berlin. Parmi les brevets d'académies ou de sociétés savantes, parmi les billets d'un de à des associations de bienfaisance, de gastrocramie ou de claret, parmi les cartes de bal et de comédie de société, de concert et de soupers fins, on compte

à plaisir de charmants objets d'art. En Angleterre, ils étaient composés et gravés par William Hogarth, ou gravés d'après Cipriani par Bartolozzi. Un autre collectionneur, en 1733, quand les tombeaux de nos rois, qui devaient se élever à l'abri de ces forêts au fond des cavernes de Saint-Denis, devinrent le jouet d'une populace effrénable, s'était composé un cabinet vraiment royal de noblesseuses dépouilles d'assements, de couronnes, de sceptres, de quenouilles royales, de mitres, de lambrequins et de heaumes des Valois, des Bourbon.

Celui-ci posséda encore la tête du terrible cardinal de Richelieu; volontiers il l'eût rendue à la famille du cardinal, mais cette illustre famille ne s'en fut pas inquiétée. Enfin, il y a dix mille ans seulement, avec assez peu de cérémonie et de très-long discours, la tête du cardinal fut restituée à son tombeau. Mais, telle est l'ignorance dont nous nous honorons aujourd'hui, que pas un de ces seigneurs ne s'en souvint de cette admirable et terrible épitaphe du cardinal de Richelieu...

Ici, maître TILAS prenant la parole : — On n'en finit pas, dit-il, avec toutes les fantaisies des collectionneurs. Pour eux, du valisme au grotesque il n'y a qu'un pas. Les voyageurs de toute nation visitaient, dans une des salles de la Belgique,

une collection innombrable de boutons, remontant à peu près à une centaine d'années. Le curieux qui l'avait formée l'avait exposé en 1843, au profit des pauvres, dans les bâtiments de l'Université de Gand. C'était beaucoup plus piquant et varié qu'on ne le suppose. En effet, un docteur noble, la famille des petits-maitres et des élégants avait poussé jusqu'à une extravagance si étrange le luxe des boutons, que les chausseurs du temps ont écrit leur blason. Non content de les porter de la grandeur d'un den de six livres en acier travaillé, en maille, en vermeil de Milan, en laques précieux et même en diamant, comme dans sa jeunesse le grand Frédéric se portait sur tout ses habillements, comme le comte d'Arcoïa portait un habit brodé de pierres, les petits-maitres se servaient du minuscule et de l'excellence, telle garniture montait à des prix féroces.

C'étaient les portraits de beautés célèbres, ou les doux Gémeaux, ou des statues antiques, ou les métamorphoses des dieux. Surtout que le goût se fut porté vers ce détail de toilette, on vit un prince abîmé se fier des boutons d'autant de petites maîtres, sans en dessein plus exact à ses vœux-vœux. Le pieux prêtre évêque Elégant se mit de la partie, et fit des boutons à double détente.

Où vit-on ne se présente au Palais-Royal et faire hausser les yeux les plus hardis... sur ces boutons décolorés se voyaient les routes de Grénoir et les inquiétudes de l'Artiste.

Tout est possible, et c'est à nous de choisir. Je vous félicite un livre. — Et vous faites bien, reprit Saint-Germain. Le livre est le vrai maître. Le véritable paradis est au centre obscur, dans la rue des Deux-Enfants, voisine du Palais-Royal.

Une croisée est moins sombre, et les prisons se pourraient ouvrir d'une porte plus agréable. On respire, en ce lieu des mille et une délices, une agréable odeur de vieux saint, de vieux sing et de vieilles tanneries. Une demi-douzaine de chandelles éclairant à peine ce théâtre ouvert aux plus violentes délices qui aient jamais possédé les âmes intelligentes. Là, plus qu'ailleurs du monde tout, ce lumineux tapis vert qui est chaque année un texte insupportable à tant de violentes déclamations, l'on cède à longs flots, sans arrêt et sans compte, en échange de quelques feuillets gothiques. De sept heures du soir à onze heures, il se passe en ce champ clos des batailles sans précédent plus formidables que toutes les batailles de l'Iliade et de l'Énéide. Ce sont des triomphes, des défaites et des surprises à l'infini!

Que de batailles célèbres, à commencer seulement par le comte de Labédoyère, à finir par le brave des braves M. Besset, en cette même salle Sylvestre, aujourd'hui remplacée, à côté et par les tentes splendides de l'hôtel des communis-capitaines. Pendant tout un mois, le comte Labédoyère a posé dans la salle Sylvestre Gress et Trepas, et peut vous donner une idée approchée de tout de farces, voici l'histoire du numéro 1 du présent catalogue. Il s'agit de la Bible en douze volumes ornée de dessins de Marillier (1789-1804). Elle s'est vendue 720 francs (broché) à un jeune Trepas très-chaud et très-riche, qui commençait à porter un grand discord dans le camp des Grecs. À ces 720 francs le même acquiescent ajoute un baril de 2,000 francs pour les trois cents dessins originaux de cette même Bible. Ajoutez la somme indispensable à l'habillage de ces douze beaux et vastes in-quarto, par Beaumont, vous arriverez facilement à la somme de sept mille francs pour cette Bible unique de Marillier.

Le *Nouveau Testament* de M. Didot, en cinq volumes in-quarto, provenant de la vente Beaumont, se d'avait été vendu 1,640 francs; ce beau livre, orné de cent douze dessins originaux

de Moreau le jeune, est adjugé au prix de 1,200 fr. à M. Capé, relieur de manuscrits le duc d'Angoulême. — A 650 francs le savant M. Brunet expose en sa splendide collection l'*Histoire de Picardie et du Noyonnais Provençal*, qui appartenait à M. de Barc et que Dussacq a relié. Au prix de 4,000 francs, le *Dictionnaire romain*, qui s'était vendu 800 francs à la vente Lavallière, a été relié en un livre double.

Le *Belfon* de l'Imprimerie royale, avec toutes les suites de Buffon et de Lacépède, en cinquante-six volumes in-quarto, reliés par Borellet, avec toutes sortes de ligures apocryphes, à 1,200 francs. Il se serait vendu trois ou quatre mille francs au siècle dernier, avant que M. Planchon eût publié la nouvelle édition des œuvres de Buffon.

Les vingt-cinq dessins de Moreau pour la Fontaine, 1,620 francs, et ce qui fait honneur à notre école des illustrateurs modernes, les douze charmantes aigles du regrettable Tony Johannot, consacrées aux merveilles Clément de la Fontaine, ont atteint à la somme ronde : 1,000 francs.

De même Tony Johannot, quatre dessins pour le roman de Fielding, 500 francs. — Les dessins de Murilloz bon de prix : les dessins du *Paysage imaginaire*, 519 francs. — Les cent vingt dessins du

même artiste pour les *Contes des fées*, 815 francs. — Les seize-vingt-seize dessins pour les œuvres de l'abbé Prévost, 1,105 francs. Tout cela était rare, exquis, et venait de la vente Renouard.

Les grands ouvrages à figures, les Galeries, les très-grands papiers en général, ne se sont pas vendus à des prix aussi exagérés que ces aimables petites choses; ainsi les trois tomes grand in-folio de la *Galerie des peintures françaises*, de Lehoup, exemplaire unique, ont à peine atteint le prix de 700 francs. — Le *Boileau*, avec les figures de Bernard Picard en très-grand papier, n'a été vendu que 500 francs. Ce livre était pourtant l'honneur des beaux livres, et celui de la vente Labédoyère. C'était l'exemplaire de Mac Carthy, à cette vente illustre, il s'était payé 2,105 francs.

C'est à peu près aujourd'hui le prix d'un beau *Boileau* de François Juste ou d'Étienne Dolet, qui, dans les temps heureux, se payait 3 ou 6 francs. Qui le croient? le grand *Monstre* de Pierre Didot, en papier vélin broché, 1,450 francs! — Les figures de Maillart pour le *Donat* —, 600 francs. Il est vrai que la teinte est décolorée. — Les *Contes de la Phantasie*, édition des premiers généraux (1702), treizième exemplaire, mais avec les illustrations modernes de M. de Coligny sur les plats, 750 francs

Qui le voulait? qui le voulait? la *Jérusalem délivrée*, traduction de le Beau, avec les vigns de ses originaux de Barbier, 100 francs! — Mais une des plus fortes extravagances et les plus dignes d'envie, c'est le *Daphné et Clélie*, du Regent (1718), en condition charmante, il est vrai, et dans une reliure exceptionnelle de Padeloup, coûtant 1,210 francs à M. Salomon Rothschild contre un bibliophile trop ardent, M. Deffense, lequel, comme ficher de consolation, s'est donné pour 20 francs un exemplaire en reliure moderne du *Perseus* de 1781, sur papier de Hollande! Il y a des gens heureux à bon marché.

Aurions-nous, s'il vous plaît, à cette superbe folie, au fameux numéro 1624 : les *Mélie et ses Nuits*, six volumes reliés en maroquin par Bannout, et adjugés au prix archifou de 1,500 fr. ! *De la chose, parce que c'est absurde...* et parce que je l'ai vu.

Mais lorsque enfin, après tant de péripéties, tant de palpitations de tous ces cœurs de bibliophiles voués à l'hypertrophie, est arrivé le solennel numéro 1625, je voudrais être un homme Bogaert autant que Berper, un poète comme Lemaître ou Théophile Gautier, un penseur du la force de M. Villain, pour désirer les *Parcels*, la curio-

ais, l'attention et la passion de tous ces hommes atteints de cette monomanie ardente. Ils avaient là, les cheveux hérissés, le feu dans les yeux, bouche béante et silencieux (tout beau leurs ossements). Le monde en ce moment pouvait croire... Sur les routes du monde ils auraient saisi de leurs deux mains regards le fameux numéro 1023¹. Il s'agissait de l'*Abolour*, manuscrit de Jarry, en lettres hiéroglyphes, cinquante feuillets encadrés d'or.

Ce précieux livre appartenait au surintendant Fouquet, dont il porte les armes et l'enseigne. Il avait été vendu à Paris, en 1885, 2,000 francs par les héritiers du prince Galitzin; il était celui par le Gouern, c'est-à-dire, Eli bien, je me souviens deux jusqu'à mon dernier jour de l'heure éclatante entre toutes en l'*Abolour* fut apporté sur la table des ventes par un de nos plus savants bibliophiles, qui le tenait dans ses deux mains, tremblantes d'une indolite émotion. Deux acolytes, dignes sous-servants d'un pareil grand prince, portaient de chaque côté les deux pans de son habit. À l'aspect du livre, l'assemblée entière se leva et battit des mains dans un choc électrique. Il ne fallut guère moins de quatre ou cinq minutes pour remettre au repos ces âmes surexcitées. À la fin le combat commença.

Ce furent d'abord des escarmouches légères, des

cendants d'avant-garde : à trois mille, à quatre et cinq mille, à six et sept mille francs! C'était pour rien, et nous levions les épaules de pitié. Mais, au-delà de huit mille francs, la chose nous devenait sérieuse, et le silence se doublait.... Adossé à cent mille vingt-cinq francs d'impôt le contribuable-païeur... D'un coup sec de son marteau d'ivoire, il mit un terme à tout d'ingénierie.

Et le soleil se leva, facile de consolation!

— Vous n'en êtes pas connu, reprit M. Augereau, le membre assis du Conseil, un très-gaillard homme appelé M. de la Baricte. Il venait de front les trois grandes passions : l'antiquaire, l'ivrogne, l'autographe. Il a laissé de nombreux livres à la bibliothèque de Nantes, où il avait été receveur général. Sa collection d'autographes était considérable et très-curieuse. Abd-el-Kader y était; M. de Lamoultière; mademoiselle Clémence était près de Colli; Jean-Jacques Rousseau ne désignait pas le voisinage de l'abbé Coqueret. Il y avait une lettre de madame Coqueret, la veuve du célèbre helléniste, assassiné sur son propre domaine, — une lettre de Rahel Levin, pour laquelle nous donnerions volontiers tout le reste. Sur ces précieux fragments d'une authenticité certaine, il était presque impossible de se pas-

reconnait en ses entres le caractère du personnage.

On le voit d'un coup d'œil tel qu'il était, ambifluant, galant homme, avare ou désintéressé, médisant ou superbe. « Avec un mot je le ferai pendre », disait un fauteur crimineliste au service du cardinal de Richelieu. Aujourd'hui nous disons : « Avec un mot je te déclare honnête homme, ou je dis : Tu es un coquin » ; à la solennité de un parole, dans le plus simple billet, je reconnais Chateaubriand, à la sobriété de son discours, je reconnais son père, l'habitant solennel du château de Combourg (7 juin 1785). « Entendez-vous d'être (*Messieurs d'outre-tombe*) marcher dans la nuit le soir pour de Combourg ? » Cet homme, en faisant entrer un sien parent qui a mal tourné, et qui ne se peut pas pour appeler mentir son cousin un *sublime* ou *confiant* c'est Alexandre Duval, auteur dramatique, un des écrivains les plus mécontents du dix-neuvième siècle. Au premier mot que je vais lire, je reconnais que la lettre est d'un préfet de l'Empereur ou d'un sujet de Louis XVIII, je sais tout de suite si le noble dont voici l'écriture est un général à la retraite, ou s'il écrit à la tête d'une armée. En temps de guerre, en temps de paix, dans les jours de proscription, aux heures pacifiques, non-seulement le style et

l'écrivain, mais l'encre et le papier, différent. Ce vieux papier sent la gloire ou la prison, le temple ou l'échafaud. — Il vient de la rue, il en a le sonnet, il a traversé le boulevard, il en a gardé le parfum. En même temps, quelle fraîcheur dans ces tas de fragments! Voici le masque de Ximenes, un poète qui s'appelait silencieusement de dessus des portes non-croisées. Voici une infamie sur laquelle, à vingt ans, nous nous verserions bien des larmes. Louise-Françoise-Éléonore de Warren, baronne de Warren. À son nom seul, et sans ouvrir cette lettre insérée à Chambéry, dans cette humble maison que J. J. Rousseau a décrite (15 mai 1756), nous sommes convaincus que cette lettre est une révolte, une stupeur, une grâce, une honte, et justement il s'agit dans cette lettre de madame de Warren recommandant un jeune homme appelé Fabre. Il veut étudier l'art de lier le lin, et comme madame de Warren, selon son habitude, a fait les premiers traits de l'auto-critique, elle demande au directeur de la fondation une place à sa table pour son protégé Fabre.

Entendez-vous cependant ces cris, ces gémissements, ce pêle-mêle de l'esprit? Je le crois bien, vous vingt lettres de Voltaire, un demi-dieu. Cette fois encore il défend son argent, il défend sa gloire.

Il en veut à ses maîtres créanciers autant qu'à Fréron; malheur à qui l'attaque, et malheur à qui oublie un instant de payer ce qu'il doit à Voltaire. Il emploie heureusement sa vieillesse à cultiver la terre, à défricher des marais, il se sert avec succès du serreau, de la herche et du van cythère; il bâtit une église, il est bien de ses curés et de ses vassaux, qui ne haïent ni Fréron, ni Palmar, ni Pompadour; il paie le vingtième trois mois d'avance; il vous dira qu'un homme qui fait lever cinq épis de blé ou il n'en croissait qu'un seul, rend plus de services à l'État qu'un poète et même un faiseur de feuilles. Il ignore comment on saute le Pont-Neuf, comment on noue le de l'argent pour l'en de dettes FMI, et il est aussi embarrassé de trouver des bras pour cultiver la terre dans son pays de Gex que M. Bergey, le ministre de la marine, à trouver des flottes. - Je plains tendrement ma chère patrie, mais ma chère patrie a fait tant de sottises, que je lève les yeux au Ciel quand tout le monde lève les épaules. »

Quel charme à retourner toutes ces choses, et comme ce Voltaire vous ramène de la prose du marquis de Nivernais, des vers du marquis de Villette, le *Fibulle française* et des jolis-battus de M. Vaurin.

Plus loin, l'académicien, M. Aignan, poète lyrique de l'Académie française, demande à l'empereur Napoléon une place de *refecteur*, qui n'est pas récompensée avec celle d'aide des *convives*. Ce d'Alphonsille, un poète, un digne descendant de Canillacres, parle de mangaille à Géraud de la Reprière, rédacteur du *Journal des Gourmands*. D'Alenbert se fâche contre Jean-Jacques Rousseau, et cette fois il n'a pas tout à fait tort : « *Encore un coup de collier pour la plume caprice* : Une page intérieurement et couverte de l'écriture de Madame la Dauphine. Dans un moment d'oblivion, cette auguste princesse a copié de sa main une romance sur la mort du comte Louis de la Rochejaquelein, et des couplets de M. de Laurentie, un des plus fervens soutiens et des plus dévoués de la cause royaliste. Plus loin Sophie Arnould, mesdiantre, implure de son *Parade* (*Mélieux Arnould!*) l'auteur d'un *francœur* qu'elle a connu dans ses jours de triomphe et de fortune. Elle était bien insolente, au temps jadis; elle était tout à fait la cyprie qui chante au milieu du blé qui pousse, et qui chante à tout venant; maintenant elle se lamente et supplie :

*En priant de la pitié
Quelque grain pour subvenir*

Que de misères ! que d'abandons ! Toutes les lettres de mademoiselle Claron, étant vieilles, sont écrites sur cette note désolante. Un autre héros des fites passées, un esprit, une flûte, Remonchais, pauvre, exilé, perdu de dettes, dévoué, raconte à son ami Rémond qu'il porte depuis huit ans la même redingote, et (c'est pire) depuis huit jours la même chemise ! Chose étrange, maintenant (il y en a tant dans ces lettres), le général Berton, le conspirateur de Saumur, fusillé à Poitiers en 1822 pour avoir proclamé l'Empire et l'Empereur, demandant au comte de Damas, en 1844, *l'insigne de chevalier du Lis, et la permission de le porter* ! Pris de cela-là, M. de Bourrienne, secrétaire intime de l'Empereur, et plus tard ministre de Louis XVIII, demande la place d'ambassadeur en Portugal. Le général de Boigne remercie l'Académie royale de Suède, qui a bien voulu en faire un académicien. François de Baupard, contre-amiral, se débat contre le dilemme que voici : Le gouvernement, pour prix de ses services d'écrit, lui a décoré une aune d'honneur, mais le préfet du Gard lui défend de la porter !

— Je crois, il n'y a pas longtemps, reprit M. Damas, en homme exact et qui compte avec soi-même, les prix d'adjudication de cette vente la

Jarrotte, ils continueraient tout au casquepoint. Le va-et-vient de l'estime publique ne tourne tout entier dans ces pais, qui ne sont pas de pure insularité. — Le pape Pie VII qui se plaignait durement des violences dant en l'assemblée, à 225 francs. — La signature de Molière sur un acte notarié, 300 francs. — Le Molière de M. de Tiémont, au bas d'une page où il s'agissait de comédie, n'a été vendu que 450 francs. — L'Empereur à Marie-Louise, une lettre écrite en 1820, et qui n'a pas été remise à son adresse, 1,200 francs? — Le Richelieu, 540 francs. — Le Racine, 490 francs. — Une signature de Richelieu au roi Louis XIII, pour le commandeur du claque de son ducal, 750 francs. — Que voulez-vous? Robespierre à Saint-Jean, 250 francs. — Quelques lignes de mademoiselle Robespierre au bas d'un portrait de son frère, 112 francs! — Et le pauvre Simon, l'orientaliste des hautes-œuvres de ces messieurs, qui ne s'est vendu que 10 francs!

Voilà-vous une preuve authentique du nouveau prix des autographes? Voici une lettre du Père Jean Suffren, commandeur de la Reine, racontant comment la Reine et le Roi se sont réconciliés, s'étant vendue 4 francs à la vente de M. l'abbé Launay, curé de Saint-Laurent; à ladite vente la Jarrotte, elle a

seul acquiescer à 140 francs, dix francs de plus qu'une charmante épître adressée au Roi par madame de Pompadour. Une petite lettre, un simple billet de la Reine à madame la princesse de Lamballe, avec un bonjour de M. le Dauphin... 700 francs. A la bonne heure! on n'est pas impunément chez nous une reine, un martyr, un esclave à coups de pied le secrétaire Simon! 700 francs, c'est pour rien. Les lettres du roi Louis-Philippe ont aussi beaucoup gagné; en voici une de sa très-belle et de sa très-ferme dédicace, à 145 francs. — Missillon, 185 francs. — Mazarin, 122 francs. — Une perle, une grâce, une amable mesurette, une des plus jolies fables de la Fontaine : *Le Ferme Ferme*, adjugée à 300 francs! Inédite, son libraire ne lui en eût pas donné ce pécule.

Plusieurs lettres galantes des maîtresses de M. le Regent : madame de Pompadour aux yeux gercadins, madame d'Argentan, couronnant le petit Carbone brun. Ça jase, ça monde-là, comme des pères bourgeois. Beaucoup de grâce et peu de vertu, beaucoup d'esprit et peu d'orthographe.

Saint-Germain. — On vous disait tout à l'heure l'empressement des amateurs à se rendre au salon de la croix ou se sont vendus si longtemps les plus beaux livres; je voudrais maintenant vous

donner aux lions approchant de la fin et de l'empressement des amateurs, aussitôt qu'un nouveau catalogue annonce à ces faibles : les *Cent histoires de Troie*, le *Beau our avengier*, le *Capitull*; le *Fillon*, le *Thersyphile*; le *Chronique du petit Arden de Sainte*, ou le *Portuguesol de 1552*; ou encore les *Cent Nouvelles nouvelles*, publiées par Antoine Vivard, libraire sur le pont Notre-Dame en 1486. À la seule annonce de ces merveilles, croûtes la joie et la terreur remplissant de treuhannes raisons que je pourrais dire : les femmes épouvantées de cette brèche à l'inamable fortune du foyer domestique, et les hommes effarés par cette immense nouveauté. Or plus la vente approche, et plus nos voisins font feu, comme on dit, des quatre pards.

La vente est au comptant, c'est la loi, c'estem le fait, jusqu'au jour où quelque bonceper intelligent ouvre un crédit aux amateurs de livres, pour leur venir en aide aux moments difficiles, et ceci, pour le dire en passant, étoit une spéculation téméraire et sans aucune chance de perte ou de profits. Donc... au comptant, c'est écrit... On ne s'agit jamais toutes les peines que coûtent pour la race humaine et pauvre des bibliophiles, ce mot entique : *Au comptant!*

Le poète, attiré par les grâces du mois d'avril naissant, s'étonne que la vente approche. — Or ça, se dit-il, finissons mon livre, achevons mon drame, si nous voulons acheter quelque chose à Tiedeman! Le médecin, pour la même cause, se hâte de guérir son malade, l'avocat arrive enfin de demander la remise de sa cause; il plaide, il plaide à merveille, non plus pour l'argent qu'il attend de son client, mais pour certains recueils généalogiques des rois de France, qu'il veut bien acheter. Que de vocaux! que de rachats! de politesses et de perennances! Le neveu se rappelle (ou soupçonne-t-il?) que c'était il y a huit jours la fête de son bon oncle, et il lui porte un compliment en vers! Il y a des mairies qui permettent à leur femme de lever deux robes chez le marchand, à condition qu'il leur sera permis d'acheter les *Abéges de Pierre Giquère*, ou les *Biographies d'Amour*, gravés par Albert Flamen. Plus d'un petit capitaliste accourt à la Bourse en toute hâte, affirmant qu'il a entendu dire que le Crédit mobilier était en hausse, et il vend... des moulins. Un autre, avec malice, veut de faire un barbare, achète en secret cinquante Lyon, dans l'espoir que ces cinquante Lyon le mèneront au *Génon d'Amsterdam de 1825*. C'est une suite au camp des amateurs de livres, on ne dort plus, on

mange à peine, enfin les notes les plus fortes se combient devant M. le commissaire-général.

Reiné dans son arène, et mystérieux comme un des sphans de Sébastopol, très-étonné de se voir à la porte des Tailloires, le militaire Peller dresse en triste secret la liste de ses achats. M. Labitte, une des gloires du quai Voltaire, autrefois professeur de rhétorique et d'histoire aujourd'hui, se promet de suivre à la piste Eschyle, Euripide et Sophocle; son vieux France est un amateur des brins de la Révolution, comme Aubry se glisse en tapinois dans la foule, et se tient coi, sensible au *fourmen-lou* dans son costume. Au grand galop de ses chevaux secourt le fils de Crésus. Grosse harmonie, sa vieille bouppelante pleine de poches pareilles à des goéffres, couterait tout à l'heure et s'élancera à un plant accourant! Allant et venant, semblable au hôte qui tient sa poêle, admirez, s'il vous plaît, ce jeune homme à l'air martial, c'est Apollon bouppante. Il a fait du quai Voltaire son *Lacrotte*, et du pont Neuf son portique d'Octavie. Il est redoutable aux plus braves schecteurs, il est redouté des plus balades, il a trouvé... des nouvelles qui ont desopéré M. Barbon, l'athéophile, et qui auraient fait honneur à Ménage, à M. Hoc, desopé d'Armand, à M. Camart, au Père Lelong.

N'oublions pas le bon qu'on ne peut deviner, ce terrible Pierre Desclamps. N'oublions pas ces deux flans du format in-quarto qui s'avancent, à droite, à gauche, et font semblant de ne pas se voir : MM. Charvay et Laverdet (mort depuis, laissant une excellente réputation de science et de bonne foi); ces deux-là méprisent les livres imprimés, l'imprimerie leur fait pitié; ils sont, l'un et l'autre, amateurs d'autographes. L'un comme les appelle et les attire. Ils donneraient le *Grandes monarchies de France*, composé par Claude de Seyneset en l'an mil cinq cent dix-neuf, le *Chronique de Glémore, roy des Français*, et de sa très-affectionnée épouse, madame certain Redegonde. Laverdet et Charvay ! Ils donneraient le *Poème des guerres*, composé par le feu roy Léopoldissime de se nom, avec du Singère des Augustins, marquis et guesseur de la merveille décisive théodolénienne, pour une lettre de la main de madame de Sévigné, pour une page inédite de Voltaire.

Ainsi, dans ces premiers huit jours du mois de Marie, au même catalogue... à reprois d'arracher le papier sans pitié devait livrer au feu... des co-chiens une page de Bossuet, une signature de Jean Calvin le brilleur, une ligne de Charles IX l'équateur!... Il y avait aussi du Fieschi, du François

de Sales, du La Rochefoucauld, du Louis XIV, enfin deux lettres en latin de Philippe Mélancthon, dont Beaumont avait fait un si bon portrait dans son *Histoire des Variétés*. — Sur tout, et voilà ce qui attirait nos deux camarades, le susdit catalogue (« songe ! ») annonçait une lettre inédite de Napoléon Bonaparte, général en chef de l'armée d'Italie. Et voilà en *H* de la République une si admirable.

Pièce curieuseignée : *Salut et respect, Bonaparte, adressé au citoyen Delormeur, président du Directoire exécutif* : J'avais chargé le citoyen Bureau d'instruire le Directoire exécutif de mon mariage avec la citoyenne Tascher Brachmann, la confiance que m'a montrée le Directoire dans toutes les circonstances me fait un devoir de l'instruire de toutes mes actions, c'est un nouveau lien qui m'attache à la patrie, c'est un gage de plus de ma ferme résolution de ne mourir de salut que dans la République. »

Certes, cette lettre convenait fort au susdit Beaumont, qui l'eût ajoutée à ses autres lettres d'amour, et de l'amour le plus brûlant, adressées par le général Bonaparte, nous avons presque dit le sous-lieutenant Bonaparte, à la dame de ses pensées. Cela brûle, et l'on pourrait croire au premier feuillet

de cette correspondance incendiaire l'épigraphie des lettres de Miloban à Sophie : *Étoute tout entière a quitté Chypre et s'est mise en ses cœurs.*

Et plus l'heure avançait, plus le jour de la vente était proche, et plus arrivaient les commandes de toutes les parties de l'Europe. Il en venait du British Museum et de la place Royale, il en venait de Garmsey et de Stockholm, de Bruxelles et de Rome; il en venait, qu'il est dit de la Sicile et de Naples. Philadelphie et New-York en voulaient leur part, l'Allemagne réclamait la sienne.¹

Il se leva enfin, et surtout il se coucha, et descendit sauté, qui tenait ses cœurs émus, toutes ces âmes attentives! A huit heures fréquentes, après un dîner fait en toute hâte, vous eussiez vu toute cette foule à la porte de la salle Sylvestre! O quelle épouvante! hélas! quel étonnement! O dieux et déesses, quelle misère! La porte était fermée, et, par la fenêtre entr'ouverte, cette foule cailloteuse n'en voyait rien... qu'elle ne voyait rien! C'en était fait, semblables à un vol de crans d'été par un ciel leur malade, ces beaux livres catalogués, proclamés, annoncés, tant peints, avaient pris leur vol pour ne plus revenir! Ces poètes charmants, ces historiens des vieux âges, ces romanciers des belles époques, ces philosophes, ces coutumes,

ces goguenards, ces enchanteurs, ces charbonniers, ces prime-sautiers, ces fantaisistes, l'esprit léger, l'esprit gaillard... ils s'étaient dispersés; on ne les retrouvait plus dans le même ordre et sur les mêmes tablettes, ces chefs-d'œuvre de l'artiste et de l'ouvrier, ces copies des grands maîtres, ces axes et ces lances, ces gâchettes, ces plantes, ces prières chargées de peintures, ces miroirs changés en images, ces lettres sur lesquelles tant de mains passionnées et charmantcs avaient laissé leur empreinte et la trace de leur pensée, tout cela était parti. Dans l'intervallo, un plus riche, un plus habile, un plus heureux était venu qui avait emporté (ou emporté de cent quinze mille livres), ou grand triomphe, tous ces trésors.

Et vous voyez d'ici les douleurs, vous entendez les cris, les plaintes, les tristes écheassements, le triste retour de nous tous dans nos misères privées de cette aspiration. D'ici (d'ici! ce sont là de tes coups, Fortune!) nos livres avaient fait place aux nouveaux venus, nous avions délaissé (présomption ridicule!) certain petit coin de certaine tablette, ou le volume attendu devait briller tout à son aise. Hélas! vain espoir! chacun s'en revint la tête basse, en songeant, celui-ci à un monceau d'or qu'il a mis en gage, celui-là aux deux

plus d'argent qu'il s'est valé à lui-même, et ce troisième, un petit cheval qu'il a refusé à son fils unique! Ah! malheureux! malheureux! malheureux!

Non, jamais pareille description n'avait frappé les bibliophiles, les bibliolâtres et les bibliopâtres, depuis le jour où la ville de Rouen, qui n'en avait que faire, achetait à M. Leber, pour cent mille francs, sa collection de pamphlets, depuis le jour où M. Coquebert de Montbret donnait à sa ville natale trente beaux volumes qui représentaient cent trente mille publications des lettres latines, depuis le jour où le roi de Bavière donnait trois cent cinquante mille francs de la bibliothèque de M. Quatremère. Et que disons-nous? Nous sommes encore tout contents des coupes de la bibliothèque de M. Sympson, qui portait unguère (consolation glorieuse d'un grand exil!) pour s'ajouter aux livres incomparables d'un rare et abstrait collectionneur.

A ces mots, M. LE PRÉSIDENT DE VERTUEUX : En voilà bien assez pour un jour, messieurs, la séance est levée et les pairs ont assez lu.

SEPTIÈME JOURNÉE.

A la septième séance, il advint que, par hasard, M. DE LA GOSNIE eut les leçons de la prudence. Elle appartenait, comme tous les pouvoirs de ce bas monde, au premier occupant.

— Messieurs, dit-il, savez-vous que nous pourrions, à notre tour peut-être, la forme du dialogue, si elle est au maître Aristote et continuée par Cicéron? Je veux d'achever, en si-d à Leontides, trois livres des Orateurs, à la façon d'Aristote*, et j'imagine que nous ne saurions valoir un plus magnifique soutien. Quelle défection plus admissible de la part d'un maître : confiante par la ressemblance des œuvres? Comme il jugeait d'un mot les plus grands hommes! et qui de nous, sinon les historiens de profession, parlant de César, n'a cité cette belle parole de l'orateur romain s'adressant au personnage à Jules César :

*Miles habet ore ferient, sed caput quous et pectus : nec ulla
tra vulnus quous et tela constricta quous placent.*

Toutefois, prions garde à ne pas nous égarer

* Trois livres sans de Orateurs dialogues anciens, sous Aristides.

sur les traces de ce grand homme. Il s'écoulaient souvent de ce qu'il voulait dire et ne concluant pas volontiers. Dans ses dialogues *De la nature des dieux*, il rapporte une dispute entre Balbus, philosophe stoïcien, l'épicurien Valerius, et l'académicien Cotta. Chacun défend de son mieux son sentiment sur la doctrine de la Providence : le stoïcien la démontre, l'épicurien la réduit à néant, pendant que l'académicien, plein d'érudition, va de l'un à l'autre et ne conclut pas.

En un mot, revenons à notre proposition : que pour quelques jours tous-cens que rencontra en son chemin l'ecrivain, la plupart du temps il ne vit que ruine et misère. Le plus léger malentendu peut tout perdre, un mot malheusement vous rend à jamais ridicule. Que de science et de vertus, de complaisances sans, nous exigeons de plus simple bibliothécaire ! Il est vrai que c'est un si grand titre ! *Anastase le Bibliothécaire* ! autant vaudrait : saint Anastase. *Antoine le Bibliothécaire* ! autant vaudrait : le martyr Antoine, puisque l'Eglise ne canonise pas les martyrs. Un jour que le bibliothécaire Antoine était introduit dans la chambre du Pape, où l'on comptait une grosse somme : — Vous voyez, mon fils, lui dit le Souverain Pontife, que l'Eglise n'est plus dans le siècle où elle

disait : Je n'ai ni ce ni argent. — C'est vrai, Trés-Saint-Père, mais elle ne peut plus dire à l'exemple : Prends et lis! Au baléau! Marche et lève-toi!

— En revanche, il n'y a rien de plus sot et de plus dangereux, reprit M. LANGELET, qu'un bibliothécaire ignorant. Il y en avait un à Metz, qui recevant la visite d'un savant polonois, très-bon latiniste, lui répondit : Monsieur, pardonnez-moi, je ne sais pas un mot d'allemand. Ce même homme était convaincu que *Syncope* était un docteur en droit canon, pour son traité *De besseferis*, qu'il traduisait ainsi : *Traité des bessefers*! Il croyait que la Morée était le pays des Mores, un jour même il chercha sur la carte : la démocratie et l'aristocratie, entre la Delavrie et la Croasie. Rappelé-voici même cet autre amateur qui pensait *Andro* pour un voleur. *Andro* voulait dire un peuple, à savoir, les Androns, dans les Gaules. Il était le cousin germain de ce bon religieux qui baptisait les enfants : En nomme pêtre, fils et spiritus sancta, ce qui est en doute, un instant, les docteurs de la bonté d'un pareil baptême.

Un autre ignorant, c'était le fameux Baroclis, bibliothécaire du Saint-Siège apostolique. Il pensait le syriaque pour de l'hibern; il confond Origène, le philosophe stoïcien, avec Origène le naïf;

Macrobas de Naples avec le duc de Macédoine.

— Et que diriez-vous de Charlemagne, repart Saver-Gélan? Celui-là, certes, était un grand prince. Il a cependant placé la ville de Constantinople dans la Bulgarie, sachant qu'elle est dans la Thrace. Ainsi, saint Basile a bien descendu le Danube des Pyrénées. Saint Épiphanse a mis l'embouchure du Gange au détroit de Gibraltar. Sautaud, l'historien de Charles-Quint, a posé Chéron, ville de la Morée, pour Chéronée, ville de la Béotie. Et Virgile, en quatre vers dont voici le dernier :

Enthous et l'atet Rhenus propinquos campos.

Virgile, inspiré par Auguste, a supposé que Plarsole, ville de Thessalie, était voisine des champs de Philippe, dans la Macédoine, et qu'ainsi la plaine célèbre où tombèrent les derniers Romains, Brutes et Cassius, était voisine de Plarsole, célèbre par la défaite de Pompée et la victoire de César.

Dites-vous que l'Euxin est une porte en trois parties.

Disait Racine en son Africain. — Oui, j'en doute! c'était le grand Corde, sans s'occuper s'il troublait la représentation de *Africain*.

— Et que diriez-vous, monsieur le Professeur, de la traduction d'un moderne, à propos de César?

« Cœsar a remporté cinquante victoires »; les écrivains romains parlent, notre homme a traduit par : *il a combattu deux fois de la main gauche, ou une manche!* Or presque tous les historiens de Jules Cœsar ont écrit cet insigne contre-sens. Il fallait dire : « En quarante combats il n'a perdu que deux batailles. » *Quarante ans posthaci* veut dire, en effet : *perdre la bataille.*

— Alors, s'il est vrai qu'il en ait ainsi, et qu'un célèbre académicien d'autrefois ait pu les *Cyathœus* de Charlemagne pour les lui d'une Église dont Charlemagne était l'évêque, de quel droit reprocher à l'auteur de *L'Asie* son *lunus cardinal des uers?* comme si la longueur et le hasard étaient vices de pourpre ou même de l'Oréal!

Ainsi criait VIVANT, et de rire.

— Au fait, répliqua notre ami le PROFESSEUR DE macrologie, on trouverait dans Caëtan lui-même, et presque à la même page, dans le livre III *De officiis* le *Seruit romanis* qui n'a jamais séparé l'attribut de la conjonction. *Pitoyablement*, nous voudrions se fier à l'auteur des *deuementis de uer*, qu'à la *bonne fin du Seruit*!

¹ « Qui comparet uictorias a dignitate septuaginta, » et quelques lignes après : « Bonorum uictoriae filia quatuor bonorum. »

— Vous avez oublié, monsieur, reprit le bon DUBOIS, parmi tous ces bibliothécaires, un brave homme bien malheureux.

Peu d'existences littéraires ont été plus tristes que celle d'un certain Laurent BÉGER, bibliothécaire de l'électeur palatin en 1673. Cet électeur palatin, fatigué d'aimer trop longtemps son épouse légitime, la landgrave de Hesse, et se sentant très-épris de la baronne de Degenfeld, une fille d'honneur, se mit à consulter dans tous les livres de sa bibliothèque les passages des auteurs saints et profanes qui semblaient autoriser le divorce, ou tout au moins la pluralité des femmes. Il fut longtemps à ce travail. Il fallut chercher dans le *Trésorier* d'Academi, les *Actes Sacerdotaux*, les vingt tomes des *Conciles*, la grande *Bibliothèque des Pères*, les œuvres de Fouquet, la *Bibliothèque sacrée* pastifera du Rocaberti, et tous ces piliers des grandes bibliothèques. Enfin, le pauvre amoureux ayant achevé ce travail de géant, confia ses notes à son digne bibliothécaire Laurent BÉGER, avec ordre et prière d'en faire un *Traité de la polygamie*. Aussitôt Laurent BÉGER se mit à l'œuvre, et son livre étant achevé, comme il n'eût pas le signe de son nom, il se cachait sous le manteau de *Daphanias Arcerius*. Donc voici comme il s'y prit : il supposa qu'il

s'appelait Bèger, du mot *beyen*, qui signifie en allemand un *ave*. L'ave étant donné, il en fit un *sonnet*, comme il fit de son petit nom Laurent, *Daphnurus* (*diqen*), un *haïnet*. Mais qui diable eût été chercher sous ce haïnet, sous cet *ave*, en latin allemand, le pauvre Laurent Bèger?

Mais sous quelle mouche le piquait de signer, même en *coigne*, un livre si dangereux? En effet, eût que le livre est *publié* et *relé* en *velin*, des mains mystérieuses l'acheminaient aux principales librairies de l'Europe, et comme on le demandait pour rien, et que d'ailleurs il était bien *fin*, le *Traité de la polygamie* eût bientôt trouvé des lecteurs. Il en trouva surtout dans les Églises protestantes. Bossuet en a parlé dans un célèbre et très-éloquent *Discours des variations*. Mieux encore : le landgrave de Hesse, aussitôt qu'il comprit que le livre avait des sectateurs, franchit le pas, et se faisant protestant, fit entrer par un *divorce* sa maîtresse dans son lit. Pensez-vous au scandale ! Au même instant, les femmes et les filles crient leurs vœux l'instaurateur du *Traité de la polygamie*. En vain le landgrave eût voulu défendre son complice. Laurent Bèger s'enfuit à Rome, où il fut reçu par les Romains à coups d'*oliviers*. De Rome il écrivit en Allemagne, après avoir que la *compote* était *passée* ; il y trouva le

même indignation. La première femme du landgrave ayant appris que Daphnéus Arcurius avait osé se montrer sur la place publique, le fit rouer de coups. — Au moins, se disait le pauvre homme, la nouvelle landgrave et son mari auront-ils pitié de moi... Le landgrave et sa femme répondirent que s'il restait vingt-quatre heures dans leurs États de le faire pendre. Accablé de maux, il mourut sur le grand chemin. Les princes d'Allemagne firent brûler son livre par la main du bourreau. Le Parlement de Paris le condamnait en lui. A ces maux, on en fit une seconde édition sous ce titre attendu : *les Triomphes de la polygamie, Polygamie triomphante. La polygamie est un coup possible*, disait Molière en songeant à ce malheureux triomphant.

— Ces fautes misérables, repit ACHET SCOTCH-CASTE, que font les puissances de la terre aux victimes de bonne foi, m'ont toujours semblé de grossières inepties. Après que le célèbre Bodin ont démonté dans son livre, *De la République*, l'excellence de la loi subique, et que la royauté d'une femme est chose contenue à l'honneur des couronnes, Elizabeth, reine d'Angleterre, appela Bodin à sa cour. On n'allait pas vite à Londres, en ce temps-là, l'Octobre grandin, l'hiver venant de

toutes parts, Bodin attendait ses semences, dans une maigreine auberge, le bon plaisir de la reine. À la fin, il obtint son audience. Il arrive, il se prosterne, on le relève, et la reine, avec un soufflet de sa main couronnée — *Apprenez*, dit-elle, maître Bodin, que nous n'étés qu'un bodin. Il s'en revint comme il était venu, mais, depuis ce temps-là, il devint si grand républicain, qu'il emprunta désormais la prière de Thomas Howard, duc de Norfolk : au lieu de dire dans l'oraison dominicale : *Que votre règne arrive*, il disait : *notre république*. Le saint roi lui eût coché la bouche, et le roi fit tomber sa tête.

Puis on Couru, demandant la parole :

— Il me semble, dit-il, que voilà l'heure au jamais de conclure, à la façon non pas de Gerson, mais d'Aristote, qui était un plus grand logicien. Donc, il y avait dans Paris, en 1632, au plus beau moment du règne et de l'inauguration de Versailles naissant, quand les hommes et les femmes célébraient à l'encre les adulations de Louis XIV, un beau jeune homme appelé Claude le Petit, bien fait de sa personne, écrivant de jolis vers, et maintenant, un jour le jour, une heureuse vie entre le jeu et l'amour. Il était le fils d'un tailleur, et même il était connu de Poquelin le père, qui l'aimait parce

qu'il était jeune et gai. Malheureusement le jeune homme eut une dispute, et bel et bien sur son adversaire d'un coup d'épée. Un gentilhomme n'est pas mieux fait. Il prit la fuite, et de Rome à Madrid il mena la vie errante, abandonné à toutes les passions. Quand il eut son affaire apaisée, il revint dans Paris, se réconcilia avec son père, et malheureusement reprit le piano, employant dans ses nouvelles disputes tout ce qu'il avait appris dans ses voyages : le rire à propos de tout, le mépris des choses sérieuses, la satire des hommes, et le conseil aux gouvernements qui n'en demandent pas.

Le danger était grand, l'abîme était proche, on n'a jamais aimé les faiseurs de satires et de chansons. Si vous êtes, que ce soit à vos propres dépens. Cependant, de la ville à la cour, circulaient des satyres dignes de Bussy et de ses courtisans. Ceux-là qui étaient des gentilshommes très-bien appareillés, durs et paires, ou fils de maréchaux de France, n'avaient guère à redouter que la Bastille et le mécontentement du roi, mais un simple rimeur, fils d'artisan, s'il est pris, il est pendu. Claude le Petit se croyait si bien caché, que rien ne le troublait dans ses chansons.

Mais le jour de la Fête-Dieu, voilà que passe un grand appareil, sous un dais de mille louis d'or, la

procureur de l'église Saint-Louis, dans un quartier plein de forçats. Le vent chassait par une fenêtre restée ouverte, au cinquième étage, sous les toits, un bruissement des oliviers que recherchait M. le lieutenant criminel. Un prêtre intrépidement ramassait ce triste feuillet, et désignant du doigt la fenêtre, il eut un commencement de papier acoustique. La justice était prompte. Elle frappa à la porte mal formée, elle entra, elle s'empara à la fois du porte et de ses chansons. Hélas ! voilà Claude le Petit dans les prisons du Châtelet ! Ces prisons du Châtelet ont laissé un souvenir abominable. Elles étaient la plus horrible prison après la mort : elles mouraient.

Après d'un mois de ce supplice, le Petit, durement affaibli et convaincu du crime de lèse-majesté divine et humaine, était conduit au, en chemise et la corde au cou, par l'exécuteur de la haute justice, dans un tonnerren, au devant de la porte principale de Notre-Dame de Paris. Après l'annonce honorable, il était mené à la place de Grève, « on y avait le poing droit coupé, puis attaché à un poteau et bœuf vil avec son potage, et les condamnés jetés au vent ». Le livreur était battu et festoyé, au, de verges, et banni de la ville. Signé : DU Miroir, et plus bas : DE TILLOT.

— Cet horrible hasard qui livra Claude le Petit

au hâbler (c'est maintenant Villon qui parle) nous rappelle à la même époque, et dénoté par un accident tout semblable, un malheureux homme appelé Simon Morin. C'était un illuminé, quoique bas-Normand, qui possédait une très-belle écriture, et se fit verser public dans le chœur des Incurables. Là, il vivait de pain de charte et de réverie. Il devint amoureux de Jeanne Hostier, la bouquetière, une sensible et vaillante femme; il en eut des enfants, et ce petit monde était assez heureux, lorsque Morin s'en va d'écrire un livre intitulé : *Pensées de Morin*, comme on ditait : *les Pensées de Pascal*.

Les *Pensées* de Morin causèrent un certain scandale; et le lieutenant de police envoya prendre le nouveau saint Paul, prêchant une religion nouvelle à son profit. Morin put le faire à temps, et disparut avec sa famille dans l'île Notre-Dame, en quelque obscure maison où pas un ne songeait à le chercher. Deux ans après, par un soir d'hiver, le comestible Picard, revenant de chez un ami où il avait soupé, accompagné de son clerc et de son laquais, raconter un petit garçon, les cheveux bouclés, et tenant de sa main blême par le froid un bout de chandelle allumée, afin de s'éclairer dans la rue. Hélas! la chandelle, en guise de lanterne, était entourée de la première feuille du livre

excommunié, et l'on pouvait les distancier sur ce triste fait : *Pensée de Marin*. Il n'en fallut pas davantage au commissaire pour suivre à la piste ce malheureux. Le garçon, interrogé, répondit qu'il était en effet le fils du Moine; son père l'avait envoyé pour chercher un pain à crédit, mais il revenant les vases vides. — Eh bien, dit le commissaire, allez, vous n'avez rien. Ils périront dans le taudis du bonhomme. — Ah! lui dit le commissaire, ne craignez rien, j'ai le vas *Pensée*, et je les ais par cœur. Mais si vous avez quelque exemplaire à me céder, j'y mettrai le prix.

Toute l'édition, imprimée chez Claude Melet, au coin de la Bucherie, à l'enseigne des *Proches Étouffés*, était cachée au fond d'une cave. En vain Marin et sa femme et les deux enfants veulent se défendre. On le jette à la Bastille, on lui fait son procès; on le déclare hérétique et possesseur du diable : ses *Pensées* étant écrites contre toutes les lois et contre toute vertu. En conséquence, et vu l'énormité des crimes dont ledit Marin et ses exemplaires sont chargés, furent condamnés par M. le premier président de Lorraine (Jehan?) : Melet à l'amende honorable, sa librairie, la cave au feu, et ledit vil avec son livre : *Pensée de Marin* : ensemble ses droits et son procès, et les confrères

jetés aux vents. Quatre exécuteurs dudit Morin, conduits et attachés à la chaîne pour en voir la roue perpétuée comme fœpala dans ses galères.

Mais voilà ce qui est plus horrible. La jeune et vaillante épouse de Morin, la bouquardine à bonnet, a conduit au lieu d'exécution, battue de verges par l'exécuteur de la haute justice, flétri d'un fer chaud marqué de deux fleurs de lis, et liée à perpétuité avec Claude Morin son fils. — Avant d'aller à l'échafaud, le malheureux fut conduit dans la chambre de la question, déposé, torturé, interrogé. Au milieu des flammes il criait : — *Maria! Mon Dieu! faites-moi miséricorde!* Je vous demande pardon!

Qui de nous cependant, trouvant dans une voute un exemplaire des *Pensées de Morin*, refusait de lui donner l'hospitalité de sa maison?

— Quant à moi, dit BENOÎT, qui ne parlait guère, je puis vous dire une histoire authentique de la façon dont les livres étaient traités, même avant toute condamnation. M. le chancelier Séguier (et pourtant celui-là savait les livres, savaient tous ceux qu'il a lus) vit un jour entrer dans sa maison M. Scipion Duplex, historiographe de France, un écrivain qui certes n'était pas le dernier venu. — M. Duplex portait sous son bras deux gros

manuscrits sur les *Libertés de l'Eglise gallicane*, qui représentaient quinze ans de sa vie et de son labeur. Il avait aussi dans sa poche un cahier inoctavo intitulé : *Libertés de la langue française dans la poésie du style*, ou *Observations sur les remarques de M. de Fauspola*. Deux, notre homme est introduit chez M. le chancelier, et demande un privilège, ou bien d'imprimer ou faire imprimer ses *Libertés de la langue française* et ses *Libertés de l'Eglise gallicane*. En même temps il déposait sur le bureau de Monseigneur ces cahiers de son labeur.

« Monsieur, reprit le chancelier, voulant vous traiter favorablement, je ne vous ferai pas attendre. » Et prenant ses deux boquetons, il leur donna ses ordres à l'écrit. Ceux-ci emportent toutes les *Libertés de l'homme*, et M. le chancelier l'interroge avec bienveillance sur les infélicités de son Histoire de France, que M. le maréchal de Bassompierre a si cruellement relevées dans ses *Mémoires*. Au bout d'un instant, M. Duplex se défendant de son mieux, soudain, du milieu de la cour de la chancellerie, s'élève une épaisse fumée, et M. le chancelier, d'un visage calme et souriant :

« Monsieur Duplex, remerciez-moi et saluez-vous. Voilà tout vos rêves en fumée. »

À ces mots il se fit, content de son crime... M. Duploix, atterré, descendit l'escalier du maître des loix. Les huquetons l'attendaient dans la cour et lui demandèrent : la bonne nuit.

Que dites-vous de ce nouveau supplice ? Il me semble que si j'avis à choisir, mieux vaudrait la passion de Morin que les tripes de Scipion Duploix.

— Quant à moi, reprit M. de Vienne, je ne voudrais ni de la honte ni du supplice. Et pourtant, rien n'est impossible à ces heureux de la pensée humaine. On a vu des tentes de peix déchirés en lambeaux par des populations foliques. Ces Libertés de l'Eglise gallicane livrées à ce misérable bûcher sans que le magistrat en ait la moindre page, me rappellent le supplice infligé par le pape Pie II à la Pragmatique sanction, qui contenait en germe toutes les libertés de l'Eglise gallicane. Après la mort du roi Charles VII, il plut au roi Louis XI, son successeur, de rendre au Siège apostolique l'empire absolu sur l'Eglise ; alors le Pape, à cette nouvelle inspirée, ordonna que la Pragmatique sanction fût brûlée et fourmée à travers la Ville éternelle. Ainsi Xorès avait fait fonctionner l'Helléspont.

— Avant de nous séparer, dit le président, je

demande à Vos Seigneuries quel est, à votre sens, le plus beau titre de livre que vous connaissent ?

— C'est facile à dire, s'écria Goussier, le nouveau vous : les *Méditations poétiques* !

— Et savez-vous, demanda M. de Verneuil de sa voix élancée et qui tenait sur le dédaigneux, le plus vilain titre qu'un livre puisse porter ? J'en sais un, mais je vous donne huit jours pour répondre à ma question.

Sur quoi chacun entra dans son logis, les uns par le pont Neuf, les autres par le pont Vaugueux, ou M. Potier tint sa librairie, celui-ci, par la rue de l'Arbre-Sec, ont autre fois par l'atelier de Bassement.

Ainsi, le célèbre relieur mettait la dernière main à ce bel exemplaire du *Roman de la Rose*, écrit sur velin d'agneau (1477), une de quarante-quatre manuscrits en gothique. Hélas ! ce fut la dernière œuvre du grand artiste rempli par son grand Fénix. Bassement pouvait dire à son tour :

Ici finit le Roman de la Rose,

Et c'est tout ce que je me propose !

HUITIÈME JOURNÉE.

— *Savez-vous, disait ce jour-là VERTUE à QUINTELLIN, que nous aurions grand tort d'innocenter les fils de Luther des crimes et des violences dont nous accusons les catholiques? Ils se valent, les uns les autres, pour la méchanceté. Ce fameux Luther, qui parlait si bien, qui a défait la confusion : le bourreau des nôtres, il a déposé dans l'impie et la violence les plus terribles blasphèmes. Le Pape est sorti de derrière du diable une belle injure que Voltaire lui emprunte à propos de Voltron. Le Pape est l'Antichrist, le destructeur du christianisme, le ravisseur des âmes, le plus grand de tous les méchants. Il faudrait mettre au gibet les cardinaux, la langue attachée à leur chapeau. Le roi Henri VIII est une pourriture. Auer, pourcuire, edieu, révéler, Tare, autant de noms pour les ennemis de Luther, intrigué, furieux, exaspilé, déter, courroucé, pourcuire, voilà les catholiques, et les catholiques répondaient dans le même style.*

Fautes la violence et la mauvaise foi. Des deux côtés, chacun faisait son catéchisme :

L'un demande à les égarer,
 La terre à les égarer ou à les perdre,
 Et jette à les faire perdre.

Voici ce que chantaient les docteurs catholiques.

Tu, esquis, l'indesin, sans être,
 Insol, sélopes, carnalises,
 Indique d'homme, homme soliste,
 Penseux de nait de naitre.

Calvin est encore plus méchant. Il était sobre, actif, vigilant, et jaloux de son autorité à ce point qu'il eût mis le feu aux quatre coins de la ville pour se débarrasser d'un rival. Ainsi, quand ces grands hommes voulaient être injurieux, on n'était pas le maître et le talent qui leur manquait. On parle encore aujourd'hui, avec une juste honte, du supplice d'Étienne Dolet, mais le supplice de Michel Servet, assassiné par Calvin, est un crime abominable. Il n'y avait rien de plus charitable et de plus doux que le docteur Michel Servet. Trilingue, il savait le latin, le grec et l'hébreu, la philosophie et la théologie scolastique. Il avait fait un livre contre la Trinité, que tous les libraires refusèrent d'imprimer, et s'était retiré à Vienne, en

l'implant, ou il exportait la soie neuve, avec grand profit pour les pauvres gens. Cependant, Calvin le surveillait du fond de son Eglise de Genève, et le faisant dénoncer comme hérétique au grand évêque de l'archevêque de Vienne, qui lui commanda de se rendre au château de Boursillon. Le procès étant terminé par-devant l'empereur, Calvin fournit les preuves que l'on cherchait. Et lorsque enfin le malheureux Servet, forcé de fuir la ville de Vienne ou d'être l'honneur, se rendit à Genève, il trouva dans Calvin un ennemi implacable et cruel.

Le procès fut très-long, plein d'agaceries du côté de Calvin, Michel Servet restant dans la réserve et le respect devant le pape de Genève. Il fut condamné pour crime d'hérésie, en ces termes :

« Condamnons Michel Servet au poison et brûle tout vil avec son livre. » Ainsi fut fait. Sans-mot rien de plus cruel dans toutes les vengeances des catholiques⁸. Non pas, certes, l'honneur à chacun son crime et son bâton. Ces violences avaient pénétré dans les âmes les plus agrestes. Malgré son sauf-conduit signé de l'empereur Sigismond, Jean Huss, dont le plus grand péché, disait-il, était d'avoir perdu son temps à jouer aux échecs, fut brûlé par le conseil de Constance. Il était lié au sommet d'un bâton de vingt cordons,

lorsqu'il vit accourir, d'un pas chancelant, une bonne vieille, couchée sous le poids des années. Elle portait dans son tablier un petit flacon de cambré, dont elle se servit pour ajouter un peu de flamme à la flamme éteinte du bâcher. O *maître simplificateur* d'écrire le martyre en laissant les yeux au ciel. Il en dit plus, d'un seul mot, que ces discours d'injures que nous relisons tout à l'heure, et sans doute le grand Bossuet se rappelant cette belle parole quand il disait, à propos des machabistes et des assyriens : *Plus le droit est certain, plus la modulation est nécessaire*.

— Toujours est-il, reprit Quotidian, que ce fut un grand malheur quand les écrivains héritèrent des injures que se sont dites si longtemps les protestants et les catholiques. Fustine, dans un dialogue où Despéans pose un rôle incroyable, est appelée *schiste*, *marand*, *foible*, *fiévreux*, *lequin*, *longuepointe*, *truite*, *antimacabique* et *colère*. De ces injures, les moeurs littéraires ont été gâtées pour longtemps, sinon pour toujours. Heureusement, en dépit de ces excès, il s'est toujours tenu parmi nous des écrivains bien élevés. Tout d'abord il faut vivre, et le savoir-vivre est une des conditions du bel esprit. Que d'exemples d'urbanité et d'urbanité ont été donnés à nos auteurs

par les écrivains de tous les siècles! Auguste et Pétrone ont été nos premiers instituteurs dans le grand art du bien dire. Auguste, Horace et les deux Pisons ont été les instituteurs de leur temps; l'hôtel de Rambouillet, madame de Sévigné, madame de Montespan, Louis XIV, ont appelé à vivre à tous les honnêtes gens du grand siècle.

Enfin quel plus adorable et plus charmant maître en l'art de vivre et de se tenir à sa place, à la promenade, Voltaire! Il nous fait l'usage à faire peu; mais sûrement qu'il restait dans la bonne compagnie, il n'y avait rien de plus rare et de mieux élevé. Avec-vous lui, dans les œuvres de d'Alembert, un excellent *Traité sur la société des gens de lettres et des grands*. C'est une œuvre magistrale, raccomant la prudence d'un philosophe et la modération d'un écrivain ont pu le plus ferme et plus heureux langage. Il rapait avec peine, M. d'Alembert, les habitudes nouvelles qui portaient les écrivains du dix-huitième siècle dans les salons des poissards, des riches, des sots, et il finit par en dire hautement toute sa pensée. Il finit, disait-il à ses confidens chahis, nous rappeler que nous tenons à la bourgeoisie, et nous méfier également des grands seigneurs qui nous dédaignent et des artisans qui ne savent nous comprendre.

Il nous faut, disait-il encore, fuir la solitude et redouter le tourbillon du monde; employer nos études et notre repos à rechercher l'estime de cette mesquinne partie du public qui juge sans trop de bruit nos modestes productions : « Écrivains, mes frères, ayez soin avant tout (et jamais on n'a mieux parlé), de vous attirer la considération, l'estime et le respect de vos confrères, voilà votre premier devoir, tels sont vos premiers juges, les meilleurs témoins de vos œuvres et de votre esprit; laissez-les faire, un peu plus tôt, un peu plus tard, ils vous rendront bonne justice. »

Il dit aussi excellemment : « En fait de réputation, en fait de célébrité, c'est toujours l'impopularité qui nous perd ! » Et, disait le Castagnier à son général, « les drapeaux n'ont pas donné à un seul sous les talents ! » M. d'Alembert disait aussi : « Ne vous fier pas au hasard, mais fiez-vous à votre mérite, il y a bien des gens célèbres par hasard... célèbres d'un jour. » Un bon livre à faire serait intitulé : *De la charlatanerie des auteurs et des gens de lettres* ! En tout cas ne confondez pas la réputation que donne le bel esprit avec la considération que donne une grande fortune ! Il ne faut pas être avide de la fortune, il ne faut pas être son fluteur. Le vrai talent se dégage

et se perd lorsqu'il prodigue ses hommages à des gens qui croient l'honneur en lui accordant un regard, honte à qui se jette aux genoux de l'homme qui devant être à ses pieds ! » Il citait aussi cette belle parole de Diderot, parlant du premier ministre, M. le duc de Choiseul : « Il voudrait bien se familiariser avec moi, disait Diderot, mais je le repousse avec le respect ! »

Ce maître excellent (M. d'Alembert) portait si loin le mépris de toutes ces sottises, qu'il défendait aux gens de lettres la fréquente audience dans les salons littéraires : « À quoi bon ces conversations folâtres ? Ce n'est point à l'hôtel de Rambouillet que Descartes a découvert l'application de l'algèbre à la géométrie ! Ce n'est point à la cour de Charles II que Newton a trouvé la gravitation universelle, le Père Malebranche vivait dans la retraite, et pourtant son livre est le modèle du style des philosophes ! » D'Alembert, en terminant cette eloquente mercuriale, en vient à parler de l'aimable familiarité qui peut s'établir entre le poète et le grand seigneur. Horace et Mécène étaient deux amis, mais jamais Horace n'eût songé à écrire quelque-une de ces opuses dédicatoires qui sont la honte et l'avilissement des lettres. Prenez garde à ceci : — les petits esprits n'aimant guère que

les esprits qui leur ressemblent; Courville est négligé pour Soufflot, Bouchart l'emportait sur la Fontaine, on a vu Pradon préféré à Racine.... Heureusement le public a bientôt fait justice de l'admiration des sots.

M. d'Alenbourg dit encore à ses confrères : « Méfiez-vous de la satire; il n'y a rien de plus honteux que ces insultes de profession dont l'art consiste à injurier la renommée et la gloire! » — « Dans les pays catholiques où la presse est restreinte, écrit M. d'Alenbourg, la licence d'insulter les gens de lettres n'est qu'une preuve du plaisir qu'on prend à les voir insulter. Et pourquoi donc serait-il plus permis d'outrager l'écrivain qui honore sa nation, que de rendre ridicule un homme d'État qui sert la nation? » Il n'y a rien qui soit plus odieux que ce passage de l'État sur les gens de lettres. Quant à la conclusion du philosophe, elle est digne de tout le reste. « Liberté, en dit et puissance, voilà trois mots de grand profit que les gens de lettres devraient avoir toujours sous les yeux, comme les souverains celui de puissance! » « Le souverain bien, disait Descartes à la princesse Elisabeth, c'est la possession d'une certaine perfection à laquelle nous tendrons toujours! »

Voilà le débat; tout le reste est puéril; la belle

affaire, après la plus charmante déclaration, quand vous nous aurez prouvé qu'une femme pendante y doit regarder à deux fois avant d'épouser un poète! » On ne sait jamais ce qu'on a! Ça songe à son poème! » Comme si le notaire ne songeait pas à son *Styliste* notaire, le marchand à sa marchandise, et l'avare à son argent!

Le loup, même en son sommeil, s'écœure de bergers et de bergères, le cerf s'embûte haletant, poursuivi par le chasseur, la mente horrible abuse en dormant. — Souffrez que je vous avertisse un instant, reprit M. de La Courne, afin de vous rappeler une histoire expiatoire compensée au Versailles du grand monde. Elle contient une leçon dont les dévotions contemporaines trouvent bien de profiter. Dans un voyage à Fontainebleau, du temps de madame de Montespan, le Roi disait après son dîner : « Duc de Grammont, savaez-vous que mademoiselle de Sennancé, l'une des filles de Madame, soit véritablement morte? — Oui, Sire. — En êtes-vous bien sûr? — Je l'ai vu descendre avant-hier dans les arceaux de Saint-Sulpice. — Alors, reprit le Roi regardant de côté et d'autre, il m'en paraît possible de concevoir que c'étoit la moins jolie fille que j'aie vue en toute ma vie. Au scrupule du Roi, madame de Montespan, madame la duchesse et

madame la princesse de Conti, M. du Maine et M. le comte de Toulouse, conviaient à leur banquet que Sa Majesté peut-être avait refusé.

— Si vous n'en croyez, monsieur, repartit Balthazar, pour l'honneur des lettres et des lettrés, nous touchons légèrement à la dédicace. Elle fut presque aussi dispendieuse pour le poète que pour son Méécène. Bien des hantes sont confirmées dans ces épithés vésiales, et lors des réflexions. Socrate, un grand faiseur de dédicaces, se plaignait déjà que ce fût, de son temps, une profession perdue :

« Ils ont grand tort, ces méchants dédicaires de livres (c'est toujours Socrate qui parle), d'aller faire peur à ces nobles seigneurs jusque dans leurs chambres : ils devroient considérer que ces dédicaces, qui demandent à qui ne leur doit rien, ont quelque chose de plus rude qu'un exploit ; et je ne trouve pas étrange que le Méécène ne prenne pas tant de plaisir à se voir imo d'Hector, ou de Sarpedon, qu'il a de regret à l'argent qu'il a donné à M. l'Auteur pour s'habiller comme les autres hommes. »

Femme, homme heureux s'il en fut, et qui n'avoit besoin de personne, ayant dédié l'un de ses livres à un évêque, et l'autre déposé bien réfléchi entre les mains de son éditeur, celui-ci fit entendre

à l'instant même la reliait, et la pays sur-le-champ. Comme on avait encore la saignée à la joue. Il en fit deux vers l'un en guise de conseil à ses amis les dévotés :

Pensablement apprond les livres d'histoire et de poète.

Le feu de la prose et des vers

Se font plus foudroyer la morale.

Un de ces humo-vent, nommé Lesure (un des noms choisis par Despréaux), ayant dédié je ne sais quel poème à je ne sais quel seigneur, le seigneur tomba en syncope, tant il fut surpris de cette polémique. On recherche encore aujourd'hui un livre de Jean de Bertier, baron de Montrabé et premier président du parlement de Toulouse. Il avait écrit une épître dédicatoire à l'adresse du cardinal de Richelieu, mais Richelieu étant mort dans l'interval, il en fit une autre dans laquelle il traitait Richelieu dans les fanges, et portait le Mazarin jusqu'aux nues. L'exemplaire avec la double dédicace existe; il appartenait à Charles Nodet, qui s'en amusait souvent. Ces choses-là sont tristes et rappellent beaucoup trop le terrible *adieu* : *Register astis largiter ventis*.

En fait de dédicaces, on a conservé celle-ci : *Ad très-haut, très-excellent et très-puissant prince*

Louis le Grand Dieu-donné, par la grâce de Dieu, César toujours auguste, empereur des Gauls, roi très-chrétien de France, d'Austrasie, d'Arles et de Navarre, fils aîné de l'Église, Dauphin du Viennois. Il n'oubliait pas les titres de pairs, duc, marquis, comte, landgrave, viconte, baron, seigneur souverain, seigneur protecteur, mais, chose assez risible, après avoir désigné par tant de titres pompeux ce roi dont le nom seul était tant de choses, le fauteur de débâcle ne croyait pas qu'il fût nécessaire de se nommer et signait A. D. tout simplement.

Le discours de M. Bressat fut interrompu par le bruit d'un carrosse qui s'arrêtait à la porte du petit jardin, et nous vîmes alors le chevalier Printemps, M. Gizeux. Il était plus lesté et plus riant que de coutume, et portant légèrement sur ses beaux habits un paquet de beaucoup payé : — Essayez donc cette fois de me gronder ! s'écriait M. George, j'apporte ici des nouvelles telles que pas un de vous, messieurs, ne peut se vanter d'en avoir trouvé davantage en vingt ans. Alors il nous raconta que passant par hasard dans ce labyrinthe étroit de ruelles qui circulent encore aujourd'hui sur les hauteurs de la rue Saint-Jacques, il avait découvert dans le coin d'une allée, à côté d'une

voilà un cage, la bibliothèque d'une dévotion, mais en même de sainteté. Cette bibliothèque, il l'avait achetée en bloc, et voilà toutes les choses inconnues dont il a fait plus tard, grâce à Capé, une suite de quelques inestimables : *Le boutique de l'apothicaire spirituel*. — *Encensoirs fumants de perles mystiques*. — *Le bras-tête du dragon infernal*. — *Le couronnement féminin, par un chancelier de Cambrey* (Drouin, 1651). — *Les imprimées économiques romanes du fil de la regence*. — *Le sacre spirituel*. — *Le feuillet de myrte* (Angers, 1525). — *Le Peau-sec-y bien*. — *La plume blanche et le pédagogue chrétien*. — *La chaîne d'or des vrais croyants*. — *Les sept occupations pour évacuer les pécheurs*, et beaucoup d'autres dont les titres étaient attachés. Même il avait trouvé (ses jeunes gens sont heureux!) un très-bon cabinet d'une très-belle écriture, tout rempli de cartiques spirituelles. Alors le voilà qui se met à chanter (il a la voix de Deliaute, mais il chante un peu moins bien) :

Deux chapelles le suivent aux
 Échos le bonheur de la voir
 Vous pouvez tout savoir.
 Adieu.

Tout valet et tout chétif,
 Et s'en allant en l'espace.

Cherchons nos gâteaux dans de la
Mielrose

Il faut, d'un part apaisément,
Que le déjeuner à heures y soit,
Interposés les chaudières
— Mielrose. —

— *Asses! asses!* cria l'auditoire. — Ne vous
lassez pas, reprit le jeune homme, on pourrait
tout en chanter jusqu'à demain. Un dernier cou-
plet cependant... — Non, non, rien de plus! Et
voilà comme on le fit taire, au moment où il
chantait :

Mes vœux sont en parole,
A fin de perdre je les ai mis
Entre les mains de Miron-Giron.

Je ne sais, dit-il, par respect pour mon con-
frère le membre associé du Carreau. Puis, ayant
recueilli ses précieuses bouquins, il disparut.

— Est-il heureux! le bel âge! reprit *MAIST*
BOSSU-CROIX avec un grand soupir d'envie.
Écoutez maintenant, si vous le permettez, les pages
que j'écrivais avant-hier à propos d'Auguste, em-
pereur, et d'un méchant faiseur d'épigrammes, le
poète Archias, célèbre par Cécron. Ceci s'appellera,
s'il vous plaît, le *Lit du poète Archias*.

— Quand passant dans une rue et dans les corridors de la Ville éternelle la lièvre silencieuse de l'empereur Auguste, c'était un grand événement. Les plus puissants, les plus petits, se demandaient avec une certaine inquiétude : Ou va le mettre ? Et si la lièvre était vide, ils s'explétaient encore : O Jupiter ! quelle maison est menacée ?

Hélas ! souvent la lièvre s'était arrêtée au seuil de quelque citoyen nouvellement marié, dont la jeune épouse avait fait envie à l'empereur ! À peine le lièvre déclarant ce qu'il venait chercher en ce lieu mariable, soudain s'ouvraient toutes les portes, et la dame au long voile était emportée à travers la ville, émue et silencieuse, au palais impérial. — Là s'arrêtait toute imprudente curiosité. Pas une observation, pas une plainte. Néanmoins il faut obéir au propriétaire absolu de la vie et de la mort, de la fortune et de l'honneur des cent vingt millions d'hommes qui peuplaient le monde romain. Tel était l'empereur Auguste, avant-coureur de ces vistes César qui devaient être le honte et l'épouvante des terres, des nefans, des îles, des légions, du Capitole, en un mot du genre humain. Il avait commencé par être un bonhomme, il finit par être un habile tyran, qui marchait à son but par tous les sentiers.

Le vrai nom d'Octave-Auguste est *negotiosus* ! Jeune homme, il avait été le protégé de Césaire, qu'il devait hériter aux égarçons, il avait connu Brutus et Cassius, ces grandes âmes, l'illuminé et l'astrologue de la république romaine. Il avait arraché le monde à Lépide, à Marc Antoine, à Sextus Pompeius; il avait vaincu, c'est-à-dire triomphé Cléopâtre elle-même, et Cléopâtre était morte en mâchonnant Théophraste de César. Enfin, à la bataille d'Actium, comme à Pharsale et comme à Philippien, dans ce vaste conflit des vides, des orages, des hommes, des vagues, l'Orient et l'Occident s'étaient heurtés dans une immense confusion de peuples, de rois, d'ambassadeurs.

Actium ! La tout s'arrêtait et recommençait. Il n'y a plus qu'un homme, Auguste ! et tout le reste est abattu. Vingt années de guerres civiles avaient fait aux Romains cette immense accoutance. Alors, avec l'ordre et l'obéissance, apparaissent les premiers poètes : Horace, Virgile, Ovide. Ilsurent à profit la paix générale, et trouvaient bientôt l'adoption des beaux esprits, fatigués du bruit des batailles, épuisés de tout le sang répandu. Ces laches et grands poètes, dits par Néarque, entreprenaient le louange et l'immortalité du chef de l'empire. Ils proclamaient le grandeur, la ma-

justé, disons tout, la divinité d'Auguste, supprimant d'un trait de plume les débauches et les crimes de leur protégé.

Ce nouveau dieu, qui devait tenir une place immense à travers les siècles, et dont le reflet funeste, au milieu des beaux messages de l'*Énéide* et des *Georgiques*, sera oublié, hélas ! le distraira de l'impassable d'Horace, a justé le plus vil état au le règne d'Auguste. Auguste a sauvé Rome, il est vrai, mais il l'a sauvée au moment où les consuls romains venaient d'achever la conquête universelle au fond de l'Europe et jusque dans l'extrême Orient, c'est-à-dire au moment suprême de la grandeur romaine. Il a réduit ce grand peuple au pire esclavage, à celui de Tibère, Caligula, Néron et ses incalculables domestiques, car c'est ainsi que, de nos jours, un magistrat quelque peu barbare expliquait Néron faisant égorger sa propre mère.

Auguste a sauvé Rome en brisant la discipline des armées, en faisant de chaque général un compétiteur à l'empire. Il pourrait sauver la république à moins de frais, il lui suffisait d'accepter le trianat populaire, ou tout au plus la dictature d'un instant, et Rome était sauvée.

Qu'il eût rétabli l'antique sénat, tout rempli des plus beaux noms de l'Étrurie et des plus illustres

toutes traditions des gouvernements d'autrefois, pour longtemps la ville éternelle gardait ses libertés passées et toutes les expériences de l'avenir. Montaigne (je sais bien qu'il n'est plus à la mode, et qu'il devient aussi malaisé de citer Montaigne que de citer Tacite) appelle Auguste un tyran cruel, qui conduisit les Romains à la servitude. Il expliquait très-bien que, justement parce qu'il n'avait pas l'âme de Jules César, il n'inquiéta personne. À travers les louanges de Montaigne, on peut voir comme un immense mépris partagé entre le maître et ses sujets.

Mais quelle excuse! les vœux des poètes, l'encre des flatteurs, la Rose de marbre et d'or remplaçant la ville de briques, tant de palais, de monuments, de temples, de bains, de parterres : le Panthéon d'Agrippa, le théâtre de Marcelles, la basilique de César, cinq forums, inscrites à la discorde, fermés à la liberté, et partout et toujours des vases pleins, des vases jaillissantes, des statues, des aqueducs, un murmure, une fraîcheur, un débouchement dans la cité romaine.

Il y avait aussi l'ancien champ de Mars, le rendez-vous de la jeunesse romaine, qui chaque jour fortifiait son corps dans ces flots, dans ces sables, à la lutte, au pugilat...

Auguste a fait du champ de Mars les champs Élyséens. Il a remplacé l'eau froide et rude par l'eau tiède et parfumée. Il a planté des arbres, afin que leur doux ombrage invitât la jeunesse aux disputes sérieuses. Loin de nous les Fabius, les Cains et les Scipion; les grands hommes d'autrefois seraient trop facilement les censeurs de l'heure présente. Aujourd'hui, ce qu'il faut à la Rome impériale, ce sont des jeunes gens bien vêtus, versés dans les mystères de l'art d'aimer, sachant par cœur les épiques de Tibulle et les amours de Propertius. Ils savent aussi tout leur Catulle, dont ils ont effacé la haine pour Jules César. Peu de nouvelles héroïnes devaient occuper l'attention publique, il suffisait de savoir qu'Auguste allait bien. Rome se habait impé-
rieuse. La jeunesse romaine obéissait à l'exemple, aux conseils de Néron, simple gentilhomme qui se vantait de ses ancêtres, les rois d'Étrurie.

Agrippa, Néron, étaient, après Auguste, les maîtres de Rome. Agrippa, un soldat, un capitaine, aussi modeste que dévoué, se cachant dans sa propre victoire, et laissant à son maître l'honneur des batailles que lui seul, Agrippa, avait gagnées. — Il fut chargé des embellissements de la ville et de sa défense. L'art et police de police, rien de plus. Il fit de Rome une ville abondante et

trempolée. Agrippa seul avait gagné la bataille d'Actium. Quand le grand Conseil met en scène Auguste et ses deux confidentes sur la question de savoir s'il faut garder l'empire ou l'abandonner, Cornélie invente une sœur adorable et sans vérité. Autant qu'Auguste, Agrippa voulait l'empire. Il le voulait pour lui-même. A cette illustre espérance, il sacrifia sa première épouse, une digne fille de ce riche Atticus, l'oncle de Cléon, pour épouser Marcella, fille d'Octavie et nièce de l'empereur. Inutile ambition ! vaine espérance ! Agrippa mourut le premier, sans l'ail de Livie, devant tout au moins par la cruelle et glorieuse servitude qu'il avait choisie. *Agrippa durus servitorem.*

Méécus avait gardé pour sa part le ministère de l'opinion publique. Il voulait bien servir, mais il se maintenait dans une servitude élégante et facile. Avant tout, il aimait le repos; son plus grand travail consistait en quelque obscure négociation politique, le voyage à Brindes, si bien raconté par Horace, ou la plus longue de ses campagnes. Auguste aimait les conseils de Méécus, tant que les conseils de Méécus étaient favorables à son ambition, à son avance, à sa vengeance. Il se fâchait pour peu que son conseiller le rappelât à la justice, à la prudence, à l'humilité; mais il faut dire, à la lauzage

de Mécène, qu'il avait souvent le courage de ses bons conseils. Un jour que l'empereur condamnait à mort tous les malheureux accusés à son tribunal, Mécène lui fit passer ces deux mots sur une tablette : *Serge, courage!*... l'empereur quitta le siège sans mot dire. Toutefois, les flatteurs, race éternelle, abondaient à la cour d'Auguste. On y voyait surtout ces hommes peu méchants, mais très-dangereux à l'honneur des souverains, étrangers de toute chose, et principalement de la vie antique et des antiques vertus.

Ces agréables et malicieuses gens enseignent, à qui s'en laisse approcher, le mépris des lois, le mépris des mœurs, la débauche et l'ambition; ils donnent toutes les libertés pour un diner dans le salon d'Apollon. Mécène était de leur avis. Il disait, lui aussi : *Prenez ce jour!* Ce jour était une conquête. Un jour encore, et puis un jour, ainsi l'on arrive à la nation effacée et sans danger, la nation qui s'amuse et s'endort. Elle vit d'amusements et de spectacles; elle a le pain pour rien et s'enivre à bon marché. On lui jette des billets de loterie et de l'argent. On lient, pendant six mois, les barbiers au cou pour qu'ils ne fassent la barbe à tout venant. On l'amuse...

Et cependant ne craignez pas que cette boiteuse

naïf se plait aux inventions de Térence et de Plaute, aux sauteries d'Aristophane et de Ménandre? Déjà sous Auguste ce peuple naïf s'occupe aux gaisetés de ses pères. En vain la verve italienne redouble en jeux de mots et plaisanteries au gros sel, avec toutes sortes de surprises et de méprises, la verve italienne est impuissante autant que l'esprit athénien. Cette étrange comédie, où toute pudeur et toute honte étaient supprimées, semblait fade à ces spectateurs blasés par les bouffonneries du cirque, les luttes corps à corps et les courses de chevaux. Les bâtes féroces, les combattants, les tigres, et dans l'entr'acte, quelque bouffon de la plus vile espèce, voilà la fête universelle. Un nommé Pylade, apostrophant Auguste en plein théâtre :

« Il n'est pas inutile, seigneur, à ton âge que le peuple romain s'occupe de Pylade. » En ce moment, Auguste avait accompli toute sa destinée. Il avait le dégoût de l'empire et la fatigue de la victoire. Il se demandait quelles seraient, après lui, les destinées du monde. Il restait seul avec Livia, ses plus chers enfants disparaissaient tous un mal sans nom. Il ne disait plus comme autrefois : *Beaux et moi ?* Il ne croyait plus à Rome, à son génie, aux lois qu'il avait faites. Il était comme une âme en peine, allant

d'une île à l'autre, en ce golfe enchanteé de Naples divine et charmante. Si l'empressement des peuples et les caustiques des poètes ne pouvaient calmer les agitations du maître. A chaque instant, il apprenait un nouveau malheur.

Par longue habitude, il avait fait sa maison de la maison de Mécène. Il s'y trouvait plus à l'aise qu'en son propre logis. Il n'y avait rien de plus magnifique et de plus beau que ces jardins. Là régnait Tarentin, la fille du logis. Sa volonté est la loi suprême. Elle rit, elle pleure, elle chante, elle se fâche, Auguste et Mécène ont voulu, mais en vain, corriger la rebelle. Enfin, telle qu'elle était, elle plaisait. Auguste, à son retour de Naples, trouva Mécène étendu sur un banc de gazon, que recouvrait une lince empourprée. Une soif ardente dévorait ce vieux corps épuisé par toutes les débâcles de l'esprit et des sens. La mort le tenait dans sa main de fer, mais il ne voulait pas mourir.

A peine il se leva de son siège pour haïter la main du César. — Que les dieux soient loués, si vous nous revenez bien portants! Vous avez donc revu, monseigneur, l'île de Rhodes, Carthage entre ses deux mers, Thèbes élevée à Basileus, Delphes élevée d'Apollon? Quant à moi, je mourrai sans revoir le vallon de Tempé, ou les pampres de Laure-

nie. Hélas! il y a plus de trois ans que le sommeil n'a visité ma couche. Heureux ceux-là, disent les poètes, qui meurent sans tous enchantemens de la fête séculaire. O malheur! il n'y a pas de chansons, il n'y a pas de concerts qui désormais me puissent endormir.

— Même, répondit Auguste, honte à qui se plaint à plus malheureux que soi. Si tu ne dors pas, tu es malade; et moi, si je veille, j'ai des remords. Il comprenait, parlant ainsi, la trahison de Livie. Il voyait en ce moment toute sa perte. Ah! voilà donc de quelle main était mort le jeune Marcellus! Voilà d'où venait la perdition d'Octave! Ainsi, par le même crime avait péri, dans des embûches cachées, Agrippa le fidèle. Il était le gendre et l'héritier d'Auguste. Il pleurait Livie. Il mourut, et Julie à son tour, la femme Julie, bonne et dévouée au règne, se sent expulser aux vœux mêmes de Livie. On avait caché jusqu'à cette heure avec grand soin les dispositions de Julie à son père, et voilà tout à coup ce malheureux non-seulement retiré, mais tout à fait convaincu du danger de sa maison. — Oui, disait en secouant Mécène, insensible à tant de misères, elle a jeté la fuge au bandera impérial; elle appartient à tous les chevaliers de Rome. Hier encore, à quelle

honte! par une nuit éblouie, on l'a vue qui s'abandonnait aux transports du dernier descendant de Gaius Cœcilius; les rostre indignés n'ont pu rien comprendre à cette double profanation. Cependant je la châtie, et le sénat est averti par moi. Ma fille Julie est chassée; Agrippa Posthume, mon petit-fils, est déporté. J'ai causé l'adoption qui lui donne l'empire. Lénus et Gaius César me restent. Ils sont bien frères, et j'ai soixante-sept ans!

Or cet homme, chargé de crimes et d'ambition, se prit à pleurer en saignant à son petit-fils. — Voilà d'où me vient mon ennemie, dût-il à Mécène en prenant congé de son triste confident.

Sur l'entree de son mort le poète Archias, un de ces faibles esprits qui disparaissent comme autant de faux feux. Il avait été célébré un instant, après l'admirable plaidoyer *pro Archia poeta*, l'une des belles œuvres de l'orateur romain. Dans ces pages vraiment désespérées, à propos d'un poète parvenu, Cicéron décrivait le plus bel usage et le plus touchant qui ait jamais été consacré au l'honneur du livre et de l'écrivain. Rome entière applaudit à cette admirable plaidoirie, et le poète fut instantané dans son droit de citoyen romain. Mais quand le premier bruit était passé, d'autres événements étaient venus; aux heures les plus

nombre de la république, au milieu des guerres civiles, dans la dispute entre Pompée et César, entre Cléopâtre et le jeune Octave, Rome avait oublié le poète Archias. Archias avait eu son jour, ce jour qui ne revient pas deux fois pour les poètes.

À l'établissement de l'empire avait brillé, d'une flamme inspirée, une poésie éclatante de génie et de nouveauté, laissant à l'oubli les poètes passés de monde. Or les poètes nouveaux qui remplaçaient le pauvre Archias s'appelaient Virgile, Horace et Propertius, et Tibulle, et tout le siècle naissant, le second des trois grands siècles, entre Périclès et Louis XIV. Peu de jours avant Auguste, avant Mécène, et peu de jours après la mort d'Horace, expira, dans la solitude et le silence, inconnu même de ses voisins, le poète Archias. Il mourut en vers poète sans emploi, et le propriétaire de sa maison fit saisir ce pauvre vers qui était tout le bien de son humble locataire. La vente en fut confiée à un certain Valerius Mécène, qui pouvait passer, lui aussi, pour une marque de la fortune.

Un célèbre avocat romain, Philippe, après forme et plaidoirie (Philippe était le nom du deuxième Dapin, « le premier de nos avocats, disait maître Clair-d'En-Angt, ornement du barreau de Paris, d'abord parce qu'il s'appelle Dapin, et ensuite.....

parer qu'il est le premier avocat. *) Comme il rentre en son logis un jour d'été, sur les deux heures, en entrant à part soi que déjà l'âge avait bien allongé la distance du Forum aux Carènes, il remarque dans la boutique d'un barbier un homme frus rose qui se frotte tranquillement les yeux avec un petit coussin. — Démétrius, dit-il à son esclave, interroge, et dis-moi d'où il vient, quel homme est-ce? est-il riche, affranchi ou citoyen? Démétrius va, revient et répond :

Il a nom Valéius Mémos, crieur public et vendeur de vieux mobiliers, fortain sans malice et bonne renommée; il travaille, il se repose, il gigue, il dépense; il vit en brave homme avec des gens de sa sorte; il ne hait pas le spectacle, et quand sa tâche est faite, il n'en pas le dernier à se promener au champ de Mars! Sur quoi maître Philippe, un peu jaloux de ce bonheur frêle, invite à dîner le bonhomme. Au bout de huit jours, quand ils sont bien familiers l'un avec l'autre, il l'emmène à la campagne; un mois après il lui fait acheter un petit domaine. Au bout de l'année, il arrive que le pauvre Mémos, maigre et foulu, renonce au bonheur des champs, et revient à son commerce d'autrefois.

La vente du pauvre Archéus fut le premier la-

beur de Hénon, redescend honteusement en son public. Il s'était déjà fait disqualifier du spectacle national de certaines mines, il avait fait sa maison de la maison de l'avocat Philippe, et quand il lui fallut collectionner les manuscrits traités, les tapet décoratives, les sardines usées sur tous les parcs du pauvre diable que Caëron avait appelé son ami, Hénon se sentit pris d'une immense tristesse.

Hélas! disait-il, j'ai vu naguère, chez mon ami Philippe, la fortune avec les honneurs de l'éloquence, et j'ai pensé meurtre d'ennui! Je vois aujourd'hui la misère et les hautes de la poésie, et je ne sais pas si je gagnerai ma journée! Il se mit cependant à débiter à la cantale romaine un tas de petits rogatons que le mort avait légués : une coupe d'orichalc au temps d'Évandre, un exemplaire incomplet des *Traicteurs* de Caëron, un cahier contenant le quatorzième livre de Virgile, un autre où se liaient *l'Art d'aimer* d'Ovide et ses *Amours*. Venaient ensuite quelques curiosités devenues que le défunt avait reçues en échange de ses épithèses et de ses critiques : le langage de l'empereur. Quelques lettres se vendirent qui portaient le cachet de Tiquetas, de Bullatus, de Vadius Asina. Vint enfin le morceau principal de la vente... un lit dont les angles étaient à demi brisés

Quelle misère! le cheval tombait de vétusté, le carteron était d'une laide réforme et donc autant qu'un bloc de marbre, les couvertures attestaient un long usage, une peau de chèvre était jetée à l'abandon sur ce grélat postéque... C'était la peau du chevron qui traînait le posteur Mélébée et qu'il abandonnait sur une roche aride. Ah! que c'était triste à voir! On n'eût pas caché un esclave sur ces planches douloureuses... Allons, se disait le communalro-priseur, qui veut ce joli meuble pour deux shobols? Ce serait une shole de trop, pensant-il. Cependant, pour deux shobols, il trouvera son acheteur. Il allait crier : *Adjept!* quand une voix dans la foule : Il y a marchand à cent éous! Mémus, effrayé, s'imagina qu'il était le jouet d'un mauvais plaisant, mais cet adjudicateur imprévu avait l'air le plus sérieux du monde. A cent éous? reprit Mémus. A deux-cents-éous! s'écriait un second acheteur. Bref, ce lit misérable, ce plateau cette bante et ce baillon, monta, d'enclère en enclère, à mille éous. Les spectateurs et Mémus lui-même s'imaginèrent qu'un trésor était caché sous ces lopes. A mille éous! disait le crieur.

Au même instant passèrent dans le carteron deux livres fort modestes, mais dans la première on pouvait entrevoir et reconnaître, à son profil

allongé et pâli par les veilles, l'empereur Auguste. Dans la seconde litière se tenait Mérope, haletant sous la fièvre. Cependant les deux litiers se rapprochaient, et la hâte s'écarta par respect.

— Et quel seigneur, disait Mérope à l'empereur, c'est donc vous qui me faites couronner? O grands dieux! quel souci peut avoir Votre Majesté de ce lit misérable? — Helas! répondit Auguste, le sommeil m'a tout à fait quitté; et parfois je m'endors un instant, je vois dans mes rêves les victimes de ma proscription! Ciceron m'apparaît d'abord et seul moi! Le lendemain! Le lendemain, je revais sa tête eloquent attachée à la tribune aux harangues, et ses costars s'indignant de cette horrible récompense au père de la patrie! Alors, vaincu par mes remords et cherchant à tout prix un peu d'oubli et de sommeil, j'ai pensé que je les trouverais sur le chevet de ce malheureux plein de misère, qui dormait tout nu sur cette couche immonde, et c'est pourquoi j'ai voulu l'achever.

— Seigneur, répondit Mérope, il ne faudrait pas faire en plein carrefour ces tristes révélations de la toute-puissance. Et d'ailleurs vous êtes absout par la gloire de votre règne. Mais moi qui vous ai suivi dans cette voie et qui applaudissais à vos mondes crimes, moi, votre ministre et conseiller

d'État, le complais et le flatteur de vos plus mauvaises journées, mon amable conseiller abandonne. Il n'y a plus que des nuits funestes dans ces nuits qui sont les dernières; vous avez des regrets, j'ai des remords; c'est pourquoi je veux acheter, pour y dormir une heure, le lit du pauvre Archias!

Quand ils se furent ainsi parlé, le maître et le comtesse, leurs deux lettres disparurent au dehors de la voie sacrée, où l'empereur avait fait jadis égorger dix mille citoyens romains. Or, le bon Méne, qui ne comprenait pas grand'chose à cet incident, se mit à crier: A mille écus le lit d'Archias! La foule, à ce cri, répondit par un air homérique; cette exclamation, portée si haut, redoublait à deux échos; cependant l'amateur aux deux échos avait eu le temps de songer de son achat, et ces loques restèrent au camp de crieur public.

L'applaudissement accueillit cette histoire un peu longue; mais la huitième journée finit mieux joyeusement qu'elle n'avait commencé.

NEUVIÈME JOURNÉE.

M. JACQUES. — Le président nous demandait l'autre jour quel était le plus vilain dire de livres qui nous soit passé sous les yeux. Il y en a, certes, de bien lâches et de bien abominables, mais pour en comprendre toute la laideur, il faut au moins les avoir parcourus. Telle n'était point là, sans doute, la question de M. le président. S'il n'a voulu qu'un titre idiot, j'ai son affaire — un assez gros tome intitulé : *De cancri et cancriatione cancri*. A moins que vous ne préfériez un des livres de M. de Thou : *Problèmes de cancria cancri*.

— Néanmoins, repart SAINT-GERAIN, qui n'eût pas échangé, le gloton, beaucoup de livres médicaux contre un petit nombre de livres choisis, je suis tout à fait de l'avis de Bayle et de M. Arnauld. Ils disent que dans toute espèce de livres, si mauvais qu'ils fussent, ils avaient appris quelque chose.

— Ils disaient cela, repart L'ESCURIER, d'après Plutarque le Jeune : *Nihil est liber tam nuchus, qui non ex aliquo parte profit*.

— C'est bien dit, repart le vieux professeur

QUÉTIERS, et je ne suis pas fâché de retrouver dans les anciens tout ce que les modernes ont pu dire après eux, mais cette lecture au hasard dans tous les livres qui vous tombent sous la main n'est pas chose de grand profit. Vous ne luez pas dans ces innombrables de l'esprit, vous cherchez votre vie, à la façon du coq sur son fumier. Je ne fais d'exception que pour les dictionnaires, parce qu'en effet ils contiennent toute chose. Charles Nodier, jeune homme, était de nos amis, lorsqu'il parcourait les montagnes du Jura avec le Dictionnaire de César-Pierre Richelet, fils de Jean Richelet, procureur du roi à Chaulanville, en Champagne.

Richelet vint au monde avec les qualités qui font le linguiste. Il avait le génie et l'esprit du langage, à tel point que son *Dictionnaire des rimes* a régi plus de deux siècles (1688-1802) sur les destinées de la poésie française. Un des auteurs qui vont de mourir, M. Delisle, possédait le *Dictionnaire des rimes* de Richelet avec la signature et le beau portrait de Baillet-Latour, et l'on voit facilement que l'illustre auteur de *l'Art poétique* s'en est servi toute sa vie.

Ainsi il possédait à ce livre même de Nodier *Dictionnaire français*, contenant les mots et les choses, en un volume in-quarto, et presque vous

me parvenant à franchir d'histoires lugubres, je vous dirai que ce livre innocent, bien fait, travaillé, n'eût pas chez nous tout d'abord la permission de la censure. Il est vrai le censeur trouvant dans ce livre innocent toutes sortes d'herésies¹ il fallut l'imprimer à Genève, chez le libraire Widengold (1830). Puis, le livre imprimé, on en fit passer à grand-peine un millier d'exemplaires en France (un dictionnaire français!). Le livre fut déposé à Villejuif, au le dépôt de Fontainebleau, et l'éditeur fit offrir ses exemplaires au libraire Simon Bernard, dont le nom doit être conservé sur la liste des délateurs. Simon Bernard, donc, le Dictionnaire au syndic de la librairie, et, par délibération de la chambre syndicale, Aubertin, Bissière, et Bernard son confrère, furent envoyés à Villejuif avec force police et le colleur Bourdieu, clerc de la communauté des libraires, pour y saisir toutes les bulles de Biécher. Cela s'appelle aujourd'hui une visite domiciliaire, et cette visite est très-redoutée. Ce n'est pas tout. Ces mille exemplaires ayant été portés à la chambre syndicale, on vit ces malheureux libraires de Paris usurper sur les fonctions de l'inspecteur des hautes œuvres, lacerant et brûlant le livre imprimé par leur confrère, le libraire genevois.

Ce bonhomme en mourut de chagrin, cherchant à comprendre un procédé si furtif.

Le lendemain de sa mort (c'était un dimanche), le delinquant Bernard, sortant du cabot de Saint-Henri, se promenait (Saint-Benoît le Moleux), dans la rue Saint-Jacques, fut poignardé dans la fosse par une main vengeresse. Le meurtrier n'a jamais été retrouvé. Qui dira que cette double catastrophe attendait le Dictionnaire de Richelieu ?

M. DE LA CROIX. — Que voulez-vous ? le danger était partout. Nous nous lamentons, l'autre jour, sur la mort de Claude le Petit et d'Étienne Delar, nous venons tout d' sudden se heurter à un charmant Lucilio Vanni. C'était un Italien de Naples amoureux. Il s'était imbu de la doctrine allemande et s'en était composé une dialectique eloquente, qui effrayait la foule autour de sa chaire à Toulouse. Il parlait comme un poète ; au doute, il unissait l'inspiration. On l'écoutait, on l'écoutait, et c'était à qui l'arrêterait chez soi. Le malheureux, dans un saut en plein air, se met à déclamer

¹ Nous nous sommes dignes ici en l'honneur de M. Augustin-François Delar, le *Biographe de l'orthographe* (1858), par Lapellée, un véritable linguiste, et nous pourrions lui adresser injures d'un autre genre au sujet de son *Manuel de l'écriture* : « Le mot sans fin comme un serpent, Monique, se repasse la queue dans la queue ; presque toujours de deux à six syllabes comme un serpent de deux à six ».

contre certains points du catéchisme. Un des docteurs le dénonçait le lendemain à messieurs du parlement de Toulouse. On disait alors de nos divers parlements : *Jacobin de Paris, Armandite de Rouen, régence de Toulouse.* Le parlement qui de l'intendant Calas envoya au bâcher le jeune homme et son livre : *des Dialogues de Fermat*, à telle enseigne qu'on les paye aussi cher quand on les trouve en bon état. Car il ne suffit pas que le livre soit bête seul, pour bien faire, il faut qu'il soit bête avec l'auteur, et que l'auteur de coméd soit complet. Alors les auteurs n'ont plus rien à dénier.

AU MÊME SCÈNE-CRUE. — Le malheureux Vaubert, proclamant de haut de son bâcher la liberté de conscience, avait laissé quelques disciples, surveillés par toutes les requêtes. L'un d'eux s'appelait Renaud de Pol. C'était un noble. Il passait le jour dans la prière, et la nuit il réunissait un certain auditoire. Or, dans cet auditoire, il y avait une jeune femme. Elle discutait avec un charme infini les leçons du maître, et quand elle n'eut plus rien à se apprendre, elle le dévanga comme un relais. Les preuves n'allaient tout seul. Les preuves manquaient. Même l'un de messieurs les conseillers, qui n'était pas des plus intelligents : — Messieurs, dit-il, n'est-aveu que les paroles de l'accusé ne méritent guère la

peine de mort. Mais puisque le bonreau l'attend et que la potence est dressée, on fera bien de le pendre. Au moins, il ne recommencera pas.

Ici, M. de Viennet, prenant la parole :

— Il serait temps, dit-il, de laisser pour un jour reposer les supplices, et l'on ne sait vraiment ce que l'on doit regretter le plus en tout ceci, de la cruauté des bonreux ou de la simplicité des viennets. Les uns ardent qui poussaient ces malheureux à débiter leurs rêveries, poussaient les juges à les écorcher au supplice. On a vu envoyer aux galères un certain Margard, faiseur d'almasachs *admiraux*. Philippe de Valois a fait pendre un astrologue qui avait lu dans les astres une nouvelle descente des Anglais et des Bretons. « — Messieurs, disait un jour François I^{er} à des mathématiciens qui lui expliquaient le mouvement des astres, prenez garde à ne pas descendre, car si vous saviez aussi bien les mouvements de la terre, foi de gentilhomme, vous seriez pendus. » Faisons mieux, nous autres, étudions les grands livres qui ont été la gloire et l'honneur du genre humain. Ceux-là percent en eux-mêmes un respect invincible. Le temps, congeur de toute chose et meurtrier de toutes les puissances d'en-bas, ne peut rien contre certains livres destinés à servir éternellement de guides et de

heureux. Tels Épictète, et Montaigne, et Pascal. Voilà des génies auxquels on ne saurait toucher, et jusqu'à un instant nous sommes assis sur ces hauteurs, laissez-moi vous parler de ces grands hommes, devant lesquels le genre humain s'incline en passant.

Peu d'événements plus considérables ont signalé l'époque illustre au raffinement, dans leur gloire infaillible, ces illustres théologiens : Bonnet, le docteur Jurién, M. Armand, M. Nicole, le ministre Claude et le P. Petrus, le P. Simonet, Arnauld et Grolier, sans négliger M. de Beaumais, M. de la Grue, le P. Hardouin et Pierre Bayle, que l'irrévocation de Blaise Pascal à MM. de Port-Royal des Champs. Ce grand nom de Pascal remplissait déjà la ville entière. Tous les hommes célèbres dont nous venons de parler, les premiers de leur siècle (en ce temps-là, Cornuille, Racine, la Fontaine et tous les poètes étaient placés au second rang dans le respect du monde ecclésiastique), avaient rendu ou devaient rendre justice au génie, à la valeté de Pascal.

Pas un de ces juges universels qu'on ait comparé Pascal à Pythagore, découvrant l'un et l'autre la trente-deuxième proposition d'Euclide, avec cette différence pourtant que Pythagore était

dans toute la force de l'âge et s'adant de tout le travail de ses dernières...

Pascal, à douze ans, travaillait sans cesse et sans livre, et se cachait pour monter à ses sublimes découvertes, comme s'il eût commis un grand crime. À douze ans, il était plus avancé que Pythagore à quarante. Les uns disaient, voyant ces miracles : C'est un démon, les autres disaient : C'est un ange. Ange ou démon, les plus intelligents pensaient qu'il y avait là quelque chose de divin. Si bien que tout Paris s'inquiéta, quand on apprit que M. Pascal, jeune homme, entouré de toutes les grâces de la vie et de tous les bonheurs de la fortune, avait témoigné le plus vil désir de consacrer ses distractions du monde pour devenir un solitaire de Port-Royal. Même il en avait écrit à M. Singlin, cet habile directeur des jans, et M. Singlin, dans sa modestie, avait décliné ce rare honneur d'entrer en conférence avec M. Pascal.

— Je ne sais pas, disait-il, un bonhomme eloquent pour convaincre un si grand génie. Il sait toute chose, et moi je ne sais rien, il a tout deviné, moi je n'ai rien appris. C'est à vous, messieurs (s'adressant à M. de Sacy et au grand Arnauld), que reviendront la gloire et le bonheur de dompter cet esprit superbe. Allez donc, et sans vous égarer

de la résistance, ramener la brebis au bercail.

La proposition ne plut guère à M. de Sacy; c'était un homme ingénu, bien élevé, des manières les plus douces, peu fantasque, et redoutant la violence à l'égal d'un crime. Il refusait d'insinuer les discussions où l'esprit se montre avant la vérité; il était naturellement doué, d'un esprit juste et débonnaire, et de beaucoup de pénétration. Au milieu des plus grands approfondissements, il restait dans la modeste. Il semblait que le petit fût né avec lui; il s'était accru sans emphase, au contraire avec la simplicité la plus charmante, de la lecture des écrits les plus sages sur la morale chrétienne, et surtout de l'étude et du respect de l'Écriture sainte. En un mot, tout prêchait, tout persuadait, tout charmait chez M. de Sacy.

Il résista longtemps à cette visite à M. Pascal; il fallut que M. Singlin, son directeur, lui en donnât l'ordre absolu. — Le jour étant pris pour cette illustre visite, M. de Sacy entra chez M. Pascal, comme il fit autrefois chez Luther ou Calvin, le premier théologien du monde. Il fut reçu dans une vaste et belle maison qui donnait sur les quais de la Seine et sur la longue perspective du Cours-la-Reine. Il s'étonna tout d'abord de la liberté et du nombre des valets, de la richesse des apparte-

ments, des fleurs du jardin, des hommages de l'écurie, et de la splendeur de ces merveilleuses chaises de chais-d'écuyer. — Ah! mon Dieu, disait-il, que de batailles à livrer, même avant de réformer ce vain luxe, et comment trouver un obéissant sous ces dangereuses splendeurs! Il se rendit cependant de ce premier éblouissement, et, planté dans le cabinet ou se tenait Blaise Pascal, il trouva cet homme étrange assis entre deux fenêtres qui lui servaient de rempart contre un soleil qu'il voyait incessamment se lever, tantôt à sa droite et tantôt à sa gauche. Il était très-difficile, même pour un instant, de le distraire de ce péril imaginaire; il en était tout effaré; il en avait le frisson.

M. Pascal le reçut avec la courtoisie et les grâces d'un homme du meilleur monde. On eût dit qu'il avait traversé l'hôtel de Rambouillet et s'était assis dans la chambre bleue, à côté d'Arétin. En ce pâle visage, où l'étude et l'insomnie avaient laissé une trace ineffaçable, brillaient deux grands yeux pleins d'un bon sens. En même temps la bouche était sérieuse, et, s'il risait par hasard, on voyait le diable poindre en ses sourires. Hélas! plus M. de Saüy s'approchait de cet être étrange et si peu semblable aux solitaires de Port-Royal, plus il sentait grandir son épouvante involontaire.

Il n'avait jamais rien vu ou même pressenti de si triste, et je ne sais quoi de formidable et de tout-puissant. Il se remit pourtant, et prenant un siège en invoquant saint Augustin, son maître, il prit la parole en hésitant.

C'était l'usage de M. de Sacy de ne pas commencer tout d'abord l'escrime-sèche. Il se tenait dans une réserve pendente, étudiant son homme et cherchant le moment. Comme il était vrai dans tous les arts chez nos honnêtes gens, il commençait par parler, d'ordinaire, à chacun des choses de son étude ou de sa profession. Il eut parlé peinture à M. Philippe de Champagne, et de médecine à M. Hamon. Entre-temps il interrogeait les hommes des divers métiers, parlant de la vigne au vigneron, des gentes au laboureur, des études au bourgeois. Puis, quand il s'était bien insinué dans l'esprit de l'homme interrogé, il revenait par un détour brusque ou lent, selon l'esprit, sur les vérités éternelles. Par cette heureuse méthode il avait obtenu presque des miracles, et jusqu'alors sa méthode avait été infailible. Il eut cette fois le grand tort de se servir de ces moyens vulgaires avec M. Pascal. Celui-ci, qui ne s'attendait point à se voir attaqué par un côté où il était inaccessible, aussitôt se réveiller toutes ses ardeurs.

M. de Sacy lui parlant philosophie, il répondit en philosophe. — Oui, monsieur, devant Pascal, vous l'avez bien compris, j'aime et j'honore les ancêtres. Ils sont les premiers qui nous aient enseigné la sagesse. Admirez Socrate, honorons Platon. Le Crotos ne serait pas indigne d'être sorti du cerveau de saint Paul. Je connais de grands esprits qui vous diront que Virgile annonçait la naissance de Jésus-Christ dans son admirable *Églogue* :

Utinam Crotos tantum pareremur etas.

Ici, Pascal cache sa tête un instant dans ses deux mains de la couleur de la cire, et bientôt reprenant son discours :

— N'étes-vous pas de mon avis, monsieur? Le traité *Des devoirs* restera comme l'Évangile des païens? C'est une merveille, écrite avec la justice et l'honneur du peuple romain. Pour ma part, j'en suis convaincu, et vous me faites grand plaisir de me ramener à ces belles œuvres, à ces grands hommes.

Mais le premier de tous ceux-là, à mon sens, c'est mon maître et mon ami le philosophe Épicure. Il est de tous les sages anciens celui qui a le mieux parlé de l'homme et de ses devoirs. Épicure, en-dehors de toute chose, a parlé la Parole

dence. Il enseigne à ses disciples un Dieu unique et juste, gouverneur suprême, auquel nous devons nous soumettre. Il commande, obéissons. Il marche, allons à sa suite. Il est infiniment sage, intelligent, prévoyant. C'est pourquoi nous autres, faibles mortels, nous n'avons pas le droit de nous plaindre et de murmurer. Obéissons à la volonté suprême, adorons, et soumettons-nous.

— « Mon fils, disait Epictète (écarte-toi, monsieur de Sacy, saint Paul ne parlait pas ainsi), ne disons jamais, croyez-moi : J'ai perdu mon père. Il faut dire : Je l'ai rendu à Celui qui me l'avait donné. Ne dites pas : Mon fils est mort ! ma femme est morte ! Ils ont disparu par la même volonté qui les avait mis au jour. Il en est ainsi de la santé, de la gloire, de la vie, et de tous les biens de ce monde. Ils ne nous appartiennent pas en propre. À peine en avons-nous l'usage. » Que diriez-vous de ce raisonnement, monsieur de Sacy ?... M. de Sacy était de répondre. Il se sentait subjugué par cette admirable marche, et volontiers il eût dit, en se signant : *Saint Epictète, priez pour nous !*

Après un silence (il aimait à se reposer en parlant), le philosophe Pascal repart en ces termes :

— Je sais, dit-il, les objections que l'on peut faire à ces raisonnements ; nous autres, nous autres

chrétiens, l'explication du péché originel; on disait que mon maître a prévu l'objection.

— « De notre obéissance aux dieux, dirait encore, il peut résulter cette plainte ! Hélas ! que de biens perdus en un jour ! celui qui me les ôte est un tyran ! — Mon fils, il est juste et dans son droit. S'il vous reprend ce qu'il vous a prêté, de quel droit vous plaindre quand il le redemande ? Au contraire, est-ce un devoir d'être de ces biens passagers comme appartenant à d'autres hommes qui viendront après nous. Le voyageur qui passe et se repose en quelque hôtellerie, lui-t-il gaspiller les provisions de son hôte et briser ses meubles ? Il lui respecte, s'il est juste. Acceptons sans murmure, au contraire avec reconnaissance, l'hospitalité qu'on nous accorde. Elle est ainsi faite ; il n'y faut rien changer. »

Et voyant que M. de Sacy restait muet, confondu, éperdu comme en un songe, il reprit :

— Monsieur, quand les historiens d'Auguste, et j'en ai lu plusieurs, quelque'il fût un tyran misérable, vont répétant sans cesse qu'Auguste en mourant disait à ses amis : *Saviez-je en avoir bien mérité, ai-je assez bien joué mon rôle en cette infame condition ?*... ils sont les dupes de leur ignorance. Ils mettent dans la bouche d'Auguste une

maintenant possible que l'empereur n'a jamais dit. Il aurait eu honte de conquérir le maître du monde (à quel prix!) à un vil historien. Non, non, cette illustre comparaison que les historiens lui prêtent, parce qu'ils ne savent pas ce qu'ils disent, n'est pas de l'empereur Auguste. Elle est du maître Épirotte ! » Enfin, nous dit-il, rappelez-vous que vous êtes des comédiens qui jouent un rôle un peu, dans une comédie à leur usage. Acceptez, tel qu'il est, le rôle qui vous est confié par le poète, et, qu'il soit long, qu'il soit court, contentez-vous. Si le poète a voulu que vous représentiez le mendiant de la rue, eh bien, tendez la main sans honte. Ou s'il vous donne une épée à porter, portez-la sans peur. Soyez dignes également de la besace ou de la poutre. Avant tout, jouez bien votre personnage, et sachez que vous n'avez rien de mieux à faire. Enfin, la mort est là pour baliser la route à propos...

Durant ces mots, les grands yeux de M. Pascal s'attachaient sur un portrait de M. le cardinal de Richelieu, son premier protecteur. — Regardez-le, disait-il à M. de Sacy, celui-là n'a pas manqué à son rôle. Il l'avait superbe, à sa taille, il l'a cruellement et grandement joué !

Au moment où M. de Sacy songeait à se servir de

ses raisonnements, semblables à des tourbillons rouges au feu, M. Pascal le retenant par son habit.

— Corrèzes avec moi, monsieur, que notre Epictète est adorable! Avec peu de changement, on en ferait un homme à votre image. Il enseigne la modestie et la prudence. Il veut que le sage ait grand soin de cacher ses bonnes résolutions, surtout dans les commencements. Il demande aussi que nous réfléchions librement, à condition que nous n'ayons rien de notre liberté, savoirs, si nous usons bien de la science. En toutes choses il faut vaincre et plaire, mais plaire est la plus difficile et la plus utile façon de toucher le cœur de l'homme. Il n'y a donc rien de si incertain, rien de plus difficile à pratiquer, rien de plus utile et de plus universel que de concourir. À ces mots, il pût songer de M. de Sacy par un beau geste, et comme il finit l'effort de le reconnaître : — Ah! mon Dieu, toujours cet air-là! Ayez la bonté, monsieur, de rapprocher ce fragment, et pardonnez si je ne vous reconnaissais pas.

Dans quel état fut M. de Sacy au sortir de cette conférence! Il n'était pas aussi froissé, bien qu'il ressentît en lui-même une immense confusion, d'avoir été si complètement battu par le philosophe, que d'avoir posé lui-même la discussion sur ce terrain brûlant. Il se demandait en quelles régions

L'avait transporté ce grand génie et quelle langue catanique ils avaient parlée l'un et l'autre? O Dieu de vérité! s'écriait-il avec saint Augustin, les grands esprits qui savent ces subtilités de raisonnement augmentent de quelque chose à vos yeux?

Il revint fort tard à Port-Royal des Champs, en l'attendant très-inquiet, sans le dire et le monner, M. Singlin, M. le Ministre, M. Nicole et M. Arnauld. — Monsieur, dit-il à M. Arnauld, j'ai péché par orgueil. Ma vanité m'a fait perdre une coupe inestimable. Ayez pitié de moi. Reprenez ma tâche en sous-main, et laissez enfin le Ciel que vous abandonnez ou j'échoue. Il y va de l'honneur de l'Église et des Peres.

— Monsieur, répondit M. Arnauld, il sera fait selon votre désir. Dieu merci, j'ai la nuit devant moi, je vais relire saint Augustin.

— M. Pascal n'a pas lu saint Augustin, repartit M. de Sacy, mais il suit par cœur Épictète. C'est Épictète qu'il faudrait lire, et je ne l'avais jamais lu.

— Quant à moi, c'est de plus loin qu'il m'en venait, répondit M. Arnauld. Mais M. le Ministre possède un Épictète, et je le prêterai de ne le perdre pour cette nuit.

Cette nuit-là, tous les solitaires de Port-Royal adressaient leurs prières les plus ferventes pour le

triomphe de M. Armand. Mais comme ils regretteraient que le savant docteur Harrison eût vendu sa bibliothèque pour en distribuer le prix aux pauvres gens¹.

Le matin venu, le grand docteur se mit par cœur le *Manuel d'Épictète* et les *Commentaires* de Simplicius. Après la messe, qui fut dite par M. de Sacy dans un immense transport d'espérance et de charité, M. Armand, qui n'était rien moins que timide aussitôt que sa conscience était en jeu, se rendit dans la maison de M. Pascal. Chemin faisant, il se demandait s'il avait été bien inspiré de lire *Épictète*, et si jamais deux personnes qui ont appris le même livre l'ont possédé également. Il se disait qu'en lieu d'étendre l'admiration d'un bon discours à la personne, il faut pénétrer l'essence d'où il sort et ne pas s'en inquiéter, comme avait fait M. de Sacy, tant qu'on n'avait pas tenté de le remplacer par une pensée meilleure. Or, se disait-il, je ne crois pas que Descartes et saint Augustin parlent à deux cents ans de distance,

¹ Tout rempli de crainte, d'espérance et d'insouciance,
 Il croit un divin caractère laborieux ;
 Ses pensées courues ses lents et ses sentiers,
 En tombent sans dans le puits et dans l'abîme,
 Et son unique volupté
 Des tracas de la plume.

et perdus dans la même contemplation, on ne peut tirer les mêmes conséquences. Telle pensée stérile en son champ naturel, produisant en abondance une foule d'idées, transplantée dans un champ voisin. « Je n'irai donc pas m'égarer à perte de vue à la suite de cet homme enivré d'une fausse philosophie. Si, par exemple, je tenais en main une poignée de pierres précieuses, pour lesquelles il y aurait un vrai danger, mais-je dirais à la Reine : *Madame, choisissez !* Non pas ! Il faut que je le cherche et le reconnaisse moi-même avant de l'offrir à la Couronne. Sans la vérité, même un mensonge ; il faut la découvrir, sinon la logique est le plus inutile et le plus vain des instruments. »

Sur ces raisonnements très-ingénieux d'un logicien plein de foi, il entra chez M. Pascal, s'attendant à retrouver le même homme que la veille. Il fut ébloui du changement. L'homme hier malade, effrayé, nerveux, plein d'angoisses, et retenant contre un péril invisible, avait pris un tout autre aspect. Il portait un riche habit tout couvert de broderies en soie et des souliers à bandes d'or, à talons rouges, une jarretière d'argent retenant des bas noirs bien tirés, sur une jambe un peu fléchie, il est vrai. Son cabot à deux pointes était enfoncé

chez la bonne faïencerie, ses manchettes de Molènes étaient un présent de sa mère, mademoiselle Louise Périer, fille de sa tante.

À l'un de ses doigts brillait un onyx antique du plus beau travail, représentant une tête de Mars-Aurèle. Sur sa gaine des armes de M. le comte de Layette, tout presque aussi misérable que sa victime le maréchal d'Ancre, était posé un plateau de verre de Venise, et sur le plateau un gobelet plein d'un vin d'une couleur ambrée. Il y portait parfois ses lèvres décolorées comme pour chercher une force qui le fuyait toujours. Enfin, dernier détail, qui ne saurait déplaire aux admirateurs de ces hommes parvenuement grands et superbes, il s'accoudait sur le *Virgile* de Spire (1680), in-folio, d'une si parfaite conservation que M. Amauld se mit à contempler ce beau livre.

Il partageait, sans qu'il en eussent, la pension de Mousieur de Port-Royal pour les merveilles de la typographie. De sa main droite, Blaise Pascal tenait les *Essais de Michel*, seigneurs de Montaigne (1548), in-8°. C'était l'édition même donnée par Montaigne et la première en sa langue le troisième livre des *Essais*. Ces deux tomes représentaient aujourd'hui presque une fortune s'ils étaient ornés de la signature de Pascal. D'un

coup d'œil M. Armand avait sans tout cet ensemble : — Michel se disait-il, M. de Sacy a raison, nous aurons grand'peine à convertir cet homme-là !

À l'instant même, et comme il prenait la parole, il fut prevenu par M. Pascal :

— « Je vous demande aujourd'hui pardon, disait le philosophe au chrétien, de mes admirations d'hier pour un philosophe païen. J'avais tort de l'invoquer en présence d'un homme aussi considérable que M. de Sacy. Il venait m'apportant la vérité, je lui ai répondu par le mensonge. Il ne m'a pas vu tel que je suis, vivant la justice et la raison, dont la racine naturelle est dans mon cœur. Mais laissez-là, monsieur, les philosophes païens et les principes de leur philosophie, et écoutons ce merveilleux sage appelé Montaigne, faisant profession de la religion catholique et pourtant un esprit rare. Oui-ça, je l'aime encore plus que je n'aime Épictète.

Il a cherché la morale dans la raison humaine, il a mis toute chose en un doute si général, qu'il a fini par douter de lui-même. Il aurait pu se dire : J'ignore ! Il vous dira : Que sais-je ! Or, sur ce principe équilibre de tout de contradictions, Montaigne a posé d'une main délicate sa propre sagesse. Il détruit insensiblement, par

une suite de questions, tout ce qui passe pour le plus certain parmi les hommes les plus intelligents, démontrant, avec une éloquence infuse, un art parfait, que les apparences étant égales de part et d'autre, il serait insensé de choisir ! Je finis tout à l'heure un passage ou, cherchant un remède certain contre les procès dans la multitude et le changement des lois : « Autant vaudrait, nous dit-il, soumettre un cas au premier passant qu'à des juges tirés de ce grand trou, Ordonnance. »

Voilà donc qu'il ajoute l'ironie à ses doutes, non pas qu'il veuille changer l'ordre de l'État, il s'en inquiète assez peu, ce que son avis soit le meilleur, il n'en a aucun souci de bon ;... il veut à démontrer la vanité des opinions les mieux acceptées. Que répondre à ceci, monsieur. — « Moins nous aurons de lois, plus elles seront obéies. Les difficultés croissent à mesure qu'on les pose, les obscurités se multiplient par le commentaire, enfin le plus sûr moyen pour entendre le sens d'un discours est de n'y pas regarder de trop près, si peu qu'on l'observe, bientôt toute la clarté se dissipe. »

En ce moment M. Arnould, comprenant la nécessité de répondre : — Oui, monsieur, j'accepte votre comparaison entre la loi civile et la loi de Dieu, mais ne repré-venez pas quelles résolutions vous

surge de ce doute universel? J'ai lu, il y a bien longtemps, votre héros, Montaigne, et j'ai trouvé un bel esprit jugeant à l'aventure les actions des hommes. Aujourd'hui sans pitié, le lendemain d'une indulgence excessive, obéissant à sa première vue en dehors de toutes les lois de la raison.

Ce frivole ami et proclamateur des fausses mesures ne songe guère qu'à montrer, par son exemple, les habiles contortions d'un même esprit. Qu'il l'emporte ou non dans la plus sérieuse dispute, il est content, parce que son doute est également justifié par son triomphe ou par sa défaite. Il a cependant, j'en conviens, des passages merveilleux.... Cet éloquent pyrrhonien a démontré incontestablement l'existence de Dieu, lorsqu'il demande aux hérétiques : de quelle autorité ils entreprennent de jurer et lire enfin par sa propre définition, eux qui ne connaissent véritablement aucune des choses de la nature? -

Il me semble aussi, monsieur, que vous prêtez à cet homme plus d'esprit qu'il n'en avait, par cet enchaînement si juste que vous faites de ses principes. Quant à moi, je m'en méfie. Il n'a rien qui m'étonne, il manque, à mes yeux, d'humilité et de piété. Je m'en tiens à saint Augustin. Certes, nous parlons leur doute à ces philosophes

d'autrefois, qu'on nommait *orthodoxes*, mais de quel droit votre Montaigne, sachant qu'il est chrétien, s'est-il mis à recueillir des opinions dont les Pères ont fait justice? Il est chrétien, dites-vous, et le vrai qui se passe absolument de la foi, il le sait de côté, il le suppose; il s'efforce à plaire de son doute. Un rare esprit, je le veux bien, mais un cœur indifférent à la vérité.

Non, monsieur (ici Pascal ferme son livre et le posait sur le *Virgile*), vous ne pouvez pas être un admirateur de ce Montaigne et de cet Épicète, enchanteurs dangereux et subtils. Dieu a répandu dans votre intelligence d'autres dons et d'autres attents, auxquels vous ne résistez pas insensiblement. Dieu vous rappellera de ce plaisir dangereux / *A juvenitatis periculis*, disait saint Augustin, quand il vient à se souvenir des misères et des dangers de la jeunesse. Saint Augustin, avant vous, s'était servi de ce doute subreptif, et bien vite il eut reconnu le mensonge et la séduction dont saint Paul nous avertit. Monsieur, croyez-moi, prenez-y garde, il ne faut pas trop se fier à la sagesse humaine. Elle porte en soi un certain agacement qui nous colore et qui ne dure guère. On croit parfois qu'une chose est vraie... elle s'est qu'éloquente. On sert souvent sur un plat d'or des

viesilles malades, et des vins empoisonnés dans des coupes de cristal.

Pascal, en ce moment, portait le verre à ses lèvres. Il le posa sans y toucher.

— Monsieur, dit-il à M. Arnauld, je vous fais tous mes compliments, vous poudriez beaucoup mieux tant Augustin que je ne pourrais Epictète et Montaigne. Toutefois, j'aurai bien de la peine à me débiter de ma sympathie pour ce galant homme. Il a tant de grâce en son action casuistique et tranquille, il rejette avec tant de bonté, les obscures bévaises, le front ridé... le farouche! Il est d'un enjouement plaisant, fardier, mais son esprit est folâtre et charmant, en plein badinage. Epictète et Montaigne représentant les deux plus grands docteurs des deux plus célèbres sectes du monde. Inévitablement il faut suivre un des deux chemins qu'ils nous indiquent : rechercher le souverain bien, s'il existe; y parvenir sans peine et sans peur, s'il est incertain.

M. Arnauld, qui déjà se croyait victorieux, resta confondu par ce dernier raisonnement. Hâlé de tant d'orgueil et de paresse, ajoutez de présomption, il se permit d'attendre dans les remparts de la théologie et de la foi que le philosophe Pascal eût été délaissé de la lumière d'en haut. Enfin,

sans insister davantage (il y avait tant à répondre à Pascal!), le philosophe et le théologien se retirèrent, aussi peu contents l'un que l'autre.

Revenu au milieu de ses amis, l'écuyer de Port-Royal rendit tout d'abord cette justice à M. de Saey, et à lui-même, qu'ils n'étaient pas de force à lutter contre un pareil génie armé de toutes pièces. Il s'entend devant cette intelligence et ce grand art qui auraient tiré du sophisme une suite de vérités : *aurum ex stercore*. Comment faire? Ils n'en savaient rien. Seulement ils comprenaient que la fin de ce grand génie était chancelante et cruellement obscure. Ils trouvaient qu'Épictète avait un art incomparable pour troubler le repos des consciences; ils trouvaient au même temps que la religion de Montaigne avait grand besoin d'être réglée avec beaucoup de soin et de discrétion. Enfin, ils plaigraient M. Pascal d'avoir réuni dans son esprit Épictète et Montaigne, son esprit se trouvant partagé entre ces deux doutes et ces deux esprits qui se combattaient.

— Laissez-le faire, disait M. de Saey, il arrivera, après beaucoup de détours, à travers les principes si différents de ces philosophes si divers, à la grande et saine clarté.

Pensez donc à leur détournement, quand, le di-

matinche suivant, ils vinrent agacés à un manège-
auel de Port-Royal des Champs un petit homme
écossé sous la honte et le front dans la poussière
O gloire et bonheur! c'était Pascal!

Mais, vous le voyez, il a tenu à fort peu de chose
que l'auteur des *Pensées* et des *Lettres provinciales*
restât philosophe et ne fût pas chrétien.

— Monsieur le président, d'après notre ami
George, savez-vous qu'on a fait une rumeur des
bibliothèques du temps de messieurs de Port-
Royal (1640) :

En bibliothèque royale,
Pour tout le monde est destinée,
À celle d'église abbatiale,
Fauts et rudes y vont d'aller,
Tous d'ailleurs ont un magasin
Chez le cardinal Mazarin.
Les prières des doctes fléchis
À la monnaie sont d'écus,
Saint-Germain, Saint-Victor
Vont tout leur plus que l'un,
La bibliothèque de Sorbonne
Des Jésuites, des Jacobins,
Des Chanoines et des Bernardins,
Des Cordeliers, des Augustins,
Des Carmes et des Minimes,
Et celle de Navarre est la même.

Le manuscrit des *Pensées* de Pascal appartenait
à la bibliothèque de l'abbaye de Saint-Germain des
Près : or d'après M. Poirer, son oncle

DIXIÈME JOURNÉE.

Le dimanche suivant, l'assemblée était encore sous le coup de ce grand débat entre Pascal, M. de Sacy et M. Armand.

Bruno, — Ces questions serives, qui faisaient à tout prendre la force et l'enchantement du grand siècle, quand elles se produisaient entre hommes d'un vrai genre et d'une sincérité parlante, perdant-elles toutes les leurs ? Qui jamais occupa l'opinion publique au même degré que la Fontaine ? Il était si complètement un poète ! et rien de mieux, rien de mieux.

« Un homme paraît grossier, lourd, stupide ; il ne sait pas parler ni raconter ce qu'il vient de voir, s'il ne met à terre, c'est le modèle des bons contes ; il fait parler les animaux, les arbres, les pierres, tout ce qui ne parle point ; ce n'est que *Myrciad*, qu'il élague, que beau naturel et que délicatesse dans ses ouvrages. »

Ainsi parlait la Bruyère, et sa louange fut acquiescée. Revenez maintenant un de ses contemporains, le digne ami de madame de Sévigné :

« Il étoit, disoit-il, tout semblable à ces vases simples et sans ornemens, qui resserment au dedans des mêmes infans : il se négligeoit, étoit toujours bafoué très-simpement, avoit dans le visage un air grossier; mais cependant, dès qu'on le regardoit un peu attentivement, on trouvoit de l'esprit dans ses yeux, et une certaine vivacité que l'âge même n'avoit pu étendre. On voit qu'il n'étoit rien moins que ce qu'il paroissoit. Il est vrai sans qu'aucun des gens qu'il ne connoissoit point ou qui ne lui convenoient pas, il étoit triste et rêveur, et que même, à l'entree d'une conversation avec des personnes qui lui plaisent, il étoit froid quelquefois; mais, dès que la conversation commençoit à l'intéresser et qu'il prenoit part dans le dispute, et n'étoit plus cet homme rêveur, c'étoit un homme qui parloit beaucoup et bien, qui étoit les anciens et qui leur donnoit de nouveaux agrémens; c'étoit un philosophe, mais un philosophe gai; en un mot, c'étoit la Fontaine, et la Fontaine tel qu'il est dans ses livres. »

Ce qu'ils ne disoient pas, l'un et l'autre, c'est la prodigalité du bonhomme, et son profond dédain pour les belles choses qu'il estimait. Il les haïssait au premier vu, et s'inquiétoit fort peu qu'elles fussent perdues ou sauvées. Le bibliophile Jacob, au

des mètres et le plus souvent de tous, a retrouvé des vers charmants de la Fontaine : un jour le valet-quel disait à la lauriette :

Je suis toujours tendre et fidèle
 Si vous voulez me rendre heureux,
 De mes deux yeux charmés vous avez l'honneur.
 — Et moi, dit le méchant, je vous aime tant !

Tous verres qu'un jour on l'autre on chante
 sur les bords du Rhin cette chanson de la Fontaine :

Le cur de Basen
 Faisait ses dévotions :
 « Faisons nos chandelles,
 Rendons nos prières !
 Tenez, la voilà !
 Ne l'épargne pas, je vous en prie !
 Ma prière jurent, amenez-la
 Dans l'église ! »

On a même retrouvé dans ses œuvres inédites l'un de ces courriers de Paris portés à leur dernière perfection par tant de plumes vaillantes et délicates. Une fête à Versailles, un mariage à Paris, le dernier bon mot de M. Maudot, un épi-gramme en portrait de mademoiselle Champmeslé, de mademoiselle de Bré ou de mademoiselle Molière. Quand il a célébré en passant la gloire et

les conquêtes de Louis le Grand, il fit par une
célèbre marche :

Peu de chose fait l'espérance
De cette insupportable éternité.
Quand le Néant et le Rien
Replacent toutes choses de peson,
On ne voit jamais l'indigence
Troubler la paix de la raison.

Le lendemain, il vint au Mexique, en l'hon-
neur de madame la comtesse de Thérèse, ce job
vraiment impressionné sur son album :

Les yeux
Et les pieds
Soudain
Ont peur de paraître,
Toute chose
Se change en vent,
Et les yeux
Et les pieds
Sont de leur d'orange,
Depuis le jour
Qu'en voit Thérèse
Sans ce bon espoir.

Ne croyez pas cependant que nous allions ainsi
longtemps à la suite servile de ces chanteurs. Ce
que nous cherchons dans ces œuvres oubliées,
c'est moins le poète que le poète. Il nous plaît de
retrouver le vrai la Fortune en ces petits bonheurs

de chaque jour. Hélas ! qui le croirait ! cet homme aimable et bon, cet esprit rare et charmant, ce talent merveilleux de parler naturellement une langue excellente et claire, mûrie de son doux contact de la Muse au point qu'elle aime le plus, n'eut pu le mettre à l'abri des injures et des violences les plus grossières. On a retourné contre lui des épigrammes et des délations qui passaient le cadavre à la Bastille. Il fut insulté par Furetière et par tous les inquisiteurs du raffi Procépe. — Le jour même de son entrée à l'Académie, à la première heure (elle dure si peu !) on tint cet langage et gloire au nouveau venu, ce grand génie, un des plus rares honneurs de l'esprit français, se vit exposé aux plus mauvais traitements. On crut longtemps que le roi enchaînait la Fortune, jusqu'au moment où Sa Majesté eut daigné dire à Desquaux : « Vous pouvez recevoir M. de la Fontaine, il a prouvé d'être sage ».

Donc le valet roya, notre M. l'abbé de la Chambre française, dans sa réponse à la Fontaine, de parodier le fameux mot : *Il a prouvé d'être sage*. A ce propos, pendant une heure, cet abbé de la Chambre, un des derniers précieux ridicules de l'hôtel de Rambouillet, tint un grand discours, étouffé de tant de violence, sous sa froide modestie :

« Songez, monsieur, s'écriait-il, sans que peu au fait contredire et sourire à ce mot de vertu, qui est pour gardien et pour répendant le double adulateur et les enfants doublement monstrueux de Louis XIV, » que vous allez devenant travailler sous les yeux d'un prince qui s'informerait des progrès que vous ferez dans le chemin de la vertu... Songez que ces mêmes paroles que vous vous en proposez de prononcer, nous les lisons tous sur nos registres, plus vous avez pain de peine à les peindre et à les choisir, plus elles vous condamneraient un jour, si vous ne permiez à tâche de jurer la pureté des mœurs et de la doctrine, la pureté du cœur et de l'esprit, à la pureté du style et du langage... Vous devez, monsieur, vous souvenir sans cesse de celui (Colbert) dont vous occupez la place, pour remplir parfaitement vos devoirs et pour satisfaire ses obligations que vous contractez indispensablement... Quelle plus glorieuse récompense peut jamais espérer un homme de lettres que d'être admis dans ce sacré palais, sous la protection du plus grand roi du monde, à l'ombre de ses palmiers et de ses lauriers !¹ »

¹ Ce fut ainsi que le comte de Melin accueillit l'Académie de Grammont et ses nombreux adhérents. M. Alfred de Tilly fut également d'un des trois dans cette illustre assemblée et il avait une des plus belles places, il s'en fut placé comme le soleil de sa cour.

Quel étrange discours, quelle introduction, et comme en ce moment triomphait M. Boss, ce célèbre académicien qui, pour exciter l'attention de la Fontaine, avait jeté tristement sur le bureau de l'Académie le tome le plus bariolé de ses Contes. Il y eut cependant un homme, un seul, qui protesta contre un pareil parti-pris. Cet homme était un esprit juste et droit, il fit un des instituteurs de Voltaire. Il s'appelait Pierre Bayle, et remplissait de son indignation écrite la république des lettres. On retrouvait cette eloquente protestation de Pierre Bayle à la date du 1^{er} janvier 1685. Une autre voix qui s'éleva plus tard en faveur de la Fontaine, insérée dans les *Factums de Furetière*, fut la voix de madame de Sevigne elle-même, appuyée en ceci par son cousin, M. le comte de Bussy-Rabutin. « Il y a, disait-elle, de certaines choses qu'on n'entend jamais, quand on ne les entend pas d'abord. On ne fait point entrer certains esprits durs et farouches dans le charme et la facilité de la Fontaine. Cette porte leur est fermée et la nature aussi : ils sont indignes de jamais comprendre ces sortes de beautés et sont condamnés au malheur de les improover et d'être improovés ainsi des gens d'esprit. Nous avons trouvé beaucoup de nos pédants »

La dame ajoute : « D'abord je songe à me mettre en escale, et puis je tâche à les instruire, mais j'ai trouvé la chose impossible; c'est un bâtiment qu'il faudroit repaver par le pied. Il y auroit trop d'affaire à le réparer, et enfin nous trouvons qu'il n'y auroit qu'à prier Dieu pour eux, car toute puissance humaine n'est capable de les éclairer... Je ne m'en dédie point, il n'y a qu'à prier Dieu pour un tel homme (Fouquier) et qu'à souhaiter de n'avoir point de connaissance avec lui... »

Que c'est bien parlé tout cela, que c'est juste et bien dit, et que les maîtres sentent honteux s'illustrent en belles choses! Mais quoi, ces maîtres ne font rien pour leur fête et pour leur plaisir, ils dévotent, ils insultent, ils sont contents. En vain la Fontaine étoit l'un des plus honnêtes gens, des plus illustres : le grand Condé, le prince de Conti, le duc de Vendôme, M. de Harlay, M. de Launay, M. de Turin, enfin, qui avoit pu courir de France, les Troqueurs et l'Oratoire de saint Juffren. Toutes ces gloires, toutes ces vertus lui ont inspirantes à le protéger contre une dernière violence, dont nous avons ici tout le mystère ingénument raconté. C'étoit à propos de ce chef-d'œuvre admirable et sans rival en grâce, en élégance, en charme, en mille enchantements : les Contes de

la Fontaine, une des gloires les plus charmantes et les plus populaires du grand siècle.

Il n'était pas un esprit délié, poli, suévois, assoué, qui ne rendit toute justice aux Contes de la Fontaine. Écoutez le Père Bouhours, et Dieu sait que celui-là était attaché à la gloire du siècle de Louis le Grand :

« Pour ses Contes, je ne trouve personne qui puisse entrer en parallèle avec lui; il est absolument inimitable. Quels récits véritablement charmants! quelles beautés! quelles descriptions heureuses! quelle morale sère et galante! tout y coule de source. Leur lecture fait sentir à l'âme un plaisir qu'on ne peut décrire. Mais je ne dois pas chercher d'en rendre toutes les beautés sensibles. Il ne faut que les lire et avoir du goût. » Il fallait surtout être adoucy par un bouhousisme, et ne pas le lever à la fervente nécessité du troisième vicestre de Saint-Bach, M. l'abbé Goujet. La Fontaine avait déjà soixante-quinze ans et même il était malade, quand le nouveau docteur de Sorbonne s'en vint chez lui sous un prétexte assez faible. Il trouve que le poète était un homme *fort ingénieux et fort simple*, qui lui dit avec une naïveté pléiennienne :

« Je me suis mis à lire le Nouveau Testament, c'est un bon livre, mais je ne comprends pas

l'énervité des pères. — À quoi le jeune abbé répondit par la nécessité de seules. A la fin M. de la Fontaine se rendit et ne protesta pas à chicaner davantage. Tantôt il se sentit soulevé quand le vénérable vicaire de Saint-Roch, s'embarrassant de la patience de son permission, lui déclara qu'il était temps de sortir des votes périlleux : *Mors est.*

— Quoi ? tout de suite ? Hélas, oui ! tout de suite. Avec son âge et sa maladie, il ne pourrait guère espérer une plus longue vie.

— Je lui dis qu'avant toute chose (c'est l'abbé Goujet qui parle) il étoit nécessaire de nous entendre sur un point, le droit inflexible des Cénobes. — Et comme ici la Fontaine se récriait, le terrible vicaire insista, et de sa plus grosse voix : « Je lui dis qu'il y avait deux choses à faire par rapport à cet ouvrage, sans quoi les ministres de l'Eglise ne pouvaient en conscience l'admettre à la participation des sacrements. L'une étoit qu'il fallût qu'il fit une espèce de satisfaction publique et d'assemblée honorable devant le saint Sacrement, s'il étoit obligé de le recevoir dans sa maladie, ou, supposé qu'il restât en santé, dans l'assemblée de l'Académie française, la première fois qu'il s'y trouveroit, pour témoigner le déplaisir qu'il avoit d'avoir com-

posé un tel livre, et en demander pardon à Dieu et à l'Eglise. L'autre, qu'il falloit qu'il promet publiquement et de bonne foi de ne contribuer jamais à l'impression ni au débit de ce livre, de n'en tirer jamais aucun profit pécuniaire, et, si Dieu lui rendait la sante, d'employer le reste de ses jours aux exercices d'une vie pénitente et édifiante. »

Ainsi son propre confesseur avoit enlôé du grand Corneille la traduction en trois-beaux vers de l'*Institution de Jésus-Christ*; ainsi Racine avoit racheté par les grâces d'*Euthyme* et l'éloquence d'*Atthalie* une grande part des ardours de *Phèdre* et des amours d'*Hélène*; Esquier de l'auteur des *Contes* un livre uniquement chrétien, c'étoit demander l'impossible.

Et toujours la Fontaine, fort peu inquiet de la confidentialité de son livre, revenant sur les exigences de son confesseur. Il hésitoit à cette acceptation d'une pénitence publique. Il n'en voyoit pas la nécessité; au contraire, il trouvoit de nouveaux arguments pour démentir l'innocence de ses contes et de ses comédies. Lui-même, il avoit suffi ses comédies; il ne demandant pas mieux que de remettre aux mains de l'abbé Goujet la dernière qu'il avoit faite et qu'il n'auroit pas encore lue aux comédiens.... — « Je lui dis que la remise de sa comédie aux comédiens étoit impossible, parce qu'

la profession de comédien était une profession infame selon les lois et qu'elle étoit excommuniée par l'Eglise. » A ces mots le poëte entra en pleine révolte. Il ne tenait pas beaucoup à sa propre comédie; il en avoit trop les parties faibles, mais il tenait à la comédie en général, surtout à celle de Molière, et il la défendait avec un grand courage, et nous en croyons son formidable adversaire.

« M. de la Fontaine eut assez de peine à se rendre à la proposition de cette satisfaction publique. Il ne pourroit pas s'imaginer que le livre de ses Contes fût un ouvrage si périlleux, quoiqu'il ne le regardât pas comme un ouvrage irrépréhensible et qu'il ne le justifiait pas. Il protestoit que ce livre n'avoit jamais fait de mauvaises impressions sur lui en l'écrivant, et il ne pouvoit pas comprendre qu'il pût être si fort nuisible aux personnes qui le lisoient. Ceux qui ont connu plus particulièrement M. de la Fontaine n'auroient pas de peine à convenir qu'il ne faisoit point de mensonge en parlant ainsi, quelque difficile qu'il parût de croire cela d'un homme d'esprit et qui connoissoit le monde. »

C'est justement parce qu'il connoissoit le monde et ses dangers, qu'il ne vouloit pas convenir qu'il eût jamais mérité les honneurs de la censure publique. Il acceptoit la peine et le châtiment secret.

comme un humble catholique, mais de toute sa force il désigna le drame et l'objurgation à cause de mort. Il demandait ainsi grâce et pitié pour ces pauvres comédiens, et surtout pour ces belles comédiennes qu'il avait tant aimées et qui le lui avaient bien rendu. Il ne paraît se figurer que mademoiselle de Champencelle fut une infâme, et qu'il serait digne pour avoir écrit à son intention l'histoire de la Coupe enlevée, empruntée au poëme italien dant tout de Souverain Pontife, de cardinaux et de docteurs de l'église avaient fait leurs plus chers délices. Je lui répondis que les comédiens étant excommuniés, il n'était pas permis, par conséquent, de contribuer à les entretenir dans cette profession en travaillant à des pièces pour les leur faire représenter, et qu'en un mot je ne pouvais pas l'entendre en confession pour lui donner l'absolution, s'il ne me promettait de ne jamais remettre cette pièce aux comédiens.

« Il trouva ma décision sévère, et il appela un secrétaire de docteurs plus expérimentés que je n'étais... Je lui dis que j'étais ravi qu'il voulût consulter d'autres personnes, pourvu qu'il s'adressât à gens connus pour être d'une sagesse et d'une moralité exactes. Il accepta la proposition. Il s'adressa en Soissonne et consulta entre autres M. Fret, un-

rien professeur de Sorbonne, qui est mort depuis quelques années chancelier de l'Église et de l'Université de Paris. La réponse de M. Pons et des autres docteurs fut toute semblable à la mienne. On lui dit que je lui avais parlé avec droiture et vérité, sans rien exagérer. Il ne balança plus, il jeta sa pièce au feu, sans en reculer de crainte, et la troupe des comédiens ne l'a jamais eue. »

Ceci réglé, et nous sommes sûrs que la Fontaine, plus bonnête homme que Lafla, aura brûlé sans regret et sans réminiscence toute sa comédie, il fallut arrêter dans ses insolents détails les pardons qu'il avait à demander avant de recevoir le saint viatique. « Le jour fut pris, et je courus avec lui qu'il ferait prier membres de l'Académie française de s'y trouver par députés pour être témoins de l'action suprême. La chose fut exécutée le 12 de février 1833, qui était le premier jeudi de carême, auquel jour l'Église fait lire l'Évangile de la Cananéenne. M. le curé de Saint-Roch me dit la veille qu'il porterait lui-même le saint viatique à cet illustre repentant. »

En effet, quoi de plus juste et de plus naturel que M. le curé de Saint-Roch vint apporter lui-même en personne à ce grand écrivain trop facile un témoignage de courtoisement et de respect?

Une députation de l'Académie avait promis de se trouver près du malade, et certes M. le curé de Saint-Roch n'eût pas été de trop dans cette réunion de gens d'esprit, de personnes de qualité et de curieux; car le bruit de cette action s'était répandu... Mais non, M. le curé ne trouva pas que sa présence en ce lieu fût nécessaire, et sur le point de partir, il envoya chercher son vicaire et lui dit : qu'une affaire importante l'empêchait d'y aller. Quelle affaire? Il fallut nous le dire, pour l'honneur de M. le curé.

Cependant tout était déjà prêt pour cet acte de foi et d'humilité si peu convenable avec le talent, l'âge et la position de cet esprit qui n'a pas eu son égal dans le grand siècle. Le vicaire de Saint-Roch arriva seul, et posant le saint Sacrement sur la table, il se préparait à faire au malade, ici présent, une courte exhortation; mais celui-ci, sans doute pressé d'en finir, se mit à lire en toute hâte cette déclaration dont chaque mot avait été pesé avec son confesseur.

Ce discours s'adressait, non pas au public, mais au jeune confesseur.

« Monsieur, j'ai près de moi plusieurs de l'Académie française, dont j'ai l'honneur d'être un des membres, de se trouver ici par députés, pour être les

travaux de l'action que je vais faire. Il est d'une modestie qui n'est que trop publique, que j'ai eu le malheur de composer un livre de contes raffinés. En le composant, je n'ai pas cru que ce fût un ouvrage aussi périlleux qu'il l'est. On m'a sur cela ouvert les yeux, et je soutiens que c'est une honte abominable. Je suis très-fâché de l'avoir écrit et publié. J'en demande pardon à Dieu, à l'Eglise, à vous, monsieur, qui êtes son ministre, à vous, membres de l'Académie, et à tous ceux qui sont ici présents. Je voudrais que cet ouvrage ne fût jamais sorti de ma plume, et qu'il fût en mon pouvoir de le supprimer entièrement.

« Je promets, en présence de mon Dieu, que je vais avoir l'honneur de recevoir quelque salaire, que je ne contribuerai jamais à son débit ni à son impression. Je renonce actuellement et pour toujours au profit qui devoit me revenir d'une nouvelle édition par moi retouchée, que j'ai malheureusement consenti que l'on fit en Hollande. Si Dieu me rend la santé, j'espère qu'il me fera la grâce de soutenir authentiquement la protestation publique que je fais aujourd'hui, enfin je suis résolu à passer le reste de mes jours dans les exercices de la pénitence, autant que mes forces corporelles pourront me le permettre, et à n'employer le talent

de la poésie qu'à la composition d'ouvrages de pitié. Je vous supplie, messieurs, ajouta-t-il en se tournant du côté des députés de l'Académie, de rendre compte à ces messieurs des choses dont vous venez d'être les témoins. »

Telle fut, tout pour tout, cette affligeante reconnaissance d'un vrai chef-d'œuvre écrit par l'esprit le plus rare et le plus délicat du dix-septième siècle. Il fut pesant dans une telle humilité, que nous ne comprenons pas comment il se fit qu'un seul de ces académiciens, de ces seigneurs, ou tout simplement un galant homme, attiré par une curiosité coupable, prenant la parole au milieu de l'indignation générale et se jetant au cors du poëte.

« Non, non, se fit-il écrie, l'auteur de *Jacques* et de *l'Oraison de saint Jufins* ne saurait être à ce point respecté sous les yeux de tant de gens qui l'aiment et qui l'admirent! Non, ce n'est pas un crime, ici, chez nous, de parler la plus secrète langue que les hommes et les dieux aient jamais parlée! Excommuniiez ce grand poëte, en ce vieil âge où tout s'oublie, il serait tout fois plus juste de nous excommuniiez nous-mêmes, qui siroons par cœur ce livre enchanteur et qui le récitons si volontiers à toutes les intelligences d'alentour! Et qui donc êtes-vous, jeune homme à peine tenté,

pour jeter votre inéprouvable censure au caufire, à l'ami des plus grands auteurs de notre Église? »

Hélas! pareil discours n'a pas été prononcé; sans doute plus d'un académicien remuait au fond de son âme une indignation sincère, mais peu en s'osa la montrer. Le vicaire, stoïquant sur cette étrange péroraison, ajouta les plus amères paroles :

« Non, disait-il, par cette satisfaction vous ne réparez pas le mal de votre ignominieuse lâcheté. Il verra tant que vivra la langue française, et perpétuera les péchés par lesquels vous avez déshonoré et fait déshonorer le Dieu que vous osez invoquer! »

Dans une aventure suivante, à propos d'Augustin pardonnant à César, le grand Cordé s'était écrié : « Cornille me gîte le *Soyez en vie!* » Il nous semble à nous que le vicaire a cruellement gâté, par ses paroles criminelles, toute cette péroraison. A la fin cependant il donna le salut évangélique au malade, et s'en fut victorieux.

Nous venons tous nous chuchoter, les uns et les autres, pour savoir que l'homme réconcilié avec un Dieu si terrible éprouve un grand soulagement. C'est l'ordinaire effet d'une condamnation bien faite et du lourd fardeau que dépose une âme enfin délivrée. — Écoutez la suite de ce récit, et voyez,

en si peu d'instants, comment déjà la Fontaine et son confesseur exhibent cette colante victime !

« L'après-midi, sur les quatre heures, M. de la Fontaine m'envoya chercher, et j'y fus en toute hâte ; il se coucha avec un grand épanouissement de joie, et me dit qu'il voulait me faire part d'une agréable nouvelle... Il venait de recevoir, en effet, la visite importante et glorieuse d'un gentilhomme de monseigneur le duc de Bourgogne, pour s'informer de l'état de sa santé, et lui apporter une bourse de cinquante louis d'or en espèces. — Sur quoi le vicair, oubliant lui aussi la circonspection et les paroles impitoyables de tactité, se mit à complimenter la Fontaine de cette ardeur, agitant et plus peut-être que de sa conviction. Comment donc ! c'était bien un gentilhomme, un gentilhomme du duc de Bourgogne, qui apportait au pasteur, en espèces sonnantes, cinquante louis de ses propres plaisirs, et cette belle action le jeune prêtre l'avait faite de lui-même. Ab ! la flatterie et l'adoration pour les fils des dieux !... c'est un trait de la Bourgeoisie.

On sait que la Fontaine échappa plus tard au curé et au vicair de Saint-Roch, ayant été s'établir chez madame d'Hervart, la digne veuve d'un conseiller au parlement de Paris, sur la paroisse de Saint-Eustache. « Je viens vous chercher, disait

madame d'Hervart, pour vous mener chez moi? — J'y allais », répondit le bonhomme. Il y mourut paisiblement le 13 avril 1695. — On m'assura qu'il était mort fort chrétiennement, et qu'on avait trouvé dans une de ses armoires plusieurs instruments de pénitence. »

Un poète de ce temps-là décrit le jour même l'épigramme que voici :

*Je ne regrette de ma vie
Rien de bon, si ce n'est qu'il soit chéri,
Fénelon est mort en saint,
Et la Fontaine comme un sot.*

Admirez cependant comme en toutes ces circonstances difficiles le véritable sens de l'Evangile fait toujours parvenir le dessus dans notre Eglise gallicane! A peine mort, le plus grand écrivain de l'Eglise peut-être, et non plus bel esprit, le digne précepteur du seul prince qui pouvait sauver la republiq., si la republiq. eût pu être sauvée, Fénelon, pour tout dire en un mot, sans nul souci du rôle intermédiaire de M. le curé de Saint-Roch et de son vicaire, écrivait de sa main servante et dans la plus belle langue latine que les hommes aient jamais parlée depuis Platon et Cicéron, l'oraison funèbre de Jean de la Fontaine, et demandait à traduire en français

ce morceau chantant au dernier acte de la Fontaine, à monseigneur le duc de Bourgogne :

« Hélas, il a vécu cet homme ingénieux, cet autre Ésope, excellent, plus que Phédon lui-même, aux jeux les plus aimables de l'esprit. Il donnait au langage à tous les animaux de la création, il en faisait autant de maîtres de philosophie à l'usage du genre humain.

« Il est mort, le bonhomme!... O douleur! nous perdons toutes les joies de l'éloquence ligur, le doux rire, les grâces décentes, les dactes Muses. À celui-ci seul, parmi les grands écrivains, la négligence était permise. Hélas! quand donc nos hommes de génie auront-ils l'esprit des bêtes de la Fontaine? »

GROUPE. — C'est pourquoi je vous annonce à la vente de ce parfait connoisseur, M. Godey, un exemplaire des *Contes ou La Fontaine*, « édition des derniers généraux », avec la note que voici : *Ces deux tomes, reliaés par Derrier, n'ont jamais été ouverts!*

C'est le cas en jurein (les deux figures du *Cou de charrueuse* sont sans voile!) de répéter ce que disait ce vénérable Yago : *Mettre de l'argent dans votre bourse, seigneur Rodrigo!*

ONZIÈME JOURNÉE.

La quatorzième journée est pleine d'anxiété. Plusieurs de nos amis les bibliophiles étaient malades et feulaient, pour se distraire, des catalogues, distraction innocente... et dangereuse. Il semble en ce moment que l'on va présider l'*Assemblée* de 1408, l'*Arctophagie* de 1438, l'édition russe du *Totoluse* de 1472. Les romans, les facéties, le théâtre et les miniatures contenus dans le nouveau catalogue vont ont bientôt dansé la fièvre. Il y a surtout ces couples d'Italiens, si pleureurs, si charmants, si gais, les amoureux les plus innocents du monde. Hélas! que de fois, à la dernière attaque de la goutte, un heureux de bibliophile qui se peut se distraire avec le docteur Mosa Barbarus et le pécheur Gratus¹, a vu son mal grandir de telle sorte que la goutte arrachait le livre de ses mains gaffées! Toujours est-il que nous étions en lieu petit nombre, au moment où notre ami LACETTES prenait la parole :

— Il ne faut pas oublier, nous dit-il, que

¹ Tullianus, Gratus, Cornutus.

vous ne sommes pas les seuls pour vous incliner devant le *Piston d'Honn Estienne* et le *Sageur de Charron*. Si les grands philosophes et les grands poètes méritent nos hommages, n'oublions pas de saluer les brigands de la plume et les empêcheurs de la parole. Certes, nous sommes heureux de rencontrer ces ténus respicandissimes de génie et de vertu, ou tout au moins ces guettes si charmantes : *Le Thésor des récréations*, par Besset le Coen; — *Propre rustique* (1547); — *Les Récréations de Desquignes* (1561); — *Les Serins de Bouchet* (1584); — *L'Entrepel* (1585); — voire le *Troisième de l'abbaye des Carmes* (1587), c'est charmant, tout cela. Cela ne ferait grand plaisir qui ne donnerait les *Étrennes universelles de Tobaris*, le *Recueil des capotes de l'acrouché*, avec le *Incédence Révélationnaire* et *Anges Rustiques* en belle langue. Tant que vous voudrez je brail les *Fontaines de Brucardelle* (Rome, 1620), le *Moyen de parvenir*, ou même le *Discours fâcheux et entêté*, s'il est resté par Buzoumet. Mais à Dieu ne plaise que jamais je touche aux obscurités de certains misérables enfouies dans l'enfer des bibliothèques. Cependant nous avons bien attendu parler du fameux marquis de Sade? O braves gens! Entrez, si vous l'aiez, dans cette mare de sang et

de vous. Il faut un grand courage pour aborder cette immense biographie. Elle tendra sa place parmi les plus soufflées et les plus sanglantes. Prenez donc votre courage à deux mains. Lisons pour un instant les *fièvres*, pour les autres sans rémission. Nous allons regarder de près cet étrange phénomène : un rêveur de meurtre et de sang se noyant sans honte et sans remords dans une immense orgie, enfonçant dans ses rêves victimes ses victimes, et cela pendant soixante-dix ans de cette horrible existence. Épouvantable aux beautés gothiques, fleurs des innombrables, parvenant et plongeant dans la même infamie la prison, le salon, le théâtre, le ton domestique et l'hôpital. Cet homme a dû pour aux bonheurs de 183, il menait le Directeur de ses bouffonneries lascives, il a été l'effroi de Bonaparte consul. Son premier acte d'autorité fut de déclarer que c'était un feu d'artifice et de l'empêcher à brûler jusqu'à la fin de ses jours. Les bagues ne connaissent pas de plus grand poète, on l'adore à Toulon; il dirigeait le *Catéchisme des prostituées*.

Ce ministre en morale appartenait à la plus antique noblesse. Enfant, il fut plongé dans les eaux salées de la fontaine de Tanchaux! Son arbre généalogique fut planté dans cette chaste patrie du

sonnet amoureux et de l'éloge italienne par les noms de Laure et de Pétrarque. L'arabe a grandi sous le souffle amoureux de ces deux modèles de toutes les vertus et de toutes les graces. Pourtant qu'aurez-vous dit, Laure de Navarre, au soupir enchanté, si dans le miroir de ces yeux diéssés vous eussiez entrevu la face hideuse et baroque de votre horrible petit-fils?

Donc, le dimanche jour du mois de juin 1740, dans l'hôtel même du grand Condé, noble maison au tout le dix-septième siècle a passé, illustre seuil fondé par le vainqueur de Rocroy, et par le grand Corneille, par Racine et par Bouquet, par tous les grands hommes du grand siècle, le terrible et fameux marquis de Sade a vu le jour.

La mère de ce fabuleux monstre était tout simplement une bonne chrétienne, une très-bonne femme, dame d'honneur de madame la princesse de Condé. Or, comme elle se souvenait du soleil provençal et des pastures de cette heureuse terre au bout la langue du Si, la tendre mère éleva son fils sous les oranges en fleur — Va-t'en liban, disait-elle, ou les oiseaux charment si bien! Sois libre et sois heureux! Puis, quand il fut dans l'âge où s'écrite l'enfance, où se montre à son tour l'étude impérieuse, il fut enlevé dans

le collège même au Voltaire avait passé sa première et charmante jeunesse. A quatorze ans, le futur marquis était bon de page, et tout son esprit, déjà! se tournant en rêves fumeuses. Il était un fanatique de rieurs, un enthousiaste de libertinage. Bien-mêmes, les pages de la grande courie, eurent peur de ce belens camarade. Il marchait seul dans le sillage des soldats, qui le suivirent dans la mêlée et qui s'étonnaient qu'il ne fût pas un lâche. Il fit la guerre de sept ans en Allemagne. A son retour, on lui fit épouser mademoiselle de Montcaul, fille d'un président à la cour des aides, pauvre jeune fille douce, aimable, jeune, vertueuse, timide! Elle croyait n'épouser qu'un officier de cavalerie... elle épousait le marquis de Sade!

C'était l'heure ou tout s'éboule, un vrai chaos, mais cette fois le chaos de la fin d'un monde. On n'entendait parler que des livres obscènes qui firent la dernière occupation du siècle de Voltaire et de Diderot. Certes, si le marquis de Sade n'avait pu être plus loin que les faiseurs patentés des plus mauvais livres, nous ne lui ferions pas l'honneur d'un chapitre à part, nous le laisserions dans le tas des innocents, au-dessous du Portier des Châteaux ou de l'Écriture bâffron. Mais ce misérable ajoutait l'action à la théorie; il donnait un corps à

ses rêves, il méditait, il ruminait. Prenez le premier vers de ses livres....., si vous l'osez! Ce ne sont que cadavres sanglants, enfants arrachés aux bras de leurs mères, jeunes femmes qu'on égare à la fin de l'orgie, coups de bâton, flagellations horribles; on abuse des clauderes, on dressé des échafauds, on brise des crânes, on dépouille des hommes de leur peau humaine; on aime, on jure, on blasphème, on se mord, on s'arrache le cœur de la poitrine, et cela pendant douze ou quinze volumes sans fin, et cela à chaque page, à chaque ligne, et toujours! On lit sans, rien qu'à se rappeler ces inventions de l'abîme, le tremblement vous saisit à cœur et ces pages de l'abomination.

Si par hasard l'auteur est à bout de crimes, il se tourne à lui-même, aussi content que s'il venait d'écrire un conte de la *Fantasia*. Il a fait pis que cela, peut-être! Il a fait des images pour ses livres! Il a trouvé des illustrations dignes de sa prose, et de cette double audace est résulté le plus épouvantable monument de la dégradation humaine, devant lequel même la vieille Rome, à son moment de décadence et de luxe, à l'époque où les Romains jetaient leurs esclaves aux poisons de leurs vices, eût reculé de dégoût et d'effroi!

Peut-être aurons-nous la curiosité d'apprendre par quel malheur les œuvres du marquis de Sade ne sont connues. Mais hélas! c'est la seule histoire de mon adolescence que j'en voudrais effacer. Nous sortions à peine du collège, à l'heure où l'on ne doute de rien. Le monde appartient à qui le veut prendre. A toi le soleil, à moi les étoiles. Joyeux et libres, nous étions partis, un mois seuls et moi, pour retourner sur les bords sinueux de notre fleuve aux flots verdâtres. Il nous réveillait le matin, il nous endormait le soir. Marmaros, enchantement! Le Rhône était pour nous un camarade et pour le village un père nourricier. Ce doux village, suspendu aux flancs d'un rocher calcaire, au milieu des vignes et des pêchers, était le domaine, ou pour mieux dire le royaume du bon curé Gabriel, l'oncle du petit Julien. Le presbytère était digne du bonhomme. On y respirait l'aisance et le calme. Un verger plein de raisins, un salon plein de livres. Hélas! parmi ces beaux et bons livres, le poison s'était glissé! La vipère était sous les fleurs!

Le neveu du curé, ce petit Julien, était un enfant naïf, d'un esprit vil mais peu avoué, d'une intelligence vulgaire et prompte. — Son imagination peu éveillée l'avait tenu jusqu'à ses quinze ans dans

une parlote innocente; il était jeune, curieux et curieux. Son oncle lui avait donné une petite chambre au bout de la bibliothèque, allant et venant parmi ses livres de belle apparence, il cherchait quelque belle histoire.... et tantôt oui, tantôt non, il ne trouvait rien à son usage. Hélas! dans un coin sombre et tout noir de poussière, il finit par découvrir quelques tomes sans forme et sans nom, dont le titre était soigneusement enveloppé par une feuille de papier destinée à protéger, non pas le livre contre le lecteur, mais le lecteur contre le livre.

Ce fut cependant cette fatale enveloppe qui décida le choix du pauvre Julien. D'abord il hérita : une voix lui dit qu'il allait commettre une action mauvaise.... peu à peu il s'endurcit. D'abord il déchira l'enveloppe à l'endroit où le titre était visible, et le titre ne lui dit rien. Mais quoi! la tentation ajoutée à l'obstacle, il déchira tout à fait l'enveloppe qui protégeait quatre épais cahiers funèbres. Enfin le pauvre misérable eut ce livre odieux. Il en sentit une horrible odeur de roses mortes, de sang et de charnier. Il en eut un éblouissement. Revenu de sa frayeur, il courut s'enfermer dans sa chambre, emportant sous son bras ce chaos de l'enfer.

O mes amis! je vous laisse à penser quelle jalouse épouvante au moment où ce jeune homme ignorant, timide et frêle, ouvrit les portes de ses abîmes! Figurez-vous ce malheureux enroué! qui pâlit, qui tremble, qui tient d'une main égarée ce long pamphlet contre l'espèce humaine! Comme ce pauvre cœur se soulevait dans sa poitrine! Comme ces cheveux blancs tout bouclés se dressaient d'effroi et retombaient sur ce front pâle et jauni! Quels frissons! quelle épouvante! Hélas! une nuit de cette lecture l'avait vieilli de vingt ans! Je le vous envoie arriver au second repas du matin : — Est-ce toi, Julien? O malheur! le joyeux Julien de la maison avait les yeux baissés, la tête en feu, la gorge contractée. Dans toute cette longue journée, il n'est pas un mot pour moi, pas une caresse pour personne. Malheureusement son cheval était sorti dès le matin, il avait porté bien loin, de l'autre côté du Rhin, le saint visique à l'un de ses paroliers qui se mourait, malheureux pécheur qui ne se doutait pas qu'une âme expirait dans sa maison, l'âme de son petit Julien!

Il n'y avait à la maison que la servante, bonne et honnête fille qui ne savait pas lire, et moi, l'enfant de la rhétorique parisienne, qui n'avais la encore, en fait de vers défendus, que l'ode à Myrtilis

dans notre petite Hottet. Personne autre, personne qui pût deviner la maladie morale de Julien, si bien que le sage veau, l'enfant, sous le prétexte qu'il était malade, se retira dans sa chambre afin d'achever son atroce lecture. Eh bien, ce jour-là le ciel se couvrit de nuages, le vent se débâta, le Rhéon hurlait des plaintes sans nom, le carle du bateau qui réunait les deux rives se brisa, et le veau eut fat l'air de passer la nuit sur l'autre bord, lui et son Dieu qu'il portait entre ses mains. La tempête dura toute la nuit, toute la nuit le vieux fleuve défilait en lamentations¹. Le ciel était en feu, le tonnerre fatigua les échos des montagnes : mon malheureux ami n'entendait rien, il lisait d'un oeil bûlé le livre des malédictions!

Au premier rayon du soleil, le Rhéon cessa s'épaise, le ciel redevenait tout bleu, l'anneau chantait, l'arbre a relevé sa tête fatiguée, le bachelier sortit dans son bateau, le digne pasteur revint à son bercail. Il va d'abord à sa petite église, et, sa prière achevée, il rentre en son foyer. Moi j'étais sur le seuil de la porte béate; attendant à toutes les joies de la méthode, je chantaïs, je disais bon-jour à Catherine, qu'entraînait en vache au pré communal, ou bien je distribuais le raisin de la vigne, ornement de la maison, aux pigeons domes-

départ. Julien n'était pas encore levé, et Jutta attendait Julien.

Le bon curé, en revenant de l'église, se sentait bien fort, et d'un ton joyeux : *Quomodo vides?* Et rien de lui répondre : *Patet*. En même temps il cherchait des yeux son petit Julien tout maigre, tout pâle, tout mince, et qu'il aimait comme un père aime son fils.

— *Qu'en dis-tu?*

— Il est malade, répondit Catherine, il a fermé sa porte, il dort.

Mais Julien ne se réveillait pas. Son oncle, inquiet déjà, frappe à la chambre de l'enfant et l'appelle : pas de réponse. Il ouvre la porte, il entre : ô douleur ! à l'aspect de cette robe noire, à l'aspect de ce prêtre qui lui tend les bras pour l'embrasser, Julien poussa un cri terrible. Il tremble, il recule, il a peur.

— *Qu'en dis-tu, Julien? qu'en dis-tu, mon enfant?* disait le pauvre abbé.

Julien se lève et s'échappe. Je veux l'arrêter, il me repousse et me repousse. La bonne sœur, il ne veut pas la voir ! — Quelque chose l'a emporté, disait-elle. — Ah ! si ce n'était qu'un chien enragé ! La pluie, ou la brêle... Il est perdu le malheureux que le marquis de Sade a touché !

— Au secours! criait l'enfant, il s'enfuit tout nu. L'église était ouverte, il frénait versant l'église! Alors la cloche sonna l'Angelus; il tombe évanoui. Une horrible crise agita ses membres palpitants.

Aussitôt voilà tout le village qui se demande quel remède employer? Sa mère accourt éplorée et malheureuse: il répond aussi sa mère. Les plus anciens ne pouvaient rien proposer à ce mal terrible. Il hurlait, il pleurait, il criait: *Je suis damné! je suis damné!* Un médecin venu de Lyon annonce enfin que l'enfant est épileptique, et, levant l'épaulé, il s'en va.

Le voilà désormais entre l'enfer et le rayon, entre la vie et la mort. Sa jeune raison succombant sous le choc impétueux des inventions diaboliques du terrible marquis. Cette âme simple et naïve n'a pas voulu se persuader qu'un homme à l'image de Dieu pouvait se livrer à ces actions abominables. Deux mois de lecture avaient suffi pour dissuader à jamais cette haute intelligence; il ne voyait plus dans la nature que des monstres. Il allait comme en va dans les songes. Il entendait dans sa tête innocente un bruit de prostitution et d'échafauds. Un mois après cet événement inexplicable, le servante découvrait ce tome hideux, et le portait à son maître. Il comprit alors toute cette misère et

combien il était coupable, ayant chargé d'honneurs, de n'avoir pas restitué ce dépôt que lui avait confié un de ses présidents.

« Mes frères, dit-il à ses paroliers, pelez pour Julien, pelez pour moi! le même poison nous tue! » Or, depuis ce temps-là, le brave homme a quitté son cylindre; il a disparu, emmenant le petit Julien. Ils sont morts, à peu de distance l'un de l'autre. C'est pourquoi j'ai vu ce misérable auteur de ces infamies une de ces haïsses rigoureuses qui nous font regretter qu'un pareil brigand ait été le dernier supplice.

On retrouverait dans le poème de Dante un danger déshonorant de sa dent insupportable le crime de son ennemi, ce danger lui-même ce crime affreux pour le crime de ce misérable. Il eût déshonoré la langue française, et la langue française pourrait être déshonorée. On a retrouvé naguère dans les papiers d'un hôpital des fous, à la date du 30 janvier 1806, le testament du marquis de Sade. Il tremblait (tout il comprenait les éléments qu'il avait mérités), il tremblait, ce parjure et ce meurtrier qui avait essayé sur ses victimes tous les supplices qu'un Néron pouvait rêver, d'être enterré tout vivant. Il ne croyait pas à l'enfer.... il croyait aux supplices du basard.

Voici la dernière page de ce cahier si hideux :

« Je défends que mon corps soit couvert sous quelque prétexte que ce puisse être. Je demande avec la plus vive instance qu'il soit gardé quarante-huit heures dans la chambre où je déciderai, placé dans une bière de bois qui ne sera close qu'au bout des quarante-huit heures prescrites ci-dessus, à l'exception desquelles ladite bière sera close, pendant cet intervalle, il sera exposé au corps au meub. Lecommand, marchand de bois, boulevard de l'Égalité, n° 101, à Versailles, pour le prier de vous l'emporter, suivi d'une charrette, chercher mon corps pour être transporté sous ses racais et dans ladite charrette au bois de ma terre de la Malmaison, commune de Mandé près d'Épernon, où je veux qu'il soit placé, sans aucune espèce de cérémonie, dans le premier taillis forestier qui se trouve à droite dans ledit bois, en y entrant du côté de l'ancien château par la grande allée qui le partage. La fosse pratiquée dans ce taillis sera ouverte par le fermier de la Malmaison, sous l'inspection de M. Lecommand, qui ne quittera mon corps qu'après l'avoir placé dans ladite fosse, il pourra se faire accompagner dans cette cérémonie, s'il le veut, par ceux de mes parents ou amis qui, sans aucune espèce d'appareil, auront bien voulu me donner cette der-

nière marquée d'attachement, la fosse une fois recouverte, il sera semé dessus des glands, afin que par la suite le terrain de ladite fosse se trouvant repoussi et le tilla se trouvant fourré comme il l'était auparavant, les traces de ma tombe disparaissent de dessus la surface de la terre.

« Comme je me flatte que ma mémoire s'effacera de l'esprit des hommes.

« Fait à Charenton-Saint-Maurice, en état de raison et de santé, le 30 janvier 1866.

« D. A. T. SAM.¹ »

Vaine espérance ! il restera jusqu'à la fin des siècles efflué dans cette insupportable famille !

— Mesdemoiselle, reprit notre ami Guston (il était pâle à faire peur), voilà ce qui s'appelle une horrible histoire, et s'il y en avait deux semblables dans vos chères réunions, je n'y voudrais pas retourner, dans la crainte, après avoir vécu la première histoire, d'être encore à la deuxième. Il faudrait en faire une fin pour toutes avec ces livres de perdrix, et je vous promets que, rentré chez moi, je vais lire avec grand soin quelque vieux livre humanitaire et chrétien, qui m'encourage et me console. Ce n'est pas en vain que, par toutes sortes de pri-

¹ Les dernières relations de marquis de Bède sont publiées pour la première fois.

raison (on l'on se peut à sourire, et ce fut autant de gagné sur les histoires du marquis de Sade), je me suis procuré le livre très salutaire de l'Institution de Notre Seigneur Jhesusrist et parfait commencement de ce miserable monde, assés en latin de Institutione Christi et de contentis mundi, et se commence Que requiescat in, son combat in tenetibus. Je vais de ce pas en lire un chapitre, à moins que je ne trouve sous ma main la traduction de Pierre Corneille de l'édition originale (1656), dans un beau tome in-quarto, aux armes de madame de Maintenon.

Il dit cela avec le juste orgueil d'un jeune homme qui possède un beau livre. Sur quoi M. de Vinsimon : — C'est avec raison, mon jeune confrère, que vous vous glorifiez de ces deux merveilles. . . . C'est de votre âge. À mon âge, on est plus sérieux. Vous m'offrirez, par exemple, avec vos deux exemplaires de l'Institution, ce même livre traduit par le sieur de Bevil, c'est-à-dire M. Le Maître de Sacy lui-même, un charmant tome in-8, veffle, le frontispice grave par Boute, en maroquin noir janséniste, doublé de maroquin rouge, aux armes de Lambert de Thorigny, vous ajoutez à ce charmant livre la traduction de l'abbé de Choisy (Paris, Antoine Duvallier, 1692,

sa-112), et je trouverais au frontispice du second livre l'image admirable de madame de Maitenau, prosternée à l'autel de la chapelle de Versailles (l'image est encore plus rare que le livre), ou bien vous me donneriez, avec la signature de François de Beauvilliers, duc de Saint-Aignan, avec le charmant portrait, grisé par Desrochers, de madame la duchesse de Bourgogne, à qui ce livre est dédié, j'échangerais volontiers tous ces merveilleux exemplaires pour l'Écriture de *Jésus-Christ* imprimée par l'imprimeur d'Evreux, Hérissey, au tome in-douze, qui se vend encore aujourd'hui pour une pièce de quinze sous. Oui, je les donnerais pour léguer cet humble livre à ma femme, afin que ma femme a son tour le laisse à sa fille aînée. Et je me croirais plus riche et plus digne d'envie, avec ce livre adorable, que vous tous avec vos merveilles dont vous êtes si fier : la Bible de Longjumeau, une image de la Tour d'or, le Psautier de la reine Anne d'Autriche, le livre d'Heures de mademoiselle Pouchon, la mere de l'évêque de Paris François Pouchon, avec ses lettres archaïques, Y. P. K. L., c'est-à-dire *Jacobus Pouchon*, qui s'effe ne peut.

Vous voilà bien heureux de posséder le *Don* que du ciel même qui appartenait à madame de Pompadour,

et qu'elle n'a pas ouverte une fois dans sa vie ! sublimé les *Heures* de Henri III, semées de fleurs de lis et de stucs de mort ! Vous étiez si fier d'avoir retrouvé à Cambrai le second tome des *Lettres* de saint Augustin, ou plutôt de madame de Chauliart ! Je sais tout cela, et, comme il est dit dans la première éplogue :

Des épîtres écrites, sans usage...

Mais je maintiens que vous serez tout à fait de mon avis, tous ces beaux livres ne valent pas, pour l'exemple et le conseil, l'*Invitation de Jésus-Christ* au trion de mademoiselle Ernestine Étoute, une simple servante de la villa de Cocu. Il était près du matin, la jeune fille était couchée ; elle lisait, pensive et recueillie, à la lueur d'une petite lampe, un chapitre de l'*Invitation*. Sa pensée et son cœur s'ouvraient doucement à la voix consolante, et dans cette douce lecture elle affermissait toutes les vertus de sa jeunesse. Hélas ! tout à coup sa porte est enfoncée ! Un homme, un meurtrier, un voleur se précipite, et trouvant cette enfant qui finit, qui périt, on eût dit qu'il était jaloux de sa prière. Alors, quand elle est compris quel danger la menaçait, elle se défend contre ce misérable, et celui-ci la tue en manquant sa résistance. On a retrouvé plus tard, taché de ce sang virginal, le livre de la

jeune Ernestine, et chacun s'incline, un touchant de ses lèvres cet exemplaire de l'imitation de Jésus-Christ. Quel de plus beau, messieurs, de plus rare et de plus touchant? Et maintenant, n'êtes-vous pas de mon avis? Qui de vous refuserait la plus belle place à ce saint livre, et qui voudrait l'échanger même contre un exemplaire de Grolier ou de M. de Thion?

Un murmure approbateur répondit à cette éloquente déclaration de M. de Vernueil. Nous prenons un si bon chemin, nous sommes en bonne part.

— Cependant, reprit Auguste Schoen-croix après une pause, il ne faudrait pas trop déclamer contre un amateur malencontreux, pour quelques méchants livres qui se seraient par malheur glissés dans sa bibliothèque. On a fait certes un trop grand tapage à la vente de M. Noël, ancien conseiller de l'Université, pour quelques fantômes que le bonhomme avait gardés, et qu'il est même fâché de jeter à la voirie. Il était mort brusquement, sans avoir le temps de se reconnaître, et le libraire Caillot, qui composait son catalogue, eut la maladresse de ne pas le lire. Alors voilà les déclamateurs (les vrais) qui font le siège de la croix, et qui demandent M. Noël de grise de cendre. Quel usage? Encore aujourd'hui le nom de ce brave homme est pré-

noyé avec malédiction. Comme je suis l'ennemi de toute injustice, j'ai relevé le titre de ces livres maudits, et les voici très-exactement rapportés : *le Système de la nature*, par le titron d'Holbach, le plus emphatique et le plus ennuyeux des écrivains d'autrefois. Un livre au lieu du bonhomme Melchior, qui n'a fait de mal à personne. *Le Cabinet secret*,... on le paye aujourd'hui, publiquement, au poids de l'or, et les plus difficiles se ventent de le posséder. Le manuscrit d'un imbécille, intitulé *l'Île de Sittance*. Il y avait aussi, dans cette vente abominable, *les Espéglées* de Miron de Saint-Jast, dire à certains exemplaires. Penser dans ce c'était dangereux! *La Callipédie*, ou *l'art d'avoir de beaux enfants*, on ferait bien mieux de multiplier ce livre-là. Des contes en vers, à l'imitation de la Fontaine, et c'était tout leur crime. En joli conte intitulé *le Galetin*, les *Poésies libres* de M. Firand; les *Poésies du Gallier*.... On les eût jetées au feu vingt ans plus tôt, mais cette fois tous ces maudits livres furent déposés précieusement à la Bibliothèque royale, avec *la Toilette des dames*, *les Gâteaux à ragoût*, *Monsi* tout qui mal y pousse, *Astuc* ou *emporte le vent*, *le Cabinet de l'Amant*, *le Conseil de Mousu*, les *Contes quillants*, les *Romans quillards*, *la Légende joyeuse*, et la

Messe de Guido. Il y avait aussi le *Fogor de l'Opéra*, le *Muse en belle humeur*, le *Souper de Julie*, et le *Troubadour de saint Anselme*, autant de petites œuvres toutes chaudes des presses de Gaillardopole. À l'aspect de ces débouchés, l'Université, notre mère, s'est voilée la face; et si M. Noël n'eût pris les devants, c'eût été un collectionneur perdu.

Il y avait cependant : *Une dracolle par jour*, les *Gaquettes du vieux temps* et le *Théâtre baroque*, avec le *Papillonnage* et le *Petit Troubadour*, que même le commissaire-preneur aurait pu vendre à la rigueur, au tout au moins la COTE G en cet état justifié. La cote G est le recueil-bon de MM. les clercs de notaire et de procureur. Dans la cote G ils auraient mis volontiers le *Belle en chertise* et les *Distors de M. Guillemaut*. Ils auraient fait leur profit de *l'Explication des bouderies* et de *l'Histoire de mademoiselle Craxel*. — Il y a, j'en conviens, deux pages qui justifiaient, avec un peu de rigueur, la belleuse réunie de ce catalogue, en y comprenant le *Troubadour sorti de jadis*,...

— Bientôt-en là, s'il vous plaît, reprit le Putoisier en Vainant. Vous avez beau plaider, monsieur Albert, les circonstances atténuantes d'un professeur maladroit, qui ne sait pas que sa vie entière est un exemple et que la bibliothèque d'un

galant homme est semblable à la femme de Gens, qui ne doit pas être soupçonnée. Inévitablement, le jour viendra, le maître jour, où les livres de tel homme aujourd'hui vus et connus seront appelés en témoignage de ses plus secrètes pensées et des fites de son esprit.

Respectons-nous nous-mêmes dans le choix de nos livres, afin de ne pas être exposés, quand nous serons morts, au reproche de *libertinage*. O le vilain vicieux! disent les jeunes gens, et, dédaigneux, ils s'éloigneroient de ce triste cabinet.

FITZUS DE GENS. — Me serais-je permis, à moi qui n'ai plus de livres qu'à méditer de Gens, de me plaire aux galeries des *Bibliothèques magnifiques*? Que de fois nous avons vus, les uns et les autres, aux titres charmants des plus beaux livres qui n'ont jamais existé :

Les Semples de Bartole,

Les Contes de Galien;

Un Pot en quatre volumes,

La Comman de Platon;

L'Estime acquiesce de Cato,

La Cosmographie d'Arthasius Aras;

Le livre *De appetitu animi glorie*, par Pessim;

Le Recueil de tritium;

Le Pot pourri des affaires de France, traduit d'Italien en français par la Reine mère ;

L'Art de ne point croire en Dieu, par M. de Bourges ;

Le Fou veuf des filles de la Reine mère, en musique, par madame de Saint-Martin ;

L'Orfèvre des pardiels, par mademoiselle de la Rivière ;

Le Trebuchet des filles de la cour, tiré de l'exemplaire de la demoiselle du Tiern, avec les Commentaires amoureux de Neptune, et le Futur inspirant.

Général. — Les dames ne sont pas oubliées dans ces prêts livres imaginaires, et peut-être on aurait bien d'indiquer aux érudits de nos jours les titres de ces desiderata. En voici quelques-uns dont le sort leur profite les nos titres de madame Mogador et de mademoiselle Thérèse : *La manière de bien faire un fêta*, par Aristote.

Le Farnix de la Chine pour le teint de ces dames.

L'Art de mener les maris par le nez, par le marquis de Souff, dédié à la reine d'Espagne.

Traité des jalousies et des indulgences plénières, par le président Pillon, dédié au cardinal Dubou.
Le Ministère de faire aux dames des ceufs de jupon à

Leverti, qui fait aller l'ombrelle à une gorge, le tout aux vents, et le galop à leur bonheur, de l'invention d'un tailleur de l'Opéra. Petit volume, augmenté d'une petite explication sur l'art de faire des robes qu'on peut friquer et chiffonner sans qu'il y paraisse.

Topographie du usage des danses, ou l'art d'y plier desanches républicainement.

QUATRIÈME. — N'oubliez pas dans ces titres imaginaires, qui cependant tiennent de si près à l'histoire, une suite de livres mystiques dont on ne saurait user l'esprit et l'imagination. Que diriez-vous, par exemple, de quelques jolis petits livres à l'usage de la franchise ?

Traité de l'obligation dans laquelle sont les devoirs de mépriser leur santé sans dépense de leur conscience et pour la plus grande gloire de Dieu, par Jean Duret. À Bénévent, chez Gaspard Menaudin, rue Tricorne, à la Rose.

Secret infailible pour cacher ses défauts et faire paraître des vertus qu'on n'a pas et qu'on n'a point envie d'acquiescer, par Perrenne de Fouchin. À Cressy, chez la veuve Platrie, rue des Blancs-Manteaux, au Masque.

L'art de se faire, de jeu, de plaisir et de se mêler mondain avec la plus sublime direction, par

Étienne Mélange. A Tourcoy, chez François Amphibie, rue des Deux-Portes, au Tournesol.

La Métamorphose des pèlerins en dames en partie de plaisir, par un sieur Thérèse Trotin. A la Bonne Table, chez la veuve Gaillard, rue Champ-Fleury, au Mas du Javelle.

L'Art de dire à confesse très-peu de chose en beaucoup de paroles, par Denis l'Historillon. A Tourcoy, chez Pancrace Loué, rue Michélie-Gaute, au Grand Corde.

La Grâce spirituelle pour guider du pécheur hors les deux dévies par delà le troisième ciel, par le Père Élie de l'Assommoir.

Le Secret d'achalander un confesseur et d'y attirer des pénitents gressifs, par le Père Journal de la Vision. A Monsen, chez Daniel Blondin, rue des Amadis de Gaulle, à la Pierre d'Ancant.

La Beauté des dévies desorientées, ou Tour d'adresse pour se disculper aux dépens de la vérité, sans mentir, par Vénusique Double. A Monsen, chez la veuve Radegonde, rue des Deux-Portes, à l'Éponge.

Cérémoniel du grand cercle des dévies, avec des instructions très-utiles sur les genres et les tons de voix, et une manière de tourner les yeux, par

Antoinette de Beauregard. A Paris, chez Barbe Guimard, rue des Sages, au Compas.

Le Labyrinthe de la dévotion à la mode et le moyen de trouver Dieu où l'on sait qu'il n'est pas, par Scholastique Guillard. A Paris, chez René Courte-en-ven, rue Pissevette, au Merle blanc.

La Maestrie royale pour égarer les dévots atrebillés et hypocrisies, par le Père des Sept Allégresses. A Paris, chez la veuve Pantoleon Jodelot, rue de la Harpe, au Violon.

Les Affluences de la dévotion, par Laurent Goli. A Paris, chez Mathieu Dubou, rue Jean Tison, à la Pierre à foudre.

Il y avait aussi, parmi les livres écrits pour les dames en général, des autres toutes personnelles, dont le seul titre annonçait le titre sur les livres les plus sévères :

L'Art de faire de l'esprit et d'y mêler celui des autres, par Mlle Arnaud (Sophie Arnaud), rue des Deux-Portes, à la Ménagerie.

L'Art de composer sa figure et de retoucher sa bouche, sans dépens du resin.

Traité d'ostéologie, ou le Squatelle des Grises, par Mlle Guimard, rue de la Planchette, à l'Arbre sec.

Tels étaient les traités les plus considérables de la bibliothèque des dames, mais la bibliothèque des

petits-maîtres (on doit imposer lui des *petits croisés*) ne choisit pas :

L'art de dissuader les petits-maîtres allemands, hollandais, russes et chinois.

Les statuts et règlements de l'ordre équestre des papillonnages, papillages, papignonnages, etc., par l'urbanissime suprématisme Zepherien, 100 volumes in-folio, format d'adieu.

Recherche de cette question : Si les femmes doivent ou non faire des enfants, par J. J. Rousseau, citoyen de Genève.

Tratté de l'attaque et de la défense des raclées. Conseils :

À l'École des petits-maîtres.

La Déroute des petits-maîtres.

Les origes d'Amathonte.

L'art de tromper économiquement et d'être dupé avec honneur.

De la propreté des Hybernais.

De la politesse des Suédois et des Finnois.

De désintéressement des Normands.

De la subtilité d'esprit des Champenois.

De la bravoure des Parisiens.

De la modération des Bretons.

Les Écoles des petits-maîtres, édition de Montmaître.

Aussitôt que tout fut permis (ce sont les époques malheureuses), les livres imaginaires prirent soudain une libre allure, à ce point que les moins prévoyants présumaient les excès à venir.

1° Les tours de *para-para* d'un grand-père à deux maris, édition superbe couverte en maroquin, dorée au tranché. Prix... le bonheur du peuple.

2° Le Guide-dur des pays de paix.

3° Le Debut du dur d'Orléans, ou le N. de B... de tout des banquaroutiers au sujet des primes... Prix : les baux des marchands du Palais-Royal.

4° L'Art d'atteindre 880,000 francs en trois années, brochure intéressante par M..., libérateur des quins. Il en développera les principes.

5° L'Esprit de Louis XVI, un quart de feuille... Prix : gratis. Encore n'est-on pas, à..., sûr du défilé.

6° Les Brucades de Marie-Antoinette, une douze-feuille... Par la sacrée mille h... ! je suis sûr que personne n'y croira.

7° Traité sur l'Amour et l'art de faire fortune, par Sylvain Bailly. Oh ! nom d'un h... ! Excellent ouvrage ! les h... s'y connaît... Prix... tout ce qu'on voudra.

Et la Composition de Mirobas L'airé, ouvrage rare. Prix : 1 livre 4 sols

Et Membre autorisé de faire bâter des châteaux sur dépens du public, par D... Imprimé à Antony. Son auteur est bachelier d'un très malin.

Fermables galets du pere Duchesne! Elles menaient tout droit à Fischland.

VERMOREL. — Ces choses-là, Dieu merci, ne sont pas de notre temps. La pornographie et la débauche représentent, à nos yeux, le même crime. Et nous avons écrit sur l'un de ses traités : *Non amo veritate sed sollicitudine* ! « Ne parlons pas de la sédition, même à propos d'une vérité » Bonsoir, il faut s'en tenir aux bonnêtes gens qui savent rien. Ainsi l'un des nôtres, M. Basche Castagne, a recueilli sous ce titre : *Collection de livres indémodables, les Galets de M. Turgot, intendant général à Laonnois (1744-74)*. Ce brave homme avait fait appliquer sur un panneau destiné à masquer une porte de son cabinet les titres que voici : *Traité de la débauche politique, — Traité du droit de conquête, ouvrage posthume de Cartouche, — Délices du gouvernement noir*.

Traité des ornements de la poche au linge, par M. Esau

Commerce de la langue française.

Recherches systématiques sur l'origine des écheches.

*Dictionnaire de caractères à l'usage des postes
compares.*

Histoire naturelle des bœufs-tigres, avec figures.

Traité complet des bœufs.

*Création des Espagnols dans les Indes, justifiée
par le Dr Casanova.*

*Histoire naturelle et morale des araignées, avec
la description de leur r. nouveau, par M. le duc de^m.*

Les Danseurs du pain.

*Cours complet de morale, extrait des romans de
Célestin fils.*

*Cours complet des découvertes des treize et une
Sociétés d'agriculture.*

*M. Agrippa De digitalium nominibus et virtuti-
bus.*

*Art de simplifier les questions mathématiques, par
l'abbé Gagliano.*

De l'usage de la musique, par M. Sedaine.

De l'emploi des langues en poésie, par M. Dorat.

Le temps, dévorant de toutes choses, a rapporté ces déiquences de M. Turgot, et nous pouvons au-
jourd'hui dans la bibliothèque de la préfecture de la Seine ou de ces parlements qui donnent
tant de choses en tant et finissent justice à tout le monde.

Et voilà, messieurs, ce qu'on peut appeler des plaisanteries fécondes. Nous avons déjà parlé de l'élégante et savante mystification bibliographique de M. Chalon de Moine lorsqu'il publiait cette brochure qui a fait tant de dupes et soulevé tant de grandes questions de Bruxelles à Paris : *Catalogue d'une œuvre de notre jeune manuscritiste collectionneur de livres provenant de la bibliothèque de feu M. le comte J. K. A. de Sartois, dont la vente se fera à Bruxelles, le 10 août 1846, à onze heures du matin, en l'étude et par le ministère de M. Monteu, notaire, rue de l'Église, 9, avec cette note explicative en l'honneur du propriétaire : Constitution du royaume d'Espagne, du Portugal, du Brabant des Juifs qui ont épousé Jean-Christ leur Marie, et des Français qui ont guillotiné Louis XVI leur roi*.

Il y avait aussi la *Faussette virginale* et les *Annuaire* du capitaine Blausville, avec cette note du feu comte de Sartois : « Fiquantes révélations (vraies ou fausses) sur la haute société de Bruxelles à cette époque, dans le genre des *Amusements de Cheveret*, mais plus fort. »

DOUZIÈME JOURNÉE.

DE LA GOUTTE. — Eh bien, ménagez-les donc, applaudissez, mais qu'ils s'amusent d'en être innocent. Les livres de M. Turgot nous annoncent l'esprit libéral qui devoit soulever avant 1789 les plus grandes questions de la révolution française. Le catalogue du comte de Fortias, composé de volumes qu'il avoit payés en poids d'or, n'est guère que la mesquine ingénuité d'un amateur de livres qui veut passer jusqu'au bout par ses exemples la malice et peut-être aussi l'ignorance des collectionneurs. Tout cela est pardonnable, mais sicut que l'on rencontre en son chemin quelques-uns de ces fantasmes qui se jouent dans l'ombre, insolitement, de l'honneur des hommes et de la renommée des hautes femmes, ceux-là sont tout simplement des baignards, et ne seroit bien fait de les traiter comme des bêtes puantes. Parmi ces insulteurs, le plus riche et le plus méchant de tous, c'est Louis-Robertin, traître à son roi qu'il adoucit à genoux, et, ce qui est pire, traître à son adorable cousine, madame de Sévigné, qu'il avoit confon-

due, ô le misérable! avec les femmes les plus riches de la cour. Tant que je le pourrai, je poursuivrai de mon mieux cette infâme mémoire. Il est le premier qui ait donné l'exemple de ces biographies infamantes dont notre siècle est déshonoré.

Laissez-moi cependant vous raconter un étrange accident qui m'est arrivé à moi-même en l'an de grâce 1863.

Je me trouvais, par hasard, à la salle Sylvestre, et j'assistais à l'une de ces ventes qui n'appartiennent qu'aux bibliophiles très-riches à qui l'argent ne coûte rien. La vente venant de finir, les amateurs célèbres étaient partis. Lui-même, le plus obéissant de tous, le jeune avent baron de Rothschild, avait disparu. Seul peut-être, attiré par mon caprice, j'attendais je ne sais quoi, lorsque je découvris au milieu du tas que le commissaire-priseur annonçait en ces termes de mépris. *On vendra, après la vente, plusieurs lots de livres non catalogués!* un tout petit tas, en triste condition, mal broché, mal cousu, et recouvert, par charité, d'un papier bleu. Jamais bouquin de plus triste apparence, même dans les protestées que les regrettés laissent traîner avec les verres cassés et les vases détrempés, et toutes les choses sans nom de la vente après déshonneur. Pourtant, dans cette objection, ce petit misé-

table attirer mes regards, et je l'achetai pour cinquante centimes, laissant au revendeur, quarante-cinq centimes de bénéfice.

Or, cette fois, je fis vraiment ce qui s'appelle un bon marché : *Histoire de Peire-le-Royal*, sans lieu, sans date. On voyait que la chose avait été imprimée au dix-septième siècle, en quelque imprimerie hantée de Bruxelles ou d'Amsterdam. Ces méchants livrets, de si triste apparence, ont trouble si longtemps nos maîtres tout-puissants ! Plus d'une fois ces petits écrits, piquants comme des piques au soleil, ont empêché de dormir le terrible cardinal de Richelieu. Les Guise, avant lui, avaient bouché comme un tonneau sans Tiquillon d'un trou leviable. Il est vrai que le cardinal Mazarin ne s'en inquiétait guère ; mais Louis XIV, au plus beau moment de sa gloire, et lui-même, Charles II, roi d'Angleterre, accablé sous les propriétés de White-Hall, se répandaient en menaces furieuses contre ces pamphlets hollandais. Même on dit que la guerre avec la Hollande n'eut pas d'autre motif que l'insolence des pamphlétaires.

Ce conte satirique et piquant touchait aux plus délicates aventures de la cour de France, en l'an de grâce 1652. Louis XIV était alors un amoureux sans vergue, il n'était pas encore le grand roi,

mais il était le roi méchantement; l'Europe avait les yeux sur ce jeune homme, et faisait de grands vœux pour qu'il restât uniquement occupé des jeunes beautés qui l'entouraient.

Sûr que je vis en ma possession ce livre sacré par moi, j'attendis l'heure où je pourrais le lire à mon aise, et sans me laisser troubler par les fleurs tombant adouces sur ses feuillets parus par le temps. Cette histoire, où l'on retrouve à chaque ligne la haine et la peur de quelque malheureux compositeur d'imprimerie, atteste en même temps qu'un véritable écrivain fut l'auteur de ce récit triste et risqué qui, dans sa méchanceté, n'est pas sans grâce et sans politesse.

L'auteur, qui ne vit pas loin de Versailles, se marque agréablement de cette aimable cour, mais dans sa marque il ne va pas jusqu'à manquer de respect : « Commençons, dit-il (nous conservons le texte exact), par le fidèle portrait du roy, qui est grand, les épaules un peu larges, la taille belle, dansé bien, fort adroit à tous les exercices du corps. Il a sous l'air et le port d'un monarque, les cheveux presque noirs, marqué de petite vérole, les yeux brillants et clairs, la bouche rouge; avec tout cela, il n'est assurément pas beau. Il a extrêmement de l'esprit, son geste est admissible avec un

qu'il aime, et l'on dirait qu'il y réserve le feu de son esprit comme celui de son corps pour cela, ce qui aide à persuader qu'il en a infiniment, c'est qu'il n'a jamais donné son attaché qu'à des personnes de ce caractère; il a avoué que rien dans la vie ne le touche si sensiblement que les plaies que l'amour donne, et c'est là son penchant. Il est un peu dur, beaucoup sûr, l'humeur dédaigneuse et méprisante; avec les hommes sans de vanité, un peu d'envie et pas commode s'il n'est en; sans beaucoup de courage, infatigable, véritable, plein d'honneur; gardant sa parole avec une fidélité extrême; reconnaissant, plein de pitié, estimant ceux qui en ont, laissant ceux qui en manquent, ferme à tout ce qu'il a entrepris. »

Pour un portrait satirique, il faut convenir qu'il n'y a pas de quoi flatter l'esprit le plus quinquet. Ceci dit, l'auteur anonyme explique au lecteur comment peu s'en est fallu que le roi épousât Hortense « Mansberg », la propre nièce du cardinal de Mazarin. « Elle étoit grosse et petite, avec l'air d'une colerectrice et beaucoup d'esprit par-dessus le marché. » Le cardinal Mazarin n'eût pas été fâché de faire de sa nièce une reine de France, mais il n'osa pas offenser la future de la reine mère, et même sa nièce au duc de Caligaris (sic). Elle pleuroit, elle

disait : « Sire, vous êtes roy, vous m'aimez, et je parle. » Le roi la laissa parler, puis tout de suite, à peine mariée, il devint amoureux de mademoiselle de la Vallière, une des filles d'honneur de madame la duchesse d'Orléans (Henriette d'Angleterre). Mademoiselle de la Vallière n'était pas d'une noblesse illustre : elle est présentement noble comme le roi : « Elle est d'une taille médiocre, fort menue, elle ne marche pas de bon air, à cause qu'elle boîte; elle est blonde et blanche, les yeux bruns, les regards en sont languissans et quelquefois aussi sentais pleins de feu, de joie et d'espoir; la bouche grande, assez vermeille, les dents pas belles, point de gorge, les bras plats, qui font mal juger du reste de son corps. »

En revanche, elle était bien élevée, elle avait l'esprit solide et ardent, elle était sincère et fidèle en toute chose, et pas un n'a douté qu'elle n'ait aimé le roi d'un amour le plus sincère. — Ici le pamphlétaire anonyme, qui est un bel esprit sans nul doute, se hâte à faire parler ces deux amans, et l'on ne saurait nier la grâces et la beauté de leur langage : « Ah! mademoiselle, disait le roi, vous n'êtes pas si tendre que vous paraissez l'être, et je suis bien à plaindre, vous sçavez au point que je fais. » Et la demoiselle, à son tour :

« Sire, que Votre Majesté ne doute jamais de l'estime que je rends dans mon cœur pour sa personne. » Il parlait de cette façon pendant quatre ou cinq pages. « Le pape qui survint en chancelant interrompit cette conversation, qui avoit déjà duré trois heures; on remarqua beaucoup de tristesse sur le visage de la Vallière et d'inquiétude sur celui du roi. » Aussitôt que la dame est rentrée en sa chambrette de fille d'honneur et le roi dans son cabinet, dont Lebrun achève en ce moment la décoration, ils s'écrivent des lettres amoureuses toutes remplies d'inquiétude et de passion. Jamais fille ne chanta si haut les abois d'une virginité mourante.

On ne sauroit mieux dire; et lorsque enfin ces grandeurs encore ne furent plus un secret pour personne, on entendit Madame Beaufort s'élever en murmures contre sa fille d'honneur. « Elle est belle, elle est glorieuse, et de plus femme de la cour. Quoy! disoit-elle, préférer une petite bourgeoise de Tours, lûche, boiteuse, à une fille du roy faite comme je suis! Elle en parla à Versailles aux deux reynes, mais en femme vertueuse qui ne vouloit pas servir de complaisance aux amours du roy. Le roy ne voutoit qu'il en fût fait parler à la Vallière; en effet, toutes trois lui en parlèrent avec tant d'insigne, que la pauvre fille résolut de s'al-

lui consacrer le reste de ses jours dans un couvent, et de consacrer son corps pour les péchés qu'elle avait puni.

Heureusement pour les deux amoureux, la passion du jeune roi était encore dans toute sa force; mais qu'il apprit la résolution de sa chère maîtresse et qu'elle s'était enfuie au couvent de Chaillot, le voilà qui se venge : « Rendex-moi ma vie et mon âme, ou bien malheur à qui me la disputera ! » Il menaçait même la reine mère. Un des privilèges de la monarchie était que le roi pouvait entrer sans escorte dans tous les couvents de France. Autantôt que le roi frappait aux portes, les portes s'ouvraient d'elles-mêmes, et les religieuses les plus austères, les plus cachées, accouraient au parloir pour recevoir l'ordre absolu. La scène est très-bien racontée en ce petit livre : « À peine la Vallière eut répondu à l'appel de son amant : « Hah ! voyez le roy de la porte, tout habillé en larmes, vous avez peu de soin de la vie de ceux qui vous aiment ! » Elle voulait lui répondre, mais ses larmes l'empêchèrent, il la prit de son bras promptement, elle s'en défendit longuement, alléguant le mauvais traitement de Madame. « Kalia, dit-elle en levant les yeux au ciel, on est bien foible quand on aime, et je ne me sens point la force de vous résister. »

Elle sortit et se mit dans le carrosse que le roy avoit fait acheter. « *Vallès, dit-elle, pour tout acheter!* — Non, reprit-il, je suis roy, Dieu mevey, et je le ferez connaître à ceux qui auront l'insolence de vous déplaire. Il luy proposa sur le champ de luy donner un hostel et un train, mais cela luy sembla trop éclatant. Elle l'en remercia fort civilement. Enfin le roy, en arrivant, dit à Madame « qu'il la prioit de considérer madame » de la Vallière comme une fille qu'il luy recom-
mandoit plus que sa vie. » Jean parlait les paroles de Basile : *O charmonte princeps!* Et le roi triomphant s'en vint à Versailles, où il tomba malade à force de rêver à sa maîtresse. En vain les plus belles dames de la cour, madame de Charente et madame de Luyres, madame de Soubise et madame de Boufflers, s'efforçoient à le distraire, s'attachant à lui donner de l'amour pour leur beauté. Peines perdues. Il ne voulait voir, entendre, aimer que sa chère la Vallière. Il vivait, il souffrait pour elle; de s'entretenoit deux ou trois fois par jour des billets tendres. Après s'être dit pendant cinq heures *Je vous aime!* ils se séparèrent pour se l'écrire.

Cependant la reine expirait toujours, jusqu'à ce qu'elle, venue à son tour, elle eût aimé mademoiselle de la Vallière en son infinie.

C'est dit, le moment est venu de raconter la jeunesse et les chagrins de madame la duchesse d'Orléans.

Elle avait eu d'abord quelque intention galante sur le comte du premier roi; elle avait espéré plus tard que le roi lui reviendrait, mais quand elle vit que cette illustre passion allait grandissant toujours et que mademoiselle de la Vallière avait des gardes pour la protéger, un maître d'hôtel pour faire l'aussi de ses vœux, Madame eut ce respect de sa vanité de ses propres espérances. — « Je n'aime guère, disait le roi pour que Madame en fit son profit, ces coquettes qui s'amusent à censurer les actions des autres. Tant mieux pour les femmes dont on ne parle point: ce n'est pas qu'elles soient mieux innocentes, c'est qu'elles sont plus habiles! » Sur quoi, tout flétri, il se retirait, quand on le vint appeler de la part de mademoiselle de la Vallière. La dame était en mal d'enfant; sitôt qu'elle vit le roi, elle l'étreignait de telle sorte qu'elle lui déchira un collet de soie écarlate. « Bonne divine! elle est morte! elle est morte! criait le docteur amoureux, fonde en larmes... »

Il était à genoux au pied du lit, immobile comme une statue, et poussant des cris si douloureux et si furieux que toute la cour était en commotion. Les trois hommes qui se tenaient à ses côtés n'étant rien moins que M. de Vandes, le

comité de Guiche et Bussy-Rabutin... Bussy se lamentait à lui seul plus que les autres. Ôh ! le traître ! il avait ses motifs pour ne pas perdre un seul detail. Mademoiselle de la Vallière sortit de cette épreuve horriblement maigre, et, pour tout dire, assez faible.

« O mes amours ! disait le roi, ne craignez pas que je change et vous abandonne au faveur de quelques beaux petits vains que la moindre maladie pourrait détruire ! Non ! non ! madame, croyez que je ne me suis point donné à vous par l'éclat de votre talent et par le brillant de vos yeux. Cela a été par des qualités plus belles que vous m'avez charmé et que vous ne me perdrez jamais qu'avec la vie. En un mot, cela a été par votre âme, par votre esprit et par votre cœur que vous m'avez fait perdre la liberté. — Que vous avez de bonté, mon cher prince, d'employer toute la force de votre éloquence pour amener un cœur qui ne craint trop que parce qu'il aime trop ! Que je suis heureux d'avoir un prince qui croit et qui pousse si bien mes sentiments !... » Bref, jusqu'à la fin de la monarchie, on ne reverra jamais dans tout Versailles deux amoureux plus épris.

Quand donc Mademoiselle eut pris son parti de ces grandes amours, elle trouva des consolations qui

ne pouvaient guère lui nuire. Le duc d'Orléans, son mari, ne la gênait guère; les jeunes gens chassants ne manquaient pas autour de la princesse; elle ne savait à qui répondre, elle avait de quoi chasser. Surtout que le roi et sa maîtresse n'auraient donné le signal des fêtes galantes, ce n'étaient que festins, bals, ballets, comédies, loteries, où les perdants mêmes gagnaient quelque chose. Enfin, tout allait le mieux du monde, et le cardinal de Mazarin, le roi étant mineur, toutes ses vices étant placées, mœurs qu'il n'eût plus guère à dévorer depuis que sa dévotion mère, la princesse de Conti, vêtue d'un habit de velours noir resplendissant de l'éclat des diamants et des perles, avait épousé, à la clameur de vingt candlelaires de cristal garnies de cire blanche, Son Altesse Royale monseigneur le prince de Conti.

Mais quel! les propriétés des Olympes d'en-haut ne duraient guère. Au bout de toutes nos joies est une incertitude, et si vous regardez attentivement au fond de la plus claire fontaine, vous voyez nager le crocodile... Un bruit, léger d'abord, réveille ces gens heureux accablés de jeunesse et de chevaux. Un courtisan qui revenait de la Haye avait lu, disait-il, en ce pays de libéral, certain pamphlet intitulé : *Les Mémoires du Palais-Royal*. D'un air

livre impudent étaient relatés les détails que je viens de dire, avec beaucoup d'autres révélations dans lesquelles le roi, la reine et le cardinal n'étaient rien moins qu'épargnés. Surtout mademoiselle de la Vallière avait sa part de ces coups d'épingle, et non moins qu'elle, Henriette d'Angleterre, duchesse d'Orléans. A ce bruit, qui n'était que trop certain, la rumeur fut vive, et l'on s'informa fort, dans ce cercle coquet (Gourville, Candale et la Rochefoucauld), de ce méchant livre à l'état de menace, et dont pas un ne savait le titre exact.

Madame, en ce moment, était à Londres, implorant du roi son frère au moins la neutralité de l'Angleterre, dans le cas où la France aurait la guerre avec la Hollande.

Il y avait déjà longtemps que messieurs les Hollandais accumulaient de leurs fardeaux Sa Majesté dans leurs grattes, et le roi, qui pourtant n'avait pas encore en sa possession le pamphlet dont nous parlons, voulait châtier messieurs des Pape-Bas. Madame accepta cette belle commission; mais à peine eut-elle entretenu le roi d'Angleterre de cette importante affaire, que le roi son frère la salua d'un exemplaire des *Amours du Palais-Royal*.

A cette lecture, Madame fut peiné à ne contenir; elle redoutait, avec raison, que sa colère et son

indiquaient le troublement; le cœur de Charles II faisait des gorges chaudes de ces pages, dont la victime entendait parler pour la première fois.

Sûre que *Madame* fut de retour dans le palais de M. le duc d'Orléans, où elle venait sière à bon droit de son ambassade, elle envoya chercher son grand ami et sage conseiller, M. de Cosnac, évêque de Valence, et plus tard archevêque d'Aix. M. de Cosnac avait appartenu d'abord à M. le prince de Conti, il appartenait plus tard à M. le duc d'Orléans. Le cardinal de Mazarin, qui s'en méfiait, l'exila dans son archevêché.

C'était un homme habile à deviner les circonstances difficiles. D'un caractère haineux, d'un langage hardi, il ne faisait confiance et compter parmi les maîtres, vous dire le duc de Saint-Simon. *Madame de Sévigné*, se parolant avec lui, écrivait de M. de Cosnac : « L'archevêque d'Aix, disait-elle, a de grandes pensées; mais plus il est vaif, plus il faut s'approcher de lui comme des chevaux qui sautent, et surtout se rien garder sur votre cœur (janvier 1685). » Il avait méconnaissamment les mystères de la cour, et les tendres penchans de *Madame* pour M. le duc de Guiche. Au reste, il était de bonne race, étant le troisième fils de François de Cosnac et d'Éléonore de Talleyrand.

Dans les troubles de la Foudre, il avait rencontré des femmes plus difficiles encore à combler que même la duchesse d'Orléans : la duchesse de Longueville et la princesse de Condé.

Il y avait du diplomate et du soldat dans ce pècre agréable aux bonnetes gens, et nous comprenons encore aujourd'hui que *Méduse*, en cette étrange circonstance où sa gloire était en jeu, ait voulu consulter son premier maître. Tel était le titre ancien de M. l'archevêque d'Arx. Il se rendit au premier commandement de Méduse, il le trouva très-offrty et ne sachant comment se tirer de ce pas où l'avait jeté le satirique hollandais. Ce fut la belle et dernière heure de cette descendante des Stuarts, arrachée encore enfant aux mains anglaises de ses sujets rebelles, digne fille de Henriette de France, et petite-fille de Henri IV. Lui-même, en sa qualité de premier aumônier, M. l'évêque de Valence avait béni le mariage de M. le duc d'Orléans avec la princesse royale d'Angleterre. Il lui portait une affection paternelle, il avait les soucis dont cette issue ingrate était assombrie, il connaissait le chemin auquel Bonaparte lui-même a rendu toute justice. Il honorait ces glorieux descentes, et, sous des apparences légères, cette conduite admirable.

Enfin, à la avant ton-malheureux..... Avant de partir pour venir à son aide, et tout bavard, assistant qu'il s'agissait de l'honneur et du repos de cette personne auguste et charmante. On fit entrer l'évêque de Valence par la porte ouverte aux amis les plus passionnés d'Henriette d'Angleterre: « Ah! dit-elle, heureusement c'est vous, vous voilà, vous me sauvez! » Le duc d'Orléans entra sur l'estréclain; il ne lui ni incliné ni content de trouver ce plaisir inattendu. Et Madame : « A demain, dit-elle au pèlerin, je vous attends dans le palais de Saint-Cloud, j'ai beaucoup à vous dire, nous serons seuls! »

Or, le lendemain, Madame et son confident se promenaient sur la terrasse, et voilà le récit de la princesse : « Avant tout, monsieur, je dois vous dire qu'en dépit de toute sa gloire et des services que je viens de rendre à la couronne, vous voyez en moi le jouet d'un prince qui poursuit en vain beaucoup mieux avec une personne de sa maison. Mademoiselle de la Vallière était, vous le savez peut-être, une de mes demoiselles d'honneur, et le roi venait chez moi tous les jours, s'arrêtant parfois à causer avec toutes mes filles, mais surtout avec celle-ci.

« Je n'y fis pas grande attention; mais un jour le

roi mit en l'airle un bracelet d'une admirable beauté, la miniature enqueux représentait Lucrèce, la belle Italienne qui a fait tant de bruit dans l'univers. Je le donnai, disait le roi, à une dame que j'aime entre toutes! L'instant d'après, quand déjà je tendais la main à cette œuvre royale, il fallut à mademoiselle de la Vallière.

« Hélas! il n'y avoit plus à s'en défendre. Elle étoit désormais reine et souveraine. Elle portoit ses bijoux, il portoit ses couleurs. L'habit du roi étoit un pérorat de la Vallière, il s'en paroit tous les jours. Une autre fois, se promenant par la plaine, avec elle, il la couvrit de son chapeau. Donc, je perdis toute espérance, et M. de Guiche y gagna de ma part un certain intérêt. Voilà, Monsieur, toute ma hâte, il y faut compenser, et maintenant qu'elle est devenue chose publique pour qu'un gazetier hollandais en ait écrit l'histoire, s'il en-est, je vous prie, à me défendre de ce pamphlet déplorable, ou je meurs de honte et de chagrin. »

Quand elle eut bien exhalé sa plainte, l'évêque de Valence en remonta une grande paille. Il eurent la jalousie et la sottise de M. le duc d'Orléans, mais il ne voyoit pas encore un grand motif de tant s'inquiéter. Il n'y avoit rien de plus commun que ces écrits sans nom d'auteur, tant remplis des rancunes de tant

de mécontentement. L'évêque se tressaillit, et *Moderne* fut bientôt saisi de son effroi. — « Il ne s'agit pas ici, reprit-elle, d'une œuvre accessible, uniquement faite pour amuser les courtisans et les laquais; si je suis bien lue et si j'ai bien lu, ceci est écrit par un habile écrivain, que dis-je? un homme de la cour. Les portraits sont exacts, les discours viennent du grand appartement sous des noms étrangers.

« Le malin lecteur va reconnaître à des signes certains ces divers personnages; il y a surtout un portrait de M. le duc d'Orléans qui le rendra sûr, s'il veut à le lire, et les gens ne manquent pas ici pour le placer sous ses yeux, croyez-moi, je suis perdue! Enfin, je suis de bonne heure, outre l'exemplaire que j'ai vu sur la table de mon frère, que le roi luit et brille dans sa chambre les *Mystères de Palais-Royal*. *Jugon*, monnaie, ce que je suis devenue, si ce livre ailleurs était demain sur la table de madame de Mennet, de madame de Coignac, de madame de Thiangon, de madame de Montepari! »

Elle pleura; elle tendit ses deux mains jointes; on eût dit que déjà elle ressentait le poignard et douloureux étreinte du poison qui le devait emporter : *Moderne* se mourut! *Moderne* est morte!

Il y avait en ce moment à Paris, tout rempli de

jeunesse et de bel esprit, courageux, que dis-jez-vous? téméraire, un digne fils du célèbre Guy Pata, dont l'ironie et la verve avaient été si longtemps le bonheur des bourgeois de Paris. Charles Pata, servant comme son père, avait, autant que son père, un grand talent pour l'épigramme. Il aimait le hasard, il recherchait l'aventure. Au premier mot que lui dit l'évêque de Valence d'un service à rendre à Monsieur, il s'offrit de lui-même, et partit le lendemain pour la Hollande.

Il fut quelque temps à retrouver les traces de ce livre, dont on parlait beaucoup, sous des titres différents. A la fin, il trouva l'imprimeur; sans marchander, il acheta l'édition tout entière, et par ses soins le livre en bleu fut transporté chez un boulangier de la ville et mis de Valence, ou, sous les yeux mêmes de Monseigneur, le livre entier fut jeté dans un four chauffé à blanc. Une épaisse fumée couvrait peu à peu tout ce quartier de la ville, et l'évêque en son par-dehors se refusait que justice fût faite à ces meurtrières de la beauté renommée et de l'honneur des dames.

Lui-même il en écrivit à Monsieur, en termes assez vagues pour que M. le duc d'Orléans n'y pût rien comprendre, et que le roi lui-même n'y vit que du fin.

Quand elle fut sûre enfin de l'oubliement de

ses pages déplorables, qui avaient causé de si cruelles insomnies, Madame eut le talent d'emprunter au roi son exemplaire, et de sa belle main digne de Lucrèce elle-même, elle jeta dans les flammes ces calumnies. Elle fit plus encore; elle envoya chercher à White-Hall l'exemplaire du roi Charles II; cet idiot l'avait prêté à la duchesse de Portsmouth, qui n'avait pas eu le temps de le lire; elle savait si peu le français!

L'exemplaire du roi d'Angleterre suivit l'exemplaire du roi de France, et la princesse eut du moins cette consolation qu'elle se crut débarrassée à jamais de cette abomination.

Cependant elle courut, sous le soir, un très-grand danger. Charles Patin, son complice officieux, fut accusé par les syndics de la librairie de Paris d'avoir passé de Hollande en France un paquet de livres défendus que la police avait suivis jusqu'en Provence, et dont elle avait perdu la trace à l'instant même où elle allait s'emparer de ce coupable défectif. Sur quoi le malheureux Charles Patin fut jeté dans les prisons du Châtelet et condamné tout simplement aux galères à perpétuité. Car telle était, en 1668, la fortune du livre et de l'écrivain : le livre était brûlé, l'écrivain était perdu. Ce qui arriva de la sorte ce hardy jeune homme, c'est que

meilleurs les libéraux ne surent pas découvrir même le filer du livre incriminé. Admirons cependant la cordons et le courage de ce vrai chevalier, plongé dans cet abîme, assis sur la scellote et condamné à tout... même la mort; il ne songea pas à compromettre un seul instant celui qui l'avait employé, l'évêque de Valence.

Il pouvait implorer la protection de Modène, il ne voulait pas raviver sa peine, et nous autres, les laiseurs de livres, nous avions oublié jusqu'à présent le nom de ce jeune homme, en le privant de sa part de gloire ici-bas!

Il trouva le moyen de s'échapper, comme il était ennoblé, le chaise au com, aux galères du roi; tant bien que mal, il gagna l'Italie et la cité savante de Padoue. Il y vécut jusqu'en 1659, aimé et très-écouté des disciples et des maîtres de la savante Université. Il y avait quinze ans que Modène était morte, en laissant de sa trace en ces abîmes terrestres un témoignage ineffaçable, à savoir : la plus belle oraison funèbre de l'évêque de Condom, donnons-lui son vrai nom : l'évêque de Meaux.

Béla! quand le roi la vint saisir pour la dernière fois sur son lit funèbre : « Mon frère, dit-elle, ne pleurez pas, j'y perdrais mon courage; il est vrai que vous perdez une bonne servante. »

Plus tard encore, après une vie honorable et longue, expira l'évêque de Valence, et le marquis de Sérigny écrivit à sa façon l'obituaire funéraire de l'ancien seigneur de Modène.

M. de Cosnac venait chaque année à Versailles saluer le grand roi, et toujours le nom de Modène se retrouvait dans le discours de ces deux vieillards, qui voyaient disparaître ainsi tout leur siècle. Madame était le lien de ces deux hommes, c'était leur plus triste et leur plus charmant souvenir. A quatre-vingt ans, le 18 janvier 1708, sept ans avant le roi son maître, expira Daniel de Cosnac. Le jour même de sa mort, il fit approcher son neveu, Gabriel de Cosnac, et le pria de choisir dans sa cassette un vieux petit livre oublié depuis tant et tant d'années. C'était bien l'*Almanach du Peuple-Royal*. L'évêque de Valence avait gardé le quatrième exemplaire, et son purpure appaissant en ce moment suprême sa ligure est en peine de se chercher des fentes oubliées. Le fin des vœux ce triste exemplaire, et l'on vit un dernier soufre effleurer cette livre intelligente au pillonement de ce papier brisé!

Mais (voilà toute la vanité du labeur des hommes et la vanité de leur repos!) pendant que l'évêque de Valence expirait se réjouissait de ce juste ac-

de-là, il y avait plus de vingt ans que le véritable auteur du pamphlet hollandais, Bussy de Balbuis, avait ajouté l'*Histoire du Palais-Royal* à l'*Histoire avouée des Gueux*.

Il est vrai que la France, à la mort de M. de Camille, ne faisait plus rien des *devoirs des Gueux*, tant la jeunesse est nécessaire à la suite... et surtout à l'amour.

P. E. Quelques-uns de la même époque, en y vont tout à fait en mariage, même de galanterie et de mariage.

Les Larmes d'Amélie sur l'infidélité de Clodion, rom. pastoral écrit au sang purpurin, par F. Galus Lysu, sous Louvet, 1819, in-18, 160 p. grav.

Chansons du roy, et la quantité de livres que le roy a fait tant à cheval qu'en carrosse, pendant l'année 1710, par Mousu. Imprimé par Gollindou, in-4°, 8 ff.

Reconnaissance faite à Monseigneur le duc de Languedoc, par un gentilhomme français, pour patronage et assistance en qu'il a levementement commandé contre la malheureuse ville de Genève, ville et refuge de tous les hérétiques, hérétiques et autres de la Chrétienté Lysu, Lays Toulouze.

Il y avait dans la bibliothèque du Palais-Royal en 1819, le *libellé-cours* au second, le second M. Clément, d'abord d'épave et de chagrin, pour un livre oublié. *Essai sur la dévotion*, qui fut volé dans la bibliothèque royale à sa garde! Belva! tout-à-l'heure, nous devons plus de garde com-
pense!

TREIZIÈME JOURNÉE.

AMÉ. LACROIX. — Nous sommes restés, l'autre jour, sous le fardeau des plus grands crimes que puisse commettre un criminel; c'est pourquoi, mes amis, je suis d'avis de revenir tout de suite à leurs auteurs, en voilant leurs turpitudes. Nous aimons mieux raconter parmi les lettres des condamnés que des coupables. Les pleurer vaut mieux que les maudire. Toute leur histoire est renfermée entre ces deux bornes fatales : l'oubli et l'échafaud. Combien peu sont morts d'une mort ingrate et pénible, heureux sous le regard d'une tendre épouse, et la béatitude pour toutes ses bontés! Seul peut-être, à ce point de quêtude est mort M. de Lacretelle, entouré de toutes les bénédictions.

Parmi ses contemporains, le plus abondant, le plus rare et le plus choquant de tous, M. de Chateaubriand, restera comme un exemple douloureux de la tristesse et de l'ennui que peuvent connaître les dernières années d'un grand poète, avoué de gloire et d'ennui.

Certes, nous ne voulons pas nier le talent, le génie et l'éclat de ce merveilleux esprit, que

M. Saint-Marc-Girardin appelait un grand jour-cadavre, en le glorifiant, mais nous ne saurions nier que toute cette gloire ait fini dans un naufrage, et que bien peu soit resté de tout de grandeur, remplacés par tout de misères et de vanités. Le spectacle même de ce malheur si complet sera sans doute un utile et sage enseignement pour tous ceux qui auront l'honneur de tenir une plume à l'avenir. Il leur apprendra la nécessité de la sympathie et de la bienveillance, et comment il faut, de bonne heure, honorer sa profession, si l'on veut qu'elle vous honore, et l'aimer beaucoup, si l'on veut qu'elle vous aime.

Ainsi, M. de Chateaubriand, lorsqu'il se vantait « de n'avoir pas écrit son péché, de n'avoir jamais eu l'air hébété ou suffisant, et d'être resté tout ensemble étranger à la gaucherie et aux habitudes crasseuses des hommes de lettres d'autrefois, tout autant qu'à la morgue, à l'exotisme et à la vanité fastueuse des nouveaux auteurs », M. de Chateaubriand est injuste pour les écrivains d'aujourd'hui, pour les écrivains d'autrefois.

Dans ces poètes qu'il accuse avec tant de morgue et de vanité-gloire, il ne devait pas oublier qu'il faut compter (pour ne pas remonter plus haut) Ronsard, Rabelais, Montaigne, Corneille, Racine,

Fénelon, Bossuet, Despréaux, madame de la Fayette et madame de Sévigné. Voltaire aussi, qui n'était pas un orateur, et ces *juges* de nos jours qui s'appellent Lamartine, Alfred de Vigny, Victor Hugo, Villonau, Gustave Delavigne, Auguste Thierry, Thiers, Brancqer, Amédée Carrel. Voilà certes d'étranges *juges*.

« *Commeux ou lesdiseurs* », M. de Chateaubriand reformant les lettres françaises dans ce cercle vicieux, il méprisait ces poètes, ces historiens, ces philosophes; il n'a jamais compris que lui-même il se vantait trop souvent pour un homme si modeste, et qu'il a bien de l'affliction, de la fausse mélancolie et du génie incertain, pour un homme à ce point sûr et sûr. Pourtant que de pleurs muets, que de souples impressions dans cet homme ennuyé de toutes choses! Il disait sérieusement : « Je ne sache pas dans l'histoire une renommée qui me tente », et quand il disait cela, il était bien difficile. A quoi il ajoutait :

« Faudrait-il me laisser pour romancier à moi-même la plus grande renommée du monde, je ne m'en donnerais pas la peine. » Ainsi parlait sérieusement et dédaigneux, que la plus simple critique mettait hors de lui-même, il dédaignait toutes les renommées, disait-il, hormis la sienne, qu'il avait

par-dessus toutes les autres. C'était, de sa nature, un homme agité, remuant, plein de caprices, de squames, et de ces légers déchets qui ne conviennent guère qu'aux femmes galantes.

« J'aurais voulu, dit-il encore, être une femme... » Il était bien sûr en beaucoup de choses, il en a la curiosité, la coquetterie, et toutes les petites vanités les plus coquettes. C'est un malade, qui ne connaît terre que de Battements et d'admiration; il lui faut sans cesse, autour de sa personne, pour l'écouter, pour l'admirer, tantôt pour lui plaire et tantôt pour le brusquer, des complaisants, des sujets, des esclaves; il lui fait toutes sortes de petites jouets, qu'il baise, en saluant glorieusement. Toute sa vie, il l'a passée en milieu des eunuques et des eunuques à sa louange; il s'est laissé surprendre par des femmes jeunes et belles, riches et charmantes, qu'il aimait jusqu'à l'adoration, et il n'en a jamais aimé aucune, sinon pour en faire un sujet de déclamation, de poésie ou d'ouï-dire. Au chevet de madame de Beaumont, son amie, à l'heure suprême, et quand la pauvre femme eut cessé, M. de Chateaubriand étudia un effet de langage : « Son cœur palpait avec rapidité, comme une montre qui dévide au clavier brisé. »

« O moment d'horreur et d'effroi ! je le sentis

s'arrêter. « La phrase est belle, elle indique un grand artiste, mais un amoureux médiocre. Il ne fut guère meilleur pour madame la marquise de Casteln et pour madame la duchesse de Duran, il était toujours à dire à ces pauvres femmes : « Je m'ennuie ! » Il disait à madame Recamier elle-même : « De bêtise au vie ! » Enfin tout l'ennuyait, surtout sa propre femme. Et pourtant madame de Chateaubriand, qu'il a liée à l'encre, et dont il parle avec une espèce de pitié jointe au respect, tous ceux qui l'ont connue en ont gardé un profond souvenir. C'était une femme haute, intelligente et bien élevée; autant elle était dévouée à la gloire, au génie, à l'honneur sérieux de M. de Chateaubriand, aussi peu elle tenait à ses vanités d'intérieur, à ses peccés légers, à ses trépidans, à ce besoin de foule et de bruit stérile. On n'a pas assez dit la patience et les vertus cachées de madame de Chateaubriand, on ne lui a pas tenu compte aussi de tout ce qu'elle a souffert en silence, en solitude, avec ce mari volage, éloquent au dehors, marade en sa maison, si brillant quand il voulait plaire, et si triste au sein de son feu.

Comme elle le savait, on hait du compte, incapable d'un honnête amour, elle le laissait, selon son caprice, aller et venir d'une femme à l'autre,

et je crois bien qu'elle se sentait soulagée et contentée aux heures où le grand bonheur était porter sa solitude et ses soucis dans le salon d'une de ces femmes attentives à lui plaire. Elles se paraient de cette illustre renommée, et bientôt elles trouvaient que cette parure était payée assez cher, tant le grand bonheur était jaloux, solitaire et muet dans ces rendez-vous de la plus délicate courtoisie. Autre, il voulait briller seul.

Pour lui le firmament n'était pas assez vaste. En politique il était aussi sombre, aussi triste et volontaire qu'en ses amours. M. de Fontanes, qui l'aimait et qui le connaissait bien, disait de M. de Chateaubriand : « Je l'attends au ministère, sans le lui proposer pour lui-même. Il y fera quelque chose de mémorable et puis il tombera. » Louis XVIII, qui le connaissait et ne l'aimait pas, disait au duc de Richelieu : « M. de Chateaubriand est un de ces gens dont il est bien difficile de se garantir. » Quant au roi Charles X, ce bon roi que les royalistes intelligents, et M. de Chateaubriand à leur tête, ont jeté dans l'abîme, il aurait eu du penchant pour ce glorieux sujet, mais il en avait peur.

« M. de Chateaubriand, disait-il, est un terrible homme, un génie implacable. » Et ce mot ample-

celle était bien trouvé. Même à son roi, même au dernier héritier de cette monarchie française, que lui-même, Chateaubriand, il avait expliquée et racontée au monde entier, le ministre disgracié ne put jamais pardonner son renvoi du ministère; il ne vit pas, dans sa fureur, dans sa vengeance éloquentes, qu'il dépassait toutes les limites.

Il ne comprit pas l'étonnement, le chagrin, la douleur des amis sincères de cette royauté libérale, et toujours il allait frappant sur le vieux trône, et toujours en partie des Bourbons sapait leur monarchie, excitant par ses exemples et par son attitude, par sa parole et par son journal, cette habitude, implacable et cruelle opposition.

Au moment le plus dangereux du règne de Charles X, M. de Chateaubriand était à Rome, ambassadeur du roi; sa grande occupation était d'écrire, au jour le jour, les lettres les plus tendres, et, disons-le, les plus juvéniles, à madame Récamier. Le roi tombait, la monarchie était croquante, et ce vieillard, tout chargé de si grandes affaires, dans les ruines de Rome, écrivait des lettres d'amour! Il ne songe qu'à sa dame et seigneurise, il l'appelle et la rappelle, il souffre, il lui dit : « Je vous aime si tant, je vous le dirai tant, mes lettres vous le diront tant, je vous appellerai avec tant de douceur,

que vous n'avez aucun prétexte de m'abandonner. »

Abelard, tenant sa raison, n'écrivait pas d'un autre style à la belle Héloïse. — Quelque fois que notre ambassadeur a fait de Paris à Rome est allé par une lettre à sa dame. Il écrit de Fontainebleau, de Villeneuve et de Dijon, il écrit de Laon, de Châteaubriand, mêlée, la force de rester tout un jour. Il écrit de Biigny, au pied du Semples, et alors il se rappelle en deux mots ces deux nobles femmes qui l'ont tant aimé, madame de Castille et madame de Darné : « J'ai continuellement marché sur les traces de ces deux pauvres femmes, » et voilà tout ce qu'il donne à leur souvenir. Et tous les jours il écrit, appelant sa dame à son aide et se plaignant du peu de lettres qu'il en reçoit : « En voilà une enfin, dit-il, j'en ai beaucoup qu'elle me donne ! »

Une autre anecdote (il n'y a pas d'autre mot pour dire ici ce que je veux dire) est venue fondre, au beau milieu de la Vallée éternelle, sur cet esprit éperdu, qui ne sait où se prendre, où s'écarter. Il avait écrit, dans les jours de sa jeunesse, une tragédie intitulée *Moïse*, une assez plate tragédie, et voilà que tout d'un coup il songe à faire repédanter ce *Moïse*. Il en écrit lettres sur lettres à madame Re-

comme; il indique avec le plus grand soin la disposition des chœurs, la déclamaion du comédien, les costumes, les décorations, et déjà il se voit, à son retour, lui si méprisant, disant-il, de toutes les gloires, « couronné du laurier de Sophocle. » Oui, de Sophocle! Et si nous tombons, dit-il, je suis aisé, je n'y suis pour rien; comme « lord Byron aisé, je me lève les mains de ma poitrine, si nous réussissons, un succès de plus ne gâte rien. » Un peu plus loin, quand il a répété : L'œuvre me tue, il ajoute : « *Musée* est une chose dévolée; mettez la chose en train. Quinze mille francs sont chez mon banquier, faites jouer le plus tôt possible. » Il dit aussi le nombre des harpes, des tambourins et des trompettes; il n'y manque guère que la flûte à l'orgue du Bourgeois gentilhomme.

Ce *Musée*, au reste, n'empêche pas M. de Cloutierd'Orléans de revenir à son amour. « Ah! dit-il, vous ne m'écrivez pas, je serais si content de recevoir de vous ces deux mots : *Je me porte bien et je vous aime!* » Ces choses-là seraient été bonnes à dire et à répéter, si l'ivresse et le bâton de ces très-chaudes amours n'eussent eu seulement trente ans de moins; mais l'âge est là qui les presse, et plus la dame est contenue et réservée, à l'aspect de ces fiers qui l'épaulaient, plus elle

se maintint dans les strictes limites de l'artificiel, plus notre amoureux romanesque s'abandonne au tumulte épistolaire de sa passion. Pour en finir avec *Monsieur*, il eut un triste destin, ce *Monsieur*. Il ne fut pas joué en 1828 (à l'époque de *Cromwell* et d'*Bernani*⁽¹⁾). Plus tard, le théâtre de l'Odéon, ne sachant que faire, emprunta son *Monsieur* à M. de Chateaubriand. Cette pièce aventureuse obtint tout au plus les honneurs de trois représentations :

« La couronne de Sophocle sur mes cheveux blancs ne m'est pas trop mal! »

Sur l'estroite, il eut l'honneur de faire un pape, ou, pour mieux dire, s'il ne le fit pas absolument, il l'adaptait et s'en vanta comme s'il l'avait fait. Mais quel! M. de Chateaubriand n'était bien mille parts, lui-même il se compare à un héros dans son gîte, oubliant d'ajouter :

En l'honneur de son gîte enquit...

À peine à Rome, il eût voulu revenir à Paris, il comptait les heures, il comptait les jours qui le séparaient de ses administrés de l'Abbaye-aux-Bœufs. Il regrettait la formidable opposition dont il remplissait la France entière. Il dérisait en maître à M. de Portalis, l'honneur aux dix serments, ministre des affaires étrangères, et quand on lui

disait que la politique allait mal — Je me lave les mains de tout cela —, devrait-il à madame Récamier. Tout cela, pourtant, c'était l'arrestation de M. de Polignac; c'étaient les trois journées de juillet qui allaient venir, c'était la ruine de la monarchie et l'exil du roi Charles X; voilà ce que c'était que tout cela!

À Rome autant qu'à Paris, il s'ennuie. Il rencontre une dame assez belle, et, tout charmé de ses cordons qu'il dédaigne, et dont il ne suit pas le nombre, au sortir du Vatican, il va faire à la dame une visite qui ne sera pas la dernière¹. La dame à la fin... l'ennuie; il revient à madame Récamier, il l'appelle à Rome... elle ne vient pas. C'est lui qui revient tout pesant juste à l'heure de la dernière révolution qu'il devait subir. O surprise et remords! la révolution qu'il avait faite le porte en triomphe. Il meurt, deux ans plus tard, un jour d'insulte, en 1858. On l'emporte obscurément à travers toutes sortes de débris, de

¹ A Florence même où il s'appelait madame Récamier à son tour et à son (à plus de cinquante ans!) il courait à sa nouvelle maîtresse la lettre qui suit: « Je me retire pour un jour! Excusez-moi... » Il ferait sans : « Ma chère Berthe, vous me faites mal avec vos papiers. Madame Récamier n'est plus une de ces dames, ni une sainte, ni une spirituelle habitude. O pauvres femmes! laissez aux hommes des soucis, des peines, des anxiétés et des satisfactions!

mourus et d'incendies, à se tomber suspena qu'il s'était creusé un an rachte, au bord de l'Océan.

Messieurs, répond M. au La Gouverneur, écoutez cette gradieuse sentence de mort contre un sujet qui n'avait pas fait à son roi la moitié du mal que fit à son roi M. de Chateaubriand : « François Sity, natif de Florence, prisonnier es prisons dudit conseil, à la requête du procureur général du Roy demandeur en crime de lèse majesté pour raison de livres et discours écrits, composés et écrits contre l'honneur et autorité du Roy, ledits livres et discours, memoires et lettres manuscrites dudit François Sity, tant en langue italienne que française et en chiffre, première arrest de retention audit conseil du 4 juillet 1618, autre arrest dudit conseil du 6 d'achet 1618 et 20, au ledit François Sity sur la sellette pour ce monde audit conseil, conclusions du procureur du Roy.

« Dit a été que le conseil a déclaré et déclare ledit François Sity atteint et convaincu du crime de lèse majesté pour avoir, par ledit François Sity, composé et écrit ledits livres, discours et memoires, pour repartir lesquels crimes le conseil a condamné et condamne ledit François Sity à estre mené par l'exécuteur de la haute justice dedans un tombeau au devant de la principale

partir de l'église de Notre Dame de cette ville de Paris, and en chaudière, la corde au col, tenant dans ses mains une torche ardente du poids de deux livres.

« Et illec dire et déclarer que machinairement et malicieusement il a fait, composé et écrit lesdits livres, discours et mémoires contre l'honneur et autorités du Roy, son patrimoine et services contre le bien de son service et repos de son Estat, dont il demande pardon à Dieu, au Roy et à justice.

« De là estre mené et conduit en la place de Grève de cette dite ville, et là estre ledit François dit rompu vif et brisé sur un échafaud qui pour ce faire sera dressé audit lieu, et mis sur une roue pour y demeurer tant que mort s'en suivra, et après estre son corps, ensemble lesdits livres et discours brûlés et leurs cendres jetées au vent. »

— *Amen!* répondit notre ami Georges. L'eau m'en vient à la bouche, et je vous jure sur que je ne serai jamais M. de Chateaubriand.

QUATORZIÈME JOURNÉE.

M. DE VINCENNES. — Je me suis demandé, en songeant à votre intéressant récit de la mort de l'auteur de *Géorgique des Chrétiens*, entre madame Hortense Allard et madame Hécander, celle-ci qui lui fait chanter les chansons de Beranger dans un cabaret de Londres, et celle-là qui le ramène incessamment à la politique, pendant que madame de Chateaubriand fonde un hôpital, d'où vient cela, que les dévotions de tous les temps dédaignent une mort tranquille et perdent en mille agitations stériles leurs derniers et misérables jours?

Qu'on se fût attendu à voir M. de Chateaubriand, le chétif, finir doucement dans la paix et peut-être aussi dans le repentir une vie à la fois si heureuse et si rapide? À peine il a commencé de vivre, il est mort. Pas de répit. On l'enterroient dans les tempêtes de 1793. Le lendemain de la grande émeute, après 1848, on apprend qu'il est mort. C'était bien la peine d'avoir écrit des livres si voisins de l'évangile et si charmants!

Voltaire, à ce compte, était plus sage et mieux

conseillé, il s'était retiré de bonne heure au pied des Alpes, loin des tumultes de la ville et des orages de la littérature. Hélas ! le Jupiter Toutoum dans le vaste espace, et, troublant la tranquillité du monde, il pouvait rester immuable. Heureux jusqu'à la fin, s'il n'eût pas eu près de cet immense désic de centrer au milieu de son peuple, et de savoir le résultat de son œuvre ! *Il n'a pas vu tout ce qu'il a fait*, disait un politique, *il a fait tout ce que nous voyons.*

Le temps n'est pas loins, cependant, où, dans un procès célèbre entre les héritiers du marquis de Villette, nous avons vu le cœur même de Voltaire, enfoncé dans son urne d'argent, et exposé çà et là, pendant un siècle, à travers toutes les digressions et tous les cultes, devenir à peine un sujet de déclaration entre ces deux orateurs, M^r Berryer et M^r Marie. *Et déclaration finit* disait Juvenal.

Mais la succession du marquis de Villette était si riche, et l'urne était si chétive, que l'on n'a guère pu le que des domaines, des châteaux et des forêts du marquis de Villette. On en donné volontiers le cœur de Voltaire par-dessus le marché.

Pourtant le Coeur en a été peu qui soient comparables à celui-là. Ce cœur noble a battu pour les paillons les plus chasteurs et les plus terribles. Il a senti toutes les furies, il a connu toutes les

laïques et tous les ans. L'histoire de Voltaire est encore aujourd'hui dans toutes les bouches, il a donné de sa haut les intelligences de l'Europe, que chacun sait les moindres détails de cette illustre biographie.

Il naquit au mois de février 1694. C'était l'heure ou Louis XIV, vieilli, distait avec un soupir : *Quel j'étais roi !* L'enfant nouveau-né, le nouveau roi, était débile à ce point que le curé de Soanen se hâta de le baptiser. Les deux premiers qui devinrent ce père et ce disantateur n'étaient rien moins que l'abbé de Châteaufort et mademoiselle de Lenclos. A dix-sept ans, il était déjà un porte-écrit dans les plus belles compagnies, pour son coup d'essai il écrivait *Odyse*, à savoir le drame le plus tragique des poètes, *fil d'Hésione*. En pensée de la maison de Bourbon, le prince de Conti, qui se piquait de poésie, écrivit des vers à la louange du jeune Arnaud.

De même qu'il n'avait pas osé de lutter avec Sophocle, il voulut marcher sur les traces d'Homère, et rêva les honneurs du poème épique. Il avait dix-huit ans, il obtenait déjà tous les succès, en rêvant tous les triomphes. Il finit en risant une grande fortune, il fascinait les Anglais du pétilllement de son esprit.

La jeune reine de France, Marie Leczinska, lui disait : *Ah ! mon pauvre Voltaire !* Elle l'avait pris pour un faiseur de cantates ! Le roi Stanislas le voulait loger dans son château avec la marquise du Châtelet. La cour de Sceaux ne jura que par Voltaire. Il dormait sur les chemins, sous les ombrages hospitaliers, *Arctas, Mahomet, Zéus, Nausica et l'Égypte prodigue*. Il poussait ses conquêtes même à la cour du grand Frédéric. Il débattait son *Métempsé* au pape Benoit XIV, Lambertini, qui lui répondit par une belle lettre en latin, dans laquelle il défendait la prosodie latine de son *frère* Voltaire. Un peu plus tard il nous donna *Métempsé*, et le pasteur enchanteur appela le poète. Il était dans la loge de la duchesse de Villars. — Embourbez-le ! avait le pasteur. On dit que la duchesse passa l'obédience beaucoup plus loin. L'*Histoire de Charles XII* est à peu près de la même époque, et, de commentaire universel, c'est un chef-d'œuvre. Et tant il en fit, que madame de Pompadour, plus puissante que la reine, obtint pour son ami Voltaire une charge de gentilhomme ordinaire de la chambre du roi. Il disait-il bien ! *Je suis seigneur de Ferney, gentilhomme ordinaire de la chambre du roi, et membre de cent académies !*

Ne disait-on pas que Ferney soit un village où l'univers arrive, et s'en va? Chacun de ses journées est une histoire. Pendant vingt ans, le château de Ferney est un monde. Une lettre écrite de cette habitation des miracles est un événement; la moindre agitation de Ferney est une secousse. Les rois se dérangent de leurs sessions pour saluer ce grand homme à leur passage, et Voltaire ne les reçoit pas tous. Il est maître, il est roi. Là, il peut mourir, l'Europe entière viendra saluer son cercueil.

Ce fut de son château de Ferney, le 5 février 1768, que partit Voltaire, sublimé de son temple et de ses succès. Il partit de Ferney accompagné de M. de Villette, de madame la marquise de Villette et de madame Denis, sa mère. Le bruit seul de son départ secoua dans tout Paris une acclamation universelle. La ville entière se préparait à recevoir son héros, et de la rue Saint-Denis aux plus nobles maisons des grands faubourgs se faisaient sentir les avant-coureurs d'un triomphe éclatant. En vain le roi Louis XVI, esprit timide et peu disposé à la bienveillance pour ce terrible esprit qui terrorisait tant de rois, eût voulu s'opposer à l'ovation qui attendait ce héros de l'espérance, comme on disait alors. L'opinion publique était déjà toute-puissante; il n'y avait plus ni roi, ni parlement, ni

prêtres, et capitaines qui se passent opposer à Voltaire dans sa bonne ville de Paris.

Il était quatre heures du soir lorsque Voltaire entra dans la maison de M. le marquis de Villette, au coin de la rue de Beaune. Il était en chappé d'une veste polonoise et portait une perroque de linne, surmontée d'un bonnet au petit gril. Ses yeux, vifs et brillants comme deux escarboucles, illuminaient cette tête, où respiraient, en traits fins et délicats, les conquêtes et les travaux du bel esprit.

À peine à Paris, il en retrouva tout de suite l'accent et le geste. Il y était foule à le voir, et on lui fit un empressement singulier à qui l'approchait, à qui l'entendait parler. Les amis, les inconnus, les seigneurs, les bourgeois, les lettrés, qu'onques était quelque chose ou quelqu'un, était adossé dans cette maison de la rue de Beaune et présenté à Voltaire tantôt par le marquis de Villette et tantôt par le marquis d'Argental. Voltaire avait pour chaque visiteur une parole aimable, un doux regard, un sourire, un compliment. Puis, sitôt qu'il était libre, il courait dans son cabinet pour s'occuper ou retrancher à sa nouvelle tragédie, *Alzire*, un délicat refus de sa violence. Il comptait sur Lekain, Lekain était mort le jour de son arrivée, et Voltaire en eut une extrême affliction.

Tout brist et fatigué qu'il éloit par le voyage, il ne se coucha qu'à tarduit, comme s'il eût voulu savourer ce grand bonheur de se voir si bien reçu : « Ah ! disoit-il, le beau jour, le beau jour, le beau jour ! » Puis il revenoit à ce pauvre Lekain, qui faisoit plus de cent mille écus en se dans sa coiffette et cent talismans ornés de diamants.

Le lendemain de son arrivée, il appela le docteur Tronchin, qui le trouva bien porteur. Le jour suivant, il reçut une députation de l'Académie, avec grande prière d'assister à la prochaine réunion académique. Au même instant arrivèrent les académiciens du Théâtre-François, lui apportant, comme au duc pour le roi, la composition du spectacle, avec l'annonce d'une représentation de *Cléopâtre*, au profit du prêt-secours de Corneille. Le sieur Molié, comédien, avoit annoncé cette nouvelle dans une lettre insérée au *Journal de Paris*, qui commençoit par cette phrase : *La Comédie française avertit avec le plus légitime empressement la présente occasion d'être utile au sang du grand Corneille*.

« Et l'on a reconnu, disoit le journaliste, à ces respects inaccoutumés de la Comédie française pour le grand Corneille, l'influence de la présence de M. de Voltaire. Tronchin, le mot utile étoit de

trop, d'estimer ce qu'il faut dire, et sans compter que M. de Voltaire sera de notre avis ».

Le samedi 17 février, au milieu des visites, des remercimens, des hommages qui ne s'arrêtaient pas, le poète reçut une nouvelle députation des comédiens qui devaient jouer dans *Jérôme*. Ils étaient conduits par le sieur Bellesœur, qui débata son discours d'un ton fort pathétique. « Messieurs, répondit Voltaire aux comédiens, je ne veux vivre désormais que par vous et pour vous. » Puis, se tournant vers madame Tencé, il ajouta : « Madame, j'ai travaillé pour vous cette nuit, comme un jeune homme... » Il voulait parler de cette misérable tragédie, à laquelle il faisait beaucoup trop d'honneur. Le lendemain, on donnait *Cinna*, par ordre d'*Ordon de l'officier*. Mais la foule était grande à l'hôtel Villeroi. Il reçut tout le soir plusieurs grands personnages : le duc de Franklin, madame Necker et l'ambassadeur d'Angleterre. Son esprit vint à bien des excellens en toutes choses. Il faisait à la fois la demande et la réponse. Un des visiteurs lui donna un carton avec un vers de Virgile, un vers d'Apollinaire :

Ma main touté-puissante est levée en paroles.

La nuit fut troublée, et le lendemain recommençant les compléments : compléments de M. le comte d'Artois, compléments de la reine de France, Marie-Antoinette. A midi, M. de Villette survint le porte à un grand vieillard de grande apparence, décoré du cordon bleu et de toutes les hautes d'une vieillesse intelligente, M. le duc de Richelieu lui-même. Il venait tout exprès du château de Versailles pour embrasser le porte qui l'avait tant flatté dans sa vie, et ce fut là, sans nul doute, un spectacle intéressant : ces deux vieillards après l'un de l'autre, et se contemplant face à face avant de disparaître de la scène du monde, où l'un et l'autre se reposent par leur esprit, par leur sagesse, et leur mépris de l'espèce humaine.

Que pensez-vous de vous-mêmes à cette heure, ô vieillards splendides, fascinateurs des âmes, parveneurs des consciences, qui avez creusé tant d'abîmes, et dont les noms sont restés fermes par ce mélange irrésistible de qualités naturelles et de talents très-rares, que par un miracle, Dieu seul doit ne devoir égaler après vous ?

Le lendemain, Voltaire était à robes blanches. Il n'avait pas quitté sa robe de chambre, et sa porte était défendue... On entendait soudain le bruit d'un carrosse entrant dans la cour, on entendait dans l'en-

culier le frou-frou d'une robe de soie et le bruit provenant d'un talon rouge. — « Oh! là, dans Voltaire, on n'entre pas! — Surtout qui peut représenter le marquis de Villette, c'est madame Dubarry! — Non, non, dans Voltaire, elle est trop belle et je suis trop vieux. Elle est jeune et je suis tout nu; elle a son rouge et ses manchettes, et ses barbes n'ont pas fait. Éloignez-la, dites-lui que je suis mort. » Mais la dame impatiente, avec sa petite voix flûte : « dans Voltaire, disait-elle, ami Voltaire, ouvrez-moi! Je vous montrerais petite blanche! Ouvrez-moi, nous parlerons de nos beaux jours. » vaincu par cette voix saccadée encore, le malin vieillard ouvrit sa porte. Il prit dans ses deux belles mains, telles qu'Houdou les a modelées pour sa statue, cette petite main frémissante qui sautait touchant au sceptre, et les voilà, la courtesane et le poète, qui reposaient aux deux marbres de Lucrèce et de Tringa.

Qui ne voudrait avoir détesté cette statue, ou tant de grâce et de grâce à l'abandon revenant par ses sentiers pleins de fleurs, aux heures éternelles du dix-huitième siècle? Encore un peu de temps, tout ce passé va disparaître. — Encore quarante jours, et Blaise sera détruit! — Avant qu'il soit quinze années, une femme infortunée, en

habit du matin, en bon à petits jours, et des mules enroulées à ses pieds, sera traitée, dans le tombeau de la reine de France, à l'escalafand du roi; et les yeux pleins de larmes, la bouche pleine de sanglots, on l'entendra s'écrier parmi ses fiancéelles attendrissées : — *Monsieur de la Roche, monsieur de la Roche, ne me tuez pas !*

Pauvre femme ! elle fut la seule à oser grâce et pitié ! parmi ces victimes courageuses, parce qu'elle seule elle se sentait coupable ! Or, cette pitié qu'elle implorait pour elle-même, descendit enfin dans l'âme et dans les conseils de ce peuple sanguinaire ; il ne composant pas tout d'herosme, il voulait absolument, comme un tyran qu'il était, pour en finir avec les supplices, que ces victimes innocentes implorassent son pardon.

24 février. — Voltaire est malade ; il souffre, il vacombe..... et cependant il travaille. Il ne reçoit que les confédérés qui répètent *Jérôme*. A cinq heures, M. Fyelle, sculpteur du roi, arrive, au nom de M. le comte d'Angville, qui lui vient annoncer que le roi a bien voulu permettre qu'on lui commandât la statue de Voltaire pour l'Académie. « Et pourtant le roi ne veut pas me voir ! » dit-il Voltaire. Il se tait ! Après un silence, il impressiona les six vers que voici :

M. FROUFE, AUTEUR DE LA MATHÈSE ET PARODIAN LA MATHÈSE

Le roi connaît votre talent :
 Dans le petit et dans le grand
 Vous produites même parlade.
 Aujourd'hui, continuez-moi ça !
 Il veut que votre heureux cerveau
 En lettres descende au troupeau.

Sur les quatre heures accourut mademoiselle Anouilh, trou-a-trice et tans-bourne. Elle baissa M. de Voltaire sur les deux jumeaux, et celui-ci lui présenta madame la marquise de Villette, elle est, comme on sait, une demoiselle de Varicourt, fille d'un officier des gardes du corps qui avait deux enfants. Élevée à Ferney, elle y conquit le surnom de *heffe et heuue*. « Monseigneur, dit mademoiselle Anouilh au poète, voilà ce qui s'appelle une très-belle édition de la *Pucelle* », et celui-ci dit rien, et M. de Villette entrant demandait de quoi donc on était si fort.

28 février. — La malice et la frénésie assaillent Voltaire; on le dit mourant. Les dévots s'agitant, les poètes se retirant, les politiques cherchant au fond des registres de la police et du département de Paris, dans le gouflé des affaires étrangères, si quelque petit bout de lettre de cachet n'a pu exiler

M. de Voltaire.... On ne trouve (heureusement) que quelques écrits bêtiles ou décevants, pas d'ail!

Si donc Voltaire est venu à Ferney, c'était par cette raison : *majus, e longinquo, reverentius* — Cependant l'honneur est plus fort que la maladie; il résiste à la peste, et par l'usage il se défend contre la mauvaise humeur de l'Eglise et de la cour. — « Au fait, disait-il, si le roi n'a pas voulu me voir à Versailles, je suis très-bien ce qui me serait arrivé, sans y mettre les pieds. Le roi m'eût dit ou rié — d'un gros rire sans rière. — Monsieur de Voltaire, avez-vous de belles choses à Ferney? La reine, avec un beau chat, m'été parlé du théâtre de Ferney; Monsieur m'aurait demandé ce que Ferney peut rapporter? Madame étoit venue quatre ou cinq vers de *Mérope*; la comtesse d'Artois étoit bavarde je ne sais quoi, et le comte d'Artois m'été parlé de la *Paucelle*. »

Telle étoit été en effet sa présentation à Versailles. Arrivés au dernier terme de leur grandeur, ces Bourbons vains comprenaient que la sottise-puissance étoit déplacée. Hélas! l'esprit, l'éloquence et le talent leur faisaient peur.

Cependant, après un répit de quelques jours, la maladie a repris de plus belle, déjà pour tout de bon les confesseurs se présentent et racontent de

forcer la porte. Il répond qu'il n'est pas encore prêt. Cependant M. de La Harpe, à son chevet, lui lue un chant de sa *Pétrarque en ville* prose.... Il est assailli de lettres et de brochures; il les lit toutes. Le lundi 5 mars (le lundi gras), le marquis de Villette lui présente un abbé Gauthier, envoyé par M. le curé de Saint-Sulpice.

Cette fois l'abbé est reçu, mais la confession est renvoyée à un autre jour. Le mardi gras, verra quelle aventure! naïve ou résulant des pannes, ou disant son *Confesseur*, devinez qui? l'abbé de Laticonglant, le fameux chanoine! Laticonglant, un vieux pêcheur converti de la veille, et qui vient, dit-il, pour convertir M. de Voltaire. Au bruit qu'il fait, accourent M. de Villette, Tronchin, le docteur Lorry, madame Denis, qui mettent à la porte le chanoine énergumène. À ces causes, le malade passe une assez bonne nuit; il mange un œuf, il boit un demi de bon vin, il est tout réconforté d'avoir bien dormi. Il dit à Vaguettes, son secrétaire, la présente déclaration, tout il a peur que son corps ait jeté à la mer, ou traité comme le corps de mademoiselle Lecomte.

« Je déclare qu'étant attaqué depuis quatre jours
« d'un vomissement de sang, à l'âge de quatre-
« vingt-quatre ans, et n'ayant pu me tenir à

« l'Église, M. le curé de Saint-Sulpice a bien voulu
 « ajouter à ses bonnes œuvres celle de m'envoyer
 « M. l'abbé Gauthier; je me suis consacré à lui, et si
 « Dieu dispose de moi, je mourrai dans la sainte reli-
 « gion catholique où je suis né, espérant de la
 « miséricorde divine qu'elle daignera pardonner
 « toutes mes fautes.... »

« Si j'étais catholique l'Église, j'en demande
 « pardon à Dieu! Signé: VOLTAIRE. Le 2 mars 1778,
 « dans la maison de M. le marquis de Villette, en
 « présence de M. l'abbé Mignot, mon aumônier, et
 « de M. le marquis de Villevieille, mon ami. »

C'est fait, il redemande *Brise* à grands cris. Il
 fait son compte pour la distribution de ses billets.
 Il en veut cent cinquante. Il reçoit la visite du
 chevalier ou de la chevalière d'Élan, qui veut as-
 sister à la première représentation d'*Brise*. On
 cherche en même temps, à la Comédie, en quel lieu
 favorable sera placé le buste de M. de Voltaire.
 Les uns proposent de le poser sur le théâtre, les au-
 tres dans la loge de la reine, et les plus sages dans la
 loge de MM. les gentilshommes de la chambre. —
 Enfin le 24 mars, un lundi, *Brise* apparut pour la
 première fois; mais ce jour-là Voltaire était malade,
 la maladie était la plus forte. Il avait renoncé à
 cette dernière Rêve de sa vie.

Aussitôt au moindre bruit du côté de la Comédie, il s'informait d'heure en heure du succès de sa pièce. Il voulait savoir quels endroits, quelles tirades, quels vers avaient produit le plus d'effet, et comme on lui citait les morceaux contre le clergé fort applaudis, il fut enchanté de savoir qu'ils compensaient la fâcheuse inspiration que sa confusion avait produite dans le public.

Après le cinquième acte, arriva, tout courant, M. Dupuy (le mari de mademoiselle Carville), annonçant, contrairement à la vérité, qu'*le tour* avait eu le plus grand succès, et que la reine elle-même avait écrit sur ses tablettes les vers qui l'avaient le plus frappé. — « Alors, dit Voltaire, il faut aller à mon *Aparthocle*. » Et comme il était entouré de tous ces écueils, comme tant de cordons bleus s'étaient inscrits à sa porte pour le féliciter, comme l'Académie était venue le voir et le complimenter, il sortit le lendemain dans son carrosse, allant au pas, tout rebrûchi et regardé par le vent pépant du mois de mars. Il avait fait ce jour-là une grande toilette, il portait un habit de velours rouge doublé d'hermine, une grande peruke à la Louis XIV, noire et sans poudre. Dans cette ombre, sa figure angélique était enterrée; on ne découvrait que ses deux yeux qui jouaient

des flamans. Sa tête étoit surmontée d'un bonnet couré rouge, ou forme de couronne. Il avoit à la main une petite croix à bec de corbin. « Il étoit joyeux, charmant, même égrillard.

Le 1^{er} avril, dans ce même carrosse couleur d'aur pâle orné d'étoiles, qu'un moment plaçant appelloit le char de l'Empyre, il se rendit à l'Académie, au grand complet, moins les abbés et les évêques, sans l'abbé Millet et l'abbé de Beaumont. L'Académie en corps alla au-devant de son digne; elle le fit entrer au fauteuil du directeur, après l'avoir nommé par acclamation directeur du semestre d'avril. M. d'Alembert, pour remplir la séance, fit la lecture de l'éloge de Desguettes.

De l'Académie à la Comédie il n'y a pas loin; Voltaire y voulut aller. Ce fut alors vraiment que commença le triomphe. Une foule énorme, des cris, des rires, des acclamations tendues! Il fut porté dans le théâtre! O spectacle incroyable de la renommée et de la splendeur de Paris. Le buste de Voltaire élevé sur un piédestal au bruit des fanfares, des trompettes et des tambours, et ce buste embrassé par toute la Comédie avec des transports infinis! Irise et Ninive composaient le spectacle, mais pas on n'écoutoit la poésie; on étoit avide uniquement de contempler le grand vieillard. Au

départ, il trouva les prisonniers du sang sur son passage, et ce même peuple en plein délire embrassait les chiens, et se voulait atteler à leur place. « Ah! disait Voltaire au joyeux les autres, vous voulez donc me faire mourir? »

Il fut ramené dans sa demeure ébahi de louanges, avoilé d'admiration, tout Paris à ses pieds. Le 31 mai 1776, Voltaire était mort, et l'archevêque de Paris lui refusa les honneurs de la sépulture. les commodes, en effet, toute l'histoire de cette l'ère en prison : une suite d'outrages, de malédiction, de vengances, de coups d'épée, mêlés à des louanges variées du critique :

O Peuple, brève de douleur et d'effroi
Mort, abandonnant tes livres mortelles
Tes deus si fatigues les ont vus et les vides,
Eis que Voltaire est mort, pleure et repaître!

C'est en ce moment que reprit le cœur de Voltaire, avec les tristes aventures dont ces nobles vices ont été le sujet. Mais j'ai grand peur d'avoir trop parlé...

— Non, non, monsieur le président, a dit l'assemblée tout d'une voix. Parlez encore. Nous aurons tous des fils qui ne sauront jamais sans l'honneur de leur père. Et le président reprit son discours en ces termes :

— Aurions-nous, s'il vous plaît, un instant, afin de contempler un seul trimestre de l'année 1776, et voyez si nos pères étaient occupés. Dans ces trois mois sont contenus : la mort de Voltaire, le procès de Lally-Tolendal, la publication des derniers Mémoires de Bonnacrouais, un nouveau tome de l'Histoire naturelle de M. de Buffon, le suicide (ou le duai du moins) de Jean-Jacques Rousseau. Le même jour, la jeune duchesse de Paliguer, une enfant, est présentée à une autre enfant, Madame Elisabeth de France, victimes réservées à ce que le meurtre a de plus abominable.

Le même jour, M. l'abbé de Bourdon, le dernier témoin des dernières années du roi Louis XV, est reçu docteur en Sorbonne, sous dans un fauteuil, gauc et coquet, en vrai fils de roi.

Encore un peu de temps, Paris va se battre autour de l'Apôtre en Tourée, en l'honneur du chevalier Gluck. Entendez-vous dans le lointain ces menaces grandissantes? Ce sont les premiers bruits des *Confessions* de Jean-Jacques Rousseau. — C'est vrai, toutes ces choses, à la même heure! Ajoutez les Lettres de madame du Deffand, les ardeurs de mademoiselle de Loupissime, la parodie et le chausson, le pamphlet et le journal à la main. Enfin, tout d'un coup, le grand satirique Gilbert, dans un

chef-d'œuvre à la Bastille, imposant silence à Fréron, à Clément, à Paléot. Sur les hauteurs de Paris, le docteur Franklin décrochant le foudre et proclamant l'affranchissement de l'Amérique. Et! que dirons-nous? Tout dans la même semaine disparaître à la fois d'Alambert et Diderot, laissant après eux l'*Encyclopédie*... et la Révolution française.

De tous ces événements, le plus considérable fut la mort du roi de France. À peine mort, le gouvernement du roi Louis XVI fit défense expresse de prononcer le nom de Voltaire. Ils croyaient au silence! ils se faisaient au silence? Ils s'imaginaient qu'une fois délivrés du corps de Voltaire, ils seraient délivrés à jamais de son âme, de son esprit, de tout lui-même : *Mes jurets norm!* En vain l'Académie eut recouru au premier ministre, M. de Maurepas, un grand voltairien, c'est lui qui le disait, demandant la permission des hauteurs funèbres! Maurepas répondit que sa conscience s'opposait à ces honneurs. Les amis de Voltaire se consolaient alors que Molière avait été inhumé dans sa terre sans ornements, par le peuple de Paris... En toute hâte, à la façon des criminels, ils descendent au lit mortuaire ce fils cadavre. Ils l'habillent d'une robe et d'un bonnet de nuit, et l'apport assis-jeté, ainsi déguisé, à l'antichambre d'un boname

avant, ils le portèrent dans son étroite; montés avec lui, ils se dirigèrent à Romilly-en-Sens, dans l'abbaye de Seillères, de l'ordre des Bernardins.

L'abbaye de Seillères avait pour abbé commendataire l'abbé Mignot, ennemi du scandale, et très-fier de sa parenté avec l'auteur de *Traité* et de *Brutus*.

Figurez-vous cependant ce maître absolu des lieux et des consciences de tout un siècle supporté de nuit, sous ce masque, et misérablement bellotté par les chemins comme un vain simulacre ? Hélas ! ce n'était plus la vie, et ce n'était pas encore le repos. Funérailles pénibles ! cadavre balotté ! Les vults dans écorce, ces yeux qui languissent tout de flammes ! Cette bouche est à jamais fermée, où l'ironie et le sourire venaient laisser leur empreinte ! O front vaste et charmant, qui contestes presque l'*Alcide* et mieux que le *Robust farieux* ! Fourme arborée... étiate à cette heure, qui donnez au genre humain *Conté* et la *Correspondence*, une merveille entre toutes les merveilles ! Toutes ces grandeurs de l'esprit s'en allaient fortuitement, par crainte et par écoulement, au plus bas prix, rejoindra une tombe entièrement dans un couvent misérable. Autour de cette tombe il y avait des moines hypocrites, qui constituaient Voltaire à peu

petit comme ils connaissent le tonnerre, pour le bruit qu'il fait dans le usage au milieu des écrivains. Et voilà comme il fut enseveli, sans pompe et sans respects, dans une bière d'emportant, ce premier gentilhomme de la chambre du roi, le plus grand esprit du royaume de France.

« *Extrait du registre des actes de sépulture de*
 « *l'abbaye royale de Notre-Dame de Scellieres, diocèse de Troyes...* » Ce jourd'hui, 2 juin 1778, a été
 « inhumé dans cette église messire François-Marie
 « Arnaud de Voltaire, gentilhomme ordinaire de la
 « chambre du roi, l'un des quarante de l'Académie
 « française, âgé de quatre-vingt-quatre ans envi-
 « ron, décédé à Paris le 30 mai dernier, présente-
 « à cette église le jour d'hier, au il est déposé jui-
 « qu'à ce que, conformément à sa dernière vo-
 « lonté, il puisse être transporté à Ferney, lieu
 « qu'il a choisi pour sa sépulture; ledite inhumation
 « faite en présence, etc. »

Et l'on fit bien de se hâter, car le lendemain de ces tristes obsèques, monseigneur l'évêque de Troyes écrivit au prieur de Scellieres ses défenses expresses d'enterrer Voltaire en terre sainte, à quoi le prieur répondit à monseigneur : que l'inhumation était faite depuis vingt-quatre heures, à la prière que M. l'abbé Mignot, conseiller au grand

conseil, notre abbé commendataire : » lequel nous
 « exhiba le consentement de M. le curé de Saint-
 « Sulpice, signé de ce pasteur, pour que le corps
 « de M. de Voltaire pût être transporté sans cer-
 « coile, d'un exil en autre sans copie collation-
 « née par ce même curé de Saint-Sulpice, d'une
 « profession de la foi catholique, apostolique et ro-
 « maine, que M. de Voltaire a faite entre les
 « mains d'un prêtre approuvé, en présence de deux
 « témoins, dont l'un est M. Migonot, notre abbé,
 « seigneur du prieuré, et l'autre un seigneur le
 « marquis de la Villevielle. Il nous montra en outre
 « une lettre du ministre de Paris, M. Amelot,
 « adressée à lui et à M. de Dampierre d'Harnoy,
 « seigneur de M. l'abbé Mignot et petit-neveu du dé-
 « funt, par laquelle ces messieurs étaient autorisés
 « à transporter leur seigneur à Ferney ou ailleurs. »

Tout le reste de la lettre écrite à son évêque par ce
 brave homme de prieur est rempli de courage et de
 dignité. M. l'évêque de Tournai était traité comme
 on a traité naguère, au tribunal de Clermont, M. de
 Dreuzy-Breuil. Au nom seul de Ferney, prononcé
 après cette lugubre cérémonie, on se sent pris d'un
 vil regret mêlé d'un juste attendrissement. Hélas !
 Ferney, c'était le vrai royaume de Voltaire et son
 vrai royaume.

Voltaire avait régalé à Ferney, il y avait tout disposé pour son conseil étroit. Ferney, l'abri de sa vieillesse, la citadelle de son génie, espace enchante, paysage enchanteur, maison hospitalière où venaient les rois, les philosophes et les dames pour s'abîmer, pour honorer le bel esprit dans sa gloire et dans sa toute-puissance ! Il appelait Ferney *l'embarge de l'Europe*. Il avait donné ce bon lieu, il en avait percé toutes les beautés ; il avait bâti le théâtre ; il avait construit la chapelle ; il s'était fait laboureur, berger, commerçant, président, républicain, courtois, comédien, pour vivre à Ferney.

« Nous avons, disait-il, comme dans toutes les églises, des fleurs, de la verdure et de l'embarge. » Il n'avait rien oublié, pas même un tombereau non loin du théâtre. Hélas ! madame Denis avait déjà vendu le château de Ferney. Elle avait vendu les meubles, les tableaux, la bibliothèque. On eût dit qu'elle n'avait pas de quoi vivre avec cent vingt mille livres de rente et quatre cent mille livres d'argent comptant !

Quand donc madame Denis eut vendu (au père du marquis de Villeroy) le château, les terres, les meubles, les livres, les lettres de Voltaire (au libraire Panckoucke pour quatre mille francs), et

tous ses papiers (sans oublier les lettres adressées à Voltaire, même M. le duc de Choiseul qui reven-
diqua toutes les années), elle s'empêcha enfin de
craindre de son oncle. Alors elle apprit que M. le mar-
quis de Villette s'en étoit emparé au moment de
l'enterrement, et promettant de le rapporter à Forney.
Sur quoi la dame un instant se fâcha, et quitta la ma-
ison de la rue de Beaune, en accusant M. de Villette
d'une honteuse revendication. De cette revendica-
tion nous avons obtenu, dans un numéro du *Mer-
cur*, un témoignage authentique, à savoir une lettre
écrite et signée des parents mêmes de Voltaire :

« Monsieur,

« Un bruit accrédité par quelques papiers publics
« étrangers s'étant répandu dans Paris, que le
« corps de feu M. de Voltaire avoit été distribué de
« son corps, pour qu'il lui fut fait des obseques
« particuliers, nous, ses seules, plus proches pa-
« rents eûmes, par conséquent chargés du soin de
« ses funérailles, nous-mêmes, comme nous l'avons
« déjà fait dans une protestation publique, déposée
« chez M^e Duverney, notaire, et signée de toutes les
« parties intéressées, que le testament de feu M. de
« Voltaire, ni aucun écrit étant de lui, n'indiquent
« qu'il ait jamais voulu que cette distraction fût faite
« en faveur de qui que ce soit, ni d'aucun monastère,

« ne d'aucune église; que nous n'y avons point
 « consenti, ni dû y consentir; que le procès-verbal
 « d'achat et d'embaumement déposé chez le
 « même notaire ne fait aucune mention de cette
 « prétendue dissection, qu'il ne paraît aucun acte
 « qui en fasse foi, et que, dans de pareilles circon-
 « stances, ce qui pourrait avoir été dit autrefois à cet
 « égard serait absolument illégal; que ce qui pour-
 « rait avoir été distrait du corps de M. de Vultur
 « sans aucune des formalités indispensables ne
 « serait susceptible d'aucun honneur funéraire. Nous
 « vous prions, Monsieur, pour l'intérêt de l'orden
 « public et de la vérité, d'insérer cette insertion
 « dans le prochain *Mercure*. Nous sommes, Monsieur,
 « parfaitement, vos très-humbles et très-
 « obéissants serviteurs.

« L'abbé Masuret, ne Dissimulant rien, »

Plût au ciel que ces gens-là eussent dit vrai! Le
 cœur de Vultur ne serait pas encore aujourd'hui,
 après avoir été un jouet dans la main des anti-
 quaires, une misérable épave entre les mains d'un
 évêque ennemi-né et jure du nom de Vultur. Au-
 tant que vous l'avez pu voir, le marquis de Vil-
 lette, le premier propriétaire, est un esprit usé,
 malade, un mauvais écrivain en prose, un mauvais
 écrivain en vers. Il paraît à Furey; il jadis à

Paris, il avait acheté Ferney au prix de deux cent trente mille livres, en jurant que jamais Ferney ne sortirait de sa famille, et son premier soin fut de lever à l'encreau tous les meubles du maître de salon ! Il avait promis d'élever un tombeau splendide au cœur de Voltaire : « Il fit arranger dans une armoire une espèce d'urne en terre cuite verte, ou plutôt les débris d'un poêle d'autrefois deux fois, et prétendit avoir déposé dans ce beau monument le cœur de Voltaire, qui n'y est plus. » Au-dessus de ce beau monument était inscrit ce superbe vers du marquis de Villette :

Mon esprit est partant, et mon cœur est sûr !

Il avait écrit au-dessus de l'emblème la même pensée en trois-elle prose : « Mon maître tout consolé, puisque mon cœur est au milieu de vous. » Et quand enfin il eut tout boulevorsé, tout changé, tout vendu, tout gaspillé, ce même marquis de Villette laissa Ferney à un Anglais, ce lui persuadant qu'il avait laissé dans son poêle le cœur de Voltaire. Ah ! mensonges des docteurs éphémères ! vanité de certains respects ! Gardez votre cœur, morts illustres !

Il y eut, un jour, un municipal de France qui portait dans la poche de son habit le cœur de sa

l'homme, « et, dans son salet, je reconnus bien vite que M. le maréchal se remarierait avant peu, le jour où il cabler le cœur de madame la maréchale sur une table de cabaret. »

À soixante-huit ans qu'elle avait déjà, madame Desis, hâle à faire peur et grosse comme un moût, épousa en secondes noces un ancien capitaine, homme d'esprit, M. Desvieux, qui menait la dame haut la main et tambour battant! Comme elle a dû regretter Ferney, Voltaire, Anacréon, toutes ces fêtes, ces belles grâces, ces splendeurs!

Quelques années plus tard, en 1786, le marquis de Villette vit sa fortune cruellement compromise dans la banqueroute du prince de Guéméné, et Dieu sait s'il profita de cette excellente occasion pour déclamer contre les grands seigneurs. Ces jours-là furent pour lui des jours d'épreuve; le cœur de Voltaire, que nous avons vu, il y a déjà longtemps, renfermé dans son urne de marbre, eût manifestement à toutes ces fortunes si diverses. Si le marquis de Villette était dans ces jours de croquante, le cœur de Voltaire eût de la cendre au grenier. On le cachait comme une herbe et comme une malédiction. Si le marquis revenait à des sentiments meilleurs pour le philosophe, il venait tuer le cœur de Voltaire à sa place accoutumée.

Il refusait de son mieux et qu'il appelait la chambre du cœur. Voilà tout-exactement la description de la chambre du cœur. « Cette chambre est ornée non-seulement des portraits trouvés dans le château, mais de ceux des divers personnages les plus illustres qu'a vus le Valtère. Ils sont classés dans l'ordre qui leur convient; Benoît XIV, Tencin, Mouton et Boursier, d'un côté, mesdames de Schœpfi, de Lambert, de Tencin, Gouffon, de Buffart, de Deffand, de Goussier, sont liés à ses parois de l'Eglise de Ferney. Autour sont le buste des beaux esprits, les Saint-Lambert, Chateaufort, Thour, Tesson, Marmontel, Regnard, de Lillo. On lit au bas du portrait de celui-ci: Tu fis glorieux qu'un tel, Virgile. Les autres sont les plus voisins du cœur. » Il y avait bien à reprendre en ce choix singulier.

A toutes ces inscriptions du marquis de Villette, il faut ajouter les vers que voici, et dont il se servait pour expliquer comment et pourquoi le cœur de Voltaire n'était plus à Ferney.

Ses chœurs par les arts ont bûlé tout à tout
 L'âme d'un grand maître il n'a pu rendre
 Ses loix dont le cœur ne peut se défaire,
 Mais les fêtes, que lui donna le jour

L'immortelle au Fautour

Rendu Glorieux-Thoury l'âme,

Et l'âme a bûlé les rives de la Seine.

Sans nul doute, il n'y a qu'un mot pour expliquer toutes ces minces : *Profanation!* Le cœur de Desportes fut plus heureux que celui de Voltaire, il était contenu dans l'église de Saint-Olaf à Stockholm, quand il fut apporté en France, le roi de Suède ordonna de respecter ce tombeau vide au la Suède est encore agnostique — Au fil, le cœur de Voltaire n'eut rien à envier à son corps. Quelque temps dans ce cimetière, au milieu des bois, malgré l'excommunication de M. de Barentin, évêque de Troyes, qui voulait l'ensevelir de son tombeau, il arriva qu'en 1790, l'abbaye étant vendue et les restes dispersés, on s'inquiéta du corps de Voltaire, et l'on se mit à songer à son apothéose.

En effet, un an plus tard (1791), quatre commissaires arrivent à Bouilly pour procéder à la translation de Voltaire au Panthéon. — Nous avons la réponse, dans un des autographes de M. Louis de Montigny, d'un très triste détail sur cette expédition ridicule. Il y est même des gens qui s'amusent du corps de Voltaire, arrêté à la porte d'une hôtellerie mal tenue : à peine ouvert, le cercueil nous montre Voltaire cadavre, le visage était très-culme. — Au contact de l'air, il s'affaissa et ne fut plus reconnaissable. »

Ainsi le peuple entier, qui se promait à ses se-

cendres funéraires, n'a guère porté qu'une ombre au Panthéon. Tristes honneurs, ce Panthéon qui fut souillé et déshonoré par Marat! Mais en 1794, c'était bien l'heure ou jamais, nation faible et si souvent ingrate, de réclamer le cœur de votre ami Voltaire, ou tout au moins de le reprendre! Alors, sur le seuil de ce Panthéon si souvent fermé, se souleva un tertre, un temple, une église, un autel... un dépôt (Marat!), un *charbonnier* misérable au l'Evangile et les *Droits de l'homme* ne sont béatifiés sans se comprendre, les deux fragments de Voltaire, le cœur et son enveloppe, survient en le même tombeau, la même ruine, les mêmes honneurs, et nous n'assistons pas encore aujourd'hui au spectacle affligeant... déshonorant de cette ombre au poins de son dernier asile.

Il n'y a rien de plus triste que cette urne ébréchée et sans maître; il n'y a rien de plus misérable que cette auguste dépouille, oubliée en un coin de quelque muraille, au fond de quelque grenier, et plus matérialité que les cendres sans nom livrées aux quatre vents du ciel!

Vous savez que les poésies du Panthéon ont été jetées, çà et là, dans un tas de paille, et que c'est en vain qu'on les a recherchés dans ces trous.

Enfin, vous avez appelé comment le cœur de

Voltaire a fini par trouver un asile dédaigneux dans un coin de la Bibliothèque impériale?

Ainsi soit cette histoire légère. Ainsi du génie et des grands auteurs, vous vous que cet homme a charmés par son esprit, qu'il séduise aujourd'hui de sa lumière, vous qu'il tient attentifs à la grâce, à la leçon, à l'enchantement de son discours, songez donc que cet ami de Vannevaque, ce père adoptif de la petite-fille de Corneille, ce libérateur des vœux du Jura et du pays de Gex, ce défenseur antipode et servon de Calas, de Sarren, de Lally, de la Barre, d'Faulxende et de Monchaillly, ce René génie, élevé, pénétrant, à qui rien n'échappe : histoire, politique, arts et sciences; éclatant jusqu' dans ses furies, charmant jusqu' dans ses colères, il ne s'est donc pas rencontré parmi nous, chez nous, une voix, une force, une louange, une reconnaissance, un respect? qui, sachant le cœur de Voltaire abandonné à tant de misères, à tant de haines, l'ait relevé au nom de la France, au nom du monde entier!

Vous dormiez vous! Vous dormiez de sommeil des esclaves! Il était mort, le roi Louis-Philippe, un enfant bercé par ce grand vieillard, le dernier des voltairiens!

QUINZIÈME JOURNÉE.

FEMME DE CORNE. — Mes amis, je suis bien content, ce matin, cette nuit j'ai fait un beau rêve, et c'est au bon Marco-Aurele que je le dois : « Retenez-vous, nous dit-il, en vous-mêmes. Pourqu'on souvient cette résille de l'âme, vous vous y ressouviellerez. Ayez quelque machine qui au besoin ramène votre raison, et qui satisfie vos passions. La contrainte vous met en commerce avec les bons auteurs. Les habiles gens n'ontosent point les contradictions, mais ils les rassemblent : faites que vos lectures valent dans vos mœurs, et que tout le profit se tourne en vertu. »

Tamais on n'a mieux parlé de la grande passion. Non-seulement j'ai revivré dans mon rêve de cette nuit sous mes livres, mais encore il me semblait que sur mes rayons quadruplés, dans un espace aussi vaste que le salon carré du Louvre, et beaucoup moins aride, car à Paris on place que tous permettoient aux grands peintres d'empêcher sur les grands poètes¹ je faisais un choix merveilleux. Les premiers livres qui tombaient sous mes mains

tremblantes d'émotion avaient appartenu à la reine Catherine de Médicis. Elle avait appris à les ouvrir à la cour de François I^{er}, son beau père, et dans le palais de Henri II, son mari. A la fois Médicis et Valois ! comment ne pas être soigneusement curieuse des belles-lettres et des beaux-arts ? S'il vous plaît, nous placerons cette reine intelligente au premier rang des valeurs de l'ère, afin que la mémoire de ces hautes valeurs se soit peu ou peu glorifiée. Écoutez Brantôme, il vous racontera les glorieux larcins de la reine Catherine :

« Ce grand capitaine Stronzi avait une très-belle
« bibliothèque, dont on ne sauroit dire de lui
« comme le roy Louis XI disoit d'un prelat de son
« royaume qui avoit une très-belle librairie et ne
« la voyoit jamais, qu'il ressembloit à un bon
« parleur d'une belle grosse boue sur le dos et qui
« ne la voyoit pas. Mais Monsieur le maréchal vint
« tout, vint et lisoit souvent en sa belle librairie ;
« elle lui estoit venue du cardinal Richelieu (le car-
« dinal Richelieu de la maison de Médicis) et lui restoit
« après sa mort. Il estoit très-savant prelat ; elle
« estoit estimée plus de quinze mille escus pour la
« multitude des beaux et grands livres qui y estoient.
« Après la mort dudit maréchal, le royne mena la
« reine, avec promesse d'en récompenser son fils

« et de la lui payer un jour, mais jamais il n'en a
« eu un sol. Je suis bien en qu'il n'en a dit d'autre-
« fois en étant fort mal content. »

Deux j'ai choisis dans cette excellente librairie un mystère introuvable parmi les farses et moralités du vieux théâtre : le *Bienvenue de Jésus-Christ en vers*, par Combaud, valet de chambre du roi François I^{er} — *Le premier livre d'Amadis de Gaule*, en vers (1540); le *Roman du roy drena* (1488); *l'Histoire de la destruction de Troie*, les *Chroniques du roi Louis XII*, et j'ai laissé le reste à la Bibliothèque impériale. Notez que ces beaux volumes portent ce et enlèvent les armes de France et de Médicis. Les plats sont armés de H et de C entrelacés, surmontés de la couronne royale. Deux autres médaillons, dans les coins opposés, représentent la devise que cette reine avait adoptée à la mort de Henri II, de la chaux qui jetait une grande fumée à cause des larmes (symbole des larmes) qui tombaient drena, et autour ces mots : *de des en entrainez entrainez morte flamma*, c'est-à-dire : Le feu vit sous la cendre.

Je ferai aussi parmi les livres de Græker, et j'emportais comme un volume le *Tibulle de Græker*, avec *Les fables de Fléchier*. Quand on songe que la bibliothèque de celtes armoies fut vendue au

Anglais, tant d'un acheteur parmi nous! En ce temps, dans les catalogues mensuels, je cherchais ma vie, et Dieu sait quelle rafe en toutes ces collections splendides! J'emportais les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, aux armes de marquis de Cochin; l'*Etymologicon urgonum*, Venise, 1489, le *Saïdes* de Milan et le *Poëticon* de Florence.

Parmi les éditions aléines : les *Epistole* grecs, 1489; *Suda*, 1514; *Missus et Ausonius*, 1517; *Eschyle*, 1518; *Plaute*, 1522; *Silvæ Italicas*, 1523; *Homerus*, 1524; *Petrarca*, 1546.

Je possède aussi, dans mon tiroir, hélas! un bel exemplaire du *Mystère de la Passion* par personnages, joué moult triomphalement à Angiers en 1486, imprimé par Antoine Vânerd, en 1490; si je l'ai... et qu'il ne l'est pas, j'affirais *l'Arche des batailles* à S. A. B. Mgr le duc d'Anjou. Hélas! comprenez-vous ma joie à contempler toutes ces merveilles à mon bel aise, et sans entendre ce cri furieux à toutes les contemplations : « Ou ferme, messieurs! » Et ne pensez pas que j'aie oublié de me procurer quelque'un des livres arrachés aux bénédictins de l'ordre de Saint-Benoît. La France en a brûlé beaucoup, les voleurs en ont beaucoup volé, les curieux sauteurs en ont fait peu comme moi. Rappelez-vous ce beau et rouge à la Courcelle nationale.

Il proposait de brûler tous les livres souillés de la fleur de lis des tyrans !

Jean Lascaris. — Hélas ! plus nous vivons dans ces histoires de sang, de meurtre et de vengeance, et plus les vœux qui nous pressent et nous oppriment de toute part. Autant nous brûlons les livres, autant nous devons être ardents justiciers des bons et des méchants. J'en ai mis en réserve une histoire monstrueuse à propos d'un pamphlet publié en 1581 contre le duc de Guise et son frère. On les appela les Guisards. Cela commençait ainsi :

*Beaucoup d'écrits ardents, et pleins de scandale,
Spectacle de malice, spectacle de scandale,
Mauvais, léger, outrage, pourqu'on quand par les
Foureaux nous donner le grand sang du roy ?*

Les Guise étaient tout-puissants, mais déjà le peuple méprisait et le roi complaisait contre ces maîtres du poison. C'est pourquoi, arde qu'il fut qu'on de cette satire intitulée *Le Tyran*, ordonna tout de suite au duc de Nevers, à l'imprimerie, à quiconque avait accès à cette publication, dont les traits les plus violents circulaient de bouche en bouche, maintenant toutes les éditions, soulevant toutes les vengeances. — D'abord le serment fut bien gardé, mais on finit par découvrir le maître impu-

mère, Martin Lhéronne. Il fut conduit au vingt-quatre heures, et pendu sur la place Maubert. Bien plus, comme on le venait pendre, et que le malheureux attendait la terre et le ciel, criant grâce et pitié, vint à passer un brave homme, un marchand de la ville de Rouen, Robert Delcort; il prit tant de pitié du malheureux Martin Lhéronne, il dit si haut que c'était un crime affreux d'étrangler l'ennemi des Gueux... Il fut conduit au Châtelet et pendu deux jours après à côté du malheureux imprimeur.

Vous voyez qu'on ne plaisantait pas en ce temps-là, et d'où vient le proverbe : *deux fois pendu, on n'est plus pendu*. En vain vous parlez la robe et le bonnet de l'avocat, avec le droit de vous couvrir devant le juge, il arrivait très-souvent que vous étiez pendu pour avoir dépassé certaines limites par-devant nos seigneurs du parlement. Tel autrefois un brave avocat de Poitiers, Labaston, jeune homme aimé de toutes les grandeurs de la justice. Ayant perdu sa cause à Poitiers, et trouvant en son âme et conscience que sa cause était juste, il va vient plaider au parlement de Paris, s'adressant à toutes les puissances, au roi d'abord, mais le roi le jette hors du Louvre. Il s'adresse à M. de Guise au nom de quatre seigneurs dévoués par un homme injuste... le Balafre lui rit au nez. Il invoque en

vain le duc de Mayenne, au fond de la Mayenne... le prince est invincible. O douleur ! le roi de Navarre lui-même est sans pitié pour ces malheureux. A la fin, voilà maître Lebreton qui fait impesmer sa plaidoirie, et comme il allait la mettre au jour, M. Séguier, lieutenant civil, saisit le livre, et l'auteur est enfermé dans la Conciergerie. Au bout de huit jours, l'avocat de Poitiers est pendu dans la cour du Palais, à vingt pas des grands degrés, pendant que le bourreau boit la innocente plaidoire. Un clerc de maître Lebreton, nommé Maurice Pascoit, vint en son sang et meurt d'épouvante. En racontant toutes ces misères, M. de Thou disait si bien dans son latin : *Poenarum calas liberrimas*.

Chose étrange ! il advint peu de temps après que le duc de Guise fut assassiné par ordre de ce roi qui semblait si jaloux de la gloire et de l'honneur de ce sujet dangereux. Ce fut au sortir des vîpres que le roi dit au duc : — « Vous avez été fort dévoué et n'avez pas quitté des yeux le livre de la sainte messe. » A quoi le duc répondit : — « Bien, je lisais un livre et un huguenot vient d'écrire sur l'état de la France, et je le pétrirai volontiers à Votre Majesté. — Puisque c'est un huguenot qui l'a fait, dit le roi, je ne vous pas le lire. »

À chaque instant, dans ses histoires, on dirait volontiers : On est le livre ! Il n'y a pas longtemps, je lisais dans le *Revue-monde des Français*, un libelle attribué à Théodoric de Bèze : « O pardieu, s'écriait le libelliste, il faut laisser en repos ces cruchas messieurs, Catherine de Médicis et Charles IX. Honte à qui parlera de ces bourgeois, à moins qu'il ne célèbre en ses vengeances le bonheur de le chasser et de le traiter comme un Néron. »

Or, lisant ces violences, on se demande enfin par quel miracle la langue française, après tant d'années, est devenue habile à ce bon langage ? Elle l'est inépuisable autant que sa loi étimologique, elle s'adapte quand les mètres sont plus distants.

Il y eut un certain Dureau qui fut ramené vil en la place de Grèce pour avoir écrit *L'âne lyonnais*. Deux jeunes gentilshommes italiens, pour une simple traduction de fragments en italien, l'un fut pendu, l'autre roué, par l'ordre de M. le duc d'Orléans.

M. DE VERMOREL. — Nous faisons bien, messieurs, de faire nous jeunes. En vain il est écrit : *Talenti et volis sage (Sile et sage)*; ces enseignements ont servi depuis plus d'un siècle bien des dérivés et bien des livres. « Ce n'est pas seulement pour notre instruction, disait Jean de Salis-

bury, que nous avons compilé toutes les opinions, interrogeant les hommes les plus incertains et les écrits les plus faibles. — Nous voulons aussi trouver un juste écho à ces misères et réhabiliter ces maîtres, sans oublier l'éducation des heureux. Songez donc que Sixte de Sienne, un juif converti, se vantait d'avoir fait brûler cent cinquante-quinze mille volumes dans la seule ville de Gênes! Un autre converti, nommé Hieronymus, obtint un édit de l'empereur Maximilien pour brûler tous les livres des juifs, à l'exception de l'Ancien Testament! Sous peine de mort, il était défendu de garder un seul de ces témoignages.

Que voulez-vous? c'était le néant! On a brûlé le dictionnaire de Vaugelas! Tout brûlé! Un secrétaire du pape, appelé Richard, très-ami du cardinal Barzman, bibliothécaire apostolique, pour une épigramme innocente en-épée de Rome à Paris, fut décapité dans le fort Saint-André, ... à peine si l'histoire de la république des lettres a conservé le nom de ce malheureux.

— Sachez cependant, reprit Quintus-Me, que ce même pasteur, si chaste même pour une épigramme, avait en amour les beaux livres. Il n'était encore qu'un simple cardinal lorsque, ayant visité un seigneur français qui était à Rome, il vit un de ses gen-

diplomates qui mettant dans sa poche un petit livret très-rare, et partent fort recherchés.

— Monsieur le savant, dit le cardinal, en vous a pris un petit tanton. Ayez la bonté de nous le ramener, pour que vous ayez bien sûr que ce n'est pas moi qui suis le voleur.

Ce bon mot, certes, ne peut suffire à racheter la mort du pauvre cardinal Babou, égaré dans le château Saint-André, à la fin car de la nuit.

FIN DU DEUXIÈME. — Le meilleur de tous ces personnages, c'est qu'ils ne pouvaient pas se douter que la moindre parole est immortelle. On peut tuer l'écrivain, et même il n'est rien de plus facile, mais le livre ne saurait périr. Le livre est une ame, une étoile, un feu qui brûle. Il contient l'éloquence et la philosophie; il est riche en science et riche en beaux-arts. Il est simple et sublime. Il plaît à l'homme austère, il ne déplaît pas à la coquette; Apollon devant l'âme de Périclès et contenant son courage. Quels meilleurs professeurs que les bons livres! Ils n'emploient ni les verges ni la férule; pleins d'idées, sobres de paroles, ils ne font pas payer leur enseignement, même aux plus riches. Vous les appelez, ils répondent; Vous venez! Vous les cherchez, ils se montrent; vous vous trompez, pas d'injures, vous ne savez rien. pas un qui se

coque. Ainsi parlait jadis le bon Richard de Bury, chancelier d'Angleterre, et le plus grand amateur de livres qui ait vécu depuis le temps de Ptolémée Philadelphe.

Timbre. — Heureusement qu'il est passé le temps misérable des persécutions, des censures et des injustices dont le livre était l'objet. Le livre n'est aujourd'hui compté beaucoup plus d'indifférence que d'outrage. Aimez-les tout à notre aise, et montrons par notre exemple la grâce et la façon de les aimer.

M. DE LA GARNIER. — Avant de nous séparer, saluons tous les bonheurs du livre, saluons ses persécuteurs et ses tyrans. Revenons, amis, aux temps heureux où Pierre de Meys, chanoine de Saint-Denis, écrivait sur la porte de sa bibliothèque : *Aurea!*

Revenons à mon temps, j'emportais aussi dans une corbeille d'or le *Rabelais* de 1582, imprimé par Étienne Dolet, le libraire qui fut brûlé vif... Quoi dans? Je me suis réveillé trop vite, au moment où j'étais avec armes et bagages dans ce beau dix-septième siècle, ou c'était une honte de ne pas posséder un beau livre, tout au moins.

L'ami du grand ministre de Louis, le fameux correspondant des finances et négociations Abel Ser-

vien, qui pourrait avoir peiné à l'oeil de l'œil qui lui restait, se serait son déshonneur s'il ne se fût posé avant de mourir : « Que disait-on de moi, » écrivait-il devant Mécène, si l'on ne trouvait une bibliothèque à mettre dans mon tombeau? »

Ah! quelle histoire on écrivait si l'on parlait de la mort de l'abbé Delarue et de son digne ami Richard-Hobert! Qui nous dira jamais les trésors de ces grands dépôts, l'honneur de Paris :

Saint-Germain, Saint-Victor,
Valent bien plus que de l'or

Et tout et tout nos anciens aimaient les livres, que pour s'en bien souvenir en toute occasion, ils avaient mis les titres des récens les plus curieux et les plus rares... Un de nos bons connaisseurs en livres, M. Albert de la Fochère, publie à gauche tout un poème en l'honneur de nos bibliothèques :

« Voyez à la première ligne
De notre célèbre ouvrage
C'est celui qui fit les romans
Que tout enfant s'abandonne,
Dont l'un est Pierre de France,
Et la Fontaine de Servant,
Plus les Chansons de Berceur,
Ragot et le cheval Ragot,
Le conteur en est bon et vaillant,
Yvain, puis Boïard le Gaulois,

Valentin et son frère Oront,
 Que les rois ont eus pour rois.
 De grands Jours de Sicille
 In-Sole, et la Sicille
 D'Yndus de même grandeur,
 Deux Fictres et tout le monde,
 Les Jours gracieux et le vin
 Et le grand rois de Syber,
 Les rois qui sont rois rois,
 C'est le Grand Marsupilupus.
 « Vrai Gaudium de Fictres,
 Que, sans rois, n'est pas rois,
 Après le roi Gaudium,
 Deux de rois qui sont
 Tout de Gaudium en Espagne.
 Vrai les Jours de Gaudium
 Et Fictres de Fictres
 Jours à celle de la Sicille,
 Gaudium les Jours de Gaudium,
 Le Fictres de Fictres.
 Et le Fictres de la Sicille
 Jours aux Jours de Gaudium,
 Tout de la Sicille
 Que les Jours sont Jours
 Qui se sont Jours de Fictres,
 Et le Fictres de la Sicille
 Deux Jours de la Sicille
 Et les Jours sont rois rois,
 Le Gaudium de Gaudium,
 L'Incomparable Gaudium,
 Fictres et Fictres de Gaudium
 Qui sont Jours de la Sicille
 Fictres Gaudium de Gaudium,
 Fictres Gaudium, rois,
 Et quantité de rois rois
 Qui sont Jours de la Sicille... »
 Comme il allait ainsi poursuivant,
 Je vis un Jours de la Sicille
 Courant d'un Jours de la Sicille

Qui passeroit sans s'en rendre compte
 Et n'est peut-être pas si simple,
 Ou, pour mieux dire, trop simple
 Qu'on appelle le Thénos,
 Dont l'acteur n'est, je crois, peut-être,
 Puisque c'est le jeune Genardis,
 Qui peut composer à merveille
 Ses airs maigres et l'extroque,
 Qu'on même temps se les donne.

Et songez qu'en 1632, pas plus tard, sur le pont
 Neuf, le colporteur criait à tout venant des mer-
 veilles pour ses lards, que nous payions au-
 jourd'hui au prix mesuré !

J'ay toujours quelque chose, toujours quelque chose,
 J'ay des livres très bons en tout et en pour,
 Un Dictionnaire de la langue de France
 J'ay les noms des fleurs, le Miroir des fleurs,
 J'ay les noms des oiseaux, les nouvelles nouvelles,
 J'ay le catalogue des bestes et gens,
 J'ay le monde sans peur les plus beaux livres,
 J'ay l'histoire des rois, le Dictionnaire,
 J'ay tous les compliments de la langue française,
 Le petit dictionnaire de la langue française
 Le quartier des sciences sans peur des fleurs,
 J'ay le conte de la langue de France
 Entre autres de la langue et de la langue.

J'ay le monde entier d'un seul et d'un seul
 J'ay grande quantité de bons livres nouveaux,
 J'ay le monde sans peur en tout les livres,
 Avec le monde de la langue de France,
 J'ay le monde qu'il faut à tout le monde
 Tous les livres pour passer à tout le monde,
 Et les plus beaux d'un seul et d'un seul
 J'ay le monde qu'il faut à tout le monde
 Et tous les livres pour passer à tout le monde.

J'ay les Perfection de la divine Alcor
 Pour explorer deus en belle prose;
 Il est un petit collier jay le Boudi des Femmes,
 J'ay toute leur malice en telle ou quatre rimes,
 J'ay la méthode avec pour gagner leurs ames,
 J'ay les litanies des grâces et vœux,
 Et l'art de les trouver pour et sans son intention;
 J'ay comme il faut venir sans payer son sermon,
 J'ay quelque chose en elle pour tous les beaux esprits

Que de bien perda! Messieurs nos grands-pères
 se faisoient pour pour acheter un *Jour Marot*, un
Théophraste, un *Ayryppe d'Adalgat*, aux belles
 marchandes de la galerie du Palais :

Qu, mame, qu'ichophants-mame!
 Est une belle blanchisse;
 Venez voir une belle poire;
 Les Hommes de les lites
 J'ay les Offres de Pardons
 Tenez, venez à l'homme d'homme
 Venez voir, venez, mame,
 Voici les Offres de Goutte
 J'ay des Beaux de papier les,
 Elles sont à la chambre,
 J'ay la Grande tout enroulé
 Venez-venez les Offres à l'homme!
 J'ay bien voy ce qu'il vous faut.

Noter bien que la marchande étoit belle et
 jeune, avec des yeux brillants, et qu'elle connois-
 soit M. Pons. Elle étoit vaine, le charlatan
 fouant; elle avoit des livres démodés, elle les

tenait cachés dans un coin de sa boutique, et vous les proposait tout bas à l'oreille, en se fiant à votre honneur. Au fait, elle jouait sa tête... à faire tourner toutes les têtes d'alentour :

Maman, si vous étiez un bonnet
Pour y mettre une bonne femme,
Je pourrais vous en faire part !
Je l'ai dans un coin à l'écart
C'est bien une paire fort belle,
C'est pour celle qui la ferait
Et l'aurait sans y défiler,
Dans la poche d'une poche,
Elle s'empare souvent d'elle
Sans y penser de nous et son
Dix qu'il a en face sep.
Mais pour celle-là qui veut,
C'est l'orgueil, sur nous sans.

— Et véritablement, reprit Saint-Germain, si vous étiez le possesseur légitime de tant de choses introuvables, vous seriez bien de rendre grâces à Dieu en disant vos *Pater* et vos *Ave* sur ce chapelet de six diamants que possédait le cardinal de Mazarin. L'*Ave Maria* était d'émeraudes de la plus belle eau, de magnifiques saphirs indiquaient le *Pater* nostro, la croix était faite de trois diamants qui ne valaient pas moins de dix mille écus. Car de conserver, pour un pareil morceau de livres, sur un vulgaire chapelet de quelque bonne femme venue au coin d'un bœuf, c'est tout au plus ce que l'on pour-

reût fait pour le *Purgile* de 1636, exemplaire de M^{re} Carthy, ou le *Gargantua* imprimé à Lyon, chez François Juste, en 1562.

— Je donnerais tous les chapiteaux du monde, excepté PIERRE DE CORNE, et même celui du cardinal de Muscari, pour les *Devoirs* et les *Lettres à Athènes* de l'édition abîmée. Il ne faut pas courir deux lieues à la fois. Celui-là est malade qui recherche en même temps les documents et les livres.

Il faut choisir, sinon, comme apertoutte espèce de curiosités, vous reviendrez au bout de six mois en Babel, en crouace, en histoire, en grammaires, en poètes, en philosophes, et bientôt vous les sentez disparaître, indignes du peu de soins que l'on finist de leur beauté. Entre le livre et moi, c'est un mariage, il m'appartient par un lien indissoluble, et le sort seul nous peut séparer. C'est pourquoi nous haïssons de côté les livres inutiles, les écrivains oubliés, les parodies : le *Purgile* travesti de Scarron, l'*Ovide* bouffon de Richer, l'*Ovide* en belle humeur de d'Aulnoy, l'*Horace* et l'*Odyssée* en vers burlesques, de Firon. Ces misères ne méritent pas d'être mentionnées, tout plus pour qu'on les recherche.

Il était écrit sur un livre d'images de catalogue Beaumais : « La bonne n'est faite ni pour les forts ni

pour les hommes. — *Contemplant ses forts peut-être* ses regimens perdus. Au contraire, il n'y a rien de plus charmant que de retrouver dans le coin d'un beau livre, écrit avec soin, quelque sentence à l'usage des lecteurs à venir, par les hommes gens dévoués de laisser un souvenir et d'en confier la garde à l'écriture qui les avait charmés.

C'est ainsi que nous possédons des annotations signées par ces noms si magnifiques et si divers : Luther, Poltici, Tasse, de Thou, Scaliger, Desportes, Scamandre, Bodin, Baluze, Balguy, madame de Sévigné, Buchet de Méruis, Huot, Barmau, Souasse, Goudy, Goujet (il lui perdit, le malheureux, pour avoir perdu ses livres!) l'abbé Mercier de Saint-Léger, l'abbé Elie, Morellet, Adry, Bartholin, Caron, Allier, Naigron, Delandier, Bast, Chardon de la Rochette, Bruch, Malherbe, Veltner, Wytenbach, Villiers, Heber l'immortel bibliophile, Esprit Salente, le poète Lebrun, Delacroix, P. L. Courier, Charles Nodier, Lecomte, Elie Joliveau, Boncompagni et Napédon.

Yous. — Mon cher confrère, je possède un bel exemplaire de Cardan : *De subtilitate* (1558), et le *De fortitudine*, de Borelli, qui vous couvriront beaucoup mieux qu'à moi. Vous avez une

belle âme, un bel air, vous ne vous laissez pas éblouir par la chose introuvable. Encore faut-il que l'édition princeps ait sa grâce et son charme. Heureux l'amateur de livres qui s'arrête au beau milieu de ces sentiers remplis d'écueils ! Ce n'est pas vous qui auriez acheté quatre cents francs le livre *De Trinitatis arcanibus*, de Servet, pour lequel ce bonhomme fut brûlé à Genève, au beau milieu de la place publique ? Ce n'est pas vous qui donneriez cinq cents francs des *Contes de Monaccio* (1476), et qui payeriez mille sous *L'Art de bien mourir*, imprimé comme on imprimait en Chine encore aujourd'hui ?

Parlez-moi cependant du *Becco* raconté par Antoine Vénard. Toujours est-il, moi Pierre de Cornin, que vous avez fait un beau coup, une bibliothèque universelle, grande et belle, semblable à la bibliothèque de Saint-Germain des Prés, surtout lorsqu'elle eut hérité des livres de Jean d'Estrées, archevêque de Cambrai, qui lui-même en avait hérité de César d'Estrées, le neveu de la belle Gabrielle. Un autre d'Estrées, Victor-Marc, maréchal et vice-amiral de France (il était toujours bouquinant et brochant, disait-il), avait ajouté ses livres à ceux de son oncle César. C'est pourquoi l'abbé de Marolles, excellent bibliothécaire et manuscrit

poète (celui s'est vu), a consigné dans son poème sur les bibliothèques les noms de ces trois bienfaiteurs :

Les cardinaux de Retz, de Beaufort et d'Estrie,
 Dans les livres peints auvent les livres sacrés ;
 De tous les beaux esprits ils sont les protecteurs,
 Et sur un haut étagé leur vertueux se montre.

Plus tard la collection manuscrite du terrible chancelier Séguier, qui fut naguère mise au pillage par un porteur de petit callos.

Toutefois, en ma qualité d'architecte, j'aurais voulu, mon cher ami, que vous eussiez pris le soin de construire à tant de beaux livres un monument digne de les contenir. Il vous faudrait comme autrefois une immense galerie entre un double jardin très-vaste, renfermant des allées de vieux tilleuls, des bosquets taillés, des eaux plates et jaillissantes, une vigne qui vous puisse abriter contre les chaleurs du jour. Puis, toute chose étant en bel ordre en ce beau lieu, nous l'ouvririons seulement aux intelligences d'élite, aux vrais beaux esprits, aux jeunes gens avides d'apprendre, aux vieillards qui savent se souvenir.

Alors, mes amis, il n'y aurait pas sous le soleil un temple, une académie, un musée, une assemblée politique, une Chambre, un Sénat, qui se pût

conquérir à cette réunion des plus beaux produits de l'esprit humain.

Le président au VANDUËL. — *Avant !*

En ce moment Pierre de Cureau accourut en toute hâte.

— Enfin, s'écria-t-il, j'arrive à temps pour vous dire une grande nouvelle... M. Lefebvre est mort subitement, Dieu merci, à Florence, sa patrie, et je conseillerais, sans aucune crainte, que nous jetions quelques fleurs sur son triste tombeau. C'était un bibliophile, après tout. Sans doute il a possédé trop loin l'abus des livres, mais il en a découvert, bien mieux, il en a révélé un si grand nombre ! Faisons trop longtemps, il les a étudiés à la double lumière, et tant de belles pages, dégagees de la poussière qui les couvrait, sont maintenant glorieuses à lui ! Qu'en dites-vous ? Tant d'honnêtes gens ont volé des livres et sont morts paisiblement !

Le rédacteur au VANDUËL. — Oui, mais ces bibliques n'ont pas vendu ses égarés. Au contraire, ils les gardaient précieusement, puis au lit de mort de craquement de leur larcin, et le livre était rendu à son légitime propriétaire. Honte à Lefebvre ! Ses catalogues indiquent un homme affamé, plus qu'un bibliophile, et nous ferons bien de ne point porter le deuil de ce malheureux. Que de sources il a

gaspiller ! En quels abîmes il s'est perdu ! Avec un peu d'humanité, ses manuscrits découverts, rangés dans les bibliothèques, lui auraient donné le meilleur accueil dans le monde lettré. Les historiens l'auraient glorifié, pour tant de clartés nouvelles, les poètes l'auraient honoré, pour tant de chefs-d'œuvre inconnus. Soudain, pas un dépôt qui ne lui fût ouvert, pas un mystère qui lui fût interdit. Nos honnêtes bibliothécaires de la province auraient célébré les curiosités rencontrées dans leur catalogue incomplet. Quelle bénédiction !

Mais les prendre à la dérobée, emporter, la nuit, comme un traître ou comme un voleur, ces fragments de l'art d'autrefois, les remettre en bel ordre avec tant de science, et leur donner un vêtement digne de leur génie, afin que plus tard, à quelque vente insolente, il brût en feu des esclaves ces débris de la fortune.... Hélas ! un peu tard, n'en parlons plus.

C'est une grande honte, une grande misère. On a bien fait de l'exposer sans bruit, sans respect et sans regrets, dans un tombeau sans inscription.

Gaston. — Ma nouvelle, à moi, vous fera quelque plaisir, Messieurs. La nouvelle que j'apporte est digne de vous, et doit charmer les plus

honnêtes gens. Nous nous souvenons tous, même les plus jeunes, de ce bon ministre du roi Charles X, M. le comte de Corbières. Il aimait d'un bon cœur toutes les choses que nous aimons. Ministre d'un roi, le plus loyal et le plus honorable des rois, il lui resta fidèle jusqu'au moment funeste où la monarchie et le roi de France, emportés par le même orage, ont disparu dans le même gouffre. On vit alors et avec connaissance, consulté par les grands politiques de sa bibliothèque, et consulté par ses philosophes, rester debout dans la tempête, et répondre au peuple irrité de l'attentat où il avait joué sa tête. Il hésitait à signer les ordonnances, et comme un ministre, son collègue d'un jour, M. de Polignac, lui disait : — Que cherchez-vous ? il répondit en signant : — Je cherche un portrait de lord Stafford. Un mois après il comparait devant ses juges, et disputait sa tête au bourreau. Il fut condamné à la prison perpétuelle, et fut enfermé dans ce château de Ham, en Prusse, qui devait être, au bout de vingt ans, le bourreau d'un empire. Il emporta dans sa prison ses grands amis : la Fontaine et Fénelon, Montaigne et Balzac ; plus tard, quand il fut libre enfin, grâce au bon roi Louis-Philippe, il revint doucement à ses livres, et ne quitta plus sa bibliothèque.

Il marait, en plein calme, en plein silence, oscillant de ses gaudrues fenêtres, et content de retrouver au premier rang de ses amis le bon Soufflé et le bon Nodine, qu'il avait faits bibliothécaires de l'arsenal.

On rouscote, avant qu'il soit peu de temps, le conte des livres de M. de Carbières, et pas un de nous ne manquera, je l'espère, à ce rendez-vous suprême.

M. DE VANDER. — Vous avez raison, nous avons tous, nous souvenant qu'un beau livre ne doit pas être soupçonné d'une ingrate caligine. Il est le synonyme de franchise et de liberté. C'est notre honneur à tous de nous être absentes, quelle que soit notre cause, de cette funeste route par autorité de justice, après la condamnation de Libri. Certes, plus d'un tome doit à notre occurrence, et nous en consacrons le titre de cette allégresse tentation.

À ces mots, nos amis se séparèrent, emportant le souvenir des belles heures qu'ils avaient passées à s'enivrer de leurs chastes passions.

TRAIL

[illegible]

Enquêtes, Jureurs. — M. de Châteaubriand, un grand journaliste, un homme moderne en son siècle de la première, en *Madame la duchesse de Tarente*. — Les *chansons de la Restauration*. — *Madame de Sévigné et son temps d'honneur*. — *Monsieur de La Fayette*, *1789*. — *Paris*. 303

Quarante-huit Jureurs. — Mort de M. de Châteaubriand. — Le comte de Valentin. — Le marquis de Villiers. — Valentin et madame de Sévigné. — Le marquis de Valentin. — Jolies. — Une grande histoire du dernier siècle. — L'Église d'Épône et madame de Sévigné. — Le Cardinal. — Le comte de La Fayette. 303

Quarante-huit Jureurs. — Le langage de l'ère. — Le marquis de Sévigné et sa bibliothèque. — *Prosopée et Mademoiselle*. — *Épigrammes et poésies*. — *Prosopée d'Alcibiade*. — *De la mort* ou *Monsieur de Sévigné*. — *L'Église d'Épône et la religion de la première*. — *Le marquis de Sévigné et M. de La Fayette*. — *Madame de Sévigné*. — *Les livres anciens et les modernes*. — *La religion de Sévigné*. — *Monsieur de La Fayette*. — *M. de Sévigné*, *seigneur de la* *Charles V*. 303

FIN DE L'ŒUVRE



33 36/1459





